

Prédatrice de la Nuit

Kenyon, Sherrilyn

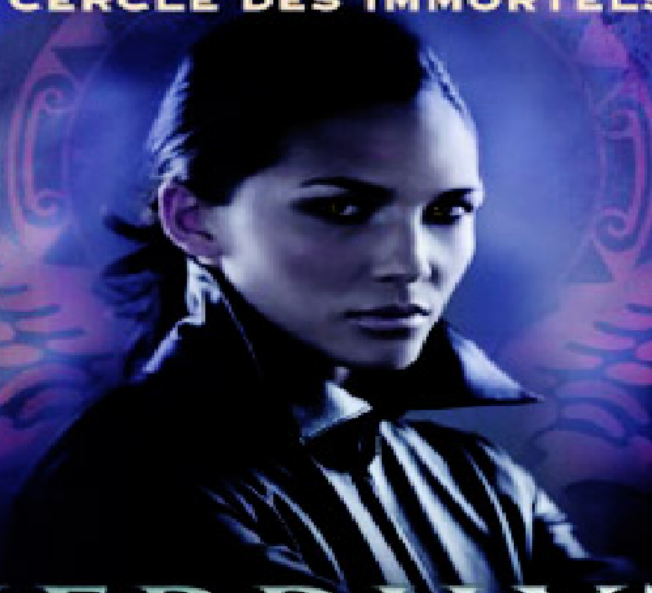
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



POUR elle

LE CERCLE DES IMMORTELS

A portrait of author Sherrilyn Kenyon, looking slightly to the right with a serious expression. She is wearing a dark jacket over a light-colored shirt. The background is dark blue with faint, stylized purple and pink winged figures.

SHERRILYN KENYON

DARK-HUNTERS - 7

Prédatrice de la nuit

A decorative border at the bottom of the cover featuring a dense, swirling pattern of teal and blue lines.

CRÉPUSCULE

SHERILYN KENYON

Prédatrice de la nuit

LE CERCLE DES IMMORTELS – 7



J'ai lu
Amour & Mystère

Prologue

— Heureux anniversaire, Agrippine ! lança Valerius en posant une rose au pied de la statue qui occupait un emplacement sacré dans sa maison.

C'était bien peu de chose, en comparaison de la place qu'avait occupée cette femme de son vivant dans le cœur de Valerius. Deux mille ans s'étaient écoulés, et pourtant, elle régnait toujours sur les sentiments du Romain.

Il ferma les yeux. Penser à Agrippine le faisait tellement souffrir ! La culpabilité le rongait. Il entendait encore ses cris de douleur, ses sanglots, les appels au secours qu'elle avait lancés au mortel qu'il était alors.

Le souffle saccadé, il toucha le marbre. La pierre était froide sous sa paume, sans vie. Tout le contraire de ce qu'avait été Agrippine. Au cours de l'existence de Valerius, toute de bruit et de fureur, Agrippine avait été son unique refuge. Le temps écoulé n'y changeait rien : il l'aimait toujours. Il ne parvenait pas à oublier la douceur et la gentillesse qu'elle lui avait prodiguées.

Si seulement il avait pu se rappeler sa voix, retrouver la chaleur de ses lèvres...

Mais les siècles lui avaient tout volé, excepté le souvenir de la souffrance qu'il lui avait infligée. Dût-il vivre dix mille ans de plus, jamais il n'oublierait ce qui avait été pour elle l'ultime nuit.

Hélas, revenir en arrière était impossible. On ne pouvait attendre des Parques qu'elles défassent ce qu'elles avaient fait et offrent à Agrippine quelques bienfaits, lui permettant de connaître le bonheur qu'elle avait mérité.

Les mâchoires serrées, Valerius recula et s'adressa à la flamme éternelle qui brûlait au pied de la statue.

— Ne t'inquiète pas, tu ne resteras jamais dans le noir. Je te le promets.

Cette promesse, il l'avait déjà faite et n'y avait jamais dérogé – Agrippine avait toujours eu horreur du noir. Depuis vingt siècles, et même après qu'il avait été condamné à fuir la lumière du jour, il faisait en sorte qu'une bougie ou une lampe à huile brûle constamment au pied de la statue.

Une nouvelle fois, il se consacra au rituel du remplissage de la

lampe. Il fit couler dans le réservoir l'huile dont il était allé chercher un bidon dans le long buffet de style en vogue à l'époque de l'empire romain, qui occupait tout un pan de mur. Puis il se pencha sur la lampe. Dans cette position, sa tête touchait celle de la statue. Le sculpteur qui avait œuvré des siècles plus tôt avait eu à cœur de restituer la finesse et la beauté des traits de la défunte, mais il s'était abstenu de peindre le marbre blanc. La couleur de miel des cheveux d'Agrippine, le vert de ses yeux n'existaient plus que dans la mémoire de Valerius.

Avec un soupir, il caressa la joue de la statue, puis recula. Le passé était mort. Rien ne pouvait le ressusciter. Désormais, son rôle sur cette terre consistait à protéger des innocents et à veiller à ce qu'aucun humain ne perde son âme comme il avait perdu la sienne.

Une fois certain qu'il y aurait assez d'huile pour la nuit, il se retira après avoir dit « je t'aime » en latin à la femme de pierre.

Si seulement il avait été assez courageux pour clamer cet amour à la face des dieux alors qu'elle était encore en vie...

— Je me fiche qu'on me menace de me coller dans un cul-de-basse-fosse pour l'éternité ! s'écria Selena. Je suis ici chez moi, et personne ne m'en chassera ! Personne !

Tabitha, sa sœur, poussa un soupir d'exaspération. Mais elle ne voulait pas se disputer avec Selena. Elle avait assez à faire avec ces fichues menottes : Selena s'était attachée à la grille de Jackson Square. Après avoir verrouillé les bracelets, elle avait enfoui la clé au fond de son soutien-gorge, et Tabitha n'avait aucune envie d'aller l'y récupérer.

Elles allaient se faire embarquer. Toutes les deux. Même à La Nouvelle-Orléans, la police ne tolérait pas ce genre de rébellion. Par chance, on était au milieu du mois d'octobre. Les passants n'étaient pas nombreux au crépuscule. Pour autant, ils ne perdaient pas une miette du curieux spectacle. Non que cela dérangeât Tabitha. Elle était habituée à ce qu'on la dévisage et qu'on la juge bizarre, voire totalement dérangée. D'une certaine manière, elle en retirait de la fierté. Être différente des autres était tout à son honneur, estimait-elle, tout comme le fait d'aider les membres de sa famille ou ses amis en n'importe quelles circonstances. S'ils avaient un problème, elle accourait. Ce soir, c'était sa sœur aînée qui traversait une crise, la pire depuis celle qui avait succédé à l'accident de voiture dans lequel avait failli périr son mari, Bill.

Saleté de serrure ! Il fallait à tout prix la débloquer, sinon Selena et elle finiraient au poste. Son idiot de sœur n'y mettait vraiment pas du sien. Au contraire ! Elle ne voulait pas être libérée et, pour bien signifier son opposition, elle mordit la main de Tabitha, qui fit un bond en arrière en criant. Bon sang, mais ça faisait un mal de chien ! Et cette folle de Selena n'éprouvait aucun remords. Elle s'était recroquevillée sur les marches qui menaient à l'entrée de Jackson Square. Avec son jean et son immense chandail bleu qui appartenait manifestement à Bill, et ses cheveux bruns réunis en une longue tresse, elle n'offrait que peu de ressemblance avec la célèbre Madame Selene, nom sous lequel la connaissaient les touristes. Seule la pancarte qui proclamait : « Les médiums ont des droits aussi ! » permettait de faire le lien.

Depuis que la municipalité avait fait passer une loi stipulant que

les diseurs de bonne aventure et autres voyants étaient interdits d'exercice dans Jackson Square, Selena se battait contre les autorités. Plus tôt dans la journée, la police l'avait expulsée de la mairie où elle avait fait irruption pour crier son indignation. De là, elle était partie droit à Jackson Square et s'était enchaînée à la grille, à peu de distance de l'endroit où, d'ordinaire, elle installait son petit stand.

Domage qu'elle n'ait pas été aussi clairvoyante concernant son propre avenir qu'elle l'était à propos de celui de ses clients. Tabitha, elle, y voyait aussi clair que dans une boule de cristal : si sa sœur ne se dépêchait pas de détacher ses menottes, elle passerait la nuit sur le bat-flanc d'une cellule.

Excitée par la colère, Selena balançait sa pancarte devant elle et restait sourde aux admonestations comme au raisonnement. Rien d'étonnant à cela. Les caractéristiques communes aux membres de la famille Devereaux, issue de Cajuns et de Tsiganes, étaient une propension à l'exagération, l'obstination et une bonne dose de folie.

— Allez, Selena, il fait presque nuit. Tu ne veux pas jouer les proies pour un Démon en goguette, si ?

— M'en fous ! Et puis, mon âme n'intéressera aucun Démon parce qu'elle grouille d'émotions négatives et, en plus, d'une absence totale d'envie de vivre ! Je veux qu'on me rende mon emplacement et mon droit d'exercice ! cria-t-elle en ponctuant ces derniers mots de coups de poing frappés sur les marches de pierre.

— Très bien, soupira Tabitha, avant de s'asseoir à côté de sa sœur – elle maintint néanmoins une certaine distance entre elles : être de nouveau mordue ne la tentait vraiment pas.

Mais même si Selena manifestait pour l'heure des pulsions agressives envers elle, c'était sa sœur et il n'était pas question qu'elle l'abandonne. Surtout en cet instant où elle était tellement perturbée. Et puis, il lui fallait faire preuve de vigilance : si aucun Démon ne s'en prenait à elle, un voyou pourrait s'en charger.

Les deux sœurs se retrouvèrent donc côte à côte sur les marches comme des moules accrochées à leur rocher, Tabitha vêtue de noir des pieds à la tête, ses longs cheveux acajou maintenus par une barrette argentée, et Selena agitant sa pancarte d'une main dès que quelqu'un passait, tout en lui enjoignant de signer la pétition qu'elle tenait dans l'autre main.

— Salut, Tabby.

Tabitha répondit au signe de la main de Bradley Gambieri, l'un des guides qui accompagnaient les touristes en quête de vampires lors des visites nocturnes du Quartier français. Il se rendait à l'office du tourisme pour y chercher un nouveau paquet de brochures. Il ne

s'arrêta même pas, se contentant de froncer les sourcils quand Selena l'invectiva parce qu'il ne signait pas sa pétition. Heureusement, Bradley connaissait bien les demoiselles Devereaux, si bien qu'il ne se formalisa pas d'être traité de toutes sortes de noms d'oiseaux.

Tabitha et sa sœur connaissaient la plupart des habitants du Quartier français. Elles avaient grandi ici et fréquentaient Jackson Square depuis leur enfance. Bien sûr, nombre de choses avaient changé au fil du temps. Des boutiques avaient ouvert puis fermé, avant d'être remplacées par d'autres ; le secteur était devenu beaucoup plus sûr. Néanmoins, certains éléments demeuraient, immuables, comme la boulangerie, le *Café Pontalba*, le *Café du Monde* et le *Corner Café*. Les touristes continuaient à se regrouper dans Jackson Square pour y admirer la cathédrale et les autochtones pittoresques. Les vampires et voyous arpentaient toujours les rues en quête de victimes faciles.

Tabitha songeait à cela lorsqu'elle sentit un frisson lui parcourir la nuque. Sans hésiter une seconde, elle plongea la main dans sa botte et en ressortit un stylet de dix centimètres, tout en scrutant les passants qui déambulaient dans le square.

Cela faisait treize ans que Tabitha chassait les vampires. Elle était l'un des rares humains de La Nouvelle-Orléans à savoir ce qui se passait vraiment dans la ville après la tombée de la nuit. Elle s'était battue un nombre incalculable de fois contre les damnés et avait juré de consacrer son existence à leur éradication – une gageure. Elle était très déterminée, prête à tuer quand il le fallait. Sans état d'âme.

Son regard se focalisa sur un homme de haute taille, au physique exotique, qui donnait des idées de soleil et de mer. Il venait de tourner au coin du Presbytère Building.

Elle se détendit immédiatement.

Elle ne l'avait pas vu depuis un mois ou deux et devait s'avouer qu'il lui avait anormalement manqué. À son insu, Acheron Parthenopaeus s'était frayé un chemin jusqu'à son cœur avant de s'y installer durablement. Mais comment s'en empêcher ? Ach était tellement séduisant...

Il suffisait de voir les coups d'œil que lui lançaient les femmes qui le croisaient dans le square. Toutes, à l'exception de Selena, semblaient fascinées. Celles qui marchaient s'arrêtaient, celles qui bavardaient se taisaient. Il n'en laissait aucune indifférente. À croire qu'il émanait de sa personne un magnétisme qui s'exerçait sur toutes les créatures de sexe féminin. Sans doute parce qu'il était incroyablement sexy et qu'elles pressentaient l'ivresse qu'elles pourraient connaître entre ses bras.

L'aura qui l'entourait n'était composée que de dangerosité, de sensualité et de sauvagerie primitive – ce qui, finalement, lui donnait un atout de plus auprès des femmes. Quoi de plus attirant que ce mélange de charme et de menace ? Toutes ces passantes, quel que fût leur âge, devaient brûler de l'envie de l'inviter dans leur lit.

Avec ses deux mètres, Acheron surplombait n'importe quelle foule d'une tête. Comme Tabitha, il était tout de noir vêtu, mais sans la moindre recherche, et même avec un certain laisser-aller. Son tee-shirt et son pantalon de cuir n'étaient plus de première fraîcheur. Le cuir éraflé moulait si étroitement son sublime fessier que l'envie de le tapoter de la main devait en démanger plus d'une, à commencer par Tabitha. Un geste qu'elle ne s'autoriserait jamais. Il y avait dans l'expression d'Acheron quelque chose qui tenait les gens à distance, comme un avertissement du genre : « Amusez-vous à me toucher, et vous le regretterez amèrement. »

Tabitha baissa un regard amusé vers ses bottes. Ach adorait le style gothique. Ses bottes de motard étaient ornées de dessins de chauves-souris, neuf petites bêtes stylisées qui grimpaient le long de la tige. Ses cheveux, châains ce jour-là, et coupés à hauteur des mâchoires, flottaient librement autour de son visage aux beaux traits virils.

Tabitha sentit son pouls s'accélérer. Un phénomène qui l'affectait dès qu'elle apercevait Acheron, mais dont elle ne lui montrait rien – elle avait trop conscience des ondes létales qui exsudaient de toute sa personne. Il était son ami et ne serait jamais autre chose. À tout autre que lui, elle eût fait des avances. Mais Acheron, sans pourtant faire quoi que ce soit, brisait dans l'œuf toute velléité de flirt.

Tabitha entretenait avec lui des relations amicales depuis qu'elle l'avait rencontré au mariage de sa sœur Amanda, trois ans auparavant. À chacun des passages d'Acheron à La Nouvelle-Orléans, leurs chemins se croisaient, et il l'aidait lors de ses patrouilles nocturnes en quête de ces prédateurs qu'étaient les Démons. Désormais, il faisait quasiment partie de la famille Devereaux. Au cours de ses séjours en ville, il était hébergé chez Amanda, la sœur jumelle de Tabitha, et jouait les parrains-gâteau avec Marissa, la fille d'Amanda, sa filleule.

Il s'arrêta au bas des marches et hocha la tête en guise de salut.

— Salut, beau mec, lui lança Tabitha. Joli tee-shirt.

Quelques lignes de la chanson du groupe Godsmack, *Vampires*, étaient inscrites sur le devant du vêtement. Un gag, dans la mesure où l'immortel Acheron était pourvu de redoutables crocs.

Le compliment de Tabitha étant ironique, il l'ignora. Il enleva son sac à dos, qu'il portait en bandoulière, de son épaule et retira ses

lunettes noires. Ses yeux couleur argent scintillèrent aussitôt dans la pénombre.

— Ça fait combien de temps que Selena est menottée à la grille ?

— Une trentaine de minutes. Je me suis dit qu'il valait mieux que je reste avec elle si je ne voulais pas qu'un Démon en fasse son dîner.

— Laisse-moi seule, Tabby ! C'est ce que je veux : mourir ! gémit Selena. Vampires, venez à moi et délivrez-moi de cet enfer !

Tabitha et Acheron échangèrent un coup d'œil mi-amusé, mi-excédé. Puis Acheron alla s'asseoir à côté de Selena.

— Alors, Lanie, qu'est-ce qui t'arrive ? dit-il en posant son sac à dos à ses pieds.

— Fiche le camp, Ach. Je ne bougerai pas d'ici tant que la mairie n'aura pas abrogé cette ignoble loi. J'appartiens à cet endroit, à ce square. J'ai été élevée ici !

— Mmm. Où est Bill ?

— C'est un traître ! siffla Selena entre ses dents.

— Son mari est probablement au tribunal, en train de porter plainte contre elle pour coups et blessures, intervint Tabitha.

L'expression d'Acheron montra clairement qu'il trouvait l'hypothèse roborative.

— Il a eu ce qu'il méritait, protesta Selena. Il m'a dit que la loi, c'était la loi et que je devais m'y plier. Foutaises. Il en a pris pour son grade ! Je resterai là jusqu'à ce que le conseil municipal ait fait marche arrière !

— Dans ce cas, tu risques de rester là longtemps, remarqua Tabitha.

— Pas si Ach intervient ! Tu as le pouvoir de les amener à retirer le texte, n'est-ce pas, Ach ?

Il s'adossa à la grille sans répondre.

— Ne t'approche pas trop d'elle, lui conseilla Tabitha. Elle mord.

— Dans ce cas, nous sommes deux, riposta-t-il en faisant jaillir ses crocs, qu'il gardait d'ordinaire rétractés. Mais j'ai dans l'idée que mes morsures font un peu plus mal que les tiennes, petite.

— Tu n'es pas marrant, Ach, grommela Selena.

Il passa un bras autour des épaules de la jeune femme.

— Allons, Lanie, tu sais très bien que le fait que tu restes là ne changera rien à rien. Tôt ou tard, les flics vont venir te déloger.

— Je leur sauterai dessus !

— Tu ne peux pas leur sauter dessus sous prétexte qu'ils font leur job.

— Si, je peux !

Acheron soupira et ferma un instant les yeux, comme s'il

s'exhortait à garder son calme. Apparemment, il essayait de se contenir face à la championne du monde de l'hystérie.

— C'est vraiment ce que tu veux, Lanie ? Qu'on t'embarque ?

— Non. Ce que je veux, c'est qu'on me rende mon stand ! gémit Selena d'une voix vibrante de chagrin.

Tabitha se crispa. Elle aimait sa sœur, et sa détresse lui serrait le cœur.

— Je ne faisais de mal à personne, dans mon stand, poursuivit Selena, au bord des larmes. J'ai obtenu l'autorisation de l'installer en 1986 ! C'est moche de me virer maintenant, tout ça parce que ces idiots d'artistes sont jaloux. Qui achète leurs cochonneries de tableaux, hein ? Je te le demande un peu ! Ils sont moches. Personne n'en a besoin, à La Nouvelle-Orléans, mais de médiums, si ! En nous empêchant d'exercer, on vide la ville de son âme. Notre belle cité va devenir une banale et ennuyeuse usine à touristes.

— Les temps changent, Lanie, dit Ach en lui serrant affectueusement le bras. Crois-en mon expérience, qui ne date pas d'hier. Parfois, on doit se résigner à laisser courir. Il y a des choses contre lesquelles on ne peut rien faire. Il faut bouger avec la vague, se remettre en question et évoluer.

Tabitha perçut la tristesse dans l'intonation d'Acheron. Il vivait depuis près de douze mille ans, il parlait donc d'or. Il se rappelait certainement l'époque où La Nouvelle-Orléans n'était qu'une bourgade de bâtisses faites de bric et de broc. En fait, il devait se souvenir d'un temps où La Nouvelle-Orléans n'existait même pas, où la civilisation n'avait pas encore domestiqué les marécages.

Si quelqu'un était conscient des changements, c'était bien Acheron Parthenopaeus.

— Regarde, Lanie, dit-il en montrant une grande maison de l'autre côté de la rue. C'est à vendre. Moi, je verrais bien une belle plaque à côté de la porte d'entrée : « Madame Selene, lecture de tarots et accessoires mystiques. » Tu imagines ça ? Ça ferait un effet bœuf !

— Pff... Comme si je pouvais me payer une baraque pareille ! Tu as une idée du prix de l'immobilier, en ce moment ?

— Lanie, l'argent n'est pas un problème pour moi. Dis oui, et cette maison est à toi.

Les yeux de Selena papillotèrent.

— Vraiment ? Tu... tu ferais ça ?

Il hocha vigoureusement la tête.

Entrevoir une solution produisit un effet magique sûr Selena, dont l'agitation fondit comme par enchantement.

— Tu as toujours dit que tu aimerais travailler dans un endroit

d'où la pluie et le froid ne te chasseraient pas, dit Tabitha pour enfoncer le clou.

— C'est sûr que ce serait bien de regarder la rue de l'intérieur d'un bâtiment plutôt que les bâtiments depuis la rue... fit Selena, songeuse.

— Eh oui. Tu ne te gèlerais plus en hiver et tu ne rôtirais plus en été. Tu n'aurais plus à pousser ton chariot tous les jours, à installer ton éventaire, tes chaises, ta tente... Tia en mourrait de jalousie, elle qui cherche depuis une éternité un local à proximité de Jackson Square.

— Alors, Lanie ? Décidée ? demanda Acheron. Tu veux cette maison ?

— Oui ! Oh, oui !

Acheron sortit son portable de sa poche et composa un numéro sur le clavier.

— Salut, Bob. C'est Ach. Dis-moi, il y a une maison à vendre sur St. Anne, face à Jackson Square. Hein ? Oui, celle-là. Je la prends. Non, non, pas la peine de me la faire visiter. Fais-moi juste passer les clés demain matin. Euh... attends. Selena ? À quelle heure peux-tu être là ?

— 10 heures ?

— Tu entends, Bob ? 10 heures. Établis le contrat de vente au nom de Selena Laurens. Je te donnerai l'argent demain après-midi, OK ? Parfait. À demain.

Acheron coupa la communication et rangea son portable.

— Contente, Lanie ?

Un sourire qui aurait pu illuminer la plus sombre des ruelles avait fleuri sur les lèvres de la jeune femme.

— Merci, Ach.

— De rien, dit-il en se levant.

À la seconde où il fut debout, les menottes s'ouvrirent, et Selena fut libre.

Bon sang, il avait de ces pouvoirs ! songea Tabitha, émerveillée. Déverrouiller des menottes sans y toucher et sortir deux millions de dollars *cash* sans ciller... C'était vraiment époustouflant.

Il prit la main de Selena et l'aida à se relever.

— En échange, Lanie, tout ce que je souhaite, c'est que tu aies en magasin plein de babioles clinquantes que Simi se fera un plaisir d'acheter quand nous passerons te voir.

Entendre Acheron mentionner Simi, son démon femelle, fit rire Tabitha. Puis elle s'interrogea brièvement : quelle relation entretenait-il avec ce... cette créature ? La considérait-il comme sa petite amie ? Son bébé ? Le sentiment qui les liait l'un à l'autre était manifestement

très fort. Tout ce que Simi demandait, Ach le lui donnait.

La démone tuait et dévorait des gens, Tabitha le savait, mais elle ne l'avait jamais vue à l'œuvre. Certains Chasseurs de la Nuit, si.

Tabitha s'estimait heureuse de n'avoir eu droit à la compagnie de Simi que lors de séances de cinéma. Acheron adorait le septième art. Depuis trois ans, à chacun de ses passages à La Nouvelle-Orléans, il manifestait le désir de voir un film, et Tabitha l'accompagnait. Plus précisément, elle accompagnait Ach et Simi.

Le chef des Chasseurs avait une prédilection pour les films d'horreur et les *thrillers*, mais Simi avait d'autres exigences : elle aimait les films pour « filles », comme elle disait, des trucs larmoyants et romantiques, qui arrachaient à Acheron des soupirs d'exaspération.

— Où est ta petite chérie, ce soir ? s'enquit Tabitha.

Acheron caressa de la main le démon tatoué sur son avant-bras.

— Toujours là-dedans. Elle n'aime pas sortir avant 21 heures, expliqua-t-il en arrimant le sac à dos sur son épaule.

Selena se hissa sur la pointe des pieds pour embrasser le géant sur la joue.

— J'aurai la collection complète des poupées Barbie pour Simi, promet-elle. Je leur ferai fabriquer des vêtements gothiques et certaines auront des ailes de dragon.

— Très bien. Quant à toi, plus de menottes, OK ?

Selena s'écarta, soudain boudeuse.

— C'est que... Eh bien, Bill a dit que je pourrais manifester à la maison. Dans notre chambre, plus précisément. Je lui dois une revanche, après le coup que je lui ai donné, alors...

Selena ne fournit pas de plus amples détails, mais Acheron avait compris, et il rit. Lorsque Selena récupéra les menottes et les glissa dans sa poche, Tabitha remarqua :

— Avec une famille pareille, rien d'étonnant à ce que je sois un peu barge.

— Mmm. Quand même, ta sœur est marrante, dit Acheron en remettant ses lunettes noires.

— Et toi, trop charitable.

Critique qui n'était que boutade : Tabitha était touchée par la générosité d'Acheron. En fait, tout ce qu'il faisait l'émouvait. Et il avait le don de voir le côté positif de n'importe quelle situation, de le déceler chez toute personne qu'il approchait.

— Qu'est-ce que tu fais, ce soir ? lui demanda Tabitha pendant que sa sœur pliait en quatre son panneau de carton.

L'arrivée d'une grosse Harley Davidson dans la rue St. Anne empêcha Acheron de répondre.

Son pilote, un homme grand, large d'épaules, tout de cuir noir vêtu, arrêta l'engin à leur hauteur, au ras du trottoir, et mit pied à terre. Lorsqu'il ôta son casque, Tabitha retint une exclamation de surprise : le motard n'était pas un homme mais une femme, une Noire, très belle. Elle fit coulisser la fermeture Éclair de son blouson, révélant une poitrine arrogante soulignée par un tee-shirt moulant et assez décolleté pour mettre en valeur sa peau caramel. Ses cheveux étaient coiffés en une multitude de petites tresses réunies en queue-de-cheval.

— Acheron ! lança-t-elle avec l'accent chantant des Caribéens. Où puis-je aller garer ma moto ?

— Il y a un parking de l'autre côté du Brewery. Vas-y, je t'attends ici.

Le regard de la femme alla de Selena à Tabitha puis revint, interrogateur, sur Acheron.

— Ce sont les belles-sœurs de Kyrian, Ach ?

— Oui.

— Bonsoir. Je suis Janice Smith. Ravie de rencontrer des amies des Chasseurs de la Nuit.

Sur ce, elle redémarrsa sa moto et la dirigea vers l'endroit indiqué par Acheron.

— C'est une nouvelle recrue ? demanda Selena.

— Non. Elle bossait en Floride, et Artemis l'a envoyée ici pour seconder Valerius et Jean-Luc. Ce soir, c'est sa première nuit, alors je vais lui faire faire le tour de la ville.

— Tu as besoin d'aide ? demanda Tabitha.

— Non. Je me débrouillerai. Toi, essaie de ne pas poignarder de nouveau Jean-Luc si tu lui tombes dessus, d'accord ?

Tabitha sourit en se remémorant l'épisode. Elle avait rencontré un soir le Chasseur, un ancien pirate, sans savoir qui il était. Il faisait très sombre, et Jean-Luc l'avait sortie de force d'une ruelle où elle se battait avec des Démons. Le voyant muni de crocs, elle l'avait frappé à coups de dague.

Il ne lui restait plus qu'à espérer qu'il ne lui en voulait pas.

— Je suis désolée, Ach, mais aussi, quelle idée de tant ressembler aux Démons ! Toutes ces créatures dotées de crocs, on les confond, dans le noir.

— Je te signale qu'à nos yeux, tous les humains nantis d'une âme se ressemblent aussi.

Tabitha haussa les épaules, l'air faussement indigné, puis passa un bras autour de la taille de sa sœur et l'entraîna vers Decatur Street, où Selena avait laissé sa Jeep.

Le trajet jusqu'à la maison de Selena ne dura que quelques

minutes. Un Bill hésitant les accueillit : à l'évidence, il se demandait s'il allait encore se faire frapper. Lorsque Tabitha fut certaine que sa sœur et son beau-frère n'allaient pas s'étriper, elle regagna les rues du Quartier français pour commencer sa nuit de patrouille.

Ce soir, tout semblait tranquille, aussi s'accorda-t-elle le temps de passer au *Café Pontalba*, où elle commanda quatre portions de haricots rouges et du Coca, qu'elle emporta ensuite dans une ruelle qui donnait sur Royal Street.

Nombre de sans-logis s'y réunissaient, même si, depuis que la mairie avait décidé de chasser les SDF du centre-ville, ils étaient moins nombreux qu'autrefois. À l'instar des vampires que Tabitha pourchassait, ils privilégiaient la sécurité de l'obscurité et les endroits où on ne les remarquait pas. Mais Tabitha savait qu'ils étaient là et avait toujours une attention pour eux.

Elle posa les portions de haricots et les boîtes de Coca sur un vieux bidon rouillé puis s'éloigna. À peine eut-elle atteint le trottoir qu'elle entendit des pas précipités dans la ruelle : les malheureux se ruaient sur la nourriture.

— Hé, si vous voulez un job... commença-t-elle.

Mais elle s'interrompit : sa proposition n'intéressait personne. Tous les clochards s'étaient égaillés comme une volée de moineaux et réfugiés au fond de la ruelle.

Tabitha soupira, puis se dirigea vers Royal Street. Il n'était pas en son pouvoir de sauver le monde, elle le savait, mais au moins, elle pouvait faire en sorte que ceux qui avaient faim mangent.

Elle repartit au hasard, sans se presser, baguenaudant devant les vitrines des bijoutiers. Elle s'arrêtait devant l'une d'elles quand on la héla.

— Hé, Tabitha ! Tu as liquidé des vampires, récemment ?

Richard Crenshaw, l'un des serveurs du *Mike Anderson Seafood*, venait vers elle. Le restaurant se trouvait à un jet de pierre de la boutique de Tabitha, et Richard avait la mauvaise habitude d'y débarquer dès qu'il avait terminé sa journée et de tripoter les strip-teaseuses qui commandaient des tenues affriolantes à Tabitha.

Évidemment, il ricanait. Comme toujours. Mais qu'y avait-il d'étonnant à cela ? La plupart des gens se moquaient d'elle, la jugeant passablement dérangée. Même dans sa propre famille, on ne la prenait pas au sérieux, jusqu'au jour où sa sœur avait épousé un Chasseur de la Nuit et affronté un vampire qui avait été à deux doigts de la tuer. À partir de là, les Devereaux s'étaient rendu compte que ce qu'ils prenaient chez Tabitha pour des délires ou des hallucinations n'était que réalité.

— Évidemment, Richard. J'en ai réduit un en poussière pas plus tard que la nuit dernière.

Sur ces mots, elle s'éloigna, irritée par le rire gras du serveur.

C'était pourtant exact, elle avait bien supprimé un Démon, la veille, dans l'arrière-cour du *Mike Anderson Seafood*, à l'endroit précis où Richard entreposait les poubelles avant de quitter le restaurant. Sans elle, le cher homme n'aurait plus été de ce monde à l'heure actuelle. Mais à quoi bon le lui expliquer ? Elle ne recherchait pas les remerciements. Et d'ailleurs, Richard ne l'aurait pas crue.

Elle continua de descendre la rue, tout en se disant que ce soir, elle était d'humeur morose et se sentait seule. Si seulement elle avait pu vivre avec des œillères, ne rien remarquer de ce qui se passait autour d'elle... Mais elle n'était pas aveugle, et elle voyait tout, la misère comme le danger. Elle avait choisi d'aider ceux qui étaient menacés par ces deux maux. Pas une seule fois au cours de son existence elle n'avait tourné le dos à quelqu'un qui était dans la peine ou le besoin. Cependant, il lui arrivait de songer que son empathie était une bien lourde charge à porter, et non un don du Ciel. La souffrance des autres la contaminait et lui brisait le cœur. Elle la ressentait plus violemment que la sienne propre.

C'était ce qui avait attiré Acheron vers elle. Au cours des trois dernières années, il lui avait enseigné quelques astuces qui lui permettaient de tenir à distance les émotions d'autrui et de se concentrer sur elle-même. Ce qu'Acheron avait fait pour elle représentait le plus précieux cadeau qu'elle eût jamais reçu. Désormais, elle connaissait des plages de paix, même si elle demeurait hypersensible aux souffrances de ceux qu'elle approchait. Parfois, elle vivait cela comme une véritable agression. La douleur des autres la submergeait, et elle semblait alors dans un puits de détresse.

Elle cheminait donc seule, dans la nuit, prête à risquer sa vie pour des gens qui se moquaient d'elle.

Lorsqu'elle patrouillait ainsi avec ses amis, c'était autrement plus plaisant. Mais Trish et Alex avaient disparu : ils étaient morts au combat.

Les yeux soudain pleins de larmes, elle toucha la cicatrice laissée sur sa joue par le coup de dague que lui avait donné Desiderius. Saleté de Démon, qui avait failli tuer sa sœur jumelle et son beau-frère ! Par chance, Amanda et Kyrian avaient survécu. Mais comme Tabitha regrettait que ce soir-là, ce psychopathe de Desiderius n'ait pas été abattu à la place de Trish et Alex ! Ce n'était pas normal qu'ils aient payé si cher leur courage. Tabitha trouvait cela d'autant plus injuste qu'elle se sentait responsable : n'avait-elle pas réclamé leur aide ? Ils

étaient venus.

Et ils étaient morts.

Seigneur, pourquoi les avait-elle mêlés à tout cela ? Pourquoi ne les avait-elle pas laissés tranquilles, bienheureux dans leur ignorance ?

La perte de ses amis expliquait que, désormais, elle patrouillât seule. Plus jamais elle n'inciterait quelqu'un à risquer sa vie, plus jamais elle ne demanderait à un ami de la seconder dans sa mission. Les autres avaient le choix. Elle, non.

Tout à coup, elle ressentit un picotement familier sur la nuque. Le signal d'alarme. Des Démons se trouvaient à proximité.

Pire : juste derrière elle !

Elle posa un genou à terre et, tout en feignant de renouer le lacet de sa chaussure, capta six ombres mouvantes dans son champ de vision.

Alors qu'il avançait dans une rue bordée d'immeubles à l'abandon, Valerius tira sur le gant épaté qu'il portait à la main droite pour l'ajuster sur ses doigts. Comme à l'accoutumée, il était très élégamment habillé : long manteau de cachemire noir, col roulé et pantalon de même couleur. À la différence des autres Chasseurs de la Nuit, il ne prisait guère les tenues de cuir, signe de barbarie selon lui. Il était d'une extrême sophistication, qu'il estimait due à son ascendance patricienne : dans la Rome antique, sa famille tenait le haut du pavé. En tant qu'ancien général et fils de sénateur, Valerius, sans l'intervention des Parques et des Oracles, aurait mis ses pas dans ceux de son père.

Mais le passé était le passé, et Valerius se refusait à s'appesantir dessus. Il ne voulait se rappeler qu'Agrippine. Elle était le seul souvenir qu'il conservait, et chérissait, de sa vie d'humain.

Penser à elle le perturbait, aussi Valerius s'ordonna-t-il de focaliser son esprit sur un sujet moins douloureux. Le temps qu'il faisait, par exemple. L'air de la nuit devenait mordant. L'hiver approchait – non qu'à La Nouvelle-Orléans, il y eût vraiment un hiver. Comparé au climat de Washington, celui de Louisiane était très clément. Pourtant, il avait froid.

Soudain, il s'arracha à ses pensées : il détectait la présence de Démons dans le secteur. Son ouïe infiniment plus développée que celle des humains percevait leur présence.

Il se concentra et entendit un rire. Grands dieux, les tueurs s'amusaient avec leur victime !

Ce fut du moins ce qu'il crut, jusqu'au moment où une voix le cloua sur place.

— Marre-toi, connard ! Mais rira bien qui rira le dernier !

C'était une femme qui venait de lancer ce défi... avec pour résultat de déclencher immédiatement un combat.

Valerius partit à la seconde en direction de la voix. Cette grille béante, là-bas, qui s'ouvrait sur une cour... Les sons inquiétants provenaient de là. Oui, il y avait six Démons autour d'une femme de haute taille, qui luttait avec une ardeur et une férocité fascinantes, à tel point que Valerius resta figé quelques instants, à observer le macabre ballet des corps en mouvement et des lames qui brillaient par intermittence.

L'un des Démons la contourna et lui sauta sur le dos. D'un coup de reins, elle se débarrassa prestement de lui, pivota sur ses talons et lui ficha une dague dans la poitrine. Instantanément, il se réduisit à un petit amas de poussière.

Elle fit alors face à un autre adversaire et, sa dague en main, attendit qu'il fonde sur elle.

Mais ils furent deux à l'attaquer. Elle esquiva le premier, mais le deuxième réussit à l'attraper par le bras. La femme bondit et projeta ses deux pieds contre l'abdomen du Démon, qui chancela et s'effondra à terre alors qu'elle – par quel prodige, Valerius aurait été incapable de le dire – retrouva instantanément son équilibre. L'air siffla quand elle fit faire un aller-retour à sa dague et, l'instant suivant, les deux Démons, fatalement touchés, s'évaporaient.

En principe, voyant cela, leurs acolytes auraient dû fuir. Mais ils restèrent là, échangeant quelques mots dans un débit rapide. Ils parlaient une langue étrangère que Valerius n'avait pas entendue depuis des lustres mais qu'il reconnut : du grec ancien.

— Hé, la petite nana n'est pas sourde, les mecs ! railla la femme en sautillant devant le groupe.

Elle leur avait répondu dans le même idiome ! Valerius était émerveillé. Comment se faisait-il qu'elle comprenne et parle cette langue ? Il était stupéfait. Qui était cette fille ? Comparées à elle, les Amazones étaient de petites choses fragiles.

Fasciné, il n'était toujours pas intervenu lorsqu'une vive lumière tournante surgit derrière la femme, accompagnée d'un vent glacial.

Tétanisé par l'incrédulité, Valerius regarda cette chose nouvelle : un ennemi inconnu, plus redoutable que la femme qui avait jusque-là tenu les Démons en respect.

Tabitha se retourna et resta bouche bée. Nom de nom ! Elle n'avait assisté à ce phénomène qu'une fois : tout un groupe de Démons qui apparaissaient *ex nihilo*, comme sortis de nulle part.

— Pauvre humaine minable ! lança l'un des nouveaux arrivants.

— Pauvre monstre merdique ! rugit Tabitha en visant de sa dague le sein gauche de son adversaire.

D'un seul mouvement de la main, sans même la toucher, il détourna l'arme, puis tendit le bras. Quelque chose de redoutable et d'invisible en jaillit, et Tabitha bascula en arrière avant de s'effondrer.

Terrifiée, elle se découvrit incapable de se relever. Les souvenirs de la nuit fatale où ses amis avaient perdu la vie l'assaillirent. Les Démons spathis les avaient mis en pièces. Ils étaient de retour et... Non, Kyrian les avait tous tués !

Pourquoi se sentait-elle tout à coup aussi faible ? Sa vision se brouillait, ses oreilles bourdonnaient, mais elle banda ses muscles et s'efforça de se remettre debout.

Valerius se précipita auprès de la femme à la seconde où elle tomba.

Le plus grand des Démons s'écria :

— Super ! Acheron nous envoie un nouveau compagnon de jeu !

Valerius rétorqua en faisant jaillir les deux lames de son poignard :

— Jouer, c'est bon pour les enfants et les chiens. À toi de choisir dans quelle catégorie tu te places ! Moi, je vais te montrer le sort que les Romains réservent aux chiens enragés.

— Les Romains, hein ? Mon père m'a toujours dit qu'ils trépassaient en couinant comme des porcs.

Le Démon se jeta sur Valerius, soudain muni d'un glaive que le Romain n'avait pas remarqué. Il s'en servit en expert, désarmant Valerius dans la seconde.

Celui-ci en fut réduit à se battre à mains nues – enfin, pas tout à fait : il détacha les crochets d'ordinaire plaqués contre ses poignets par des sangles, sous ses gants, et fit des moulinets, arrachant des morceaux de chair par-ci, des têtes par-là.

Mais les nouveaux Démons ne se désintégraient pas instantanément. Ils étaient blessés, neutralisés, mais restaient plus ou moins entiers, avant de disparaître. Curieux. Quelle était donc cette sorte de Démons ?

À peine avait-il eu le temps de se poser la question que l'un des survivants le frappa dans le dos, lui infligeant une douleur térébrante. Du sang englua sa chemise. La femme, qui s'était relevée, abattit alors deux Démons, et il put se débarrasser de deux autres dans la foulée. Mais la femme se retourna ensuite contre lui en criant :

— Crève, saleté !

Et elle lui enfonça dans la poitrine sa dague jusqu'à la garde.

Il se plia en deux, terrassé par l'impact.

Voyant qu'il ne se dissolvait pas, la femme, qui s'apprêtait à renouveler son exploit, resta figée, la dague en l'air.

— Oh, merde... fit-elle, se rendant apparemment compte que sa victime n'était pas un Démon, et pour cause : elle ne s'était pas transformée en poussière.

Elle se pencha sur Valerius.

— S'il vous plaît, rassurez-moi ! Dites-moi que vous êtes un Chasseur de la Nuit, que je ne viens pas de tuer un avocat !

Respirait-il encore ? se demanda Tabitha, affolée, en posant le pouce sur sa jugulaire. À peine. Ses yeux n'étaient qu'entrouverts, et il ne disait mot. Son souffle était court et sifflait entre ses lèvres, qu'il serrait sans doute sous l'effet de la douleur.

Qui était cet homme qu'elle avait frappé par erreur ? Elle lui avait donné un coup si violent qu'elle avait entaillé son pull-over à col roulé du cœur jusqu'à l'estomac. Elle distinguait une fente dans la poitrine. Du sang s'en échappait à gros bouillons. Ô Seigneur !

Elle écarta les pans du pull déchiré... et poussa un soupir de soulagement : un tatouage ! Un arc et une flèche, la marque des Chasseurs de la Nuit !

L'inconnu n'allait pas mourir. Il ne s'agissait pas d'un inoffensif mortel, Dieu soit loué !

Elle ouvrit son portable et essaya de joindre Acheron. Il fallait qu'il sache que l'un de ses guerriers était blessé. Mais le chef des Chasseurs ne répondit pas.

Elle s'apprêtait à appeler sa sœur Amanda quand elle se ravisa : il n'y avait que quatre Chasseurs de la Nuit à La Nouvelle-Orléans, actuellement. Janice, dont elle avait fait la connaissance un peu plus tôt, Jean-Luc, l'ancien pirate, Acheron, bien sûr, et...

Valerius Magnus.

Le seul Chasseur de la ville qu'elle n'avait jamais vu et, accessoirement, l'ennemi mortel de son beau-frère Kyrian.

Si celui-ci savait Valerius à terre, il accourrait pour l'achever, attirant ainsi sur sa tête la fureur d'Artemis. La déesse exécuterait Kyrian dans l'heure, et Amanda ne se remettrait jamais de la perte de son mari.

Ne sachant quelle conduite adopter, Tabitha resta immobile, les yeux rivés sur le blessé. Si ce que Kyrian racontait de Valerius était vrai, autant se charger elle-même de le faire passer de vie à trépas. Ce salaud ne méritait pas de revoir la lumière du soleil. Euh... non. L'éclat de la lune.

Le problème, c'était qu'Acheron ne lui pardonnerait pas d'avoir

pris cette liberté.

Dilemme clos : elle devait l'aider, ne fût-ce que parce qu'il lui avait sauvé la vie. Elle était en mauvaise posture lorsque Valerius était arrivé. Les démons qui s'étaient joints comme par magie à ceux qu'elle avait attaqués n'avaient rien de commun avec les créatures qu'elle chassait habituellement. Sans Valerius, ils auraient eu raison d'elle.

Que cela lui plaise ou non, il lui fallait rendre la politesse au Romain.

Mais comment ? Le porter, elle s'en sentait incapable. Il était trop grand, trop lourd.

Elle reprit son portable et composa un autre numéro.

— Allô, Nick ? Ici Tabitha Devereaux. Je suis dans la ruelle qui donne sur Royal Street avec un type qui a besoin d'aide. Tu pourrais jouer les preux chevaliers et venir aider une damoiselle en détresse ?

— Ma très chère, ce sera un honneur et un plaisir, répondit l'écuyer en riant.

— Oh, merci ! Je t'attends.

Natif comme elle de La Nouvelle-Orléans, Nick était l'un de ses copains. Depuis des années, ils fréquentaient les mêmes clubs de jazz et restaurants. Très fréquemment, il amenait l'une ou l'autre de ses conquêtes dans la boutique de Tabitha, La Boîte de Pandore, pour lui offrir des dessous sexy.

Nick était un irrésistible brun aux yeux clairs qui séduisait toutes les femmes qui croisaient son chemin. Il lui suffisait de sourire pour qu'elles tombent dans ses bras. D'ailleurs, Tabitha devait l'admettre, elle-même n'était pas insensible à son charme.

Quand elle avait appris, trois ans plus tôt, lors du mariage d'Amanda et Kyrian, que le jeune homme était un écuyer au service des Chasseurs, elle avait été sidérée. Toutes sortes de bruits couraient en ville sur les sources de revenus de Nick Gautier, qui disposait apparemment de fonds illimités alors qu'il semblait sans emploi. Lorsque, le jour de la noce, Tabitha avait vu qu'il était le témoin de Kyrian, elle avait tout compris et avait été très choquée.

Cependant, une fois la pilule avalée, elle avait resserré ses liens amicaux avec le jeune homme, et ils formaient désormais un solide et joyeux tandem qui adorait écumer les boîtes de nuit. Pouvoir parler librement avec lui des Chasseurs, des Démons et des dangers qu'elle courait chaque nuit sans se faire traiter de folle était quelque chose qu'appréciait vraiment Tabitha.

Nick ne tarderait plus, songea la jeune femme en s'asseyant à même le pavé. Elle souleva précautionneusement la tête de Valerius et la posa sur ses genoux. Si Kyrian l'avait vue ! Voilà qu'elle caressait la

joue de celui que son beau-frère considérait comme le diable incarné ! D'après Kyrian, la famille de Valerius n'avait été qu'un ramassis d'assassins. Dans l'Antiquité, de conquête en pillage, ils avaient semé le désordre et la mort sur leur passage. Tous les Chasseurs de la Nuit le savaient, et aucun parmi eux n'appréciait le Romain.

Elle aurait bien aimé offrir son scalp à Kyrian, mais son honnêteté l'en empêchait. Et puis, inconscient, Valerius semblait tellement innocent...

Parce qu'il était au seuil de la mort, se dit-elle. Il respirait à peine.

Elle scruta son visage, livide et extrêmement beau. Quel dommage que tant de beauté masque une telle laideur morale ! Mais il n'allait pas trépasser. Il était immortel, n'est-ce pas ? Inutile, donc, d'appliquer la main sur sa poitrine pour stopper l'hémorragie. Rien ne tuerait le Romain. Ce soir, en tout cas. Car, autrefois, il était mort. Dans quelles circonstances ? Cela intriguait Tabitha, qui souffla :

— Comment êtes-vous mort ?

Kyrian l'ignorait, et Tabitha, bien qu'elle eût compulsé nombre d'ouvrages sur l'Antiquité, n'avait jamais trouvé mention du nom de Valerius. En dépit des exactions dont parlait Kyrian, aucun auteur n'avait jugé nécessaire de consacrer quelques lignes à Valerius dans un volume.

— Hé, Tabitha ! lança une voix masculine au fort accent cajun. Tu es là ?

Ouf ! C'était Nick ! Par chance, il habitait à trois pâtés de maisons de Royal Street, ce qui expliquait qu'il ait mis si peu de temps à la rejoindre.

— Par ici, Nick !

À la seconde où il vit qui gisait à terre, Nick jura.

— C'est une blague, j'espère, Tabitha ?

— Non. Il faut que tu m'aides à le porter.

— Quoi ? Mais je ne pisserais même pas sur ce type s'il était en train de brûler !

Tabitha n'en crut pas ses oreilles : tant de grossièreté de la part du jeune homme était vraiment inhabituel.

— Nick, je t'en prie, un peu de décence. Ta réflexion est plus que déplacée.

— OK, OK. Mais je note que tu n'as pas appelé Kyrian. Pourquoi ? Tu as eu peur qu'il ne te liquide après avoir réglé son compte au Romain ? C'est ça, hein, Tabitha ? Tu t'es dit que ton beau-frère ne te pardonnerait pas d'avoir secouru son ennemi juré ?

— Oh, allez, Nick, arrête. Ne sois pas mesquin. En plus, tu réagis comme un gamin. Moi non plus, je n'ai pas envie d'aider Valerius,

mais ni moi ni toi n'avons le choix : Acheron ne répond pas au téléphone, et je ne connais personne qui apprécie assez le Romain pour voler à sa rescousse. Alors, il faut qu'on s'y colle.

— Tout le monde le hait, ce mec ! Laissons-le pourrir dans cette ruelle.

Tabitha se releva et se planta devant lui, les mains sur les hanches.

— Très bien, Nick. Tu te chargeras d'expliquer à Acheron pourquoi l'un de ses Chasseurs est mort. Tel que je le connais, il va être sacrément en colère. Mais ne compte pas sur moi pour te soutenir.

— Pff... Tu es vraiment casse-pieds, Tabitha. Tu aurais pu appeler Éric plutôt que moi !

— Je n'ai pas appelé Éric parce que demander un service à son ex, ce n'est pas facile, surtout quand cet ex est marié à une autre ! Alors, bêtement, je me suis dit que je pouvais compter sur mon ami Nick. Je me rends compte maintenant que j'avais tout faux.

— Tabitha, je déteste Valerius. Il y a trop longtemps que je connais Kyrian et je lui dois trop pour tendre la main au petit-fils de l'homme qui l'a crucifié autrefois !

— Sommes-nous responsables des mauvaises actions des membres de nos familles, Nick ? Parce que, si c'est le cas, tu as du souci à te faire...

Nick grimaça. Son père avait été condamné pour meurtre et tué lors d'une rixe en prison. Tout le monde savait qu'au cours de son enfance et de son adolescence, Nick n'avait que sporadiquement vu sa canaille de père, qui passait son temps à entrer et sortir du pénitencier. Le jeune homme prenait le même chemin que son géniteur lorsqu'il avait rencontré Kyrian, qui avait su lui remettre les idées en place.

— C'est un coup bas, ça, Tabitha. Très bas.

— Oui, mais c'est la vérité. Alors, maintenant, oublie tes rancœurs envers Valerius et aide-moi à le ramener chez lui.

Tout en grommelant, Nick se pencha et glissa les mains sous les aisselles du Romain.

— Tu sais où il habite, Tabitha ?

— Non. Et toi ?

— Quelque part dans Garden District, il me semble. Attends...

Il reposa Valerius, qu'il avait commencé à soulever, et sortit son portable. Il appuya sur plusieurs touches puis attendit, tout en répétant :

— Réponds, Otto... Nom d'un chien, réponds...

Après une bonne minute où il garda le portable collé à l'oreille,

Nick raccrocha.

— C'est moche, Tabitha, que l'écuyer d'un Chasseur ne se donne pas la peine de répondre lorsque son maître a besoin de lui.

— Peut-être Otto est-il occupé et...

— Peut-être qu'Otto est devin, oui ! Il a senti que le Romain était dans le pétrin et, trop content, il s'est carapaté !

— Nick, ça suffit ! Allez, au boulot.

Le jeune homme était assez robuste pour se charger seul de Valerius. Une fois que Tabitha l'eut aidé à hisser le Chasseur sur son épaule, il le transporta jusqu'à sa Jaguar garée à l'entrée de la ruelle.

Il le jeta sans ménagement sur le siège du passager.

— Attention à sa tête, Nick !

Trop tard. Le crâne du Romain avait durement heurté le tableau de bord.

— Aucune importance, répliqua Nick. Il est immortel. Au fait, qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Je l'ai poignardé.

Nick ouvrit tout d'abord des yeux comme des soucoupes, puis il éclata de rire.

— Ça, par exemple ! Je me disais bien que j'avais raison de t'apprécier. Oh, la vache ! Quand Kyrian saura ça, il va rigoler à s'en faire péter la panse !

— En attendant, conduis Valerius chez moi et donne-moi le numéro de téléphone d'Otto. J'appellerai jusqu'à ce que je l'aie en ligne.

— As-tu une idée de la façon dont je vais trimballer un type inanimé dans Bourbon Street alors qu'à cette heure-ci, le quartier est interdit aux voitures ?

— Je suis sûre que tu vas trouver une solution. De toute façon, tu es costaud. Alors...

— Alors, je le porterai et je la fermerai.

— Voilà.

La Jaguar étant un coupé deux places, Tabitha ne put monter dans la voiture. Elle donna donc rendez-vous à Nick devant sa boutique et partit à pied.

Elle fendait la foule qui grouillait dans Bourbon Street quand elle sentit des ondes maléfiques assaillir son esprit. Le cœur battant soudain la chamade, elle regarda autour d'elle, mais ne remarqua rien d'anormal.

Les ondes ne se dissipèrent pourtant pas. Elles continuèrent à affluer, effrayantes, et Tabitha songea que quelque chose de bien pire que tout ce qu'elle avait affronté jusqu'à ce jour se rapprochait.

Un fredonnement réveilla Valerius. Il ouvrit les yeux, chercha la source de cet étrange bruit et se rendit compte avec stupeur qu'il ne se trouvait pas dans son lit et que la chambre lui était totalement étrangère. Il était allongé sur une antique couche aux montants de bois sculpté, surmontée d'un baldaquin de velours bordeaux. Quant au fredonnement, il émanait d'une femme assise dans un fauteuil à bascule.

Une femme de forte corpulence, nota-t-il au premier coup d'œil, aux cheveux blonds, portant un chandail rose fuchsia et un large pantalon kaki.

Au deuxième regard, il se rendit compte que la femme avait les épaules aussi larges que les siennes et une pomme d'Adam proéminente.

Elle... enfin, la créature feuilletait le dernier numéro de *Vogue*, tournant les pages de papier glacé du bout d'interminables ongles carmin qui évoquaient des serres rouge sang.

Elle se tourna vers Valerius et cessa de fredonner.

— Oh, tu es réveillé ! lança-t-elle d'un ton enthousiaste, avant de se lever et de s'approcher de la tête de lit pour atteindre un boîtier placé sur la table de nuit.

Un Interphone, comprit Valerius lorsqu'elle posa un ongle sur un bouton, appuya et déclara :

— Tabitha, Monsieur Sexy est revenu à lui.

Puis elle vérifia que son ongle n'était pas ébréché.

— Très bien, Marla, merci ! répondit une voix dans le haut-parleur de l'appareil.

Valerius eut l'impression d'avoir déjà entendu cette voix. Mais où et quand ? Il ne s'en souvenait pas, pas plus qu'il ne se rappelait ce qui lui était arrivé.

— Où suis-je ?

« En enfer » lui semblait la réponse la plus appropriée. Mais le décor *cosy* de la chambre allait à l'encontre de cette hypothèse.

— Ne bouge pas, mon chou, fit la créature alors qu'il s'agitait dans le lit. Tabitha va arriver, et elle m'a dit qu'il n'était pas question que tu ailles où que ce soit. Alors, tiens-toi tranquille.

Une deuxième femme apparut dans la pièce. Elle aussi était

grande, mais fine, dotée de muscles de danseuse ou de gymnaste. Ses longs cheveux auburn étaient noués en queue-de-cheval, et une vilaine cicatrice lui zébrait la joue.

Valerius la reconnut immédiatement : la guerrière qui avait affronté les Démons dans la ruelle et qui lui avait fiché sa dague dans la poitrine.

— Vous ! s'exclama-t-il lorsque celle qui était à l'origine de tous ses maux s'approcha du lit.

Il s'empressa de se réfugier du côté opposé à celui où elle se tenait maintenant.

La femme fronça les sourcils, visiblement contrariée, puis elle se retourna vers son amie.

— Merci d'avoir veillé sur lui, Marla.

— Pas de problème, chérie.

— Tu peux t'en aller.

— OK. Mais si tu as besoin de moi, tu m'appelles.

Le colosse de sexe indéterminé se dirigea vers la porte, saluant au passage Valerius d'un petit geste de la main.

— *Ciao*, mon joli.

Valerius ramena son regard sur son bourreau et crut s'étouffer en voyant le grand couteau que la femme tenait à la main.

— Vous... vous êtes venue m'achever ?

La jeune femme parut déconcertée, puis baissa les yeux sur le couteau et comprit.

— Oh, ça ? Non, non. La nuit dernière, c'était un accident, vous savez.

Non, il ne savait pas, mais il fut soulagé qu'elle pose le couteau sur la commode.

Tabitha resta quelques secondes le dos tourné à son hôte. Puis elle se résolut à lui faire face et détailla son visage.

Il était beau, c'était indéniable. Le blanc des draps mettait en valeur son teint mat et ses longs cheveux de jais. Les traits de son visage semblaient avoir été ciselés par un orfèvre. Quant à son corps... eh bien, ce qu'elle en distinguait était fort séduisant. Pire que cela. Attirant à tomber. C'était pour cette raison qu'elle avait passé la nuit dans son bureau et demandé à Marla de veiller sur lui. Endormi, il semblait tellement inoffensif qu'elle aurait pu être tentée de se glisser dans le lit à côté de lui – une envie choquante qui ne lui était pas familière. Elle n'était pas du genre à faire le premier pas aussi cavalièrement. La conclusion s'imposait d'elle-même : mieux valait fuir ce Romain qui déclenchait en elle de telles pulsions. Lesquelles pulsions se dissipaient maintenant qu'il était réveillé : il n'avait plus

l'air aussi innocent. Il demeurait incroyablement sexy, mais dangereux. Le plus sage était de se tenir à quelques pas de lui en permanence.

Il fallait reconnaître cette qualité à Artemis : elle avait le don de s'entourer d'hommes craquants. D'après Amanda, jamais la déesse n'avait créé de Chasseur de la Nuit à partir d'un humain peu gâté par la nature. Mais comment le lui reprocher ? Elle avait le choix. Elle se composait donc une armée de soldats beaux à damner une sainte. N'importe quelle femme dans sa situation en aurait fait autant, non ?

Acheron, le chef des Chasseurs et, sans doute, l'amant occasionnel d'Artemis, était la preuve vivante du goût de la déesse pour les adonis. Ce devait être bien plaisant, d'être une divinité à la tête d'une troupe au taux si élevé de délectable testostérone...

Ce Valerius était un spécimen de mâle exceptionnel, songea Tabitha lorsqu'il s'assit, révélant son torse d'athlète.

Il ramena frileusement ses jambes contre son buste, sans cesser de fixer un regard noir sur la jeune femme. On eût dit un fauve acculé mais déterminé à vendre cher sa peau, prêt à fondre sur l'ennemi.

Tabitha le sentait inquiet, en colère, mais aussi égaré. Elle se crut donc obligée de le rassurer.

— Vous êtes en sécurité, ici. Je sais ce que vous êtes. J'ai donc pris bien soin de fermer tous les volets.

— Et vous, qui êtes-vous ?

— Tabitha Devereaux.

— Êtes-vous une femme-écuyer ?

— Non.

— Alors, comment se fait-il que vous sachiez ce que...

— Je suis une amie d'Acheron.

— Vous mentez ! rugit-il en se redressant soudain dans le lit.

Le drap glissa, et Tabitha eut droit à l'un des plus beaux spectacles qu'il lui eût été donné de voir : le corps nu du Romain dans son intégralité.

Ô Seigneur... Tous les Chasseurs étaient de splendides représentants de la gent masculine, mais celui-là les dépassait de cent coudées.

Il ramena le drap sur lui d'un geste hargneux.

— Où sont mes vêtements ? s'enquit-il d'un ton empreint de mépris.

Jamais on ne s'était adressé à Tabitha avec tant de dédain, jamais on ne l'avait regardée avec une telle Condescendance. Rien d'étonnant à ce que Nick et les Chasseurs aient des difficultés avec le Romain ! De toute évidence, il avait tendance à se considérer comme supérieur aux

autres. Ancien général, il n'avait pas perdu l'habitude de donner des ordres et d'être obéi dans l'instant.

Le problème, c'était que Tabitha était plus que rétive aux ordres, particulièrement quand ils émanaient d'un homme.

— Vos vêtements sont à la blanchisserie. Ils seront livrés dès qu'ils seront prêts.

— Et en attendant ?

— Eh bien, vous serez tout nu.

Il écarquilla les yeux.

— Je vous demande pardon ?

— Demandez pardon tant que vous voudrez, ça n'y changera rien : vous resterez tout nu.

Tabitha le fixa, puis sourit malicieusement.

— Quel chouette fantasme qui se réalise... Un beau mec tout nu qui pleurniche pour avoir des habits. Continuez donc à pleurnicher. Ça ne fera pas revenir vos fringues plus vite, mais peut-être aurez-vous droit à autre chose.

Elle lui décocha un clin d'œil coquin et retint à grand-peine son hilarité quand elle le vit entortiller le drap autour de sa taille.

— En voilà une bonne idée ! Vous êtes romain, vous devriez pouvoir vous débrouiller pour vous faire une toge.

Valerius inspira profondément et prit son temps avant de répondre : il ne fallait pas bredouiller. Un homme de sa condition ne bredouillait pas, par Jupiter ! Mais se dominer était difficile. Jamais il n'avait eu affaire à une femme aussi étrange.

— Comment savez-vous que je suis romain ?

— Je vous l'ai dit : je connais Acheron et pas mal de vos collègues Chasseurs.

Elle marqua une pause, puis reprit avec un sourire aguicheur :

— Allez, soyez sympa, faites-vous une toge. Ça m'amuserait tellement ! Quand j'étais au lycée, on avait organisé un bal costumé et j'avais décidé de me déguiser en Romaine. Je me suis bricolé une toge, mais elle est tombée au beau milieu d'une danse. Heureusement que la copine avec qui j'étais n'était pas trop beurrée : elle a eu le réflexe de remonter tout le tissu sur mes épaules avant que les mecs se jettent sur moi.

Un coucou lança ses cris répétitifs pour indiquer l'heure. Valerius tourna machinalement la tête en direction du son et découvrit, accrochée au mur, une pendule de bois. Sidéré, il constata que l'oiseau brandissait une hache et qu'il portait un bandeau sur l'œil.

— C'est chouette, hein ? fit Tabitha. J'ai acheté cette pendule en Suisse, où j'ai étudié pendant une année.

— Fascinant, lâcha Valerius d'un ton glacial. Maintenant, si vous voulez bien me laisser, je vais...

— Holà ! Attendez une seconde, mon gars. Je ne suis pas votre servante, alors pas de ce ton condescendant avec moi, vu ?

— *Saeva scaeva*, marmonna Valerius.

— *Saeve puer*, répliqua Tabitha.

Il se raidit, stupéfait.

— Quoi ? Ai-je bien entendu ? Venez-vous de m'insulter en latin ?

— C'est vous qui avez commencé. Non que ça m'ait vraiment vexée que vous me traitiez de démon. C'est même plutôt flatteur. N'empêche, je ne suis pas du genre à encaisser une remarque désobligeante en silence.

Malgré lui, Valerius se sentit impressionné. Quel aplomb ! Cela faisait des siècles qu'il n'avait pas rencontré de femme forte, *a fortiori* qui parlât sa langue maternelle. Bon, elle venait de s'en servir pour l'injurier, mais cela prouvait qu'elle la maniait parfaitement. Décidément, cette... Comment, déjà ? Ah, oui, Tabitha. Elle faisait preuve d'une intelligence remarquable. Prodigeux, chez une femme. Vraiment.

De surcroît, elle le défiait, se moquait de son autorité. Au lieu de courber l'échine, elle rendait coup pour coup. Voilà qui était pour le moins inhabituel. Et, il devait le reconnaître, ce n'était pas pour lui déplaire.

Une musique l'arracha en sursaut à ses réflexions : le thème du générique de *La Quatrième Dimension* résonnait dans toute la maison.

— Par tous les dieux, qu'est-ce donc ?

— La sonnette de la porte d'entrée. On doit livrer vos vêtements.

— Tabitha ! cria des profondeurs de la maison la créature qui avait gardé Valerius. Ben est là avec tes machins !

— Hurle-t-il souvent ainsi ? s'enquit le Romain, choqué.

Tabitha darda sur lui un regard glacial.

— Marla est l'une de mes plus chères amies, alors ne vous avisez pas de l'insulter, et encore moins de dire « il » en parlant d'elle, OK ? Sinon, vous aurez droit à un autre coup de couteau, cette fois dans une partie de votre anatomie qui vous est certainement très chère, ajouta-t-elle en portant les yeux sur son bas-ventre.

Valerius en resta bouche bée. De quel bois était donc faite cette jeune femme ? Qu'elle ose proférer une telle menace était tellement osé et de si mauvais goût qu'il n'en croyait pas ses oreilles.

Elle sortit de la chambre sans lui laisser le temps de lui assener une réplique appropriée et bien sentie.

Il ne savait que faire, se rendit-il compte avec étonnement. Encore

moins que penser. Il s'approcha de la commode pour examiner le couteau. À côté se trouvaient son portefeuille, ses clés et son portable. Il s'empressa d'appeler Acheron, qui décrocha tout de suite.

— J'ai besoin d'aide !

C'était la toute première fois depuis l'invention du téléphone que Valerius téléphonait à son chef. Ce qui n'empêcha pas celui-ci de l'identifier immédiatement.

— De l'aide pour quoi, le Romain ?

Valerius comprit à sa voix enrouée qu'il avait réveillé Acheron. Et zut ! De mauvaise humeur, l'Atlante risquait de l'envoyer paître.

— Je me trouve chez une femme complètement aliénée qui prétend te connaître. Viens me chercher immédiatement, Acheron. Peu importe ce que ton intervention me coûtera.

— C'est midi. Toi et moi, on devrait dormir. Mais où es-tu ?

Valerius balaya la chambre du regard. Autour d'un grand miroir étaient accrochés des masques de carnaval. Sur le sol, au lieu d'un tapis persan, il y avait une immense carte routière pour enfants, le genre de chose stupide sur laquelle ils faisaient rouler des autos miniatures. Certains objets ou astuces de décoration étaient d'un goût sans faille, d'autres carrément à vomir... ou à frémir, comme cet autel dédié au vaudou, qui lui fit froid dans le dos.

— Je ne sais pas où je suis. À un moment, quelqu'un a sonné à la porte et ça a déclenché une vraie fanfare, il y a un coucou armé d'une hache, un travesti et une maniaque du couteau.

— Oh ? Tu es chez Tabitha ?

Par exemple ! Acheron connaissait vraiment son hôtesse ! L'Atlante était lui-même fort excentrique, mais jusqu'à maintenant, Valerius l'avait cru doté d'assez de bon sens pour ne pas fréquenter d'humains au cerveau fêlé et d'aussi basse extraction.

— Détends-toi, le Romain, tu es entre de bonnes mains. Tabitha ne te fera pas de mal.

— Elle m'a poignardé !

— Zut. Je lui avais pourtant bien dit de ne pas toucher à mes Chasseurs. Je déteste qu'elle fasse ça.

— Tu détestes, hein ? Mais c'est moi qui ai pris le coup ! C'est moi qui ai une blessure infectée !

— Une blessure infectée, hein ? Je n'ai jamais entendu parler de blessure qui s'infecte sur un Chasseur. Ou alors ça ne dure pas une éternité, fit Acheron en gloussant.

Valerius n'apprécia pas son ironie.

— Je ne vois pas ce qu'il y a d'amusant là-dedans.

— Non ? Dommage. Écoute, le Romain, regarde le bon côté des

choses : tu es le troisième Chasseur que Tabitha esquinte, et tes prédécesseurs s'en sont tous sortis intacts. Je reconnais qu'elle est un peu exaltée, parfois, mais c'est une chic fille.

— Exaltée ? Mais c'est un danger ambulant !

— Pour les Démons seulement.

Valerius était écoeuré. Pour quelque mystérieuse raison, son chef composait avec la folle. Et il allait l'obliger à l'imiter, songeait-il quand Tabitha entra dans la chambre, une housse de pressing sur le bras.

— À qui parlez-vous ? demanda-t-elle.

— Embrasse-la pour moi, lança Acheron à Valerius dans le téléphone.

Valerius était anéanti. Non content de connaître réellement cette malade, le chef l'appréciait !

— Acheron vous embrasse, lança-t-il à la jeune femme qui posait les vêtements sur le lit.

Elle s'approcha de lui et haussa la voix.

— Ach, mon cœur ? Ça va ? Tu ne devrais pas dormir, à cette heure-ci ?

— Si. Et le Romain aussi, au lieu de me bassiner avec des âneries.

— Vous appelez Acheron « mon cœur » ? demanda Valerius, éberlué, à Tabitha.

Elle poussa un soupir si puissant qu'on eût dit un cheval en train de s'ébrouer.

— Vous ne l'appellez pas « mon cœur » parce que vous êtes un type coincé. Moi, je l'appelle comme ça tout le temps.

Un doute s'insinua dans l'esprit de Valerius et ne tarda pas à se transformer en quasi-certitude.

— Vous êtes la...

— Non, elle n'est pas ma petite amie ! s'écria Acheron, dont les capacités télépathiques n'étaient pas amoindries par une connexion par satellite.

— Acheron, il faut que tu m'aides ! répéta Valerius en se déplaçant dans la chambre pour fuir Tabitha, qui le poursuivait.

— OK, je vais te donner un tuyau. Tu sais, ton beau manteau de cachemire qui t'a coûté les yeux de la tête ?

— Oui ?

— Regarde-le bien, parce que la prochaine fois que tu le verras, ce sera sur le dos de Marla. Elle a à peu près la même carrure que toi et elle est aussi grande. À la seconde où elle posera les yeux sur ce manteau, tu pourras lui dire adieu, parce qu'elle te le fauchera. Elle adore porter des vêtements d'homme. Elle m'a récemment piqué mon

blouson de motard.

— Acheron, gémit Valerius, ne me dis pas que tu es ami avec des *drag queens*...

Il s'en voulait de son ton geignard, mais il n'arrivait plus à se dominer. Il n'y avait pas que la musique du générique de *La Quatrième Dimension*, dans cette maison. Il y avait le scénario complet et les personnages.

— J'ai énormément d'amis un peu spéciaux et très intéressants, le Romain. Certains sont même des allumés de première.

Devenu soudain paranoïaque, Valerius s'enquit :

— C'est à moi que tu songes ?

— Non. Tu es bien trop psychorigide pour être marrant. Lâche-toi un peu, le Romain. Sur ce, je retourne me coucher.

Le sifflement de la tonalité remplaça la voix d'Acheron.

Valerius resta pétrifié, les yeux rivés sur l'appareil. La ligne qui le reliait à son monde familier était coupée, et il lui semblait être un nageur égaré dans un océan infesté de requins.

Que Jupiter entende son appel au secours, par pitié !

Pendant qu'il paraissait hypnotisé par son téléphone muet, Tabitha passa derrière lui pour remettre un peu d'ordre dans le lit. Le spectacle des fesses nues du Chasseur l'enchantait. Elles méritaient, selon sa cote de valeurs personnelle, vingt sur vingt. Elle brûlait d'envie de donner une petite tape à ce superbe fessier, mais, comme s'il avait deviné ce qui la titillait, Valerius quitta son téléphone des yeux et darda sur elle un regard de glace.

Elle garda prudemment sa main loin des deux globes tellement attirants et examina le dos de Valerius.

Cet homme avait été frappé, flagellé. Cruellement. Son dos était zébré de cicatrices. Qui s'était acharné sur lui ? Et quand ? Probablement des siècles plus tôt, et il était mort sous les coups. À moins qu'il n'ait été crucifié, comme le laissaient supposer les stigmates sur ses poignets.

— Quand le soleil se couchera-t-il ? demanda-t-il.

— Vers 17 heures. Vous voulez vous remettre au lit et dormir un peu ?

— Tout ce que je veux, c'est rentrer chez moi !

— C'est là que je vous aurais conduit, la nuit dernière, si Otto avait répondu au téléphone.

— Je l'ai mis à pied pour quelques jours à cause de... Ça ne vous regarde pas.

Tabitha sentait la souffrance de cet homme. Tout à coup, il avait pâli et gardait les yeux baissés vers le sol.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Il faut que je rentre chez moi tout de suite.

— Sauf si vous avez des relations privilégiées avec Apollon, qui décidera alors de déclencher le crépuscule dans l'instant, il va continuer à faire jour et vous resterez coincé ici jusqu'à ce que la nuit tombe.

De nouveau, elle perçut la détresse du Romain. Émue, elle lui toucha le bras du bout des doigts.

— Ne vous en faites pas. Je vous raccompagnerai dès que le soleil sera couché.

Valerius regarda les doigts posés sur son bras, jamais aucune femme ne l'avait caressé ainsi. Le geste de Tabitha n'avait aucune connotation sexuelle. Il ne visait que l'apaisement, n'était que le fruit de la gentillesse et de la sollicitude.

Lentement, il releva la tête et chercha les yeux de la jeune femme. Bleus, limpides, brillants d'intelligence.

Depuis toujours, songea-t-il, ceux qui croisaient son regard le détestaient aussitôt. Les hommes et les femmes qui, autrefois, avaient osé regarder dans les yeux le général romain qu'il était alors avaient instantanément éprouvé une profonde antipathie pour lui. À l'époque, il se disait que la réputation de dureté et la haute position de sa famille lui valaient cette exécution.

En tant que Chasseur, il suscitait les mêmes sentiments négatifs et supposait que cela venait de son état de Romain. Les Grecs mis à genoux par les Romains lui vouaient une rancune qui, apparemment, n'était pas près de se dissiper. Les Amazones aussi haïssaient les Romains. Le problème, c'était que ces deux races, dominantes chez les Chasseurs de la Nuit et les écuyers, s'étaient chargées de lui faire une réputation épouvantable.

Les siècles passant, Valerius s'était résigné et convaincu que, de toute façon, il n'avait nul besoin de compagnons d'armes ou d'amis. Puis il s'était retranché derrière sa splendeur passée de patricien et de général. À dater de ce moment, il avait regardé tout le monde de haut, reprenant à son compte les valeurs de son père, qui faisaient de lui un être inflexible et exagérément fier.

Cette femme qui le touchait effaçait comme par magie son sentiment de supériorité et le mépris qu'il vouait à tous.

Quelque chose passait entre eux, se dit Tabitha en déglutissant avec peine. Il la fixait et, pour la première fois, son regard n'était ni condescendant ni critique. Il était presque tendre, et ce n'était vraiment pas ce à quoi elle se serait attendue de la part d'un homme affligé d'une telle réputation.

Doucement, il leva la main et effleura la cicatrice sur sa joue. Alors que la plupart des hommes qui frôlaient cette ligne de chair boursouflée ne pouvaient dissimuler leur répugnance, Valerius resta impassible.

— Que vous est-il arrivé ?

D'ordinaire, Tabitha prétendait avoir été victime d'un accident de voiture. Elle avait tant de fois proféré ce mensonge qu'elle finissait par se duper elle-même. Souvent, dans la vie, il valait mieux mentir que révéler la vérité. Cela rendait tout tellement plus facile...

Elle savait sa cicatrice très laide. Dans sa famille, on en parlait lorsqu'elle avait le dos tourné, persuadé qu'elle n'entendait pas. Et Kyrian avait répété à l'envi à Amanda qu'il serait ravi de payer les honoraires d'un chirurgien esthétique pour qu'il répare les dégâts.

Mais depuis la mort de sa tante, Tabitha était terrifiée par les hôpitaux : entrée pour une banale amygdalectomie, elle était ressortie les pieds devant. Prendre des risques par pure coquetterie, non, merci. Si sa cicatrice dérangeait les gens, tant pis pour eux. Elle, elle s'en accommodait.

Et elle mentait.

Pourquoi, alors, éprouvait-elle soudain le besoin d'être sincère avec Valerius ?

— Un Démon, avoua-t-elle. Qui m'a dit vouloir me laisser un souvenir indélébile de lui.

Valerius se crispa visiblement.

— Je dois reconnaître qu'il a eu raison, reprit Tabitha. Chaque fois que je me regarde dans un miroir, je me souviens de lui. C'est Kyrian qui est venu à mon secours, cette nuit-là. Il m'a sauvé la vie.

— Je suis désolé, murmura Valerius.

Tabitha aurait mis sa main au feu que, de toute son existence, le Romain n'avait jamais prononcé ces mots.

— Ce n'est pas si grave. Nous avons tous des cicatrices. J'estime avoir de la chance que les miennes soient à l'extérieur.

La sagesse de Tabitha étonna Valerius. De la part d'une femme comme elle, il ne se serait pas attendu à tant de bon sens.

Elle lui prit la main et la serra brièvement. Il recula.

— Avez-vous faim ? demanda-t-elle.

— Je suis affamé, oui.

Comme tous les Chasseurs, il mangeait trois fois par nuit – petit déjeuner, déjeuner et dîner, à l'instar des humains, à cette différence près qu'il ne prenait pas ses repas pendant la journée.

Mais il n'avait rien avalé cette nuit, et son estomac criait famine bien que le soleil brillât.

— J'ai un garde-manger bien garni. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

— Quelque chose d'italien.

— Très bien. Habillez-vous et descendez me retrouver au rez-de-chaussée. La porte de la cuisine, c'est celle qui sera sur votre gauche. N'ouvrez pas celle de droite, elle mène à ma boutique, où il fait grand jour.

Elle s'apprêtait à quitter la chambre lorsqu'elle se ravisa.

— Vous devriez ranger votre manteau de cachemire dans mon armoire, sinon Marla...

— Compris.

— Parfait. À tout de suite.

Dès qu'elle se fut retirée, Valerius s'habilla, puis alla suspendre son manteau dans l'armoire, comme le lui avait conseillé Tabitha. Il constata avec surprise qu'elle possédait autant de vêtements noirs que lui. En fait, les seuls vêtements de couleur étaient une robe de satin rose et une minijupe rouge, deux éclats lumineux dans un océan de ténèbres.

Ce fut la minijupe qui retint le plus son attention. Il imagina Tabitha la portant et s'interrogea : comment étaient ses jambes ? Chez une femme, il adorait les belles jambes longues.

Surtout lorsqu'elles étaient enroulées autour de sa taille.

Cette idée l'excita dans la seconde. Il se sentit honteux : voilà qu'il se comportait comme un pervers, à fixer cette jupette sexy et à imaginer Tabitha moulée dedans !

Il referma la porte de l'armoire et quitta la pièce.

Le mur du palier sur lequel il déboucha ainsi que la cage d'escalier étaient peints d'un jaune éclatant qui lui fit cligner des yeux. Une porte ouverte en face de lui l'intrigua. Il s'avança et découvrit une chambre charmante, méticuleusement rangée, décorée avec raffinement. Une robe couleur argent ornée de sequins était étalée sur le lit ancien à montants de cuivre, et une perruque était posée sur une tête de mousse.

Se sentant indiscret, il revint sur le palier. Au même instant, Marla sortit de ce qui devait être une salle de bains.

— Salut, mon mignon ! Tabitha est en bas.

— Euh... je vous remercie.

Valerius n'osa laisser son regard s'attarder sur le peignoir rose bonbon aussi vaste qu'une tente de cirque et le turban de même couleur évoquant celui des fakirs de music-hall.

— Tu me remercies ? Oh, que de manières tu fais ! Ça va changer Tabby. La plupart des mecs qu'elle ramène à la maison sont des

rustres. Sauf, peut-être, cet Acheron Parthenopaeus, qui est très distingué. Mais il est quand même bizarre. Tu le connais ?

— Oui. C'est une de mes relations.

Marla simula un tremblement.

— Ooooh... cette façon que tu as de parler ! Que c'est chic ! Mais je te retiens, et Tabby attend. Si tu ne m'en empêches pas, je n'arrêterai jamais de te parler, mon joli.

Valerius hocha la tête et s'engagea dans l'escalier, songeant que, curieusement, cette bizarre Marla n'était pas dépourvue d'un certain charme.

Il arriva dans un grand vestibule et suivit les indications de Tabitha : il poussa la porte de gauche, qui s'ouvrait sur ce qui se révéla être une cuisine meublée d'une antique table de ferme et de chaises à haut dossier qui avaient connu des jours meilleurs. Les murs étaient peints en blanc éclatant et, de nouveau, il eut mal aux yeux. Il regarda les grands posters qui décoraient la pièce : sur chacun figurait un endroit marquant d'Europe, comme la tour Eiffel, le Colisée, Stonehenge. Les volets de bois étaient fermés, mais les éclairages et la brillance immaculée des murs donnaient l'impression que le soleil entrait à flots.

Il passa devant un buffet bas de bois noir, sur lequel était disposée une collection d'assiettes, dont une avec le portrait d'Elvis Presley. À chaque extrémité du meuble se dressait un grand candélabre ancien en argent.

Une petite photo encadrée l'attira. Il s'approcha et découvrit Tabitha en robe de mariée à côté d'un homme dont le visage avait été masqué par celui, découpé dans un magazine, de l'acteur Russell Crowe.

Il tendait la main vers le cadre quand Tabitha surgit.

— Ah, vous voilà.

— Êtes-vous mariée ?

— Ô Seigneur, non. C'est ma sœur jumelle Amanda et le bébé dans l'autre cadre, c'est sa fille Marissa.

La ressemblance entre les deux sœurs était confondante. Seule la cicatrice sur la joue de Tabitha les différenciait.

— Ainsi, vous avez une sœur jumelle.

— Effectivement.

— Et elle est la femme de Russell Crowe.

— C'est une blague que j'ai faite à mon beau-frère.

— Vous ne l'aimez pas ?

— Mais si ! Il est formidable avec ma sœur et leur fille, et je dois admettre que dans l'ensemble, il est chouette. Mais quand même, il est

trop sérieux – comme vous, d'ailleurs. Vous devriez apprendre à rigoler un peu, à vous montrer plus légers, lui comme vous. La vie est tellement courte ! Enfin, pas pour vous mais pour les mortels.

Valerius se rendit compte que cette jeune femme qui aurait dû tant lui déplaire le fascinait. Elle était fruste, à la limite de la vulgarité, et pourtant, il la trouvait charmante et amusante.

Elle posa sur la table une assiette en carton et une boîte de conserve rouge avec une cuillère de plastique plantée dans le contenu, qui semblait être une pâtée composée de gros macaronis.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Valerius, qui se refusait à en croire ses yeux.

— Des raviolis.

— Non, ce ne sont pas des raviolis.

— Ah. Alors, disons que ce sont des nouilles. Mais ma petite nièce appelle « raviolis » toutes les pâtes en boîte. Allez, asseyez-vous.

Valerius recula.

— Vous n'imaginez tout de même pas que je vais manger... cela ?

— Eh bien, si. Vous avez demandé un plat italien. Regardez ce qui est écrit sur la boîte. Et la marque. C'est la meilleure pour les trucs italiens.

Valerius n'arrivait pas à croire qu'elle fût sérieuse.

— Je ne mange pas dans des assiettes en carton de la nourriture directement sortie d'une conserve industrielle.

— Dommage, monsieur le snobinard. Et navrée de vous offenser, mais sur la planète Terre, nous autres, plébéiens, mangeons ce qui est pratique et rapide à préparer. Et nous sommes polis : quand on nous offre quelque chose, nous l'acceptons sans faire la moue.

Les bras croisés sur la poitrine, Tabitha attendit la réaction de Valerius. Si un regard avait suffi à carboniser un objet, nul doute que celui qu'il posait sur la boîte de conserve l'aurait réduite en cendres.

Valerius pivota sur ses talons, l'air outragé.

— Je vais me retirer jusqu'au crépuscule.

Il disparut dans l'escalier, laissant Tabitha fort ennuyée. Elle l'avait vexé. Pire, elle lui avait fait de la peine, et elle ne comprenait pas pourquoi. Franchement, si quelqu'un devait être blessé, dans cette maison, c'était elle, tout de même !

Elle récupéra la boîte en soupirant, mangea une cuillerée de pâtes et regagna la cuisine.

Alors qu'il avait envie de la claquer, Valerius ferma doucement la porte. Les aristocrates ne claquaient pas les portes. Seuls les gens de basse extraction se livraient à ce genre d'acte grossier. Et les

aristocrates dissimulaient leurs émotions. De même qu'ils étaient insensibles aux réflexions de femmes ordinaires. Qu'elles se montrent désobligeantes les laissait de glace.

Comment avait-il pu se laisser berner, ne serait-ce qu'un instant, et croire Tabitha Devereaux agréable et spirituelle ? Pire, comment avait-il pu s'imaginer qu'elle l'appréciait un peu ? Elle venait de se moquer de lui. Voire de l'insulter.

— Je n'ai pas besoin que l'on m'aime, murmura-t-il.

Il avait vécu jusqu'à ce jour sans que personne ne lui vouât la moindre affection et il n'en avait cure. Pourquoi cela aurait-il brusquement changé ?

Parce que, au fond de lui, il percevait un besoin – oh, bien tenu, mais un besoin quand même – qu'on s'adresse à lui avec un peu de gentillesse. Qu'on lui dise bonjour en souriant, comme si l'on était content de le voir.

— Tu perds la tête, Valerius.

« Mieux vaut être craint qu'aimé, prônait son père. Les hommes trahissent toujours ceux qu'ils aiment, mais jamais ceux qu'ils craignent. »

Il avait raison. Garder les autres à distance garantissait la sécurité.

Si seulement ses frères avaient pu avoir peur de lui...

Songer à ses frères le troubla si profondément qu'il éprouva le besoin de s'asseoir. Il alla prendre place dans un fauteuil à côté de la petite bibliothèque. Machinalement, son regard se porta sur les tranches des livres : *Les Derniers Jours de Pompéi*, *La Vie au temps d'Alexandre le Grand* et autres titres d'ouvrages ayant tous trait à l'Antiquité.

Quelle femme singulière que cette Tabitha Devereaux !

Il tendait la main vers l'un des livres lorsqu'il remarqua la poubelle à côté du fauteuil. Pas une corbeille à papier, comme on aurait pu s'y attendre dans une chambre, mais le genre d'objet vaste et laid que les gens plaçaient d'ordinaire dans la cuisine, avec un couvercle basculant. Un morceau de manche noire en dépassait. Il l'attrapa, tira... et remonta son pull-over noir à col roulé et sa veste. Les deux étaient couverts de sang et déchirés de haut en bas dans le dos par la lame du poignard de l'un des Démon.

Mais comment était-ce possible ? Il portait son pull, sa veste se trouvait sur le dossier d'une chaise, et... Son manteau ? Il se leva, alla regarder dans l'armoire. Le superbe manteau de cachemire était bel et bien là, avec sa griffe Ralph Lauren à l'intérieur du col. Mais un examen approfondi lui révéla que le cuivre des boutons était un ton

plus clair que d'habitude.

Par tous les dieux ! Tabitha lui avait acheté d'autres vêtements, semblables en tout point aux siens, irrécupérables. Or le manteau à lui seul coûtait mille cinq cents dollars !

Hébété, il se laissa retomber dans le fauteuil. Pourquoi avait-elle fait cela ? Pourquoi ? Il lui fallait une réponse.

Il redescendit au rez-de-chaussée et gagna la cuisine.

Là, hésitant, il s'arrêta sur le seuil.

Tabitha lui tournait le dos et préparait un plat quelconque sur la gazinière. Elle se tourna pour attraper un flacon d'épices, et il vit son profil à la pureté exceptionnelle. Elle était vraiment belle : grande, mince, avec des jambes interminables et des hanches à couper le souffle, mises en valeur par son jean moulant. Elle portait un tee-shirt noir court qui laissait dénudée une petite portion d'un ventre merveilleusement plat. Quelque chose brillait sur son nombril. Un piercing, supposa-t-il. Il aurait aimé qu'elle se tourne de nouveau sur le côté pour s'en assurer, mais elle n'avait pas remarqué sa présence et continuait à cuisiner.

Il ne dit mot, continuant à l'observer à son insu, admirant la longue cascade de cheveux auburn dans son dos, ses pieds nus et menus sur le carrelage. À l'orteil droit, elle portait une bague.

La radio marchait. En entendant les premières mesures d'une chanson entraînante, Tabitha se mit à osciller sur place au rythme de la musique. La gorge soudain sèche, Valerius trouva ce simple balancement plus érotique qu'une pose lascive en petite tenue.

Il s'appuya de la main au chambranle. Il fallait qu'il se maîtrise, sinon il allait traverser la cuisine, se pencher et embrasser cette portion de chair nue entre le tee-shirt et le jean. Nul doute que, s'il s'autorisait cette liberté, elle l'enverrait valser jusqu'au milieu du vestibule.

Il décida donc de se manifester en toussotant.

Elle sursauta, mais, en une fraction de seconde, lui fit face, projeta sa jambe en avant et lui flanqua un coup de pied dans l'entrejambe.

Valerius n'eut pas le temps de reculer. Il se courba en deux, les mains plaquées sur la délicate partie de sa personne qu'elle avait écrasée d'un coup de talon, souffrant le martyre.

— Ô mon Dieu ! C'était vous ! Je suis tellement, tellement désolée... Ça va ?

Il lui décocha un regard assassin.

— Non, ça ne va pas ! cria-t-il en se déplaçant en crabe vers le vestibule.

Elle l'attrapa par le bras, le ramena dans la cuisine et le força à s'asseoir sur une chaise.

— Je suis vraiment navrée. J'aurais dû vous prévenir qu'il ne fallait pas me prendre par surprise en arrivant en catimini derrière moi.

— Je ne suis pas arrivé en catimini.

C'était un mensonge. Il s'était bel et bien avancé sans bruit et avait attendu un long moment avant de toussoter.

— Je vais vous donner un sac de glaçons.

— Je n'ai pas besoin de glaçons. Juste d'un peu de temps pour retrouver ma respiration. Je ne veux pas parler.

— Je vous en prie, prenez tout le temps qu'il vous faut.

Après un long moment d'agonie, Valerius se ressaisit. La douleur avait reflué, se limitant à de sporadiques élancements.

— Grâce soit rendue à Jupiter, vous n'aviez pas de couteau à la main. Dites-moi, frappez-vous tous les hommes qui franchissent votre seuil ?

— Oh, non, Tabitha ! Pas un autre ! s'écria Marla, qui venait d'entrer dans la pièce. C'est incroyable que tu arrives à avoir une vie intime quand on voit la façon dont tu traites les hommes !

— Marla, cette fois-ci, je ne l'ai pas fait exprès.

L'imposante créature sortit deux canettes de Coca *light* du réfrigérateur et en tendit une à Valerius.

— Appuie ça sur tes bijoux, mon joli. Ça te fera du bien. Et remercie le Ciel de ne pas être Phil. J'ai appris qu'il avait dû subir l'ablation d'un testicule après le dernier éclat de Tabby.

Sur cette révélation effrayante, Marla ressortit de la cuisine.

— Hé ! Phil le méritait ! lui lança Tabitha. Il peut s'estimer heureux que je ne lui aie pas tout arraché moi-même !

Valerius n'avait guère envie d'en entendre davantage. Il se leva et alla poser la canette de Coca sur la paillasse.

— Pourquoi cuisinez-vous ? demanda-t-il en voyant bouillir des pâtes dans une casserole.

— Comme vous ne voulez pas manger de trucs en conserve, je vous prépare des pâtes selon la recette traditionnelle.

— Mais vous avez dit que...

— Je dis des tas de choses que je ne pense pas.

Une sonnette tinta.

— Vous pouvez vous occuper de ça, s'il vous plaît ?

— De... de quoi ?

— Du micro-ondes.

Valerius regarda autour de lui, complètement perdu. Les cuisines

n'étant pas des lieux qu'il fréquentait, il ignorait tout de leurs équipements. Il avait toujours eu des serviteurs, et ce depuis sa naissance.

La sonnette tinta derechef.

Ah, cet appareil, là, ce devait être cela, se dit-il en ouvrant la porte vitrée d'un gros boîtier rectangulaire. Oui. Dedans, il y avait un bol de sauce *marinara*.

La main protégée d'une manique, il sortit le récipient, qui dégageait une odeur alléchante de tomate et de poisson au vin blanc.

— Où le mets-je ?

— Un instant.

Tabitha versa les pâtes dans un grand plat creux, puis la sauce par-dessus.

— Alors ? C'est un progrès, non ?

Valerius hocha la tête, puis suspendit son mouvement quand il regarda plus attentivement les pâtes. Il rêvait, ou quoi ? Ce n'étaient pas des spaghettis, mais des pâtes... à l'allure anormale.

— Oh, pitié ! Vous n'allez pas me faire croire qu'un général romain a des problèmes avec de pauvres pâtes inoffensives ?

— Vous n'espérez pas que je mange cela, si ?

Les pâtes flottaient dans la sauce comme des nénuphars sur une mare écarlate.

Et elles avaient exactement la forme de phallus.

— Mon gars, j'en ai ma claque de vos airs supérieurs ! Il se trouve que je sais exactement comment vivaient les Romains, comment ils décoraient leurs maisons. Ils adoraient les symboles phalliques ! Pour eux, le phallus était un porte-bonheur. J'ai moi-même un mobile en forme de phallus sous ma véranda pour me protéger des mauvais esprits. Et vous en auriez installé un aussi chez vous si vous étiez humain ! Tenez !

D'autorité, elle lui plaqua une fourchette dans la main.

— Mille excuses, ce n'est pas de l'argent. Seulement de l'Inox. Mais je suis sûre que vous saurez vous en servir.

Les pâtes l'hypnotisant, il prit la fourchette sans les quitter des yeux.

— Où avez-vous trouvé ça ?

— Je les vends dans ma boutique. J'ai aussi des biscuits sur lesquels sont reproduits des éléments de fresques pas piquées des vers. Vous connaissez la Maison des Vettii, à Pompéi ?

Valerius ne pipa mot. Certes, à Rome, les citoyens étaient très à l'aise avec le sexe et raffolaient de son expression picturale. Mais de là à cuire des pâtes en forme de... Ô Jupiter, mais qu'avait donc cette

jeune femme dans la cervelle ? Et qui étaient ses clients ?

— *Non sana puella est*, énonça-t-il.

— Non, la demoiselle n'est pas folle. Et arrêtez de parler dans une langue morte. Parce que, pour votre gouverne, apprenez qu'elle l'est.

Jamais auparavant Valerius ne s'était senti insulté et gentiment taquiné en même temps. Il ne savait sur quel pied danser. Aussi se contenta-t-il de demander :

— Comment se fait-il que vous connaissiez aussi bien le latin ?

Elle prit le temps de sortir des toasts du four avant de répondre.

— J'ai une licence d'histoire des civilisations antiques. Ma sœur Selena aussi, mais elle, en plus, a été major de sa promotion. Nous aimions beaucoup nous disputer en latin, quand nous étions à la fac.

— Selena... S'agit-il de Selena Laurens, l'excentrique qui a un stand de lecture de tarots dans Jackson Square ?

— Oui. Cette excentrique est bien ma sœur, et faites gaffe à ce que vous lui dites, car elle serait capable de vous jeter un mauvais sort. Du genre qui ferait que vous restiez mou tout le temps... Vous voyez à quoi je pense.

Valerius resta muet et s'assit sagement à la table. Au cours des trois dernières années, il avait fréquemment rencontré Selena, et chacune de ces rencontres avait tourné au vinaigre. Il en était navré. Lorsque Acheron lui avait parlé de cette jeune femme férue d'histoire de son pays, il s'était réjoui d'avance à l'idée des conversations passionnantes qu'il aurait avec elle. Mais dès qu'Acheron les avait présentés l'un à l'autre, Selena lui avait jeté un verre d'eau à la figure et l'avait agoni d'injures.

Il ne comprenait pas pourquoi elle le détestait à ce point. Elle répétait que c'était bien dommage qu'il n'ait pas péri sous les coups des Barbares. En fait, n'importe quelle mise à mort, pourvu qu'elle fût violente et cruelle, lui aurait plu, disait-elle.

Par chance, elle ignorait dans quelles circonstances il avait perdu la vie. Si elle avait su que ce qu'il avait subi était pire que les châtiments qu'elle lui infligeait dans ses rêves les plus fous, elle aurait été ravie. Chaque fois qu'elle l'apercevait dans Jackson Square, qu'il arpentait à la tombée de la nuit en quête de Démons, elle l'invectivait et lui jetait dessus tout ce qui lui tombait sous la main. Si elle apprenait que sa sœur l'avait poignardé, elle sauterait de joie. Puis se désolerait que Tabitha ne l'ait pas étendu pour le compte.

Les pâtes, en dépit de leur forme scandaleuse, étaient délicieuses, constata-t-il après avoir avalé une bouchée.

Il mangeait en silence, conscient de la présence de Tabitha sur le seuil de la cuisine.

Celle-ci l'observait, charmée de voir quelqu'un manger avec autant de distinction, bien droit sur sa chaise, calme. Mais il était évident qu'il ne se sentait pas à l'aise ici – ce qui n'avait d'ailleurs rien d'étonnant : avec son maniérisme, son attitude distante, il était complètement décalé dans la maison d'une fille Devereaux.

Le silence qui s'était installé entre eux n'avait rien de serein. Chacun était sur ses gardes, attitude somme toute normale : elle l'avait poignardé, et peut-être n'hésiterait-elle pas à recommencer, devait-il penser. Quant à Tabitha, elle ne pouvait chasser de son esprit les tirades enragées de son beau-frère Kyrian, qui ne pardonnait pas à Artemis d'avoir placé Valerius à son poste à La Nouvelle-Orléans, lorsque lui-même était devenu mortel. Même s'il n'était plus au service de la déesse, il aurait pu continuer à travailler efficacement, clamait Kyrian. Mais, sourde à ses violentes protestations, la déesse avait maintenu le Romain en ville.

Tabitha se demandait si, en définitive, Artemis n'avait pas été mue par une bonne intention. Peut-être voulait-elle obliger Kyrian à affronter son passé une fois pour toutes, pour qu'ensuite il trouve le repos de l'esprit.

Nul doute que, dans cette affaire, Valerius était plus durement sanctionné que Kyrian : il était cantonné dans la ville où résidaient ses deux pires ennemis, Kyrian et Julien. Ces deux-là le haïssaient, apparemment pour de bonnes raisons, et pourtant, Tabitha ne parvenait pas à le trouver détestable. D'accord, il était arrogant, guindé, mais il y avait autre chose en lui, que Tabitha décelait, caché sous toute cette affectation.

Il n'avait pas de verre devant lui. Elle lui en apporta un, puis alla ouvrir le réfrigérateur pour y prendre une bouteille d'eau. Elle se ravisa. Ce n'était pas gentil, le coup des pâtes en forme de phallus. Il fallait qu'elle se rachète. Une bonne bouteille de vin ferait l'affaire.

Elle descendit à la cave.

Valerius porta le verre de vin à ses lèvres. Il s'attendait à de la piquette, façon pour la jeune femme de parachever la méchante plaisanterie des pâtes, et eut la surprise de sentir un nectar glisser dans sa gorge.

— Merci, dit-il sobrement.

— Je vous en prie.

Elle se dirigeait vers la porte quand il lança :

— Attendez, s'il vous plaît !

— Oui ?

— Pourquoi m'avez-vous acheté des vêtements neufs ?

Elle s'empourpra.

— Comment se fait-il que...

— J'ai vu les miens dans la poubelle.

— Et merde. J'aurais dû penser à la vider.

— Pour quelle raison vouliez-vous me le cacher ?

— J'avais peur que vous ne refusiez. Remplacer vos vêtements était le moins que je puisse faire après vous avoir blessé. Même si, comme tous les Chasseurs de la Nuit, vous guérissez presque spontanément, vos habits, eux, n'allaient pas guérir. Ils étaient fichus, et ce par ma faute. Alors, j'ai essayé de réparer mon erreur.

Un sourire se dessina sur les lèvres de Valerius et y resta quelques secondes, assez longtemps pour que Tabitha se sente fondre.

— Merci, vraiment, Tabitha.

C'était la première fois qu'il prononçait son prénom, et son accent un peu traînant, sa voix profonde et mélodieuse paraient les syllabes d'une poésie qui émut la jeune femme. Elle se rapprocha de lui et, spontanément, lui caressa la joue.

Elle s'était attendue qu'il repousse sa main, mais il n'en fit rien. Il resta immobile, ses yeux noirs plongés dans les siens. Le temps semblait s'être arrêté. Puis Tabitha rompit le charme, en en faisant naître un nouveau : elle se pencha sur Valerius et pressa ses lèvres sur les siennes.

Il crut défaillir. De surprise et de plaisir. Jamais une femme n'avait pris l'initiative de l'embrasser. Et voilà que la première qui se le permettait lui donnait un baiser ensorcelant, qui le mettait en ébullition.

Tabitha savourait la langue du Romain avec extase. Les pointes de ses crocs lui effleuraient la lèvre inférieure, ce qui pimentait encore la myriade de sensations qui l'assaillaient. Cet homme avait le goût de l'interdit, et c'était exquis.

Elle l'obligea à s'adosser à la chaise et se jucha sur ses genoux. Aussitôt, il laissa glisser ses mains vers le dos de Tabitha, après avoir dénoué le ruban qui maintenait ses cheveux attachés. Ils ruisselèrent sur ses épaules, et il enfouit son visage dans les mèches en liberté en humant profondément, comme s'il s'enivrait de leur parfum.

Tabitha se rendit compte qu'il était en érection. Elle bougea doucement les hanches, et il gémit. Du bout de la langue, elle entreprit de suivre les contours de ses mâchoires, de son menton, de sa bouche...

Valerius croyait rêver. Jamais il n'avait fait l'amour à une femme qui savait ce qu'il était. Toute humaine serait partie en hurlant de terreur au premier contact avec ses canines acérées, mais Tabitha

jouait avec elles, les titillait de la pointe de la langue, comme si elle prenait plaisir à leur piquêre. Elle n'avait pas peur de lui, au contraire. De toute évidence, elle éprouvait pour lui un désir authentique, ardent, qui n'avait rien des simulacres que lui offraient les prostituées.

Comment osait-elle se livrer à ce manège ? se demandait Tabitha alors que le Romain s'autorisait des caresses de plus en plus audacieuses. Elle allait mettre cet homme dans le pétrin ! Les Chasseurs n'avaient pas le droit de se lier à des humaines, sauf si celles-ci étaient des femmes-écuyers.

Une fois. Une seule fois, elle coucherait avec Valerius, et ensuite, fin de l'histoire. Une fin abrupte et sans appel. Elle n'avait pas d'autre choix, dans la mesure où toute sa famille haïssait cet homme.

Elle aurait dû le haïr aussi. Le problème, c'était qu'elle n'y parvenait pas et que, pour ne rien arranger, elle le trouvait irrésistible.

Au mépris de toute logique, de toute sagesse, elle avait envie de faire l'amour avec lui.

« Allons, se morigéna-t-elle *in petto*, si tu es excitée, c'est que tu es restée chaste trop longtemps. Tu dois repousser cet homme ! »

Sa séparation d'avec Éric datait de trois ans, et depuis, elle menait une vie de nonne. Cela ne lui coûtait guère, car aucun homme ne l'avait attirée durant cette période, hormis, sporadiquement, Acheron. Mais elle ne lui avait jamais fait d'avances, de peur de mettre les pieds dans quelque chose de vraiment dangereux qui se serait soldé par la perte d'un ami. Le jeu n'en valait pas la chandelle.

De toute façon, Acheron ne l'attirait pas comme Valerius. Le Romain l'attendrissait. Elle percevait en lui une souffrance qu'elle avait envie d'apaiser. Elle avait l'impression que le hasard avait bien fait les choses, que Valerius avait besoin d'elle.

À la seconde où il s'attaquait à la fermeture Éclair de son jean, la sonnerie du téléphone retentit. Tabitha y resta sourde jusqu'à ce que Marla l'appelle sur l'Interphone.

— Tabby, c'est Amanda. Elle exige que tu décroches. Tout de suite !

Tabitha poussa un grognement de frustration. Elle donna un dernier baiser brûlant à Valerius avant de quitter ses genoux.

— S'il te plaît, ne dis pas un mot pendant que je parle à ma sœur.

Amanda était dotée d'impressionnants pouvoirs parapsychiques. Si elle entendait la voix de Valerius, elle saurait aussitôt à qui elle appartenait. Et ce que Tabitha était en train de faire avec lui.

— Salut, frangine. Qu'est-ce qu'il y a ?

Du coin de l'œil, elle vit Valerius se rajuster et, manifestement, reprendre ses esprits dans la foulée. Il inspira profondément à

plusieurs reprises, puis plaqua ses cheveux en arrière et lissa le devant de son pull.

Voilà. La métamorphose était réalisée. Il était de nouveau un type coincé qui venait de reprendre sa fourchette et mangeait avec distinction.

Amanda racontait un mauvais rêve qu'elle avait fait. Elle employa le terme « Démon spathi », ce qui attira brusquement l'attention de Tabitha qui, concentrée sur Valerius, n'avait jusque-là écouté sa sœur que d'une oreille distraite.

— Excuse-moi, Amanda. Qu'est-ce que tu disais ?

— Je disais que j'ai rêvé de toi. Tu étais grièvement blessée au cours d'un combat. Alors, je t'appelais pour m'assurer que tu allais bien.

— Mais oui, je vais bien.

— Tu en es sûre ? Tu as l'air bizarre.

— Mais non. Je travaillais et j'ai encore la tête au boulot, c'est tout.

— Oh, pardon.

Amanda croyait à ce mensonge et, aussitôt, Tabitha se sentit coupable. Elle n'avait pas l'habitude de dissimuler quoi que ce soit à sa sœur.

— Tabitha, je ne vais pas te prendre davantage de temps. Mais je t'en prie, tiens compte de ce que je t'ai dit. J'ai un mauvais pressentiment.

Tabitha le ressentait aussi. De mauvaises ondes qui refusaient de se dissiper.

— Ne t'en fais pas, frangine. Ach est en ville, et un nouveau Chasseur a été muté à La Nouvelle-Orléans. Tout va bien.

— Bon. Je ne doute pas que tu sois vigilante, mais...

— Mais ?

— Arrête de me raconter des bobards. Je n'aime pas ça.

Tabitha raccrocha. Cette conversation l'avait mise mal à l'aise. La prémonition de sa sœur l'inquiétait, car elle corroborait ce qu'elle-même pressentait.

Quelques heures auparavant, le groupe de Démons qui avait surgi s'était montré très agressif. Néanmoins, elle les avait mis en déroute – ce qui n'avait été possible qu'avec le concours de Valerius, certes. Ils ne reviendraient probablement pas dans le secteur. Dès qu'ils avaient rencontré un Chasseur de la Nuit, les Démons cherchaient des endroits moins dangereux pour eux. Le courage n'était pas leur qualité dominante. Ils étaient jeunes et tenaient à rester en vie. Affronter les guerriers surentraînés de l'armée d'Artemis ne les tentait pas.

Seul Desiderius, qui était mi-dieu, mi-Démon, avait été assez fort, et assez stupide, pour essayer de tenir la dragée haute aux Chasseurs.

Non, décidément, il n'y avait plus de raison de craindre les Démons de la veille, songea Tabitha. Au temps pour les mauvais pressentiments d'Amanda.

Elle éprouva néanmoins le besoin de demander à Valerius, qui achevait son plat de pâtes :

— Quels sont exactement tes pouvoirs ?

La question parut le surprendre.

— Pardon ?

— Tes pouvoirs de Chasseur de la Nuit. Est-ce que la précognition en fait partie ?

Il prit le temps de boire une gorgée de vin avant de répondre.

— Non. À l'instar de la plupart des Chasseurs romains, je n'ai aucun don de ce genre. Sous l'Empire, Artemis était considérée comme une déesse de peu d'importance. Elle n'était vénérée que par les classes inférieures, les esclaves, les femmes... Elle ne s'est donc pas montrée très généreuse avec les patriciens qui, comme moi, ont intégré son armée. Je suis plus fort, plus rapide qu'un humain, mais je ne possède aucun des pouvoirs parapsychiques exceptionnels des autres Chasseurs.

— Alors, comment fais-tu pour te battre avec succès contre les Démons ?

— J'emploie la même méthode que toi : je fais en sorte d'être plus habile et plus malin qu'eux.

Tabitha avait assez d'expérience dans ce domaine pour douter de l'efficacité de la technique : elle était sortie tant de fois en sang de ses affrontements avec les Démons... Sans doute Valerius était-il logé à la même enseigne. Lui aussi devait être fréquemment blessé. La victoire n'était jamais garantie lorsque l'on combattait les Démons avec pour seules armes une force supérieure à celle d'un humain, et de l'intelligence.

— Ce n'est pas juste qu'Artemis ait instauré une telle disparité entre les Chasseurs. ! La déesse faisait prendre des risques inconsidérés – aux anciens citoyens de Rome. Elle connaissait la dangerosité de leurs adversaires, tout de même ! Comment avait-elle pu ne pas tous les doter des outils qu'exigeait leur dure existence ? Simi avait raison de dire que la déesse était une garce.

Valerius avait perçu la note d'indignation dans la voix de Tabitha. Il allait de surprise en surprise, avec cette jeune femme. Voilà qu'elle compatissait à ses problèmes ! Personne ne s'était jamais rangé de son côté, ni à l'époque où il était humain, ni après qu'il était devenu Chasseur.

— Il y a peu de choses qui sont justes, remarqua-t-il.

Il vida son verre puis se leva.

— Je vous remercie pour cet excellent repas.

— Hé, plus de « vous », OK, Val ?

Le diminutif lui déplut, car seuls son père et son frère Marcus en avaient usé, et uniquement dans le but de se moquer de lui. Il leur rétorquait toujours que son nom était Valerius et exigeait qu'on ne l'appelât pas autrement.

Tabitha ne pouvait deviner qu'il trouvait ce surnom insultant, aussi valait-il mieux qu'il se montre clair.

— Je n'aime pas Val. Je préfère Valerius.

Sa voix, même à ses propres oreilles, résonna sévèrement. Tabitha haussa les épaules.

— Bon, on fera avec, mais il ne faudra pas m'en vouloir si ça m'échappe parfois.

À sa posture soudain très raide et son expression hautaine, Tabitha comprit qu'il était outragé. Elle se mit à rire.

— Je me demande quel partenaire tu es au lit.

— Que... Quoi ?

— Eh bien, j'aimerais savoir quel genre d'amant est un homme aussi coincé que toi.

Le tutoiement le gênait. Une telle familiarité, alors qu'ils se connaissaient à peine, lui semblait exagérée. Mais il n'en dit rien.

— Je peux vous... euh... t'assurer que je n'ai jamais entendu de

dame se plaindre.

— Vraiment ? Alors, c'est que tu couches avec des femmes si froides qu'il doit suffire de jeter de l'eau sur elles pour que des glaçons se forment.

— Il est hors de question que je poursuive cette discussion, clama Valerius en quittant la pièce.

Le problème, ce fut que Tabitha lui emboîta le pas.

— Tu étais déjà comme ça, à Rome ? Ça m'étonnerait, parce que, si je me fie à ce que j'ai lu, tes compatriotes étaient très portés sur la chose.

— En quoi cela peut-il t'intéresser ?

La réponse de Tabitha le stupéfia.

— J'essaie de comprendre ce qui a fait de toi celui que tu es maintenant. Tu es tellement introverti que tu en es à peine humain.

— Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, mademoiselle Devereaux, j'appartiens désormais à la caste des damnés.

— Bébé, regarde un peu autour de toi. Nous sommes tous damnés d'une façon ou d'une autre. Mais toi, en plus, tu as l'air mort.

— Je le suis.

Elle recula d'un pas, le détailla de la tête aux pieds, puis commenta :

— Pour un mort, tu es sacrément en forme.

— Qu'en sais-tu ? Tu ne me connais quasiment pas.

— Je te le concède, mais la question que je me pose, c'est : te connais-tu toi-même ?

— Oui, et je suis le seul.

Cette réponse apprit à Tabitha qu'elle avait bien cerné le personnage : il était un homme totalement seul. Et elle avait envie d'aller au-devant de lui, de lui tendre la main. Mais dans l'immédiat, elle n'en ferait rien. Grand-mère Flora disait toujours que sa petite-fille Tabitha fonçait vers les gens avec autant de délicatesse qu'un train privé de freins dans une descente, mais pour l'instant, elle n'essaierait pas de s'immiscer dans la vie de Valerius en forçant les barrières qu'il avait érigées autour de lui.

— Quel âge as-tu, Valerius ?

— Deux mille cent...

Elle le coupa.

— Je ne te demande pas ton âge de Chasseur, mais l'âge que tu avais juste avant de mourir.

— Trente ans.

— Trente ans ? Et tu as toujours trente ans. Alors, explique-moi pourquoi tu te comportes comme un vieux birbe. Personne ne riait,

chez toi ?

— Non. Le rire n'était pas toléré.

L'image des cicatrices qu'elle avait vues sur le dos de Valerius traversa l'esprit de Tabitha.

— Pas le moindre rire ? Jamais ?

— J'aimerais me retirer, si tu le permets, dit-il en commençant à monter l'escalier.

Elle grimpa les marches deux à deux, le dépassa et lui barra le chemin.

— Attends, Valerius.

Elle sentait les tourments qui l'agitaient. Il souffrait, et il était en pleine confusion. Valerius était haï de tant de gens qu'elle aurait dû les imiter. Après tout, il n'y avait pas de fumée sans feu. Le problème, c'était qu'elle doutait qu'il méritât toute cette haine. Il s'était emmuré en lui-même. Nul ne se coupait ainsi de tous sans une bonne raison. Il affichait un flegme qui ne pouvait qu'être une forme de défense. Lorsqu'elle était très mal en point moralement, elle se mettait en colère et ruait dans les brancards. Lui avait choisi l'extrême inverse : il présentait au monde une façade d'indifférence glaciale.

— Si je t'ai offensé, j'en suis désolée. Vraiment. Ma sœur me dit souvent que je suis une virtuose de l'art de l'offense.

— Tu ne m'as pas offensé, assura-t-il, un léger sourire sur les lèvres.

— Parfait.

Pour Valerius, la tentation de rester avec Tabitha était grande. Il aurait aimé discuter avec elle, mais cette idée le mettait mal à l'aise. Lorsqu'il était humain, ses conversations avaient toujours tourné autour de tactique militaire, de philosophie ou de politique. Jamais il n'avait simplement bavardé de choses et d'autres. Même avec Agrippine, ses discussions se réduisaient à la portion congrue. Ils n'échangeaient aucune opinion, se limitaient à de brefs commentaires sur des sujets anodins. Agrippine ne le contrariait jamais, quoi qu'il dise. Or il pressentait que Tabitha était du genre à argumenter jusqu'à plus soif sur n'importe quel point.

— Es-tu toujours aussi franche, Tabitha ?

— Oui. Je suis incapable de faire autrement, avoua-t-elle en riant.

De la radio s'éleva soudain une chanson à la mode, très rythmée. Tabitha attrapa Valerius par la main et le força à redescendre l'escalier. Elle l'entraîna dans la cuisine, monta le volume du poste et l'enlaça.

— J'adore cette chanson ! Danse avec moi !

— Ce n'est pas très dansant, protesta-t-il, les pieds soudain de

plomb.

Elle prit le temps de chanter à tue-tête les paroles du refrain avant de secouer son réticent cavalier.

— Mais si, c'est dansant ! Allez, Valerius, remue-toi !

Malgré lui, il se retrouva en train de bouger doucement, prudemment, et de prendre plaisir à observer cette jeune femme à laquelle il en fallait si peu pour être heureuse. Elle battait des mains, et il se surprit à éclater de rire.

— Hourra ! Tu as ri ! La machine n'est pas définitivement bloquée !

— Bien sûr que je sais rire, affirma-t-il après avoir repris son sérieux.

Elle accompagnait le tempo de la batterie en claquant des doigts.

— Valerius, je suis sûre qu'un jour, tu vas sauter hors de tes superbes pompes et te lâcher.

Valerius écarquilla les yeux. Lui, se laisser aller ? Impossible. Une fois, étant humain, il avait failli se lâcher, comme disait Tabitha. Mais c'était des siècles auparavant. En fait, chaque fois qu'il avait tenté de montrer une facette différente de lui-même à quelqu'un, ç'avait été une catastrophe. Il avait donc appris à garder ses distances et à ne s'intéresser à personne.

Jusqu'à ce jour, cela lui avait fort bien réussi.

Tabitha s'aperçut qu'il lui présentait de nouveau son visage de pierre. Elle soupira. Que fallait-il pour faire réagir ce type ? se demanda-t-elle. Il était immortel, et pourtant, il ne semblait pas capable d'apprécier la vie. Kyrian, l'ex-Chasseur, y réussissait parfaitement, lui. Il jouissait de chaque seconde passée sur cette terre et entendait bien continuer ainsi. Valerius paraissait se contenter d'exister.

— Que fais-tu pour te distraire ?

— Je lis.

— Des romans ?

— De la science-fiction.

— Ça, par exemple ! Moi aussi, j'adore.

Et Valerius se surprit à échanger des points de vue sur des livres, découvrant que Tabitha avait lu les mêmes que lui et connaissait tous les auteurs sur le bout des doigts. Il souriait, heureux d'avoir dévoilé ce que, jusque-là, il considérait comme un secret un peu honteux, son penchant pour une littérature si futile lui semblant puéril. Il ne le partageait qu'avec Acheron, qui appréciait lui aussi les œuvres de Gordon Dickson, C. J. Cherryh ou Ray Bradbury.

— Tu es formidable, Tabitha ! s'écria-t-il, ravi.

— Oh, allons, protesta-t-elle d'un ton faussement modeste. Au lit, maintenant, monsieur le Romain.

Réprimant son envie de l'embrasser sur la joue – un baiser gentil, amical –, elle le laissa gravir l'escalier.

Quelques instants plus tard, Valerius se recoucha, mais le sommeil ne vint pas. Il sentait le parfum de Tabitha qui imprégnait les draps. Une fragrance sensuelle qui fit renaître son désir.

Il plaqua sa main sur ses yeux et poussa un soupir qui s'acheva en grognement. Que lui arrivait-il ? Un Chasseur de la Nuit ne devait en aucun cas avoir de relations avec une humaine. Et s'il en était une entre toutes qu'il lui était interdit d'approcher, c'était Tabitha Devereaux : elle était amie avec Acheron. S'il se passait quoi que ce soit entre eux, celui-ci, une fois au courant, enverrait son Chasseur nouvellement affecté à La Nouvelle-Orléans à l'autre bout de la planète.

À cette étape de ses réflexions, une pensée le frappa soudain : Acheron savait qu'il était chez la jeune femme, et il l'avait laissée avec lui... Fallait-il considérer cela comme un signe d'approbation ? Comme il aurait aimé que ce fût le cas !

Il se roula entre les draps, imaginant le corps nu de Tabitha contre le sien, sous le sien. Il gémit, attrapa un coussin et se coucha dessus à plat ventre.

Elle ne serait jamais à lui, se dit-il. Même si Acheron donnait son accord, Tabitha demeurerait intouchable. Une femme était morte une fois par sa faute. Ce drame ne se reproduirait pas.

Tabitha passa le reste de la journée entre sa boutique et le vestibule de sa maison, où elle restait au pied de l'escalier, brûlant d'envie de monter jusqu'à sa chambre pour rejoindre Valerius dans le lit. Elle passait quelques secondes les yeux levés vers le palier du premier étage, puis revenait sur ses pas et rentrait dans le magasin.

Elle tint bon jusqu'à 16 heures, puis alla le réveiller. Non pour qu'il lui fasse l'amour, se dit-elle en entrant dans la chambre, mais pour qu'il se lève et se prépare : à 17 heures, il ferait nuit. Il partirait.

Couché sur le ventre, il dormait. Dans la pénombre, elle distingua les cicatrices sur son dos et les observa plus attentivement. Il ne s'agissait pas de stigmates d'anciens combats, mais de marques de coups de fouet. Valerius avait été battu jusqu'à l'os, et ce à maintes reprises. Elle les contempla un long moment, puis n'y tint plus. Elle se pencha et posa la main sur son bras, tout près de la peau martyrisée.

En une fraction de seconde, Valerius fut sur le dos, attrapa Tabitha par le cou et la plaqua sur le matelas, la réduisant aussitôt à

l'impuissance.

— Lâche-moi, Valerius, sinon il t'en cuira ! cria-t-elle d'une voix rauque, car il lui serrait la gorge.

Il cilla, comme s'il sortait d'un rêve, et desserra immédiatement son emprise.

— Pardonne-moi. J'aurais dû te prévenir qu'en aucun cas, il ne fallait me réveiller en me touchant.

— Tu attaques tout ce qui bouge dès que tu ouvres un œil ?

Il lui caressait doucement le cou, là où elle aurait certainement un bleu. Quel rêve délicieux il avait fait ! Elle y tenait le premier rôle. Elle se trouvait auprès de lui, mais pas au XXI^e siècle. Au temps de la grandeur de Rome. Et elle ne portait qu'un collier de perles. Son corps était recouvert de pétales de roses. Mais quelle que fût l'époque, qu'il la vît en songe ou en réalité, elle était sublime.

Sa beauté le bouleversait. Comment pouvait-elle avoir des yeux d'un bleu aussi limpide, cette bouche dessinée ainsi en forme de cœur ? Elle était un miracle de la création, et il était incapable de résister à son attrait.

Submergé par une vague de désir, il prit sa bouche et la fouilla d'une langue avide, savourant son goût, se gorgeant du plaisir de cet échange torride, car Tabitha y participait activement. Elle n'avait pas tenté de lui échapper. Pourtant, elle le savait nu et excité – excité comme jamais il ne l'avait été de son existence, mais cela, elle l'ignorait.

Elle lui rendait son baiser en gémissant, plaquant son corps contre le sien, quémandant un contact étroit qu'empêchaient ses vêtements.

Il eut d'autant plus vite fait de les lui ôter qu'elle l'aida. Le temps de quelques soupirs, elle fut nue elle aussi, offrant sans inhibition ses seins ronds, son ventre plat, sa taille fine et souple, son dos lisse, ses jambes... Ah, ces jambes sur lesquelles il avait tant fantasmé... Elles étaient aussi ensorcelantes qu'il les avait imaginées. Longues, aux muscles déliés, elles s'enroulaient autour des siennes, exactement comme il l'avait rêvé. Ses hanches oscillaient langoureusement. Elle pressait son mont de Vénus contre son bas-ventre. Incapable de se dominer, il insinua la main entre ses cuisses à la peau veloutée et caressa sa toison, avant de glisser ses doigts vers cette partie secrète qui recelait la source de l'extase.

Il la trouva moite, prête à le recevoir. Qu'elle voulût de lui, l'attendît même impatiemment le stupéfia. Les femmes, d'ordinaire, il les payait, et elles ne manifestaient un enthousiasme que commercial. Mais Tabitha se donnait, se faisait tentatrice, comme si elle avait peur qu'il ne lui échappe, se livrait sans hésitation à ses caresses

audacieuses. Personne ne lui avait donc appris qu'il ne fallait pas faire d'un Chasseur de la Nuit son amant ? À moins que...

— As-tu déjà fait l'amour avec l'un de mes semblables ?

Il l'avait repoussée et la maintenait à bout de bras. Penchée en avant, elle luttait pour revenir vers lui, et ses seins se balançaient doucement.

— Quoi ?

— Je me demandais si Acheron et toi...

Il n'eut plus à la maintenir : elle s'était brusquement écartée de lui.

— Qu'est-ce que c'est que cette question ?

— Eh bien, nous nous connaissons à peine et tu viens à moi, alors je...

— Fumier ! cria-t-elle en lui jetant un oreiller à la tête.

Puis elle en prit un autre et le flagella à coups de coussin.

— Tu n'es qu'un idiot ! Je n'arrive pas à croire que tu m'aies demandé ça. Tu as tout gâché.

Elle sortit vivement du lit.

— Plus jamais je ne t'approcherai.

Délivré des coups d'oreiller, il s'adossa à la tête de lit et attendit la suite. Il ne savait plus où il en était.

Elle pointa vers lui un index à l'ongle pointu et lui lança :

— Pour ta gouverne, mon gars, sache que je ne suis pas la traînée de la ville ! Je ne me fais pas sauter par tous les mecs qui m'approchent, OK ? Mon Dieu, et dire que je... Oh, et puis merde. C'est sans importance.

Elle se rua vers la porte et cria en franchissant le seuil :

— Va au diable !

Et elle claqua la porte derrière elle.

Les cloisons gardèrent de longues secondes le souvenir de son éclat. Elles vibrèrent comme après le passage du mur du son par un avion à réaction.

Valerius resta assis dans le lit, complètement hébété et incrédule. Elle l'avait frappé avec un oreiller ! Finalement, il l'avait échappé belle. Vu son comportement de la nuit précédente, elle aurait pu lui donner un coup de couteau, si elle en avait eu un à portée de main. Compte tenu de son tempérament volcanique, elle avait vraiment dû se dominer.

Qu'elle ait réagi aussi violemment, au lieu de lui déplaire, lui faisait chaud au cœur. Elle s'intéressait donc à ce qu'il pensait d'elle ? Il l'avait manifestement déçue, offensée. Elle ne jouait pas la comédie, elle était réellement indignée. Le jugement qu'il portait sur elle avait

manifestement de l'importance à ses yeux.

Non. Il se leurrerait. Personne ne se souciait de lui, personne ne l'aimait. Et cela ne datait pas d'hier.

« Tu es un zéro. Je maudis le jour où notre mère t'a mis au monde. Ma seule consolation est qu'elle soit morte avant de découvrir quel poids tu représentes pour notre famille », avait coutume de lui répéter son frère Marcus.

Ces mots le blessaient plus profondément que les plus violents des coups de fouet. Et ceux de son père étaient encore pires : « Tu n'es qu'un faible. Tu es pathétique. J'aurais préféré que tu meures plutôt que de perdre la bonne eau avec laquelle je t'ai désaltéré et la nourriture que je t'ai fournie depuis ta naissance. »

Non, Tabitha ne l'aimait pas. Tout comme les autres, elle le détestait. Il n'y avait aucune raison qu'il en fût autrement.

Mais alors, pourquoi s'était-elle montrée tellement réceptive à ses caresses ? Peut-être était-elle d'une nature passionnée. Il était beau et le savait, sans en tirer vanité. Pour lui, c'était un fait, comme d'être blond ou grand. Il séduisait sans peine. Il payait des prostituées, mais seulement parce que son état de Chasseur lui interdisait d'avoir des relations avec des femmes normales. Cela n'empêchait pas ces dernières de chercher à attirer son attention. Il aurait pu s'autoriser une nuit d'amour avec ces mortelles, une seule et adieu. Mais il s'en abstenait, et il ne dérogerait pas à cette règle avec Tabitha, d'autant moins qu'il n'avait aucune envie d'une seule nuit avec elle, mais de beaucoup plus. Et cela ne laissait pas de l'inquiéter.

Peut-être pourrait-il se satisfaire de ne faire d'elle qu'une amie ? Non. Il n'avait pas besoin d'amis, mais d'amour. Un rêve inaccessible.

Le cœur lourd, il s'habilla et gagna le rez-de-chaussée.

Marla se trouvait dans la cuisine.

— Mon petit, je ne sais pas ce que tu as fait à Tabitha, déclara-t-elle d'emblée, mais elle est toute retournée. Elle m'a dit que tu avais intérêt à manger avant qu'elle empoisonne ton repas, ou pire encore.

Étonné, Valerius remarqua le veau au Marsala qui l'attendait sur la table, accompagné d'une salade italienne aux croûtons de pain frottés d'ail.

— D'où cela vient-il, Marla ?

— De chez Tony, en bas de la rue. Tabitha m'a envoyée chez lui parce que, en ce moment, elle n'est pas dans les meilleurs termes avec lui. Elle se débrouille toujours pour embêter les gens, et après, ils lui en veulent. Mais il finira par oublier. Il oublie tout le temps.

Valerius s'attabla et porta un morceau de veau à sa bouche. Le paradis sur terre ! Par tous les dieux, que c'était bon ! Tabitha s'était

donné bien du mal pour lui. Pourquoi ?

Elle apparut dans la cuisine alors qu'il avait mangé la moitié du plat.

— J'espère que tu te casseras les dents sur la viande, grommela-t-elle en traversant la pièce.

Il s'essuya les lèvres en hâte et repoussa sa chaise alors qu'elle ouvrait la porte qui donnait sur la boutique.

— Tabitha ? Je regrette mes paroles. Pardonne-moi. C'est seulement que...

— Que quoi ?

— Eh bien, dans mon esprit, personne ne se montre gentil sans raison.

Tabitha le regarda, interloquée. Pour tenir des raisonnements pareils, il devait être incroyablement désabusé.

Elle faillit le lui dire, mais y renonça. Inutile de décortiquer la personnalité d'un homme qui allait sortir définitivement de sa vie dans quelques minutes.

— Le dîner était bon ?

— Délicieux, merci.

— De rien. Tu as dû remarquer qu'il faisait sombre. Je te raccompagnerai chez toi dès que tu seras prêt.

— Entendu. Il faudra simplement qu'on fasse un arrêt sur la route. Je dois acheter de l'huile pour lampe.

— De l'huile pour lampe ? Tu n'as donc pas l'électricité ?

— Si. Mais il me faut impérativement de l'huile pour ce soir.

— Ma sœur Tia a ça dans sa boutique.

— Comment cela se fait-il ?

— C'est une prêtresse vaudou. Tu as vu l'autel qu'elle m'a installé, non ? Elle travaille un peu du chapeau, mais on l'aime tous quand même. Allez, va récupérer tes affaires.

Il monta chercher son manteau. En l'attendant, Tabitha entreprit de ranger la vaisselle.

— Laisse, je m'en occupe, bébé, lui dit Marla.

— Merci, tu es chic.

— Non, intéressée : je veux que tu files avec ce joli monsieur et qu'ensuite, tu me racontes tous les détails croustillants de la soirée. J'ai envie de m'amuser un peu par procuration.

Mais il n'y aurait rien d'amusant ! Le plus grand excès auquel Valerius pourrait se livrer, ce serait de mettre des baskets et de boire dans un gobelet en plastique.

Il réapparut dans le vestibule, son manteau sur le bras, l'élégance faite homme. Tabitha se hâta de le faire sortir par la boutique, de peur

que Marla, voyant le manteau, ne cherche à s'en emparer.

Il s'immobilisa au milieu du magasin et regarda autour de lui d'un air effaré.

— Où sommes-nous ?

— Dans mon magasin, La Boîte de Pandore, sur Bourbon Street. Ma clientèle est en majorité composée de strip-teaseuses et de *drag queens*.

— Mais c'est... c'est...

— Un magasin pour adultes, oui. Je l'ai hérité de ma tante quand elle a pris sa retraite. Maintenant, tais-toi et cesse d'écarquiller les yeux comme ça. Je me fais plein de sous et d'amis, ici.

Valerius n'en croyait pas ses yeux. Tabitha tenait un commerce de perdition, voué au stupre ?

Il était soufflé, mais se dit qu'à mieux y réfléchir, il ne devait pas être étonné. Tabitha était quelqu'un de vraiment atypique, aux critères moraux discutables.

— Voilà pourquoi le monde occidental s'est effondré, dit-il en examinant les articles sur les présents.

— Ouais, c'est ça. Raconte-moi que tu n'aimes pas les femmes qui portent ce genre de lingerie, je ne te croirai pas. Bonsoir, Franny !

Elle venait de saluer la femme qui se tenait derrière le comptoir.

— Avant de fermer, pense bien à donner à Marla les tickets, les reçus de cartes bancaires et le fond de caisse.

— Entendu, patronne. Passe une bonne nuit.

Poussant Valerius devant elle, Tabitha sortit sur le trottoir.

Le Quartier français était déjà interdit aux voitures. Des agents municipaux plaçaient des barrières pour bloquer l'accès aux rues, qui toutes devenaient piétonnières pour la nuit.

Elle tourna à gauche, en direction de Bienville Street, là où habitait sa sœur Tia et, tout en marchant, balaya la foule des passants des yeux, en quête d'activité suspecte.

Valerius la suivait sans dire mot. Ils atteignaient une intersection quand elle l'entendit jurer.

Deux secondes plus tard, un éclair le projetait à terre.

Tabitha resta pétrifiée lorsque la boule de feu propulsa Valerius contre le mur d'un immeuble. Elle se reprit en quelques instants, mais lorsqu'elle voulut s'approcher du corps inerte, des trombes d'eau d'une violence inouïe se déversèrent sur lui, et sur lui uniquement.

— Mais qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle à voix haute.

Valerius reprenait ses esprits et essayait de se remettre debout. Le choc contre le mur lui avait ouvert la lèvre et fendu la joue. Il réussit à se lever et essuya le sang qui coulait de sa bouche du revers de la main. La pluie torrentielle se mêlait au sang, ruisselant le long de ses vêtements.

— Ça va s'arrêter dans une minute, assura-t-il.

Et ce fut le cas.

Il put éponger son visage avec sa manche.

— Que s'est-il passé, Valerius ?

— Un mauvais tour de mon frère Zarek. Il est devenu un dieu il y a deux ans, et depuis, il se distrait à mes dépens. C'est à cause de cela que j'ai cessé de prendre le volant : chaque fois que je stoppais à un feu rouge, mon moteur tombait en panne. Désormais, le seul moyen de transport sûr auquel j'aie droit, ce sont mes pieds... Et encore, comme tu viens de le voir, il n'est pas si sûr que cela.

— Et ma voiture ? Elle va avoir des problèmes ?

— Non. Zarek ne s'en prend qu'à moi.

Tabitha fit un pas vers lui, mais il l'arrêta d'un geste de la main.

— Ne viens pas près de moi : il gèle.

Tabitha avança et constata qu'effectivement, un courant d'air polaire tournait autour de Valerius.

— Pourquoi Zarek te fait-il tout ça ?

— Parce qu'il me hait.

— Pour quelle raison ? Que lui as-tu fait ?

Il ne répondit pas. Tout en soufflant dans ses mains réunies en conque pour les réchauffer, il se remit à marcher. Tabitha lui courut après.

— Valerius, explique-moi.

— Que veux-tu que je te dise ? Quand nous étions enfants, j'avais infiniment de peine pour Zarek et je m'efforçais de l'aider chaque fois que je le pouvais. Et le résultat, c'était qu'il souffrait encore plus. Il a

raison de me haïr, de haïr tous les membres de ma famille. J'aurais dû le laisser tranquille. Il s'en serait mieux sorti, et nous nous en porterions mieux tous les deux aujourd'hui.

— Mais ce n'est pas une faute d'aider quelqu'un !

Il lui jeta un regard noir.

— Mon père avait coutume de dire qu'une bonne action n'était jamais récompensée. En ce qui concerne Zarek, cela s'est avéré.

— Eh bien ! Moi qui croyais ma famille exceptionnellement bizarre, je me rends compte que la tienne n'était pas piquée des vers !

— Tu es loin d'imaginer à quel point.

Ils continuèrent à cheminer en silence. Tabitha était désolée pour Valerius. Oui, la famille Devereaux était bizarre, mais tous ses membres s'aimaient. Jamais aucun d'eux n'aurait fait de mal à un autre. Parmi ses huit sœurs et toute une parentèle passablement givrée, il y avait toujours quelqu'un qui n'adressait plus la parole à l'un ou à l'autre suite à une dispute, mais cela ne durait pas. Très vite, l'amour reprenait le dessus, on s'embrassait, et la famille faisait bloc dès qu'un étranger s'attaquait à un Devereaux.

Une anecdote revint à l'esprit de Tabitha.

Lorsqu'elle fréquentait le lycée, elle s'était fâchée avec sa sœur Trina parce que celle-ci s'était mise à sortir avec un garçon dont raffolait Tabitha. Mais peu après, le garçon en question avait laissé tomber Trina. Voyant sa sœur pleurer toutes les larmes de son corps, Tabitha était discrètement allée chercher le boa constrictor favori de sa tante Cora et l'avait déposé dans la voiture du garçon volage. Il avait eu si peur qu'il en avait mouillé son pantalon avant que Tabitha ait eu le temps de récupérer le serpent. Deux jours plus tard, elle se réconciliait avec Trina. Une brouille, chez les Devereaux, ne durait jamais longtemps. Et peu importait l'ampleur de leur colère : jamais ils ne se faisaient de mal. La notion de vengeance leur était étrangère, de même que celle de rancune.

Mais dans quelle ambiance Valerius avait-il dû grandir pour que son frère s'en prenne encore méchamment à lui deux mille ans plus tard ?

Lorsqu'ils arrivèrent devant la boutique de Tia, Valerius avait les cils et les sourcils pris dans la glace et la peau couleur de cendre.

— Tu vas bien ?

— Ne t'inquiète pas, ça ne me tuera pas. Zarek ne va pas tarder à se lasser. Après, il me laissera tranquille pendant un moment.

— Combien de temps ?

— Oh, quelques mois, peut-être davantage. Je ne sais jamais quand il va frapper. Il adore me surprendre.

— Bon sang ! Est-ce qu'Ach est au courant de ce qu'il te fait subir ?

— Zarek est désormais un dieu. Acheron ne peut rien contre lui. Et puis, Zarek se comporte avec moi un peu comme toi avec ton beau-frère. Il pense que cela me fait du bien qu'il me secoue un peu de temps à autre.

— Mais je ne suis jamais cruelle avec mon beau-frère Kyrian ! Bon, d'accord, il m'est arrivé de lui envoyer de la lotion anti-calvitie pour son anniversaire, mais c'était un gag. Il a toujours eu droit à un deuxième colis contenant un vrai cadeau... Valerius, tu trembles.

Elle lui prit les mains et crut serrer des blocs de glace. La gorge nouée par l'émotion, elle frictionna les pauvres mains entre les siennes, souffla dessus, puis, n'obtenant pas de résultat, les plaça sur ses joues. La chaleur de son visage se communiqua instantanément à la chair glacée, et le sang se remit à courir dans les veines de Valerius, qui adressa un sourire reconnaissant à Tabitha.

Un sourire qui s'éteignit à la seconde où un nuage de soufre à l'odeur infecte les enveloppa.

Tabitha toussa, se boucha le nez et recula, heurtant sa sœur qui était sortie de son magasin.

Tia débita une longue phrase dans un langage mystérieux.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui demanda Tabitha.

— J'essaie de chasser le mauvais esprit qui agresse ce type ! Tu ne comptais quand même pas le laisser entrer dans ma boutique ?

Tabitha remarqua que Tia tenait une boule percée au bout des doigts et la balançait. Le nuage de soufre sortait par les trous.

— Arrête ça ! cria Tabitha en lui arrachant la boule. Laisse tomber tes cochonneries vaudoues, tu veux bien ? Ça empeste !

— Rends-moi ma boule !

— Promets de ne plus l'agiter, sinon je la flanque dans le caniveau.

Tia recula, les mains levées en signe de reddition.

— Bien, approuva Tabitha. Tu sais, ça m'étonnerait que cette saleté puisse chasser les mauvais esprits. Quand je pense que j'étais sur le point de dire à Valerius que ma famille était chouette !

— Tu as besoin d'être protégée ! Il y a un mauvais esprit par ici, je te dis. Je le sens.

— Et si c'était ta santé mentale déficiente qui l'attirait, hein ?

Tia décocha à sa sœur un regard meurtrier.

— Je plaisantais, Tia. D'autant que je comprends ce que tu éprouves : je le sens, moi aussi, ce mauvais esprit qui rôde.

— Pourquoi cet homme est-il gelé et mouillé ?

— C'est une longue histoire, dit Tabitha sans fournir de plus amples explications : elle devinait que Valerius n'aimerait pas qu'elle répète à Tia ce qu'il venait de lui raconter sur sa famille et plus particulièrement sur son frère Zarek.

— Ah, bon ?

— Oui. Tia, je te présente Valerius. Valerius, voici ma sœur Tiyana, Tia pour faire plus court.

— Bonsoir, dit Tia en attrapant familièrement Valerius par le bras pour l'obliger à entrer dans son magasin.

Il se tourna vers Tabitha, l'air affolé.

— Tu n'as rien à craindre, assura celle-ci. Tia est un peu zinzin, mais c'est la bonté incarnée.

— Tabitha, je te défends de parler de ma santé mentale en ces termes ! Quand on a la chasse aux vampires comme passe-temps, on se tait. Valerius, vous devriez la voir à l'œuvre. Elle pense que tout mec habillé de noir est un suceur de sang. Vous avez une idée du nombre d'hommes qui portent du noir, à La Nouvelle-Orléans ? Ma frangine me terrifie !

Elle avait réussi à entraîner Valerius à l'intérieur de sa boutique, et il ouvrait de grands yeux : les étagères étaient chargées de grigris, de sinistres accessoires nécessaires à la pratique du vaudou, de poupées avec leurs aiguilles prêtes à être plantées, de bougies de toutes formes et tailles et de bimbeloterie pour touristes au goût douteux.

Tia se tourna vers sa vendeuse, qui faisait négligemment tinter les dents d'alligator d'un porte-clés.

— Chelle, garde la boutique une minute, veux-tu ? Vous, Valerius, venez avec moi dans la réserve.

Tabitha et Valerius suivirent la jeune femme, qui, une fois la porte fermée, décrocha d'une patère un vaste poncho mexicain qu'elle jeta sur les épaules de Valerius. Ensuite, elle alla chercher une serviette dans le cabinet de toilette.

— Séchez-vous les cheveux. Pendant ce temps, je vais vous préparer une boisson chaude.

Tant de gentillesse laissait Valerius sans voix, totalement désarçonné. Personne ne l'avait jamais traité ainsi ! Non que cela lui manquât, mais...

— Hé ! Je suis assez grand pour me sécher les cheveux tout seul ! protesta-t-il quand Tabitha lui prit la serviette des mains pour lui frictionner la tête.

— Silence. Reste tranquille sous ton poncho et essaie de te réchauffer.

La tendresse dont elle fit preuve lorsqu'elle entreprit de lui essuyer les cheveux émerveilla Valerius.

— Tenez, lui dit soudain Tia en lui tendant une grande tasse fumante en forme de tête de mort d'où s'échappait une étrange odeur. Ne vous en faites pas, ce n'est pas une potion magique. Juste du chocolat à la cannelle que je vends à Noël : c'est censé chasser la mélancolie.

— Oh. Et cela marche ?

— Sur la plupart des gens, oui. Le chocolat stimule la production d'endorphines et la cannelle agit sur le cerveau, qui se met à penser à la douceur d'un foyer, d'une maman. Vous n' imaginez pas la grande part de science que recèle la magie.

Valerius but une gorgée avec méfiance. Le goût du breuvage était délicieux, constata-t-il avec étonnement.

— Merci, Tia.

— Je vous en prie. Tabitha, je suppose que tu es là pour ta voiture ?

— Oui. Je n'avais pas l'intention de te déranger.

— Pas de problème. J'attends Amanda. Elle doit passer récupérer un talisman que j'ai mis au point hier pour Marissa et elle.

Tabitha se figea. Amanda pouvait arriver d'un instant à l'autre ? Seigneur, il ne fallait surtout pas qu'elle tombe nez à nez avec Valerius ! Jamais elle ne comprendrait que sa jumelle aide le Chasseur romain.

— Ah, dommage mais nous ne la verrons pas, Tia. Nous sommes pressés. D'ailleurs, il faut qu'on y aille tout de suite. Embrasse Mandy et la petite pour moi.

— Sans faute.

Tabitha prit Valerius par la main et lui fit franchir une porte qui donnait sur l'arrière-cour, où étaient garées la Mitsubishi de Tia et sa propre Mini Cooper. Elle déverrouilla les portières et invita Valerius à s'asseoir sur le siège du passager.

— Installe-toi, je reviens.

Valerius obéit et découvrit avec surprise que le minuscule véhicule était plus spacieux à l'intérieur que ne le laissait présager l'extérieur. Néanmoins, il devait recroqueviller les jambes.

Moins d'une minute plus tard, Tabitha était de retour et lui tendait un paquet après s'être mise au volant.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ton huile pour lampe.

Il fut stupéfait qu'elle s'en soit souvenue. Des attentions, encore. C'était incroyable !

— Je te remercie, Tabitha.

Elle hocha la tête, puis démarra. Lorsqu'elle s'immisça dans le flot de la circulation, il songea que, s'il n'avait pas été immortel, il aurait été terrifié.

Tabitha conduisent comme elle faisait toute chose nerveusement et dangereusement.

— Pourquoi tant de hâte ? demanda Valerius après qu'elle eut quasiment pris un virage sur deux roues.

— Ma mère dit que je suis née comme ça. Pressée et intrépide. Il semblerait que j'aie hérité des gènes de la témérité et Amanda de ceux de la pondération. Il n'y a pas eu de partage équitable.

Elle s'interrompt, le temps de doubler un véhicule qu'elle jugeait trop lent et de lui faire une queue de poisson, puis reprit :

— En fait, c'est faux. Je suis ce que l'on appelle un aimant. De nous deux, c'est Amanda qui possède les plus grands dons psychiques. En revanche, je suis extrêmement réceptive. Mon intuition, ma capacité d'empathie sont très grandes. Un potentiel à peu près sans intérêt pour les humains mais très prisé des Démons.

Sur Canal Street, un feu rouge l'arrêta. Elle en profita pour se tourner vers Valerius.

— J'étais toute jeune lorsque j'ai été attaquée par des Démons pour la première fois. Si Talon ne m'avait pas sauvée, je serais morte à l'heure qu'il est.

Que les Démons soient alléchés par les pouvoirs rares de Tabitha n'étonnait pas Valerius. Pour eux, une âme telle que celle de la jeune femme, c'était le top du top.

— À la différence de la plupart des humains, reprit la jeune femme, j'ai très tôt eu connaissance de l'existence des Démons. Je n'ai pas eu le choix : soit je me laissais tuer, soit j'apprenais à me défendre. Or je n'avais pas envie de mourir.

— Je comprends cela. Je suis mort moi-même.

— Oui, mais tu es revenu à la vie et tu es désormais immortel. Si les gens étaient sûrs de ressusciter dans la peau d'un immortel, ils se jetteraient tous du haut d'un gratte-ciel ! Ton sort n'a pas été si moche que ça.

— Je ne sais pas. En tant qu'humain, j'étais presque aussi riche que maintenant et j'avais des...

Sur le point de dire « amis », il s'interrompt. Ce n'était pas vrai, il n'avait pas eu d'amis. Mais du moins n'avait-il eu aucun ennemi affichant ouvertement sa détestation.

— Des quoi, Valerius ?

— Rien.

— Tu allais dire que tu avais quelque chose.

— Non, rien.

— Ah. Où habites-tu ?

— Troisième Rue, dans Garden District.

Tabitha pénétra dans le quartier résidentiel et émit un petit sifflement quand Valerius lui dit de s'engager dans une allée bordée de buissons fleuris qui aboutissait à une imposante grille de fer forgé. Suivant ses indications, elle baissa sa vitre et appuya sur un bouton encastré dans un boîtier de sécurité.

Une voix sortit de l'Interphone.

— Oui ?

Valerius se pencha par-dessus Tabitha et s'annonça. La grille s'ouvrit quelques secondes plus tard.

— Très chouette, commenta Tabitha après avoir traversé une vaste esplanade circulaire pour se garer devant un perron surmonté d'un auvent à quatre colonnes.

Elle s'était arrêtée derrière une rutilante et très voyante Chevrolet Camaro de collection rouge, dont elle supposa qu'elle appartenait à un membre du personnel de Valerius.

— J'imagine qu'elle n'est pas à toi ? fit-elle en montrant la voiture. Je dis ça à cause des charmantes blagues que te fait ton frère quand tu prends le volant.

Sans répondre, Valerius sortit de la Mini, et Tabitha l'imita. Au lieu de gravir les marches du perron, elle se dirigea vers la statue qui ornait le centre de l'esplanade.

Des lumières bleues illuminaient l'allée, et un projecteur au faisceau de même teinte était braqué sur ce qui se révéla être la déesse Minerve.

— Artemis est au courant, pour cette statue ?

— Dans la mesure où je respire encore, je suppose que non. Viens, entrons.

Il posa le pied sur la première marche de pierre patinée par les ans. La porte s'ouvrit avant qu'il ne l'atteigne, et Gilbert apparut.

— Bonsoir, monsieur.

Le majordome, très stylé, ne cilla même pas lorsqu'il vit son maître mouillé.

— Bonsoir, Gilbert. Voici Mlle Devereaux.

Le vieil homme inclina brièvement le buste.

— Bienvenue, mademoiselle.

Puis il se tourna vers Valerius.

— Est-ce que monsieur et mademoiselle aimeraient boire ou se sustenter ?

— Tabitha ?

— Moi, je suis OK.

— Ce qui signifie « non », je suppose. Gilbert ? Merci, mais nous n'avons besoin de rien.

Le majordome s'inclina de nouveau, puis les précéda dans le vestibule.

— Tabitha, je vais te demander de m'attendre dans la bibliothèque. Je n'en ai pas pour longtemps.

— Où vas-tu ? demanda-t-elle, alarmée par sa mine soudain sombre.

— Enfiler des vêtements secs.

— Bien. Je t'attends.

Il disparut dans l'escalier. Gilbert conduisit Tabitha jusqu'à la bibliothèque, puis l'y abandonna après l'avoir une nouvelle fois cérémonieusement saluée. La pièce était sombre, et ses quatre murs couverts de rayonnages chargés de livres du sol au plafond. La tête penchée, Tabitha commençait à lire des titres quand quelqu'un entra. Elle se retourna et découvrit un charmant jeune homme de son âge sur le seuil.

— Amanda ? Mais qui t'a amenée ici ?

— Je ne suis pas Amanda, mais sa jumelle Tabitha.

Elle s'avança, de façon que le jeune homme voie la cicatrice qui barrait sa joue.

— Et vous ? Qui êtes-vous ?

— Otto Carvalletti.

— Oh, l'écuyer de Valerius ?

— Ne m'en parlez pas !

— Pourquoi être à son service si vous le détestez ? Car vous le détestez, c'est évident.

— Comme si j'avais eu le choix ! Le Conseil des écuyers m'a envoyé auprès de lui sans me demander mon avis, et me voilà coincé en enfer ! Heureusement que j'aime La Nouvelle-Orléans. Ça me console un peu d'être obligé de bosser pour ce saligaud. Il me répète tout le temps que la respiration des prolétaires dans mon genre l'indispose.

Ce type était vraiment décalé, songea Tabitha, en experte : ses amis appartenaient tous à des espèces hors norme.

— Je ne comprends pas. Pourquoi le Conseil vous a-t-il obligé à servir Valerius ? Ses membres ignorent donc ce que vous éprouvez envers lui ?

— Dans la mesure où mon père est l'un des membres en question, tous savent ce que je pense du Romain. Malheureusement pour moi,

personne ne voulait du poste, et Valerius exigeait quelqu'un qui parle italien et latin. Ça ne laissait pas beaucoup de choix au Conseil. Il n'y avait que moi, pauvre pomme que je suis.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de critiquable de la part de Valerius à avoir demandé quelqu'un qui parle les langues de son pays. Talon a un écuyer gallois, et dès qu'ils sont ensemble, Julien et Kyrian discutent en grec ancien.

— Oui, mais ils n'exigent pas de leurs écuyers qu'ils le parlent ! N'avez-vous pas remarqué que Nick Gautier était nul en grec ?

— Il n'est pas très doué non plus en anglais !

— Hé ! Mais vous insultez mon pote, là !

— Non. Nick est aussi l'un de mes amis. Mais revenons à Valerius.

— Avec joie, du moment que je peux laisser libre cours à ma hargne ! Vous devriez vous procurer quelques bons textes, ceux dans lesquels sont rapportés les faits et méfaits de Valerius Magnus.

Tabitha croisa les bras sur sa poitrine et toisa Otto.

— Cher monsieur, je n'ai jamais vu ce nom-là mentionné dans aucun ouvrage, et pourtant, j'en ai lu : j'ai un diplôme d'histoire des civilisations antiques. Pouvez-vous en dire autant ?

— Non. Mais je suis diplômé de Princeton, rétorqua le jeune homme.

Malgré elle, Tabitha fut impressionnée.

— Oh ! Et en quelle matière ?

— Cinéma, marmonna Otto en baissant la tête.

— Quoi ? s'exclama Tabitha, incrédule. Votre savoir, vous le tirez des péplums ?

— Non mais ! J'ai quand même un diplôme ! Et je l'ai eu au mérite. Mon père n'a pas financé l'un des bâtiments de l'université !

— Mmm. Votre père, non, mais votre grand-père ?

Un silence, puis :

— OK, mon grand-père en a financé un.

— Donc, vous n'avez rien d'un prolétaire. Quand Valerius vous dit que vous en êtes un, il se moque de vous, c'est tout. Et si vous vous montriez un peu plus gentil avec lui, peut-être qu'il s'abstiendrait.

— Quoi ? Je ne suis pas gentil avec lui ? D'où sortez-vous ça ? Vous ne me connaissez même pas !

— C'est vrai, je ne vous connais pas, Otto Carvalletti, et je me comporte probablement avec vous de la même façon que vous l'avez fait avec Valerius la première fois que vous vous êtes trouvé face à lui. Il m'a suffi de vous écouter prononcer trois phrases pour me forger une opinion sur vous, opinion dans laquelle il y a des chances que je sois confortée... Et en cela, votre apparence a été déterminante.

Permettez-moi de vous en faire la démonstration.

Elle passa derrière lui et lui tapota le dos.

— Vos cheveux. Ils sont coiffés dans un désordre soigneusement organisé, œuvre d'un coiffeur hors de prix. Et votre barbe naissante... Depuis quand ne vous êtes-vous pas rasé ? Trois jours ?

— Deux.

— OK, deux. C'est très tendance, un soupçon de barbe. Voyons, cette chemise hawaïenne, elle appartient à Nick, qui la portait autrefois, lorsqu'il avait envie d'envoyer paître Kyrian, dont il était l'écuyer. Une manière facile de se rebeller que vous avez adoptée. Vous êtes pieds nus, un laisser-aller calculé, juste ce qu'il faut pour agacer Valerius. Et j'ai vu votre voiture dehors. Un monstre clinquant et provocateur, hein ? Vous êtes le genre de type qui entre dans ma boutique en roulant des épaules, qui achète des tas de trucs choquants, qui ne respecte pas les femmes et passe la semaine de Mardi gras complètement bourré, à leur brailler des insultes en brandissant une canette de bière.

Maintenant, c'était Otto qui croisait les bras et la regardait d'un air de défi.

— Je continue, dit Tabitha sans se laisser impressionner. Vous venez d'une famille d'écuyers qui roule sur l'or. Vous avez fréquenté Princeton, et vous en êtes sorti diplômé – si ridicule que soit le diplôme que vous avez obtenu. Et cette Jaguar hors de prix qui est garée chez Nick, je parie qu'elle est à vous.

Otto ne répondant pas, Tabitha devina qu'elle avait mis dans le mille.

— Vous vous plaignez d'être maltraité, vous jouez les victimes, mais quand on a deux doigts de psychologie, on ne se laisse pas leurrer.

Elle lui prit la main et la souleva, révélant l'araignée tatouée sur ses jointures.

— Jolie montre. Chronographe Patek Philippe, modèle 5004P. Le genre de bijou qui vaut plusieurs milliers de dollars...

— Comment savez-vous ça ?

— Dans ma famille, on a toujours été dans le commerce, et ma tante Zelda tenait une bijouterie. Regardez ma propre montre : je l'ai payée trente-deux dollars, et elle donne l'heure exactement comme la vôtre. Elle a pris de sacrés coups de la part de Démons, et pourtant, elle fonctionne toujours. Otto Carvalletti, vous n'êtes pas n'importe quel écuyer. Vous appartenez à une lignée aristocratique, les Blood Rites, et vous ressemblez à Valerius : vous êtes fier, arrogant... Si vous étiez un Chasseur de la Nuit, vous seriez exactement comme lui, et

c'est cela qui vous gêne. Vous vous considérez comme l'égal de Valerius, pas comme son employé. Où avez-vous caché vos costumes Armani ? Chez Nick ?

— Pour qui vous prenez-vous ? Pour la fille de Sherlock Holmes ?

— Non, mais je trouve la vérité aussi vite que lui.

— Petite, je n'ai aucun besoin qu'on me fasse la leçon. Et je sais comment marche le monde !

— Je n'en doute pas. Mais vous avez beaucoup à apprendre sur les gens qui composent ce monde. Vous avez envie de me jeter dehors à coups de pied aux fesses, mais je remarque que vous n'en faites rien.

— Et pourquoi, je vous prie ?

— Parce que les Blood Rites, les écuyers au sang bleu, sont chargés de faire respecter les règles énoncées par le Conseil et de veiller à ce que règne l'ordre parmi les Chasseurs. Cela implique qu'ils accomplissent tout ce qu'exige le bon fonctionnement de cet univers, ce qui inclut le meurtre. Je parie que vous avez déjà dû vous livrer à quelques actes répugnants parce que votre devoir vous l'imposait. Si vous avez vraiment lu des textes concernant Valerius, vous êtes-vous demandé comment il avait vécu toutes ces épreuves ? N'avez-vous jamais songé qu'il n'avait agi que conformément à son devoir ?

— Oh, la la... Personne ne vous a jamais dit que vous devriez être procureur ?

— Si. Bill, mon beau-frère, quand on se dispute.

Il y eut un instant de flottement, puis Tabitha tendit la main à son interlocuteur.

— Tabitha Devereaux. Ravie de vous rencontrer.

Otto paraissait maintenant en pleine confusion. Il hésita, puis logea sa main dans celle de Tabitha, qui la secoua.

— Ne vous inquiétez pas, dit-elle en souriant, j'ai l'habitude qu'on ne m'aime pas. Mes meilleurs amis ont eu besoin de je ne sais combien d'années avant d'arriver à me supporter. Mais une fois que c'est fait, on ne se détache pas aisément de moi. Je suis comme le lierre. Je suis longue à me fixer, mais une fois que je suis accrochée, c'est du solide.

— C'est vous qui l'avez dit, pas moi.

Tabitha lui tapota la main.

— Faites-moi plaisir, soyez chic avec le Romain. Je suis persuadée qu'il faut voir en lui au-delà des apparences.

— Vous êtes la seule personne que je connaisse à avoir cet avis.

— C'est parce que je crois que tous les paumés comme moi ou Valerius doivent se soutenir mutuellement.

La sonnerie de son portable évita à Otto de répondre. Par discrétion, Tabitha s'éloigna du jeune homme. Elle revint dans le

vestibule, où elle admira les magnifiques dalles de marbre du sol. Ce ne fut qu'au moment où elle releva les yeux qu'elle vit Valerius.

Il se tenait en haut de l'escalier, si parfaitement immobile qu'on eût pu le prendre pour l'une des statues qui ornaient le palier.

Valerius fixait Tabitha, concentré sur ce qu'il l'avait entendue dire à Otto. Elle ne cessait de le surprendre. Elle prenait constamment sa défense. Personne n'avait jamais fait cela pour lui, pas plus dans sa vie d'humain que d'immortel. Et si certains l'avaient fait, ils n'auraient pas mis autant d'ardeur dans leur argumentation.

La sérénité du visage de Tabitha l'émerveillait. Elle n'avait peur de rien ni de personne, était honnête et sincère. Quel mystérieux dieu clément lui avait donc envoyé cette femme ?

— Merci, lui souffla-t-il.

— Oh. Tu as tout entendu ?

— Oui.

Cette affirmation la mit manifestement mal à l'aise.

— Tu aurais pu nous faire savoir que tu étais là. Ce n'est pas plaisant d'être espionné.

— Je sais. Je suis désolé.

Elle le rejoignit en haut de l'escalier. À peine fut-elle près de lui que Valerius dut se faire violence pour ne pas la prendre dans ses bras. Elle était une mortelle. Son univers lui était interdit. La dernière fois qu'il avait transgressé les règles pour se rapprocher d'une femme qui n'était pas faite pour lui, il avait semé le désastre. Cette femme avait souffert comme une damnée ; quant à lui, il avait perdu la vie.

Il se rappelait tout cela, et pourtant, en dépit de ce que lui dictait la raison, il prit le menton de Tabitha entre deux doigts et la regarda droit dans les yeux. Il avait tant besoin d'elle...

Tabitha percevait les émotions qu'il était incapable d'exprimer. Elle le sentait enclin à la tendresse et débordant de gratitude. En aucune manière il ne correspondait à l'image qu'Otto se faisait de lui. Valerius, froid, cynique, brutal, vicieux ? Non. Elle l'aurait su. Tout ce qu'elle voyait, c'était un être malade de solitude.

Elle couvrit la main de Valerius de la sienne et sourit. Lorsqu'il lui rendit son sourire, elle faillit pleurer de joie. C'était la première fois qu'il lui offrait un vrai sourire chaleureux.

Il se penchait vers elle... Il allait l'embrasser. Elle fermait les yeux pour mieux savourer son baiser quand une voix lança :

— Hé, Valerius !

Maudit Otto qui fichait tout en l'air ! songea Tabitha, furieuse. Valerius s'écarta d'elle une fraction de seconde avant que l'écuyer apparaisse.

— Oui, Otto ?

— Je sors, mais j'emporte mon portable. Je vais voir Tad et Kyl. Si tu as besoin de moi...

Il n'acheva pas sa phrase. Son regard s'était porté sur Tabitha, et il était vaguement méprisant.

— Bonne nuit, Otto, lui dit-elle d'une voix suave. Essayez d'éviter les copains qui pourraient vous attirer des ennuis... Comme Tad, par exemple.

— Que... Quoi ? Vous connaissez Tad ?

— Bébé, je connais quasiment tout le monde, en ville.

— Ah, super, grommela Otto en sortant.

À peine eut-il refermé la porte que Valerius descendit l'escalier. Tabitha l'imita et lui reprit la main. Il s'immobilisa et la porta à ses lèvres.

Tabitha se hissa sur la pointe des pieds et l'embrassa.

Tabitha ne s'attendait pas à la réaction de Valerius. Il l'étreignit avec une vigueur qui se rapprochait davantage de la sauvagerie que d'un élan de tendresse. Elle l'avait embrassé spontanément, sans arrière-pensée, persuadée en fait que leurs jeux érotiques ne se renouvelleraient pas, et voilà qu'il l'avait bloquée contre la rampe et s'était plaqué contre elle de façon qu'elle prît bien la mesure de son désir. La position était inconfortable, mais tellement excitante qu'elle ne fit rien pour s'échapper. Ce n'était plus le Valerius froid, réservé, distant qui la serrait contre lui, mais un guerrier, un conquérant. Il avait capturé une femme qui lui plaisait. Il aspirait à lui faire l'amour, qu'elle fut consentante ou non.

Soudain, il s'écarta, le souffle court, les yeux fous.

— Il ne faut plus que tu m'embrasses, Tabitha.

— Pourquoi ?

Elle était pantelante. Son corps, comme animé d'une vie propre, se refusait à admettre que celui qui dispensait tant de promesses sensuelles n'aille pas jusqu'au bout de ce qu'il venait de lui faire miroiter.

— Parce que, si tu continues, je vais te faire l'amour, et c'est la dernière chose dont nous ayons besoin, l'un comme l'autre.

Tabitha l'agrippa par les épaules, le ramena contre elle et, du bout de la langue, suivit le contour de ses lèvres. Que lui racontait-il là ? Bien sûr que si, elle avait besoin qu'il lui fasse l'amour ! Elle brûlait de désir et ne songeait qu'à lui arracher ses vêtements, là, sur cet escalier, à nouer les jambes autour de sa taille... Valerius n'aurait qu'à la soutenir en plaçant les mains sous ses fesses, et il pourrait la prendre sans plus de cérémonie.

Un éclair de lucidité traversa brusquement son esprit.

Il avait raison. Une mortelle ne pouvait devenir la petite amie d'un Chasseur de la Nuit. Et en ce qui la concernait, Valerius moins que tout autre : annoncer à sa famille qu'elle était la maîtresse du Romain déclencherait un cataclysme. Kyrian, que tous les Devereaux adoraient, avait un ennemi juré, et celui-ci se nommait Valerius. Jamais aucun des proches de Tabitha n'accepterait qu'elle ait une liaison avec lui. Tous les membres de sa famille vivraient cela comme une trahison.

— Très bien, concéda-t-elle, mais alors, tu me lâches le premier, parce que moi, je n'en ferai rien.

Valerius songea qu'il avait rarement eu à solliciter aussi ardemment son courage. Il prit une profonde inspiration, détacha ses mains des hanches de Tabitha et laissa retomber ses bras. Puis il fit un pas en arrière.

Son corps regimbait, à l'instar de celui de Tabitha – mais cela, il l'ignorait. Tant pis. Il saurait se dominer. Depuis une éternité, il avait dressé ses sens, leur avait appris à supporter la frustration. Mais aujourd'hui, il avait affaire à un émoi inédit. Il se découvrait capable d'envies primitives, d'un besoin impérieux de posséder cette femme, de la faire sienne, non le temps d'une étreinte mais pour toujours.

Cela ne se produirait pas, se dit-il, le cœur brisé.

— Je suppose que c'est maintenant que nous nous disons adieu, fit-il d'une voix hachée.

— Oui.

La tête basse, elle descendit l'escalier, puis se dirigea vers la porte d'entrée. Elle l'ouvrit et, depuis le seuil, lui lança :

— Sois prudent, Valerius. Essaie de ne plus te faire poignarder.

Il acquiesça d'un hochement de tête. Il ne l'avait pas raccompagnée. Il restait en haut des marches, de nouveau aussi rigide qu'une statue sur un piédestal. Il avait retrouvé son habituelle posture pleine d'orgueil, son air distant, constata Tabitha en sortant.

La porte se referma automatiquement derrière elle. Lorsqu'elle se retourna, elle ne vit pas Valerius, bien entendu, mais son sixième sens lui disait qu'il n'avait pas bougé et qu'il fixait le battant clos.

Valerius imagina Tabitha qui se dirigeait vers sa voiture, se mettait au volant, démarrait... Elle partait rongée par le regret, déchirée entre l'envie qu'elle avait de rester auprès de lui et la sagesse qui exigeait qu'elle le quitte.

La petite voiture s'engageait dans l'allée, il le sentit. Il descendit dans le vestibule et appuya sur la commande d'ouverture de la grille.

Voilà. Tout était terminé. Tabitha était sortie de sa vie.

Et il retrouvait cette solitude qu'il croyait avoir apprivoisée et qui se révélait pourtant bien cruelle.

Mais qu'y avait-il de nouveau sous le soleil ? Rien. Au temps de sa vie sous le même toit avec Agrippine, la solitude, déjà, était son lot. Ils étaient proches l'un de l'autre, sans partager le même lit. Il la regardait avec ravissement, se mourait de désir pour elle et ne la touchait pourtant pas. Lui, le patricien, ne pouvait se commettre avec sa servante, une esclave. Ses frères auraient fait d'elle leur maîtresse

sans sourciller. Pas lui. Jamais il ne lui serait venu à l'esprit d'imposer ses exigences à Agrippine, de se comporter en maître avec elle. Pourtant, elle ne lui aurait rien refusé. Un esclave n'était qu'un objet dont on s'amusait à son gré.

Valerius, lui, ne considérait pas la jeune fille comme un objet mais comme un être humain, méritant tous les égards dus à cet état. Il l'avait recueillie chez lui pour lui épargner les assauts lubriques de ses frères et de son père. À dater de ce jour, cent fois il avait été à deux doigts de lui demander de coucher avec lui, cent fois il n'en avait rien fait car Agrippine n'aurait pu refuser.

Or il ne voulait pas la forcer.

Lui, non. Mais ses frères...

Le soir funeste où ils étaient venus chez lui et avaient découvert la statue, ils avaient tout compris. En la personne d'Agrippine, ils détenaient un fabuleux moyen de torture à utiliser contre Valerius.

L'horreur de cette soirée planait encore dans sa mémoire. Un souvenir tragique parmi tant d'autres.

À quoi bon essayer de lutter contre le destin ? Il faisait le malheur de tous ceux qui l'approchaient.

Tabitha était partie, et c'était parfait ainsi. Au moins, elle serait épargnée par la malédiction.

Profondément triste, il monta dans sa chambre. Il devait se préparer et partir travailler, assurer ses fonctions de Chasseur de la Nuit.

Tabitha se gara dans l'arrière-cour du magasin de Tia, derrière une Toyota qu'elle connaissait bien : c'était celle d'Amanda. Celle-ci sortit du bâtiment à cet instant.

— Salut, Mandy ! s'écria Tabitha en se dirigeant vers sa sœur pour l'embrasser.

— Qui était le beau mec que tu as amené ici ? demanda Amanda à brûle-pourpoint, lia n'a pas voulu me dire son nom.

Tabitha se hâta d'ériger ses barrières mentales, de peur que sa jumelle ne lise dans ses pensées.

— C'est juste un copain.

— Tabby, il faut que tu arrêtes de fréquenter des gays et que tu te trouves un petit ami.

— Il n'avait rien d'un homo, intervint Tia, qui venait de les rejoindre.

— Où est Marissa ? demanda Tabitha, pressée de changer de sujet de conversation.

— À la maison. Son parrain est là, et tu connais Ach : il refuse

qu'elle sorte après le crépuscule.

— Il a raison. Ce n'est qu'une toute petite fille. Elle a besoin de protection.

— Je le sais bien, mais ça n'empêche pas que je déteste sortir sans elle. J'ai l'impression d'avoir été amputée d'un organe vital. Tu as vu ? ajouta Amanda en montrant un talisman d'argent. Tia m'a fait promettre de l'accrocher dans la chambre de la petite.

— Tia est toujours de bon conseil, assura Tabitha d'un ton neutre alors que, d'ordinaire, elle était ironique dès qu'elle parlait des marottes de Tia.

Amanda la regarda attentivement.

— Tu es sûre que ça va bien, Tabby ? Je te trouve bizarre, ce soir.

— Je suis toujours bizarre.

— C'est exact, admit Amanda. J'ai tort de m'inquiéter : tu es égale à toi-même. Bon, j'y vais. À bientôt, les frangines.

Amanda embrassa ses sœurs sur les deux joues, puis monta dans sa voiture.

Après son départ, Tia et Tabitha restèrent un long moment silencieuses, puis Tia demanda doucement :

— Qui est-il ?

— Bon sang, mais occupez-vous de vos affaires, Amanda et toi ! Vous n'avez pas à vous inquiéter à cause de lui, OK ?

— Est-il un Chasseur de la Nuit ?

— Arrête, Tia. Ce n'est pas le jeu des vingt questions. Je ne répondrai ni à la première ni à la dernière.

— Ce n'est pas ton genre d'être aussi secrète. Tu m'intrigues, Tabby.

— Bonne nuit, sœurlette, lança Tabitha en s'éloignant.

Lorsqu'elle se retourna, elle vit avec soulagement Tia rentrer dans sa boutique. Bon. Maintenant, que faire ? se demanda-t-elle en marchant. Eh bien, elle allait se rendre dans Bourbon Street, acheter de quoi manger aux sans-abri et le leur apporter. Ensuite, elle ferait une petite ronde dans le quartier.

— Mais voilà Tabitha !

La voix chantante de fillette résonna agréablement aux oreilles de Tabitha. Elle se retourna et vit avec plaisir Simi, la démené d'Acheron, approcher.

Ce soir-là, Simi, qui avait l'apparence d'une jeune fille d'à peine vingt ans, arborait une minijupe noire et un bustier audacieux. Chaussée d'escarpins à talons aiguilles, elle tenait à la main un sac de matière plastique en forme de cercueil. Ses longs cheveux noirs en liberté frôlaient sa taille.

— Salut, Simi ! Où est Ach ?

— Cette vieille garce de déesse aux cheveux rouges a exigé de lui parler, ce qui l'a mis en pétard. Alors, j'ai dit à mon akri que j'avais faim et que j'allais en ville manger un morceau. Mon akri m'a bien avertie : « Simi, un morceau ne signifie pas un morceau de cuisse ou de bras. Ne dévore personne. Va au *Sanctuaire* et attends-moi, je t'y rejoindrai dès que j'en aurai fini avec Artemis. » C'est ce que Simi fait, elle va au *Sanctuaire*. Tu vas aussi au *Sanctuaire*, Tabitha ?

Entendre la démonsse parler d'elle à la troisième personne amusait toujours Tabitha.

— Ce n'était pas dans mes projets, répondit-elle en riant, mais si tu as envie de bavarder, je t'accompagnerai.

Un homme qui passait siffla Simi avec enthousiasme. La démonsse se rengorgea. Du coup, l'homme s'arrêta.

— Hé, bébé, tu as besoin de compagnie ?

Simi fronça aussitôt les sourcils.

— Tu es aveugle, mec, ou quoi ? Tu ne vois pas que Simi discute avec une amie ?

L'homme ne se laissa pas désarçonner.

— Tu as un numéro de téléphone, ma jolie ? Je t'appellerai, et si tu es libre...

— Oui, j'ai un numéro, mais c'est mon akri qui décrochera et il sera très, très en colère et te fera exploser la tête. Pfft ! Un beau feu d'artifice. Mais cela étant dit, Simi va te donner son numéro, parce que l'idée d'un bon barbecue la tente. C'est le 555...

Tabitha interrompit la démonsse.

— Simi, arrête.

— Quoi ? Oh, tu as raison, Tabitha, mon akri ne serait pas content que Simi lui demande de faire rôtir un homme. Tu sais, il y a des fois où il est drôle.

— Akri, c'est ton petit ami ? demanda l'homme que, décidément, rien ne refroidissait.

— Oh, non ! Akri, c'est le papa de Simi, et tous les types qui tournent autour d'elle le mettent de très mauvaise humeur.

— Mais si akri ne sait rien, il ne sera pas en colère, objecta l'homme.

Tabitha s'interposa entre le dragueur et Simi.

— Écoutez-moi bien : son akri est quelqu'un avec qui vous n'avez pas besoin d'avoir des problèmes, croyez-moi sur parole.

Sur ces mots, elle prit Simi par le bras et s'éloigna. Mais l'homme leur emboîta le pas.

— Allez, tout ce que je veux, c'est un numéro de téléphone !

— C'est 1-800 et allez vous faire voir, lança Tabitha par-dessus son épaule.

— C'est bon, pétasse ! *Ciao* !

Mais Simi ne l'entendait pas de cette oreille. Elle pivota sur ses talons, attrapa l'homme par le cou et le plaqua contre le mur du bâtiment le plus proche, avant de le soulever d'une seule main. Les pieds du malheureux se retrouvèrent à un mètre du sol.

— Tu ne parles pas comme ça à l'amie de Simi, d'accord ?

Il ne put répondre. Son visage était devenu écarlate, ses yeux sortaient de leurs orbites.

— Simi, s'il te plaît, lâche-le.

Les yeux de la démonsse virèrent au rouge sang, mais elle laissa l'homme retomber par terre. Il se mit à tousser en se massant le cou.

— Tu n'insulteras plus jamais de femme, idiot d'humain ! C'est Simi qui te l'ordonne, compris ?

Là-dessus, la démonsse s'éloigna en balançant négligemment son sac en forme de cercueil, l'air de quelqu'un qui n'a jamais été à deux doigts de tuer un homme. Tabitha s'interrogeait : que se serait-il passé si elle n'avait pas été là pour arrêter Simi ?

— Dis-moi, Tabitha, aurais-tu de ces divines gomme à mâcher parfumées à la vanille que tu donnes à Simi quand on va au cinéma ?

— Navrée, mais non, répondit Tabitha, qui ne pouvait chasser de son esprit la vision du pauvre garçon à moitié étouffé qui était parti en chancelant.

Pas de doute, ce n'était pas de sitôt qu'il ferait de nouveau des avances à une parfaite inconnue.

— Oh, quel dommage... Simi les adore. Surtout le papier brillant qui les enveloppe. C'est délicieux. Il faut que Simi pense à demander à son akri de lui en acheter.

Une fois que Tabitha lui aurait raconté l'incident avec le dragueur, Acheron se montrerait un peu plus prudent avec sa démonsse. Il ne la laisserait plus livrée à elle-même en ville. Enfin, il fallait l'espérer. Et ne pas en vouloir à Simi. Pour elle, la notion du bien et du mal n'était qu'un concept abscons. Elle n'agissait jamais mue par la méchanceté mais par ses envies, qu'Acheron savait canaliser. Elle lui obéissait au doigt et à l'œil, heureusement.

Ce soir, Dieu merci, Simi se rendait dans un endroit où tout le monde la connaissait, savait ce qu'elle était, comment la raisonner. Personne ne courait donc de risques.

Le Sanctuaire était un bar de motards situé sur Ursulines Avenue. Il appartenait à une famille d'ours-garous et accueillait une clientèle composée de créatures très spéciales apparentées aux Apollites et aux

Démons, mais qui avaient pour particularité d'être des Garous, c'est-à-dire pour moitié des animaux. Une partie de leur groupe était des Katagarias, chez qui dominait le côté animal. L'autre partie était composée d'Arcadiens, qui se targuaient, eux, d'être plus humains qu'animaux. Tous se métamorphosaient à volonté. Néanmoins, il leur arrivait de changer d'état sans l'avoir souhaité, sous le coup d'une forte émotion.

Le bar appartenait à un clan d'ours katagarias, qui admettaient toutes sortes de clients à une seule condition : que personne ne morde personne au sein de l'établissement. Cet endroit était l'un des rares de la planète où les créatures paranormales pouvaient se côtoyer sans craindre d'être attaquées par les représentants d'une autre espèce que la leur.

Tabitha était soulagée de penser que les Peltier, les ours-garous qui tenaient *Le Sanctuaire*, veilleraient sur Simi, en attendant qu'Achéron vienne récupérer sa petite chérie.

Tout au long du chemin jusqu'au bar, Simi babilla. Tabitha ne l'écoutait que d'une oreille distraite. À leur arrivée, un client qui se dirigeait vers la porte, en les voyant, obliqua tout de suite vers elles.

Dans la mesure où sa mère y travaillait comme barmaid, Nick Gautier fréquentait assidûment *Le Sanctuaire*.

— Bonsoir, mesdemoiselles, fit-il avec un charmant sourire.

— Salut, Nick, répondit Tabitha.

— Salut... roucoula Simi, la tête inclinée sur le côté, en enroulant une mèche de ses longs cheveux noirs autour de son index. Tu vas au *Sanctuaire*, Nick ?

— C'était mon idée. Et vous deux ?

La sonnerie de son portable empêcha Tabitha de répondre au jeune homme.

Elle ouvrit l'appareil et eut aussitôt une Marla hystérique en ligne. Sa voix n'était qu'un *staccato* de sanglots et de geignements. Tabitha écouta attentivement, fit répéter plusieurs fois et comprit enfin.

— OK, Marla, calme-toi, je t'envoie quelqu'un. Que dirais-tu de Nick Gautier ?

Comme à son habitude, le jeune écuyer portait une de ses fameuses chemises hawaïennes, un jean râpé et des baskets qui semblaient provenir d'une décharge.

— Ça ne va pas la tête ? s'exclama Marla, dont les sanglots redoublèrent.

— Arrête de pleurer, Marla ! Habille-toi, je t'envoie quelqu'un. Ou, mieux, je viens moi-même avec cette personne.

— Promis ?

— Croix de bois, croix de fer.

— Oh, merci, ma chérie ! Tu es un ange.

Tabitha coupa la communication, puis se tourna vers Nick.

— Pourrais-tu t'occuper de Simi un moment ? Je dois aller régler un gros problème qui risque de tourner au cataclysme.

— Mais bien sûr, très chère. Je serais plus qu'enchanté de rester avec Simi, si toutefois elle est d'accord.

La démonsse hocha vigoureusement la tête.

— Simi raffole des hommes aux yeux bleus. Ils ont toutes les qualités.

— Parfait. Passez un bon moment ensemble, dit Tabitha avant de se mettre à courir pour rejoindre Chartres Street au plus vite.

Valerius se séchait les cheveux quand, par-dessus le ronflement du séchoir, il entendit un choc sourd dans sa chambre. Gilbert, pensa-t-il immédiatement. Il éteignit le séchoir et sortit de la salle de bains.

C'était bien Gilbert, très occupé à essayer de faire sortir Tabitha de force de sa chambre.

— Pardonnez-moi, monsieur. Je montais vous annoncer que vous aviez une visite, mais cette personne m'a suivi jusqu'ici.

Valerius resta sans voix un instant. Tabitha était revenue chez lui. Il ne parvenait pas à y croire. Une immense joie le submergeait, mais il se refusa à le montrer.

— Tout va bien, Gilbert, dit-il, enchanté de la froideur de son intonation alors qu'il n'avait qu'une envie : sourire comme un benêt. Vous pouvez nous laisser.

Gilbert s'inclina, puis se retira à reculons.

Tabitha se rendit compte qu'elle détaillait Valerius sans vergogne, mais elle ne pouvait s'en empêcher. Le spectacle était trop beau : le Romain portait en tout et pour tout une serviette bordeaux nouée autour des reins. Des gouttelettes d'eau perlaient encore sur ses épaules. Il était sexy à damner une sainte et, même à moitié nu et mouillé, il réussissait le prodige de conserver son altière dignité.

C'était vraiment étonnant de le voir ainsi. Vu ce qu'elle savait de lui, Tabitha aurait juré qu'il ne sortait de la douche qu'enveloppé dans de moelleux peignoirs griffés, avant d'endosser des robes de chambre en soie précieuse.

Il était beau à couper le souffle, songea la jeune femme en déglutissant avec peine. Et donc parfait pour le rôle qu'elle voulait lui faire jouer.

— Que me vaut cet honneur ? lui demanda-t-il d'un ton hautain.

— Il faut que tu t'habilles, déclara-t-elle, tout en se jugeant folle : on ne priait pas de se vêtir un homme aussi séduisant alors qu'il vous offrait le spectacle de son corps presque nu.

— Pardon ?

— Il faut que tu t'habilles, et en quatrième vitesse, en plus. Je vais t'attendre au rez-de-chaussée.

— Mais enfin, Tabitha...

— Habille-toi ! Et vite !

Elle se dirigea vers la porte, l'ouvrit, puis s'arrêta sur le seuil, le temps de lancer :

— Tu aurais pu me faire le plaisir de laisser tomber cette serviette... Non, oublie ça. Coiffe-toi soigneusement et enfile quelque chose de très chic et très cher. Un costume Versace serait super, mais Armani fera l'affaire si tu n'as pas mieux. Mets une cravate et n'oublie pas ton manteau de cachemire.

Ébahi et incrédule, Valerius resta une seconde immobile, à fixer la porte que Tabitha avait refermée en sortant. Puis il obéit à ses étranges injonctions. Il était curieux de savoir où tout cela allait le mener. Amusé, aussi, mais cela, il le cacherait soigneusement.

Quelques minutes plus tard, son manteau sur le bras, il rejoignit la jeune femme dans le vestibule.

Elle détourna son regard d'un tableau pour le poser sur lui et eut la sensation que, sous l'effet du choc, sa mâchoire se décrochait carrément. Par tous les dieux, cet homme était... était... Dans son cerveau, ses pensées soudain en déroute ne parvenaient pas à trouver un adjectif plus fort que « fabuleux », « magnifique » ou « splendide ». Jamais elle n'avait rien vu de pareil. Marla allait en tomber par terre.

Et elle-même tomberait sans doute avant, empoisonnée par un subit afflux d'hormones.

— Tu sais, Valerius, j'ai toujours entendu dire que cela devrait être interdit d'être trop beau. Je trouvais cette phrase idiote, mais plus maintenant. Elle s'applique parfaitement à toi... Bon, on y va ?

Il fronça les sourcils. Elle se demanda si c'était à cause de sa réflexion ou parce que la situation incongrue lui déplaisait.

— Où veux-tu m'emmener ?

— J'ai besoin que tu me rendes un service.

Il se sentit touché. Jamais on ne lui demandait d'aide. Les gens n'en attendaient que de leurs amis. Avait-il enfin une amie ?

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-il avec douceur.

— Marla a besoin d'un cavalier pour le concours de Miss Red Light.

Valerius, qui commençait à s'avancer vers la porte, se figea.

— Marla a... quoi ?

— Besoin d'un cavalier. Oh, ne me la joue pas mec rigide et à principes ! Tu es romain, quand même. Ton peuple était particulièrement déluré et sans complexes !

— Peut-être, mais cela ne m'oblige pas à jouer les chevaliers servants auprès d'un travesti.

Il paraissait tellement dépité que Tabitha eut pitié de lui.

— Écoute-moi. Marla se prépare depuis des mois pour ce concours, et son copain l'a lâchée au dernier moment. La rivale numéro un de Marla est arrivée à convaincre ce type de l'accompagner, elle, au lieu de Marla. Avoue que c'est vache. Si Marla perd le concours, elle en mourra.

— Je n'ai pas la moindre envie de parader au milieu d'homos.

— Tu n'auras pas à parader. Tout ce qu'il te faudra faire, c'est entrer avec elle et être à ses côtés quand on la présentera. Cela ne durera pas plus de quelques minutes. Oh, Valerius, je t'en prie, dis oui ! Marla a claqué une année de salaire pour s'acheter sa jolie robe de chez Versace.

Le regard suppliant mais brillant d'espoir que Tabitha posa sur lui fit fondre Valerius.

— Je dispose de trop peu de temps pour trouver un autre cavalier à ma copine, Valerius. Je manque aussi de possibilités : les hommes aussi beaux que toi ne courent pas les rues. Personne ne pourrait tenir ce rôle mieux que toi.

Elle marqua une pause, ponctuée de deux lourds soupirs, puis ajouta :

— S'il te plaît, dis oui. Pour moi. Je te jure que je te rendrai cette faveur au centuple.

En ce qui le concernait, il aurait préféré être battu comme plâtre plutôt que de participer à une telle mascarade, mais la perspective de décevoir Tabitha lui était insupportable.

— Et si l'un de ces... ces êtres me... me...

— Mais non, on ne te touchera pas et on ne te draguera pas !

— Admettons. Mais si quelqu'un apprend que j'ai participé à ce concours et me prend ensuite pour l'une de ces personnes ?

— On ne l'apprendra pas. J'emporterai le secret de cette soirée dans la tombe.

Valerius poussa un profond soupir.

— Tu sais, Tabitha, dans ma vie, chaque fois que j'ai voulu rendre service, cela a mal tourné. Tous ceux que j'ai essayé d'aider ont vu leur situation empirer. J'ai un mauvais pressentiment pour ce soir. Quelque chose va mal se passer. Marla va tomber de la scène et se

rompre le cou, ou bien sa perruque prendra feu...

— Valerius, tu es parano.

Non. Seulement réaliste, songea-t-il en précédant Tabitha sur le perron. Il ne se rappelait que trop bien la fois où il avait essayé de soigner les blessures de Zarek après une correction infligée par leur père. Celui-ci, voyant cela, avait exigé de Valerius qu'il batte lui-même le jeune garçon. Double dose de coups de fouet et de bâton. Le cœur déchiré, Valerius avait dû obéir. Il avait néanmoins tenté de modérer ses coups, avec pour seul résultat de rendre à moitié aveugle le pauvre adolescent. Ensuite, il avait voulu empêcher que l'on reléguât Zarek loin de la maison où il avait ses repères. Furieux, leur père avait donné son frère à un marchand d'esclaves qui l'avait emmené loin de tout ce qui lui était familier.

En tant que général, il avait eu sous ses ordres un soldat qui était membre de sa famille. Il avait tout fait pour qu'il n'aille pas sur le champ de bataille et, pour le lui éviter, l'avait chargé d'un message à destination d'un autre camp romain. Deux jours plus tard, des Celtes l'attaquaient alors qu'il était en route et le tuaient.

Quant à Agrippine... il préférerait ne pas y penser.

— Je ne peux pas faire cela, Tabitha.

Elle avait commencé à descendre les marches. Elle s'arrêta et le regarda. Il lut dans ses yeux qu'elle ne comprenait pas, qu'elle estimait ses réticences ridicules et que cela ne lui ressemblait pas. Alors, il capitula.

— Bon. Allons-y.

— Tu n'en auras que pour cinq minutes.

— Et si ces cinq minutes valent à Marla d'être sérieusement blessée ?

— Je serai là. Tout se passera bien. Fais-moi confiance.

Résigné, il monta dans la Mini et se laissa conduire jusqu'au *Cha Cha Club*, dans Canal Street.

Un voiturier se chargea de garer la petite auto. Pendant que Valerius attendait avec Tabitha le retour de l'employé avec les clés de contact, devant l'entrée du club, il se rendit compte que tous les arrivants le remarquaient et posaient sur lui des yeux intrigués.

— Ne t'en fais pas, ils te laisseront tranquilles, assura Tabitha.

Puis elle lui prit la main et ils entrèrent. Le portier, un costaud en tee-shirt aux cheveux courts et noirs, arborant un tatouage celtique sur le biceps, accueillit Tabitha avec un sourire dont la gentillesse faisait oublier l'inquiétude que suscitait son allure impressionnante.

— Salut, Tabby.

— Salut, Sam.

La jeune femme sortit quelques billets de son portefeuille pour payer l'entrée.

— Nous sommes ici pour donner un coup de main à Marla. Elle est dans les vestiaires.

— Garde tes sous, Tabby. Tu sais que nous ne voulons pas de ton argent ici. Tu es notre invitée permanente. Et, effectivement, Marla est derrière et a bien besoin d'un coup de main. Mon petit ami s'occupe d'elle, mais elle pleure toutes les larmes de son corps.

— Ne t'en fais plus, la cavalerie est là.

Tabitha guida Valerius à travers la grande salle. Il songea que cet endroit était le plus effrayant dans lequel il se fût jamais trouvé. À choisir, il aurait préféré être entouré de Démons armés de tronçonneuses et de guillotines portables.

— Tranquillise-toi, lui souffla Tabitha, je couvre tes arrières.

Valerius sursauta et plaqua la main sur ses fesses.

— Je t'en prie, ne leur donne pas des idées !

La jeune femme éclata de rire. Elle entra dans les vestiaires, lesquels étaient accolés aux toilettes, sans porte de séparation. Une nuée de gens aux looks délirants s'était abattue là et s'affairait à arranger perruques, maquillage, robes outrageusement collantes et chaussures à talons aiguilles.

Marla était assise sur un tabouret, dans un coin. Un homme était penché sur elle, un pinceau à la main. Elle avait la tête ceinte d'un turban rose bonbon, et son maquillage n'était plus que traînées multicolores.

— Chérie, tu ruines mon joli travail, lui disait l'homme. Arrête de pleurer, sinon tu ne seras jamais prête à temps.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? gémit Marla. Je vais perdre, alors ! Fumier d'Anthony. Tous les hommes sont des porcs. Tous ! Je n'arrive pas à croire qu'il m'ait larguée comme ça.

Valerius se sentit ému. Il était évident que ce concours comptait beaucoup pour Marla.

— Salut, bébé, lança Tabitha à son amie. Reprends espoir, parce que je t'ai trouvé bien mieux qu'Anthony. Je te parie que Mink et lui vont s'étouffer de jalousie quand ils verront ton cavalier.

Elle poussa Valerius devant elle.

— Bonsoir, Marla.

Éberluée, Marla resta un instant bouche bée.

— Que... Quoi ? Tu vas faire ça pour moi ? Un type comme toi ? Un hétéro ?

Valerius se tourna vers Tabitha. Ce qu'il lut dans ses yeux n'était pas pour le rassurer. Elle était inquiète. À lui de chasser cette anxiété.

Il n'avait aucune envie de monter sur une scène, un travesti à son bras, mais, par tous les dieux, il allait le faire ! Il ne fuirait pas. Il rendrait ce service à Tabitha, quoi qu'il lui en coûte.

Il redressa les épaules.

— Marla, je serais très honoré d'être votre cavalier.

Marla poussa un cri à percer les tympanes, sauta sur ses pieds et étreignit Valerius si rudement qu'il crut entendre ses os craquer.

Puis elle souleva Tabitha dans ses bras et l'embrassa sur les deux joues. Lorsqu'elle se rassit, ses yeux brillaient, non plus de larmes de détresse, mais de joie.

— Tabby, tu es la meilleure copine que j'aie jamais eue ! Marla Divine va se pavaner au bras du seul véritable homme de cette assemblée ! Ils vont tous en baver d'envie. Carey, mon petit, vas-y, refais-moi une figure de star. Vite !

Carey s'exécuta. Tabitha et Valerius s'écartèrent, afin de laisser à l'expert assez d'espace pour ses travaux de ravalement.

— Merci, Valerius, chuchota Tabitha.

— Pas de...

Il ne put achever : Tabitha s'était blottie contre lui et appuyait la tête sur sa poitrine. Il sentit son cœur manquer plusieurs battements. Quel bonheur d'avoir la jeune femme dans ses bras ! Lui qui, d'ordinaire, ne ressentait qu'indifférence et mépris se découvrait vibrant de tendresse.

Pourvu que ses sombres pressentiments ne se concrétisent pas...

La dernière personne à avoir demandé son aide était Acheron, un an plus tôt. Le chef des Chasseurs avait eu besoin de lui pour combattre une petite armée de Démons qui s'en étaient pris à un clan de Katagarias. Valerius s'était furieusement battu, mais deux des loups, Vane et Fang, avaient perdu leur sœur, massacrée par un Démon. Elle était morte dans leurs bras, et Valerius n'oublierait jamais ce désastre.

Le malheur s'abattait invariablement sur ceux qu'il secourait.

Marla se leva et gesticula pour lui faire savoir qu'elle était prête. Il ne lui restait plus qu'à retirer son peignoir et à enfiler la robe qu'elle s'était offerte. Elle se retira donc dans une des cabines des toilettes, bousculant au passage des *drag queens* qui entraient et sortaient.

— Ça va bientôt être ton grand moment, souffla Tabitha à Valerius.

Elle l'embrassa, puis le quitta pour aller s'installer dans la salle, au milieu du public.

Elle remarqua une tête connue et appréciée à une table, celle d'Yves, le meilleur ami de Marla.

— Bonsoir, chasseuse de vampires, lui dit celui-ci lorsqu'elle s'assit à côté de lui. Tu es venue applaudir Marla ?

— Évidemment ! Il n'était pas question que je sois ailleurs, ce soir.

La cacophonie de voix autour d'elle, jointe à la musique, était assourdissante, mais elle capta néanmoins quelques bribes de phrases : les spectateurs prenaient des paris sur la gagnante.

Les nerfs tendus comme une corde de violon, elle guetta l'apparition de Valerius et Marla sur la scène. Bientôt, ils furent là.

La foule se déchaîna, un peu excitée par Marla, mais surtout par Valerius qui, impassible, droit comme un i, donnait l'image de l'homme élégant par excellence. Quelques signes, néanmoins, trahissaient sa tension, que seuls les yeux de Tabitha discernaient : un léger spasme de la mâchoire, les paupières qui papillotaient. Il vivait mal ce moment, mais avait à cœur, pour elle et pour Marla, de bien tenir son rôle. Tabitha était profondément touchée qu'il ait accédé à sa requête alors qu'il fuyait habituellement les endroits trop fréquentés, ne prisait guère les travestis et, par-dessus tout, craignait que ce que la jeune femme considérait comme un service rendu ne se transforme en catastrophe.

Elle se reprocha cette émotion : cet homme, elle l'avait rencontré à peine quelques heures auparavant.

Oui, mais elle lui avait demandé de faire quelque chose qui confinait au ridicule, et de le faire pour Marla, le genre de personne qu'il avait tendance à regarder de travers. Il avait accepté, et quand on le connaissait un peu, on pouvait prendre la mesure du sacrifice qu'il avait fait. D'autant qu'à l'origine de leur relation, il y avait un coup de poignard... qu'elle lui avait donné. Charmants débuts.

Les cavaliers s'écartèrent des candidates, les laissant seules sur le podium. Valerius disparut au milieu du public excité. Tabitha se leva et, jouant frénétiquement des coudes, le rejoignit. Il marqua un instant de surprise lorsqu'elle lui sauta au cou, mais il se reprit vite et l'étreignit.

— Tu es le meilleur ! s'exclama-t-elle.

Il ne sut que répondre. Le meilleur, lui ? Grands dieux, non !

— Si tu veux, on peut s'en aller, maintenant, Valerius.

Une courte hésitation, puis :

— Non. Jusqu'ici, je n'ai pas porté malheur à Marla, alors j'aimerais bien voir comment ça se passe pour elle.

Éperdue de reconnaissance, Tabitha l'embrassa fougueusement puis déclara :

— Acheron n'a pas la moindre idée de l'amour d'homme que tu

es.

Un « amour d'homme »... Tant de compliments le déstabilisaient. Il ne savait plus où il en était.

Tabitha l'entraîna vers une table près de la scène. Les spectateurs déjà installés se poussèrent pour leur faire de la place. Puis celui auprès duquel s'était assis Valerius se pencha vers lui.

— Bravo ! Vous avez été super !

Les autres joignirent en chœur leurs félicitations à celles de leur ami, avec pour résultat de donner envie à Valerius de disparaître sous la table.

Les candidates se mirent à défiler sous les vivats. Lorsqu'elles revinrent pour le passage en maillot de bain, Valerius regretta de ne pas être doté du pouvoir de téléportation : en un éclair, il serait allé se matérialiser ailleurs. Le plus loin possible de ce club.

— Tu vas bien ? s'enquit Tabitha, alarmée.

En dépit de la pénombre qui régnait dans la salle – seule la scène était éclairée –, elle distinguait le teint verdâtre de Valerius.

— Mmm, fit-il, sidéré par tous ces hommes qui parvenaient à réduire leurs attributs masculins au strict minimum afin de les contenir dans un bikini de femme.

La seule idée de s'écraser les testicules et le sexe dans il ne savait quoi – du sparadrap, peut-être ? – lui donnait la nausée.

Une heure s'écoula avant que le jury ne désigne trois candidates à l'issue des éliminatoires.

Tabitha s'adossa à son siège, croisa les doigts et procéda *in petto* à des prières en faveur de Marla, laquelle faisait partie du trio sélectionné. Elle était tellement concentrée qu'elle serrait fébrilement la main de Valerius, qui, tout en sachant qu'elle ne pensait qu'à son amie, éprouva tout à coup un immense bien-être et noua ses doigts à ceux de la jeune femme.

Le président du jury monta sur la scène quelques minutes après le retrait des dernières candidates en lice. Toute la salle retint son souffle, y compris Tabitha, qui eut l'impression que son cœur cessait de battre.

— La gagnante est...

Long roulement de tambour.

— ... Marla Divine !

Le silence laissa la place à une explosion de hurlements, d'applaudissements, de hourras.

— Allez, Valerius, crie, toi aussi ! lança Tabitha en sautant sur place, les bras levés.

— La dernière fois que j'ai crié, c'était pour déplacer des troupes

sur un champ de bataille.

Tabitha éclata de rire, lui ébouriffa les cheveux, qu'il remit aussitôt en place, et continua de sauter.

Peu après, Marla les rejoignit, riant et pleurant tout à la fois. Elle serra Tabitha dans ses bras puis passa à Valerius qui, par courtoisie, s'était levé à son arrivée. Il réussit à ne pas avoir de mouvement de recul, une performance dont Tabitha le remercia d'un hochement de tête.

— Je te suis infiniment reconnaissante, Val ! dit Marla en s'essuyant les yeux, ce qui eut pour effet de décrocher l'un de ses faux cils.

— Tout le plaisir était pour moi, assura Valerius, mentant effrontément. Je vous félicite, Marla.

— Vous avez été formidables, tous les deux. Bon, je vous laisse, mes admirateurs m'attendent. Mais on se voit plus tard, d'accord ?

— Je te verrai, oui, mais à la maison, Marla, dit Tabitha.

Valerius ne protesta évidemment pas lorsque Tabitha l'entraîna vers la sortie. Dans Canal Street, les promeneurs formaient une masse dense dans laquelle ils se coulèrent. Ils marchèrent quelques instants en silence, puis Tabitha déclara après avoir consulté sa montre :

— Il n'est que 22 heures. Je ne sais pas ce qu'il en est pour toi, mais moi, je suis affamée. Si on allait grignoter un morceau ?

— Avec plaisir. Mais nous n'avons réservé nulle part.

— Là où je t'emmène, pas besoin de réservations.

— Ah, bon ? Et où est-ce ?

— À l'*Acme Oyster House*.

— Je ne connais pas, remarqua Valerius, surpris.

Il comprit pourquoi dès qu'ils eurent franchi la porte de l'établissement : les tables n'étaient pas recouvertes de nappes, mais de toiles cirées à carreaux rouges et blancs. Pour ne rien arranger, la salle était minuscule, éclairée au néon, bondée, bruyante ; les clients s'agglutinaient au bar sur trois rangs compacts. Selon les critères de Valerius, l'endroit était répugnant.

Tabitha lui tapota l'épaule.

— Pourrais-tu arrêter de te comporter comme si quelqu'un avait vomi sur tes souliers neufs ? Ici, on mange les meilleures huîtres de la terre.

— Peut-être, mais c'est tellement... euh... éclairé !

— Mets tes lunettes noires.

— Cela ne me semble pas non plus très net, question hygiène.

— Valerius, tu vas manger un animal qui est l'aspirateur-nettoyeur de l'océan. Tu sais comment se forment les perles, non ?

Tout ce que fait l'huître, c'est ingérer des cochonneries et s'en débarrasser sous forme de perles. Et de toute façon, tu es immortel.

Il s'apprêtait à lui opposer un nouvel argument négatif quand il entendit quelqu'un l'interpeller. Il chercha des yeux qui l'avait appelé et vit Vane et Bride Kattalakis, assis au bar, face à l'écailler qui ouvrait des huîtres à la vitesse d'une machine.

Il poussa un soupir de satisfaction : des gens qui appartenaient au même univers que lui, dieux merci ! Enfin, pas tout à fait, puisque Vane était un loup-garou et Bride son épouse mortelle, une jolie femme pulpeuse aux cheveux auburn ramassés en un chignon désordonné.

Valerius réussit à se frayer un chemin parmi la foule des clients pour aller serrer la main du loup-garou et de sa compagne.

— Salut, loup. C'est un plaisir de te revoir. Et vous, madame, c'est un honneur.

Bride lui sourit, puis désigna Tabitha d'un mouvement du menton.

— Que faites-vous ici tous les deux ? Vous êtes ensemble ?

Tabitha s'approcha à son tour.

— Valerius m'a rendu un fier service, ce soir.

Puis elle lança au barman :

— Hé, Luther ! Deux assiettes d'huîtres et deux bières, s'il te plaît !

Le grand Noir qui officiait derrière le comptoir lui décocha un grand sourire.

— Tabby, c'est au moins la quatrième fois que tu viens ici cette semaine. Tu n'as donc pas de maison ?

— Si, mais il n'y a pas d'huîtres dedans. Et puis, il faut bien que je vienne t'embêter. Imagine-toi une soirée sans Tabitha Devereaux. Ce serait triste, hein ?

Tabitha observait Vane et Bride, qui venaient d'échanger un regard entendu après avoir, avec un parfait ensemble, posé les yeux sur Valerius. Celui-ci demanda, soupçonneux :

— Y a-t-il quelque chose que je devrais savoir ?

À l'instant où Vane ouvrait la bouche pour répondre, Tabitha la lui referma d'un coup de poing au menton. Pas une pichenette, un vrai coup de poing bien senti. Vane poussa un petit cri, puis posa des yeux brillants de colère sur Tabitha.

— Mais enfin, pourquoi l'as-tu frappé ? lui demanda Valerius, éberlué.

— Oh, sans raison, répondit Tabitha d'un ton léger, avant de s'emparer d'une huître et de la gober.

Son air angélique fit craindre le pire à Valerius.

— Vane, que t'apprêtais-tu à dire ?

— Rien du tout.

Cette réponse ne fit qu'accroître l'inquiétude de Valerius. Il prit machinalement la bouteille de bière que lui tendait Luther, puis la fixa.

— Eh bien ? Tu n'as pas soif ? demanda Tabitha.

— Ne pourrais-je pas avoir un verre ?

— C'est de la bière, pas du champagne. Vas-y, bois. Cette bouteille ne va pas te mordre.

— Tabby, sois gentille, dit Bride. Valerius n'est sans doute pas habitué à boire de la bière.

— Si, mais pas-ainsi. Dans un verre.

Tabitha haussa les épaules.

— Et des huîtres, tu en veux ?

— Maintenant que tu m'as rappelé ce que sont ces mollusques, je n'en suis plus très sûr.

— Tant pis pour toi. Luther ! Ressers-moi. Et continue jusqu'à ce que je crie grâce.

— Tu ne crieras jamais grâce, Tabby, je te connais. Tu ne partiras que quand tu auras bouffé tout le stock.

Hilare, Tabitha se jucha sur un tabouret qui s'était libéré par miracle à côté de Bride. À la seconde où un deuxième fut vacant, elle s'en empara et fit signe à Valerius de s'y installer. Il abandonna sa bouteille de bière sur le comptoir et s'assit, non sans avoir examiné le dessus du siège.

— Vous avez vraiment l'air mal à l'aise, ici, Valerius, constata Bride. Comment diable Tabitha a-t-elle réussi à vous entraîner dans l'un de ses fiefs ?

— Je me le demande encore.

— Ça fait longtemps que vous sortez ensemble, tous les deux ? demanda Vane.

— Nous ne sortons pas ensemble, rectifia Tabitha. J'ai dit que Valerius m'avait rendu un service.

— Ouais. J'espère pour toi que ta sœur ne...

Bride lui coupa la parole en s'éclaircissant bruyamment la gorge.

— Tabitha sait ce qu'elle fait, Vane. N'est-ce pas, Tabby ?

— D'habitude, non, mais ce soir, oui.

S'il avait encore eu une âme, Valerius l'aurait vendue pour savoir ce que pensait Vane.

— Pourrions-nous nous entretenir en privé ? lui demanda-t-il.

— Vane, siffla Bride entre ses dents, si tu descends de ce tabouret,

tu passeras les nuits de la semaine à venir dans l'enclos des chiens, je te le garantis. Et je demanderai à ton frangin Fury de changer les serrures de la maison, compris ?

Visiblement, la menace fit son effet, car le loup-garou déclara :

— Chasseur, j'aimerais bien te faire plaisir, mais il se trouve que le paternel de madame élève des clebs. Et pas des caniches, crois-moi ! Il les dresse, et sa fille a bien appris à se faire obéir au doigt et à l'œil de ces monstres. Alors, excuse-moi, mais je préfère rester scotché à mon tabouret.

Valerius chercha le regard de Tabitha, mais elle se détourna. Par Jupiter, que savait Vane que ni elle ni Bride ne voulaient qu'il apprenne ?

Les deux jeunes femmes se mirent à parler chiffons et, quinze minutes plus tard, Luther annonça que l'heure de la fermeture avait sonné. Les clients commencèrent à partir. Tabitha descendit de son tabouret.

— On te libère, Luther. Merci de m'avoir si généreusement servie.

— C'était un plaisir, Tabby. Tu es quand même plus facile à satisfaire que ta copine Simi. Cette petite mange comme un démon !

— Tu ne crois pas si bien dire.

Sourd aux protestations des autres, Valerius paya la note, puis tout le groupe sortit. Vane et Bride prirent la direction de Royal Street, Tabitha et Valerius celle de Bourbon Street.

— Prêt à partir en patrouille, Valerius ?

— Je vais te raccompagner chez toi et...

— Je ne rentre pas chez moi.

— Et que comptes-tu faire ?

— Chasser les Démons. Exactement comme toi.

— C'est dangereux.

— Je sais ce que je fais.

— Oh, je sais bien que tu as la force et le mental d'une Amazone, mais je préférerais que tu laisses ceux qui, comme moi, sont déjà morts prendre des risques. D'autant que le trépas d'un Chasseur ne plongerait personne dans le désespoir, alors que le tien... Pense à ta famille, ton entourage.

— À qui ta mort a-t-elle fait de la peine, autrefois ?

— À personne.

— Mais... tes parents ?

— Les membres de ma famille ont tous été ravis d'être débarrassés de moi.

— Comment peux-tu dire ça ? Je suis sûre qu'ils ont eu du chagrin.

— Non. Ce sont mes frères qui m'ont tué.

— Mon Dieu ! Tes frères ?

Tout à coup, Valerius avait l'impression d'étouffer. Le souvenir de ce qui lui était arrivé lui faisait plus mal que tous les coups de couteau du monde. En même temps, il éprouvait du soulagement : après plus de deux mille ans de silence, il allait enfin révéler à quelqu'un comment il était devenu Chasseur de la Nuit.

— Je n'étais qu'une source d'ennuis pour ma famille, qui a décidé de m'exécuter.

— De... t'exécuter ?

— Tu as étudié les civilisations antiques. Je suis sûr que tu sais ce que les Romains faisaient à leurs ennemis.

Une soudaine nausée saisit Tabitha. Oui, elle le savait. Ils les crucifiaient. Valerius avait subi le même sort atroce que Kyrian.

— Je suis consternée.

— Il ne faut pas. Ne dit-on pas que celui a tué par le glaive périra par le glaive ?

— Qu'est-ce que tu sous-entends ? Que tu as toi-même condamné des gens à la crucifixion ?

Il détourna le regard, sans répondre.

— Valerius, il faut que je sache.

— Je n'ai crucifié personne. Je ne pouvais m'y résoudre.

Tabitha était bouleversée. En tant que général romain, Valerius s'était montré clément. Mais Kyrian et tous les autres pensaient le contraire. Ils ne voyaient en lui qu'un monstre de cruauté, incapable d'accorder la grâce. Et voilà que Valerius lui affirmait le contraire. Comment un tel malentendu avait-il pu perdurer tant de siècles ?

— Lorsque j'étais enfant, Tabitha, j'ai assisté à la crucifixion d'un général, l'un des plus fameux de mon temps.

Tabitha retint son souffle. Ce général, elle le savait, avait pour nom Kyrian de Thrace.

— Mon grand-père l'a fait tomber dans un piège et a ensuite passé des semaines à l'interroger en le torturant. Lui et mon père ont insisté pour que mes frères et moi assistions au supplice. Ils voulaient que nous apprenions comment on brisait un homme. Comment on le privait de sa dignité. Moi, tout ce que j'ai vu, c'est du sang et de l'horreur. Personne ne devrait subir de telles souffrances. Personne. J'ai essayé de m'enfuir, et ma famille m'a battu pour cela. On m'a lacéré le dos à coups de fouet et ensuite obligé à assister au martyre de ce général. Je les ai haïs. Oh, comme je les ai haïs ! Vingt siècles plus tard, j'entends encore les cris de ce malheureux.

Tabitha porta les mains à ses oreilles. L'évocation était si réaliste

qu'elle aussi entendait les cris de Kyrian. Elle savait par Amanda qu'il demeurerait hanté par les circonstances de sa mort, qu'il en faisait des cauchemars. Il se réveillait en nage au milieu de la nuit, le cœur palpitant, et vérifiait que sa femme et sa fille étaient bien en vie. Mais parfois, il ne dormait pas du tout et demeurait éveillé jusqu'à l'aube, persuadé qu'un malheur allait s'abattre sur les siens et qu'il devait rester sur ses gardes pour pouvoir contrecarrer le sort. Invariablement, il maudissait Valerius, l'estimant responsable de toutes ses souffrances.

Valerius portait en lui le poids de cette responsabilité. Mais qu'aurait-il pu faire ? Il n'était qu'un enfant quand Kyrian était mort. Et il avait à son tour connu le même destin peu après.

Si cela avait été à refaire, songeait Valerius, jamais il n'aurait vendu son âme à Artemis. Il aurait préféré disparaître, redevenir poussière, plutôt que d'entendre encore dans sa tête, en dépit du temps qui avait passé, la voix haineuse de son père.

Tout raconter avait eu un résultat désespérant, se dit-il en regardant Tabitha. Maintenant, elle aussi le détestait. Comment eût-il pu en aller autrement ? Il était à l'origine de tant de souffrances ! Au point, des siècles plus tard, d'éviter Kyrian et Julien, qui, eux non plus, n'avaient pas oublié.

Pourquoi Artemis l'avait-elle muté à La Nouvelle-Orléans, où se trouvaient ses deux pires ennemis ? Il ne comprenait pas ce qui avait pu pousser la déesse à prendre cette décision. La perversité, peut-être ? Il imaginait bien son père échafaudant ce moyen de mettre en présence des hommes qui ne se supportaient pas dans le seul but de s'assurer qu'aucun d'eux ne jouirait jamais de la moindre paix. Mais Artemis ? Était-elle aussi vicieuse ?

Quoi qu'il en soit, les dés étaient jetés. Si d'aventure il croisait Kyrian ou Julien, de gentilles excuses ne serviraient pas à grand-chose, l'expérience le lui avait appris. Des siècles auparavant, Valerius avait voulu en faire à Zoé, une Amazone qui avait été tuée par son frère Marius. Devenue Chasseuse, elle s'était transformée en furie et s'était acharnée sur lui, hurlant qu'elle ne comprenait pas pourquoi Artemis le laissait vivre après tous les crimes qu'il avait commis.

Valerius savait désormais une chose : il devait marcher la tête haute sans se soucier de ce que pensaient de lui les autres Chasseurs. Il n'était pas en son pouvoir d'effacer le passé, pas plus le sien que celui des êtres qui avaient souffert à cause de lui et de sa famille.

Certains fantômes ne disparaissaient jamais.

Il avait eu tort de dire la vérité à Tabitha. Elle allait s'ajouter à la longue liste de ses ennemis.

— Valerius ?

Il s'arrêta. Tabitha se rapprocha de lui et l'embrassa sur les lèvres.

L'incrédulité, la stupéfaction le pétrifièrent. Tabitha ne réagissait jamais comme il s'y attendait. Là où il prévoyait de la colère et du rejet, il n'y avait que tendresse et gentillesse.

— Mais enfin, Tabitha, dit-il néanmoins, tu sais maintenant ce que je suis. Pourquoi restes-tu avec moi ?

Elle leva vers les siens ses yeux d'un bleu limpide.

— Justement parce que je sais ce que tu es, Valerius Magnus, je veux que tu m'accompagnes chez moi et que tu me fasses l'amour.

Jamais il ne comprendrait Tabitha ! se dit Valerius. Tant pis. Il était trop heureux pour se torturer avec des questions. Il ne pensait désormais qu'à une chose : cette chemise de nuit arachnéenne noire qu'il avait trouvée sous l'oreiller de la jeune femme. Il l'imaginait sur elle, son corps lui apparaissant par transparence... et sa respiration s'accélérait.

— Je donnerais n'importe quoi pour aller chez toi, Tabitha, mais le devoir m'appelle. Il faut que je fasse mon travail.

Elle l'embrassa de nouveau, puis lui souffla à l'oreille :

— Ce que tu viens de dire me fait te désirer encore plus. Dès que l'aube se lèvera, je te ferai grimper au plafond.

— C'est une promesse ?

— Oh que oui, bébé, assura-t-elle d'un ton malicieux en lui effleurant le sexe.

Il eut l'impression que son sang se transformait en lave. Fiévreusement, il la serra contre lui, se moquant qu'ils soient au beau milieu d'une rue passante.

La nuit qui commençait allait lui sembler durer mille heures.

Il l'écarta doucement de lui, déchiré de regrets.

— Par où commençons-nous notre ronde ?

— « Notre » ? Tu aurais donc décidé de me garder auprès de toi ? Tu ne vas pas me forcer à rentrer chez moi ?

— Le pourrais-je ?

— Oh, non.

— Alors, je m'incline face à ta volonté. Vers où allons-nous diriger nos pas ?

— Un instant. Tu ne crois pas que tu es un peu trop élégant pour traquer les morts vivants ?

— Non. D'autant que cette tenue conviendrait très bien à un enterrement.

— Effectivement. De toute façon, tu ne portes que des costumes, n'est-ce pas ?

— C'est ainsi que je me sens le plus à l'aise. Je ne suis pas du genre jean et tee-shirt.

— Je comprends. C'est comme si, moi, j'étais obligée de porter un tailleur et des escarpins. Bon, alors, dans quelle direction proposes-tu

que nous y allions ?

— Je ne sais pas trop. Il me semble inutile de patrouiller dans Bourbon Street : trop de touristes, donc de témoins pour les Démon. Que dirais-tu de Chartres ou de Royal ?

— Non. Bourbon.

— Mais nos gibiers préfèrent les environs de la cathédrale. Tabitha regarda attentivement Valerius. Il semblait troublé.

— Qu'est-ce que tu as contre Bourbon Street ?

— La faune y est par trop interlope.

— Je te rappelle que j'habite là-bas.

— Oui, et tu tiens un sex-shop.

— Oh, c'est ça qui te gêne ? Dans ce cas, bonsoir, monsieur, et va te faire cuire un œuf.

— Tabitha, je t'en prie. Je n'aime pas Bourbon Street.

— Très bien. C'est donc ici que nos chemins se séparent. *Ciao*.

Valerius serra les dents. Il détestait cette rue trop éclairée, bruyante, et fréquentée par des gens qui ne lui inspiraient que répulsion.

« Oublie tout cela », s'ordonna-t-il.

Et il se mit à courir à la poursuite de Tabitha, qui s'était déjà engagée dans la rue honnie.

— Qu'est-ce que tu fais là, Valerius ? Je ne veux pas te contraindre à quoi que ce soit.

— Je t'en prie, ne me fuis pas. Excuse-moi.

À la seconde où Tabitha s'apprêtait à répondre en souriant, quelqu'un jeta d'un balcon un sac rempli d'eau croupie qui éclata sur la tête de Valerius.

Tabitha leva les yeux et reconnut Charlie, l'un des videurs du club de strip-tease *Belle Queen*, avec un ami. L'homme était hilare.

— Charlie Laroux ! Tu as perdu la tête ou quoi ?

— Moi ? Non. Mais toi ? Tu fraternises avec l'ennemi, maintenant ? Nick m'a tout raconté sur ce type, et je lui ai promis que, si j'apercevais ce sale con dans notre rue, il regretterait d'y avoir mis les pieds.

Tabitha eut l'impression d'avoir été souffletée. Elle regarda Valerius, qui avait sorti un mouchoir de sa poche pour s'essuyer le visage.

— Charlie, je te jure que, si tu étais en face de moi et non là-haut, je te tordrais le cou.

— Et pourquoi donc ? Tu connais notre code, Tabby. Pourquoi l'enfreins-tu ?

— Parce que Valerius ne nous crée aucun problème. Nick raconte

n'importe quoi, voilà tout. Je vais avoir une longue et intéressante discussion avec Brandy et, quand j'aurai fini, tu auras de la chance si elle te permet de garer ta voiture devant chez elle pour dormir dedans !

Brandy, une cliente fidèle de la boutique de Tabitha, était la petite amie de Charlie. Celui-ci pâlit de rage lorsqu'il vit la jeune femme prendre le bras de Valerius et le guider vers son magasin, de l'autre côté de la rue.

— C'est dingue ! Je n'en reviens pas, s'exclama-t-elle.

— Tu viens de comprendre pourquoi je ne fréquentais pas Bourbon Street. Chaque fois que je passe par ici, j'ai affaire aux stupides amis de Nick Gautier.

— Quelle andouille, ce Nick !

Rarement Tabitha s'était sentie aussi furieuse. Elle fit entrer Valerius dans sa boutique, ne s'arrêta même pas pour échanger un mot avec sa vendeuse et se rendit directement à son appartement, où elle donna à Valerius une serviette et un peignoir.

— Va prendre une douche. Je vais emprunter des vêtements à Marla.

— Non, merci. Je ne me vois pas porter des falbalas couleur pastel constellés de sequins.

— Je n'emprunterai pas les fringues de Marla, mais celles de Marlon, précisa Tabitha.

— Marlon ?

— Son double. Il ne se montre pas souvent, mais, au cas où, elle garde des vêtements masculins dans sa penderie.

— J'ai peur de ne pas saisir.

— Laisse tomber et va prendre ta douche.

Il se déshabilla et se retira dans la salle de bains. Quelques instants plus tard, il entendit la porte s'ouvrir et se crispa.

— Ce n'est que moi, dit Tabitha. J'ai trouvé un pantalon et une chemise noirs. Le pantalon est probablement trop large à la taille, mais la longueur ira. Quant à la chemise, je ne sais pas trop. Tu seras peut-être obligé de mettre l'un de mes tee-shirts.

— Merci, dit-il à la seconde où le rideau de douche coulissait, tiré par la main de Tabitha.

Elle le détailla de la tête aux pieds, puis se passa la langue sur les lèvres d'un air gourmand.

— Il n'y a pas de quoi, Val.

— Tu espionnes toujours aussi effrontément tes invités ?

— Jamais. Je voulais juste jeter un coup d'œil à ce que je vais consommer plus tard. Tu es le dernier homme sur cette terre auquel je

devrais avoir envie de faire l'amour, mais c'est plus fort que moi.

Valerius tendit la main pour lui toucher l'épaule.

— Tu existes vraiment... Parfois, je me dis que tout cela est trop beau pour être vrai.

Elle lui prit la main, la retourna et lui embrassa la paume.

— Allez, dépêche-toi. Le travail nous attend.

Le rideau retomba, la porte se referma, et Valerius eut tout à coup l'impression d'être plus seul qu'il ne l'avait jamais été. Il acheva de se laver en hâte, puis s'habilla et gagna le salon, où il trouva Tabitha assise dans un fauteuil, occupée à feuilleter un livre.

Elle ne l'avait pas entendu arriver, mais avait perçu sa présence. Elle leva les yeux vers lui. Il semblait parfaitement à l'aise, bien que les vêtements de Marlon ne correspondent ni à ses goûts ni à sa taille.

Elle remédia aux défauts les plus flagrants en quelques gestes : la chemise fut déboutonnée jusqu'au milieu de la poitrine, les manches roulées au-dessus du coude.

— Ce n'est pas ton style, mais c'est quand même mieux. Plus relax.

— Oui, quoique peu pratique.

Il montra le très long poignard à lame rétractable qu'il tenait à la main.

— D'ordinaire, je le place dans ma manche. Où le mettrai-je si je garde les manches roulées ?

Tabitha fixait le poignard.

— Superbe. Un travail d'orfèvre. Qui a fait ça ? Kell ?

Kell était un Chasseur de la Nuit installé à Dallas qui fabriquait la plupart des armes blanches qu'utilisaient ses confrères.

— Non. Kell refuse de vendre ses produits aux Romains.

— Pardon ?

— Il est originaire de Dacie, la Roumanie actuelle, et son peuple s'est battu contre Rome autrefois. Kell et ses frères ont été capturés et envoyés dans la capitale de l'Empire pour y être gladiateurs. Deux mille ans plus tard, Kell en veut encore à mort à ceux qui ont envahi son pays.

— Bon sang, mais c'est fou, tout ça ! Pourquoi Ach n'y met-il pas bon ordre ? Il n'a qu'à leur ordonner d'arrêter de te traiter comme un infâme rebut, à tous ces Chasseurs et autres idiots rancuniers !

— Je ne vois pas comment il pourrait les y contraindre.

— En leur fichant des coups sur la tête avec un marteau pour qu'un peu de plomb y entre ?

— Cela ne marcherait pas. Mes semblables et moi-même avons appris que le plus sage était de nous tenir à l'écart des autres

Chasseurs. Nous ne sommes guère nombreux. Mieux vaut ne pas chercher la bagarre.

— Oh, d'accord. Qu'ils restent dans leur coin. Bon, qu'est-ce que tu fais de ton poignard ?

— Je vais le laisser là, dit-il en montrant la commode. Je préfère être mal armé que mal habillé. Toutefois, j'ai quelques dagues et stylets dans mes poches et dans mes chaussures.

— Manches retroussées et pas de poignard, donc. Allez, en route.

Ils descendirent Bourbon Street en marchant prudemment au milieu de la rue : de la sorte, Valerius restait hors de portée des sacs d'eau croupie.

— Tu sais, Valerius, je me demande comment tu arrives à bosser correctement quand ton frère te balance des orages et du gel dessus et que les abrutis du quartier t'inondent de flotte puante.

— Peu après mon arrivée à La Nouvelle-Orléans, j'ai appris à éviter Bourbon Street. Je laisse à mes confrères le soin de patrouiller ici. Moi, je me cantonne aux quartiers où personne ne connaît Nick Gautier.

— Et Zarek ?

Valerius ne répondit rien. Ce fut donc en silence que Tabitha et lui s'engagèrent dans Dumaine Street.

Ils n'avaient encore fait que quelques pas lorsque Tabitha perçut son habituel signal d'alarme interne.

— Démons, chuchota-t-elle.

Valerius sortit immédiatement une dague de sa poche et se retourna, le nez en l'air, humant à pleines narines.

— Je ne sens rien, murmura-t-il.

— Ils sont là, pourtant. Mais je ne sais pas où.

Il y eut un sifflement, suivi d'un souffle de vent qui rase le sol, charriant l'écho d'un rire sarcastique étouffé. Puis une voix murmura :

— Tabitha...

La jeune femme frissonna d'effroi.

— Tabitha... Je suis venu pour toi, petite fille.

— Où êtes-vous ? Montrez-vous ! cria Valerius.

Personne ne répondit. Valerius prit Tabitha contre lui et l'enveloppa de ses bras.

— Tabitha ?

Cette fois, l'origine de la voix était décelable. Elle provenait de derrière eux. Ils pivotèrent sur leurs talons et découvrirent la créature qui avait parlé.

Ce n'était ni un humain ni un Démon mais un spectre, qui ouvrit la bouche, révélant un trou noir, sans laisser échapper un son. Puis la

silhouette aux contours incertains du fantôme se dissipa comme de la brume soufflée par le vent.

Quelque chose d'horriblement froid frôla la tête de Tabitha, qui eut l'impression que des doigts de glace pénétraient son cerveau et atteignaient son âme.

Elle se mit à trembler contre Valerius, mais ne cria ni ne s'enfuit. Elle conserva sa maîtrise de soi et demanda :

— Il est parti ?

— Je crois. Je ne le vois plus.

— Qu'était cette chose ?

— Je ne sais pas. As-tu reconnu la voix ?

— Non. Mais... Mon Dieu, écoute !

Un humain hurlait quelque part devant eux. Ils s'élancèrent, suivant les cris, qui provenaient d'une ruelle.

Ils arrivèrent trop tard. Un corps inanimé, celui d'un homme, gisait sur le bitume.

— N'approche pas, ordonna Valerius à Tabitha.

Elle ne discuta pas. Elle avait eu plus que son compte de cadavres sous les yeux.

Valerius se pencha sur l'homme, chercha son pouls, puis se redressa.

— Il est mort.

Tabitha se signa puis détourna le regard, qu'elle dirigea vers le mur de l'un des bâtiments qui bordaient la ruelle. Quelque chose était inscrit sur le crépi, en lettres rouges probablement tracées avec du sang.

— Mais c'est du grec ! s'écria-t-elle.

Elle pouvait parler cette langue, mais ni l'écrire ni la lire.

— Valerius, qu'est-ce que ça dit ?

— Un instant. Grands dieux ! « La mort attend ceux qui interviennent dans des événements qui ne les concernent pas. »

À peine Valerius eut-il achevé de déchiffrer le message que celui-ci s'effaça comme par enchantement.

— Que se passe-t-il ? souffla Tabitha, plus impressionnée par la blancheur de marbre du visage de Valerius que par la teneur du message.

— Je ne sais pas.

Il sortit son portable et appela Tate, le médecin légiste, un ami de longue date des Chasseurs de la Nuit, pour le prévenir qu'un meurtre avait été commis.

— Je suis étonnée que Tate accepte de te parler, remarqua Tabitha après que Valerius eut raccroché.

— Il ne m'aime guère, mais Acheron lui a fait la leçon, et depuis, il me tolère. Bon, filons. Mieux vaut que nous ne soyons plus là à l'arrivée de la police.

Ils se fondirent dans l'obscurité de la ruelle.

— Tu ne crois pas qu'il faudrait aussi avertir Ach ?

— Pour lui raconter quoi ? Nous ignorons ce qui est arrivé. Tout s'est passé trop vite pour qu'un Démon ait eu le temps de tuer ce malheureux et de voler son âme.

— Tu oublies le fantôme. Dans la minute qui a suivi sa disparition, cet homme s'est fait tuer. Et il y a le message en grec qui s'est effacé tout seul.

— Tabitha, ta sœur ou toi, avez-vous jeté un sort à quelqu'un pour l'empêcher de faire quelque chose ?

— Bien sûr que non !

— Mmm. En tout cas, cette personne qui est apparue sous la forme d'un spectre te connaît. Elle t'a appelée par ton prénom. Tant que nous n'aurons pas découvert de qui il s'agit, tu resteras sous ma protection. Je ne te quitterai pas des yeux.

Cette perspective n'était pas pour déplaire à Tabitha. D'autant que ce spectre lui avait fait froid dans le dos.

— Dis-moi, Val, est-ce que les Chasseurs ont un pouvoir contre les fantômes ?

— Pas le moindre. Pire, nous sommes vulnérables. Ils peuvent nous posséder.

— Attends une minute. Tu veux dire que, si cette affreuse chose volatile revenait, elle pourrait s'emparer de ton esprit ?

— Hélas, oui. Et de celui des autres Chasseurs. Que les dieux nous en préservent ! Il en va de la sécurité de toute la ville.

De toute la nuit, Tabitha ne parvint à se défaire d'un sentiment de malaise. Autour d'elle, l'atmosphère était chargée d'ondes négatives, et elle aurait donné n'importe quoi pour savoir ce qu'était cet esprit maléfique qui la traquait, ce qu'il cherchait, et pourquoi il le faisait.

Au cours de leur patrouille, Valerius et elle ne trouvèrent aucun Démon, et son compagnon resta muré dans un silence qui acheva d'inquiéter la jeune femme. Une heure avant l'aube, ils regagnèrent son appartement dans Bourbon Street.

Tabitha ouvrit sa porte, puis se rendit compte que Valerius n'entrait pas.

— Eh bien ?

— Tu as été très effrayée. Tu as besoin de calme et de sommeil.

Il suffit à Tabitha de scruter les yeux de Valerius pour comprendre qu'il ne se dérobait pas, mais qu'il se faisait vraiment du souci pour elle et avait à cœur qu'elle se repose.

— Je n'ai pas la moindre envie d'être seule, Val. Je préférerais que tu restes avec moi.

— Mais...

— Si tu ne veux pas faire l'amour, c'est OK. Je ne le prendrai pas comme une offense personnelle.

Il démentit aussitôt les paroles qu'elle venait de prononcer en l'embrassant fougueusement. Elle lui rendit son baiser avec ardeur et se plaqua contre lui, l'emprisonnant de ses bras et d'une jambe passée derrière la sienne. L'ayant ainsi immobilisé, elle le cloua contre le mur et, en dépit des mouvements restreints qu'elle pouvait exécuter, réussit à lui arracher sa chemise et à détacher la ceinture de son pantalon.

Lorsque, dans un pas de deux langoureux, elle l'entraîna à l'intérieur de l'appartement, il se laissa faire.

Elle ferma la porte et appela :

— Marla ?

Valerius se raidit, puis se détendit : mieux valait effectivement savoir si Marla se trouvait dans les parages plutôt que d'être pris au dépourvu.

N'obtenant pas de réponse, Tabitha poussa un soupir de satisfaction et prit Valerius par la main pour lui faire monter l'escalier. Une fois dans sa chambre, elle donna un double tour de clé.

Elle aurait dû se sentir mal à l'aise. Après tout, sa famille et ses amis détestaient tous cet homme. Et pourtant, elle éprouvait un bonheur intense. Pour Valerius, elle était prête à bousculer tous les interdits.

Amanda le lui ferait payer cher, et Kyrian ne lui pardonnerait jamais...

Son cœur était en total désaccord avec sa raison, et elle s'en fichait comme d'une guigne. Son général romain, elle le voulait comme jamais elle n'avait voulu personne.

Non, rien ne l'arrêterait, conclut-elle *in petto*, avant de forcer Valerius à s'allonger sur le lit.

Il était désorienté... et follement excité. Il n'avait pas l'habitude qu'une femme prenne l'initiative, mais il trouvait cette audace délicieuse. Tabitha continuait à le déshabiller, et il se laissait faire, ravi d'être devenu un homme-objet.

Comme par magie, elle s'était défaite de son tee-shirt et ondulait contre lui en sous-vêtements, écrins de dentelle qui ne rendaient que plus attirants ses appas. Il prit à deux mains les seins nichés dans leur délicate corbeille brodée. Ils étaient petits, ronds, et se moulaient à la perfection dans ses paumes.

Elle se dégagea, se remit debout et entreprit de retirer soutien-gorge et string avec des mouvements lascifs dont la sensualité embrasa Valerius. Le sommet de l'érotisme, songea-t-il, alors que Tabitha dégrafait son soutien-gorge tout en le regardant d'un air coquin. Elle libéra sa poitrine, jeta la pièce de lingerie sur le tapis et s'étira en arrière, faisant jaillir ses seins, pointes dressées, avant d'attraper entre deux doigts le string et de l'ôter sur un rythme lent, comme au son d'une musique envoûtante perçue d'elle seule.

Nue, elle se plaça devant Valerius, qui pressa son visage contre son ventre plat, chatouillant du bout de la langue le nombril en forme de minuscule coquillage avant d'oser s'aventurer vers la toison taillée en triangle bien net pour en humer le parfum musqué.

Il entendait les pulsations de son cœur dans ses tympanes. Jamais il n'avait battu aussi vite. Aucune bataille, aucun combat n'avait fait s'emballer son pouls de la sorte. La frénésie des sens qui le possédait le métamorphosait, lui, l'homme au sang-froid légendaire. Il devenait fébrile, ses pensées se brouillaient, il tremblait.

Tabitha avait su le faire sortir de la tanière d'indifférence glacée dans laquelle il s'était retiré des siècles plus tôt. Il lui en était tellement reconnaissant que, s'il avait eu une âme, il la lui aurait offerte.

Une question réussit néanmoins à se frayer un chemin à travers le

tourbillon d'émotions qui, jusque-là, lui avaient tenu lieu de pensées.

— Tabitha, pourquoi es-tu avec moi ?

— Parce que tu me plais infiniment.

— Pourquoi ?

— Tu es très séduisant et tu es gentil.

— Je ne suis pas gentil. Je suis la froideur incarnée.

— À mon avis, une chaleur torride t'a fait fondre, mon général, dit-elle d'un ton malicieux, les yeux posés sur son sexe dressé.

Par tous les dieux, cette jeune femme était magique. Elle savait désamorcer tout doute menaçant de gâcher l'instant présent. Elle le rassurait, l'apaisait. Était-ce le signe que le destin, enfin, renonçait à le torturer ?

Foin des interrogations et de la méfiance, se dit-il. Il allait jouer l'homme heureux et comblé, ce qui ne serait guère difficile car il se sentait heureux et comblé.

Il l'attira vers le lit, l'y allongea et s'étendit à côté d'elle. Désireux de se gorger de sa beauté avant d'aller plus loin, il suivit du bout des doigts les contours de ses épaules, dont la musculature longiligne évoquait celle d'une gymnaste, descendit le long de son flanc, s'attarda sur sa taille si fine qu'il aurait pu l'entourer de ses mains, sur ses hanches à l'arrondi généreux, ses cuisses fuselées. Puis, de la paume, fermant un instant les yeux, il se délecta du velouté de sa peau.

Cette cicatrice qui lui zébrait la joue n'enlevait rien à la perfection de son visage. Elle était comme une petite marque de fabrique, la preuve que Tabitha était unique. Valerius l'effleura du bout des lèvres, tendrement, puis chercha de nouveau la bouche de sa compagne et la dévora sans retenue.

Tabitha le touchait en retour, et ses caresses, bien qu'extrêmement audacieuses, ne le choquaient pas, mais, au contraire, l'exaltaient : entre eux, rien ne pouvait être laid ni choquant. Leurs corps, qui semblaient faits l'un pour l'autre, se comprenaient. Les demandes de l'un entraînaient les réponses de l'autre, en une parfaite symbiose.

Il bascula sur la jeune femme. Sa peau moite de transpiration glissait sur celle de Tabitha, qui exhalait un enivrant parfum de rose. Il embrassa la gorge offerte et entendit un roucoulement de plaisir. En appui sur les avant-bras et les genoux, il parsemait de baisers les seins gonflés de désir quand il sentit les jambes de Tabitha se nouer autour de ses reins. Puis elle se cambra vers lui, s'offrant, tentatrice délicieusement exigeante. Elle pressait son mont de Vénus contre son sexe gonflé, et il comprit qu'il ne résisterait pas longtemps. D'autant que la main de la jeune femme se refermait à présent sur sa verge

tendue à craquer et la guidait entre ses cuisses...

Il aurait aimé prolonger les préliminaires, mais il y renonça. Une autre fois, se promit-il. Dans une heure, dans deux, ou le lendemain, il prendrait son temps. Dans l'immédiat, il n'y tenait plus. Lui qui était d'ordinaire tellement maître de soi se découvrait aussi ardent et impulsif qu'un adolescent.

De la main, il se fraya un chemin dans le havre qui l'attendait, humide et palpitant.

Tabitha était prête. Pour lui. Haletante, agrippée à ses épaules, le ventre frémissant.

Il la pénétra et s'astreignit tout d'abord à de lents va-et-vient, mais elle l'obligea à accélérer la cadence, lui imposa un rythme qui devint vite frénétique et l'amena, le temps de quelques battements de cœur désordonnés, vers un paradis dont il ignorait tout jusqu'alors.

Il apprit que l'esprit pouvait se dissoudre dans un maelström de sensations, le corps n'être que le vecteur d'un plaisir tellement absolu que l'on en oubliait tout ce qui n'était pas l'autre. Il n'y avait plus ni passé ni avenir. Seul comptait l'instant présent, où tout irradiait de lumière.

Il s'entendit gémir puis crier. Un tremblement irréprensible l'agita de la tête aux pieds lorsque vint la jouissance. Dans ses bras, Tabitha geignait. Il sentit quelque chose de mouillé contre son cou. Des larmes. Elle pleurait, mais de bonheur.

L'apogée du plaisir atteint, il redescendit lentement sur terre, accomplissant ce voyage de retour vers la réalité en harmonie avec Tabitha. Leurs cœurs commencèrent à battre moins fort, leur souffle s'apaisa, mais ils restèrent enlacés, dans un silence plus éloquent que tous les mots.

Lorsque Valerius ferma les yeux et que sa respiration devint plus régulière, Tabitha se dégagea subrepticement de ses bras et se poussa vers le bord du lit. Il ne fallait pas le déranger. Qu'il dorme. Il en avait besoin. Elle aussi allait se reposer.

Elle ferma les yeux, et la magie des moments qu'elle venait de vivre s'effaça aussitôt, laissant place aux inquiétudes et aux mauvais pressentiments. Le souvenir du fantôme la tracassait. Ne fallait-il pas avertir Acheron ? Peut-être. Mais à cette heure-ci, lui aussi dormait. Plus tard, en fin d'après-midi, lorsque, comme Valerius, le chef des Chasseurs se réveillerait, il serait temps d'aviser.

Valerius... Il dormait chez elle, dans son lit, et elle en était heureuse. Et tant pis pour Amanda et Kyrian, qui considéreraient cela comme une trahison de sa part. Valerius était désormais son ancre

dans une existence aussi chaotique qu'un océan déchaîné. Il l'apaisait, avec son humour à froid, sa capacité d'encaisser les coups sans broncher. Un homme tel que lui, celui dont elle avait toujours rêvé, n'était donc pas un fantasme ?

Mais il n'était pas un homme ! Leur relation était vouée à l'échec. Il n'y aurait pas de projets à deux, pas de projection dans le futur, car l'improbable couple qu'ils formaient n'avait pas d'avenir.

Il fallait qu'elle considère Valerius comme un merveilleux ami et amant qui ne ferait que passer.

Lorsqu'elle finit par s'endormir, son sommeil fut peuplé de rêves tous plus angoissants les uns que les autres. Sa sœur et Kyrian appelaient à l'aide, Marissa sanglotait. Puis elle assista aux supplices endurés par Valerius, entendit les rires moqueurs qui répondaient à ses supplications pour qu'on lui laisse la vie sauve. Elle ressentit sa douleur, son incompréhension face à tant de cruauté barbare, son désarroi.

Ensuite, elle perçut sa soif de vengeance, ses cris de haine dont l'écho traversa les siècles.

Elle rouvrit les yeux à midi, le corps agité de tremblements tant ses rêves avaient été abominables. Elle n'avait dormi que quelques heures, mais l'idée de replonger dans cette inconscience grouillante de monstruosité lui faisait horreur.

— Tabitha ?

Elle regarda Valerius. Encore dans les limbes d'un sommeil réparateur, il cillait et réprimait un bâillement.

— Tu vas bien, Tabitha ?

Elle se pencha et lui embrassa l'épaule.

— Je n'arrive plus à dormir. Mais toi, reste au lit. Repose-toi. Je te verrai plus tard.

— Mais...

— Dors, bébé. Tout est OK.

Il hocha la tête, roula sur le côté et se rendormit.

Les voix de Marla et Franny montaient jusqu'à elle. Elles discutaient de l'inventaire qui devait être réalisé sans délai. Tabitha sortit du lit et se rendit dans son bureau après s'être habillée. Elle décrocha le téléphone et appela Otto : Valerius avait besoin de vêtements.

— Pourquoi n'est-il pas rentré à la maison avant l'aube ?

— Il ne serait pas arrivé à temps. Il allait faire jour.

— Oh, je vois. Je serai chez vous dans une heure.

— Otto, s'il vous plaît, apportez-lui quelque chose qu'il ait envie de porter, et non le genre de loques que Nick et vous adorez – vous

savez, ces fringues qui mettent Valerius hors de lui.

— Avec vous, on ne peut plus rigoler.

Tabitha poussa un soupir exaspéré en raccrochant, puis descendit à la boutique.

Otto arriva une heure plus tard, comme promis. Il posa un sac sur le comptoir sans faire de remarque. Lui-même portait un jean bien coupé et un pull noir assez élégant. Tabitha supposa que ses excentricités vestimentaires n'étaient destinées qu'à faire enrager Valerius. En l'absence de son patron, Otto devait s'habiller comme il l'aimait – c'est-à-dire, pour ce qu'elle en voyait à présent, avec goût.

Peu après le départ de son collègue, Nick Gautier franchit à son tour le seuil du magasin, un grand sourire sur les lèvres.

— Salut, Tabby, lança-t-il en retirant ses lunettes de soleil.

Il embrassa Tabitha sur les deux joues. Elle se raidit. Cela faisait longtemps que Nick n'avait pas eu un comportement aussi chaleureux avec elle. Son instinct lui disait qu'il y avait anguille sous roche.

— Pourquoi es-tu d'aussi bonne humeur ? Ça cache quelque chose.

— Mais qu'est-ce que tu vas chercher, Tabitha ? Tout va bien. Je te dois une fière chandelle, en tout cas.

— Hein ? Et pourquoi ?

— Ta copine, Simi, c'est vraiment quelque chose. J'ai hâte de la revoir. Tu n'aurais pas son numéro de téléphone perso, par hasard ? Je devais la retrouver à 18 heures, mais je risque d'être un peu en retard. Je voulais l'avertir et m'assurer qu'elle m'attendrait.

Tabitha porta la main à sa gorge, en proie à un début de panique. Non, ce n'était pas possible, Nick n'avait pas... ô Seigneur ! Il ne pouvait tout de même pas être aussi aveugle !

— Tu veux le numéro de... de Simi ?

— Oui. Elle a filé si vite hier soir que je n'ai pas eu le temps de le lui demander.

— Oh. Et pourquoi est-elle partie si vite ?

— Elle a dit que quelqu'un l'attendait et... Minute. Qu'est-ce qui ne va pas ? Il y a un truc que je devrais savoir, hein ? Elle est mariée ?

— Nick, je t'en prie, dis-moi que tu n'as rien fait d'autre avec Simi que lui tenir compagnie au *Sanctuaire*.

— Eh bien, elle avait envie de manger une bonne grillade, et les Katagarias les loupent tout le temps. Alors, je l'ai emmenée dans un resto où ils font de super steaks au barbecue.

— Et une fois que vous avez eu fini de manger, que s'est-il passé ? demanda Tabitha, rongée d'appréhension.

— Un gentleman ne révèle pas ce genre de secret.

Tabitha plaqua la main sur sa bouche pour retenir la nausée qui montait dans sa gorge. À sa mine défaite, Nick comprit qu'il y avait un problème.

— Hé, j'ai manqué un épisode, ou quoi ?

— Nick, Simi t'a-t-elle dit avec qui elle avait rendez-vous ?

— Non. J'ai supposé que c'était avec un pote.

— Seigneur, Nick, c'était bien davantage qu'un pote ! Écoute, voici le numéro de Simi : 555-562-1919, OK ?

— Mais c'est le numéro d'Acheron !

— Voilà. Tu y es.

— Ach... Ach... Acheron ? Acheron Parthenopaeus ? demanda Nick, les yeux écarquillés d'horreur.

— Oui.

Tabitha crut l'écuyer sur le point de défaillir.

— Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu ? gémit-il.

— Je pensais que tu la connaissais ! Que tu savais qui elle était ! Elle, elle te connaissait, alors...

— Bon sang, mais non, je ne l'avais jamais vue ! Enfin, pas sous cette apparence-là ! Je croyais qu'il s'agissait d'une autre Simi, pas de celle de... de...

Le jeune homme paraissait à deux doigts de sangloter.

— Ach va te tuer, lâcha Tabitha d'un ton morne.

— Pas si tu ne lui dis rien, Tabby !

— Je ne lui dirai rien. Mais Simi, c'est une autre histoire.

— Alors, je vais appeler Acheron et tout lui avouer. Il saura se montrer clément quand je...

— Nick, il te tuera. Tu m'entends ? Il te tuera. Il aime Simi. Il l'aime vraiment et il ne te pardonnera jamais d'avoir posé la main sur sa petite chérie.

Nick ne parvenait pas à croire à ce qu'il entendait. Acheron lui avait répété jusqu'à plus soif qu'il fallait qu'il se trouve une petite amie, n'est-ce pas ? Eh bien, il avait exaucé le vœu du chef des Chasseurs.

En séduisant sa bien-aimée. Ah, pour un coup de maître, c'en était un. Mais aussi, comment aurait-il pu imaginer ne fût-ce qu'une minute que Simi se baladerait sans Ach dans le Quartier français ?

Comment un tel désastre avait-il pu arriver ? Simi aurait pu lui apprendre qui elle était, tout de même, puisque, d'après Tabitha, elle, elle connaissait Nick Gautier, un idiot d'humain qui arborait toujours la même tête !

— Je n'ai pas d'autre issue : il faut que je déballe tout à Acheron. Je ne suis pas un lâche. Il y a eu méprise, et je suis innocent.

— Vas-y, mais avant, fais un détour par la cathédrale St. Louis et confesse-toi. Comme ça, ton âme sera toute propre quand tu monteras au Ciel.

Nick se signa. Il était blême.

Nom d'un chien, il aurait dû se douter que c'était trop beau pour durer. Avec Simi, il s'était amusé comme un fou et, depuis qu'elle l'avait quitté, il ne rêvait que de la revoir.

Tabitha disait vrai, sa dernière heure avait sonné.

Marla se manifesta à cet instant en clamant :

— Valerius est debout, Tabby. Il prend sa douche.

Nick crut que, décidément, ses oreilles lui jouaient des tours.

— Valerius ?

— Mmm mmm.

— Valerius comme... Valerius Magnus ?

— Mmm.

— Valerius tête de con ?

— Oui, et maintenant, la ferme !

— Qu'est-ce qu'il fiche ici, Tabitha ?

— Ça ne te regarde pas.

— Ma chère, je suis dans une merde noire, mais là, tu es en compétition avec moi. Si Amanda apprend ça, elle t'arrachera le cœur.

Tabitha s'approcha du jeune homme au point de le toucher et riva ses yeux aux siens.

— On est dans la même galère, Nick. Tu dis un mot à ma sœur, et j'appelle immédiatement Ach pour lui apprendre que tu as sauté sa chouchoute. Je ne te laisserai pas le temps de plaider l'innocence. Tu seras cuit en vingt secondes.

Nick leva les mains en signe de reddition.

— OK. Mais tu ferais mieux de virer ton Romain d'ici sans attendre la fonte des neiges.

Tabitha montra la porte de la main.

— Au revoir, monsieur Nick Gautier.

Il remit ses lunettes noires.

— À plus tard, mademoiselle Devereaux.

Dès que le jeune homme fut parti, Tabitha se frotta le visage à deux mains. Les ennuis lui tombaient dessus en cascade depuis qu'elle était levée, et la journée était loin d'être terminée. Que lui réservaient les heures à venir ?

Elle gravit en courant l'escalier et trouva Valerius sous la douche, comme Marla le lui avait annoncé. Elle ne le déranger pas, mais téléphona pour se faire livrer une pizza : Valerius avait certainement faim.

Il sortit de la salle de bains en parfaite synchronisation avec la livraison : Tabitha venait de déballer la pizza toute chaude et odorante sur la table de la cuisine.

— Il devrait exister un bouton pour arrêter une journée quand elle est pourrie et passer à la suivante, marmonna-t-elle alors que Valerius boutonnait sa chemise.

Il la regarda, étonné. Elle lui tournait le dos et prenait des assiettes dans un placard. Puis il sourit. Ce dos, ces hanches, il les revoyait dans le lit, nus, offerts, tellement sexy qu'il avait cru en perdre la tête. Ils étaient plus appétissants que la chose ronde et recouverte de tomates gluantes posée sur la table.

— Qu'est-ce que c'est ?

Tabitha se retourna.

— Quoi ? Ça ? Mais une pizza, évidemment.

— Quelle horreur !

— C'est italien ! Tu n'en as jamais mangé ?

— Non.

— Alors, assieds-toi et goûte. C'est un Italien qui s'appelle Bubba qui l'a faite. Je t'ouvre une bouteille de bon vin.

— Aucun Italien ne s'appelle Bubba.

— Bien sûr que si. Il y en a au moins un, et Bubba, c'est au moins aussi italien que Valerius.

Il ouvrit la bouche, prêt à la contredire, puis se ravisa. Il commençait à connaître Tabitha et savait combien il était difficile de la convaincre de quoi que ce soit quand elle était de mauvaise humeur.

— Boudes-tu parce que tu n'as pas assez dormi, ou parce que tu voudrais que je m'en aille ?

— Je n'ai pas assez dormi. Mange !

Sur cette injonction, elle sortit de la cuisine à grands pas. Il la suivit, l'attrapa par la taille, la souleva de terre et la ramena devant la table, où il la cala sur une chaise, lui bloquant les bras à deux mains.

— On recommence à zéro. Bonsoir, Tabitha, je vais bien. Et toi ?

— Tu me mets en rogne.

— Navré d'entendre cela. Je me suis réveillé et j'ai senti ton parfum sur ma peau, ce qui m'a mis d'excellente humeur. Je regretterais que tu gâches ce plaisant état d'esprit.

Ces mots firent fondre Tabitha. De surcroît, elle humait une odeur de savon qui lui donnait des idées. La peau fraîche de Valerius l'attirait comme un ours du miel. Elle allait le dévorer, là, sur la table, et se laisser dévorer en retour. De baisers.

— Tu es très doué, tu sais, remarqua-t-elle.

Elle souriait. Et son humeur s'éclaircissait.

— D'accord, je vais être gentille, ajouta-t-elle en attirant la tête de Valerius vers elle pour poser les lèvres sur les siennes.

La sonnerie du téléphone retentit fort mal à propos.

Jurant à voix basse, furieuse d'être interrompue en si bonne voie, elle alla décrocher l'appareil.

C'était Amanda, qui recommença à délirer sur ses rêves prémonitoires. Au moins, songea Tabitha, qui n'écoutait qu'à moitié, sa sœur, pour l'instant, ne parlait pas de Valerius, lequel fixait la pizza comme s'il s'était agi d'un ovni.

— Quoi, Amanda ? Je n'ai pas bien suivi, là.

— Je disais que j'avais peur, Tabby. Très peur. Pendant que je faisais la sieste, j'ai rêvé que Kyrian et moi étions tués par Desiderius.

Jamais elle n'avait entendu sa sœur exprimer une telle peur, songea Tabitha en raccrochant, épouvantée. Et elle savait d'expérience qu'on pouvait se fier aux dons de voyance d'Amanda. Si sa sœur avait vu sa propre mort... Seigneur !

Sans hésiter, elle appela Acheron.

— Ach, bonsoir, dit-elle, tout en remarquant que Valerius détournait son attention de la pizza pour la reporter sur elle. J'ai un problème. Amanda vient de me téléphoner pour me dire qu'elle avait rêvé que Kyrian et elle se faisaient tuer et...

— Quoi ? demanda Acheron.

Tabitha sursauta. Le chef des Chasseurs se tenait à côté d'elle. Bon sang ! Il était vraiment effrayant, parfois.

Elle coupa la communication et rapporta à Acheron les propos de sa sœur, puis lui parla du fantôme de la veille. Enfin, elle lui demanda si lui aussi voyait Amanda mourir.

Acheron se concentra sur Amanda et Kyrian. De la brume les masquait. Il ne distinguait rien, n'entendait rien. Et il était responsable de cet état de choses : chaque fois qu'il devenait proche de quelqu'un, le futur se brouillait. Il n'avait plus aucune vision de la destinée de ceux auxquels il s'attachait.

— Acheron, dis-moi quelque chose, supplia Tabitha.

Il sentait la panique la gagner. Mais elle cherchait auprès de lui un réconfort qu'il était incapable de lui prodiguer.

— Il était écrit que ta sœur serait heureuse, Tabby.

Acheron se rendit compte qu'il avait employé l'imparfait. Cela le bouleversa. Que comprendre ? Une modification s'était produite dans le destin d'Amanda, laquelle l'avait perçue sans pouvoir l'analyser clairement pour autant. Les pouvoirs de la jeune femme avaient toujours impressionné Acheron. Elle ne se trompait jamais et, si elle avait vu sa mort, elle était dans le vrai. Il fallait maintenant découvrir ce qui avait changé, et pourquoi. Ensuite, il devrait intervenir pour remettre les choses en place et éviter une tragédie.

Il ferma les yeux et se concentra sur les esprits des humains. Que s'était-il passé qui avait affecté le destin d'Amanda ?

Il ne trouva rien.

Un mouvement derrière lui l'alerta. Valerius s'était approché.

Acheron se déplaça et lui fit face. Il ne voulait pas offrir son dos au Romain.

— Tabby, raconte-moi en détail ce qui est arrivé la nuit dernière.

La jeune femme s'exécuta. Valerius donna quelques précisions, puis tous deux se turent.

— Urian ! appela Acheron.

Il avait besoin du concours de son espion chez les Spathis.

— Qui est Urian ? s'enquit Tabitha.

À cette seconde, un bel homme blond à l'imposante stature, entièrement vêtu de noir, se matérialisa dans la cuisine.

— N'emploie pas ce ton-là avec moi, Ach ! gronda-t-il en fixant le chef des Chasseurs de ses yeux bleus assombris par la colère. Peu m'importe que tu sois ce que tu es : je n'aime pas qu'on s'adresse à moi de cette façon !

— Que ça te plaise ou pas, je m'en moque. J'ai besoin de savoir ce que préparent les Démons spathis. Est-ce que Desiderius est de nouveau sur le pied de guerre ?

— Il est mort ! intervint Tabitha. Kyrian l'a tué.

— Ouais, et moi, je suis Mickey Mouse, rétorqua Urian en ricanant. Tu as vu mes grandes oreilles ? Apprends, petite humaine, que l'on ne peut pas tuer un Spathi. Au mieux, on le met hors circuit pendant un moment.

— C'est de la foutaise !

— Non, Tabby, corrigea Acheron gentiment. L'essence de Desiderius a été détruite, mais si l'un de ses frères ou de ses enfants a voulu le ressusciter, il a pu le faire. Ce n'est pas facile à réaliser, mais c'est possible.

— Pourquoi ne l'avoir jamais dit ? lança Tabitha, éberluée, au chef des Chasseurs.

— Parce que j'espérais que cela n'arriverait pas.

— Tu... espérais ? Je t'en prie, dis-moi que tu n'as pas tablé sur un simple espoir pour préserver la vie de ma sœur et de Kyrian !

Acheron resta muet.

Accablée, Tabitha comprit alors : la nuit où elle avait rencontré Valerius, c'étaient des Démons spathis aux ordres de Desiderius qu'elle avait combattus.

Comme elle exprimait ses pensées à haute voix, Urian déclara :

— Petite, tu as dû affronter des néophytes, parce que des Spathis confirmés ne t'auraient pas laissé la moindre chance.

L'arrogance du blond irritait Tabitha au plus haut point.

— Dites-moi, comment se fait-il que vous en sachiez autant sur ces monstres ?

— J'étais l'un d'eux, répondit sobrement Urian.

Folle de rage, Tabitha voulut se jeter sur lui. Acheron la retint, sous le regard ironique d'Urian.

— Arrête, Tabby, ordonna le chef des Chasseurs. Urian est de notre côté, désormais. Et il a payé cher son changement d'allégeance, crois-moi.

— D'accord, mais tout de même... Comment as-tu osé introduire un Démon dans ma maison après ce que les siens ont fait à ma famille et à moi ?

— Je ne suis plus un Démon, petite, objecta Urian. Si j'en étais un...

— Vous seriez déjà mort, coupa Valerius. Par ma main.

— L'insolence de tes Chasseurs est sans limite, Ach. Tu devrais consacrer un peu plus de temps à leur éducation.

Le chef des Chasseurs ne se donna pas la peine de relever. À la place, il ordonna à Urian :

— Je veux que tu ailles te renseigner. Parmi les Spathis, en est-il encore un qui te soit loyal ?

— Un ou deux, peut-être. Mais cela ne changera rien : si Desiderius s'est réincarné et a entrepris quelque chose, il ira jusqu'au bout. Alors, nous ne pourrons compter que sur l'intervention des dieux pour sauver La Nouvelle-Orléans et lui éviter de devenir un champ de désolation.

— Mais qui voudrait faire revenir ce monstre ? demanda Tabitha.

— Ses enfants, répondirent Acheron et Urian en chœur.

Tabitha ne parvenait pas à y croire. Elle s'y résigna cependant lorsqu'elle vit l'expression d'Urian changer. L'ex-Démon semblait vraiment touché par la menace que représentait Desiderius. Lorsqu'il reprit la parole, son intonation ne recelait plus la moindre note d'arrogance.

— Je puis vous dire qu'il est difficile de trahir un père qui vous a sauvé de la plus horrible des morts à vingt-sept ans.

Il parlait en connaissance de cause, c'était évident, songea Tabitha.

— Avant cela, avez-vous été loyal envers votre père ? lui demanda-t-elle.

— Oui, jusqu'au jour où il m'a tué et m'a enlevé ce que j'avais de plus cher au monde. La loyauté que je lui vouais a alors volé en éclats. Acheron, je vais voir ce que je peux apprendre.

Il y eut un éclair orange, et Urian disparut. Mais Tabitha avait l'impression que les ondes négatives de l'ex-Démon n'avaient pas quitté la cuisine.

— Grands dieux, Urian et son goût pour le spectaculaire... dit Achéron en secouant la tête. Il faut que je lui rappelle de ne pas utiliser d'effets pyrotechniques quand il arrive ou qu'il s'en va. Ça m'énerve.

— Cet homme est en colère.

— Ça, c'est indéniable. À sa décharge, il faut dire qu'il a toutes les raisons de l'être. Bon. Pendant qu'Urian tente d'en apprendre plus, j'ai besoin que vous restiez ensemble, Valerius et toi, Tabby. Et que vous vous protégiez mutuellement. Desiderius est le fils de Dionysos, lequel est encore en pétard à cause de ce qui s'est passé à La Nouvelle-Orléans pendant le carnaval, il y a trois ans. Je ne le crois pas assez stupide pour aider Desiderius, mais son fumier de fils a encore bien des pouvoirs qui peuvent se révéler mortels, comme tu dois t'en souvenir, Tabby.

— Oh, pour ça, oui, je m'en souviens. Il a mis mes amis en pièces et m'a blessée.

— Valerius, écoute-moi bien : Desiderius peut manipuler les gens à sa guise, les posséder. Ça ne marchera pas avec Tabby, qui a la tête trop dure, mais garde un œil sur Marla. Elle est vulnérable. Quant à Otto, il devrait être imperméable à l'influence de Desiderius, mais sois quand même vigilant. Quant au reste de ton personnel, il serait peut-être sage que tu le mettes momentanément en congé.

L'expression de Valerius disait clairement qu'il aurait préféré être écorché vif plutôt que de se passer de ses employés de maison.

— Je suis parfaitement capable de les contrôler, Achéron.

— Crois-tu ? Il te faut dormir. L'un de tes serviteurs pourrait forcer la porte de ta chambre pendant ton sommeil et te tuer. Je ne pense pas qu'un seul d'entre eux t'aime assez pour rejeter la volonté de Desiderius comme l'a fait la cuisinière de Kyrian. Réfléchis à cela. Maintenant, il faut que j'informe Janice et Jean-Luc de ce qu'il se passe. Tabitha, fais ta valise. Tu vas habiter quelque temps chez Valerius.

— Et ma boutique ?

— Marla peut s'en occuper.

— Oui, peut-être, mais...

— Ne discute pas, Tabby. Desiderius est un être à la puissance effarante et il t'en veut, ainsi qu'à ta sœur et à Kyrian. Il n'a pas l'intention de jouer au chat et à la souris avec vous, cette fois-ci. Il compte bien vous tuer.

Tabitha comprit qu'il ne servait à rien de discuter. En outre, Achéron avait raison. Elle devait lui obéir.

— Très bien, concéda-t-elle.

— Général, il ne te reste plus qu'à exécuter mes ordres, dit Acheron à Valerius.

Ce dernier, l'air goguenard, lui adressa un salut militaire à la romaine, le bras tendu, puis Acheron disparut.

Valerius marcha alors droit vers le buffet, prit le cadre contenant la photo de mariage d'Amanda et arracha le visage de Russell Crowe qui masquait celui de Kyrian.

— Bons dieux ! rugit-il. J'aurais dû m'en douter lorsque tu as dit que son nom était Amanda !

— Oui, et le mien, c'est Tabitha. Quelle différence cela fait-il ?

Valerius pivota sur ses talons et monta dans la chambre en grommelant quelques mots inintelligibles. Le claquement de la porte fit sursauter Tabitha.

— C'est ça, fais l'enfant, Valerius Magnus. Je m'en fiche.

Assis au bord du lit, Valerius réfléchissait : qui était vraiment Tabitha ? La sœur jumelle de la femme de Kyrian, c'était indubitable. Comme il était indubitable qu'elle lui avait sauvé la vie.

Dire qu'il avait passé les vingt derniers siècles à éviter Kyrian afin de ne pas le torturer mentalement ! Sa famille avait fait trop de mal au Grec pour que celui-ci puisse oublier un jour les Magnus.

Le grand-père de Valerius avait séduit l'épouse de Kyrian, Theone, et s'était servi d'elle pour attirer Kyrian dans un piège. Lui, le grand guerrier, le héros, n'avait pas succombé sur le champ de bataille mais était tombé dans un traquenard. Dans sa propre maison. Et la responsable de son malheur était sa femme adorée, qui s'était vendue au pire ennemi de son époux.

La gorge de Valerius se noua lorsqu'il se rappela les semaines de tortures infligées au Grec par son père et son grand-père. Ils voulaient lui arracher des informations, mais aussi s'amuser. Valerius entendait encore les hurlements de Kyrian.

Le souvenir du corps martyrisé et couvert de sang de Kyrian hantait Valerius. Son grand-père avait ri lorsque le général grec était enfin mort, crucifié.

« Tu aurais dû voir sa tête quand sa femme s'est jetée dans mes bras juste devant lui ! avait-il dit à son fils, le père de Valerius. Cette catin geignait de plaisir, livide de recevoir mes coups de boutoir, sous les yeux de son mari impuissant. Dommage qu'il soit mort si vite. Il aurait apprécié la façon dont je me suis débarrassé d'elle. »

Jamais Valerius n'avait compris les raisons de cette cruauté. Vaincre un ennemi était une chose, forniquer avec sa femme en sa présence en était une autre.

Sa femme...

Cette nuit même, Valerius avait fait l'amour à la sœur jumelle de l'épouse du Grec. Ironie de l'histoire, qui se reproduisait.

Acheron savait tout cela et ne lui en avait rien dit. C'était incompréhensible. L'Atlante venait même d'ordonner à Valerius de rester avec la belle-sœur de Kyrian. Or il n'ignorait rien des dégâts qui se produiraient dès que le Grec découvrirait le pot aux roses.

Selena aussi le détestait. Elle lui vouait même une telle haine qu'il n'eût pas été étonnant qu'elle se montre encore plus féroce envers lui que le Grec, songea Valerius.

Pour couronner le tout, Tabitha recherchait sa compagnie alors qu'elle pouvait préjuger de la réaction de son beau-frère s'il apprenait sa conduite.

Décidément, rien n'avait de sens dans cette histoire. Il y avait de quoi y perdre son latin...

L'irruption de Tabitha dans la chambre l'arracha à ses réflexions. Sans lui adresser un mot, la jeune femme se dirigea vers un placard, d'où elle sortit une valise, qu'elle commença à remplir... d'armes.

— Mais qu'est-ce que tu fais, Tabitha ?

— Ce qu'a demandé Ach. Je prépare mes affaires pour aller chez toi.

— Pourquoi n'irais-tu pas plutôt chez Kyrian et Amanda ?

— Parce que je fais confiance à Ach. S'il estime que je dois rester avec toi, c'est ce que je vais faire.

— Tu vas me cracher dessus ?

La question à peine posée, il la regretta.

— Pardon ? fit Tabitha, manifestement déconcertée.

— Eh bien... C'est ainsi que réagit ta sœur Selena chaque fois qu'elle me voit, alors je me demandais s'il ne serait pas sage que je me tienne à bonne distance de toi comme je le fais avec elle.

Tabitha faillit rire, mais reprit son sérieux quand elle se rendit compte que Valerius ne plaisantait pas.

— Je ne ferai pas ça, grosse bête. Mais il y a certaines choses que tu dois savoir. Premièrement, je ne supporte pas qu'on m'enquiquine. Deuxièmement, quand ça ne va pas, je balance tout sur le tapis et on règle le problème.

— J'avais remarqué.

— Troisièmement, j'ai un don : l'empathie. Tu peux rester là aussi longtemps que ça te chante avec ton air nonchalant, à la fin de la journée, je finirai par percevoir ce que tu ressens. Alors, inutile de jouer les types froids et secrets, parce que ça m'énerve.

— Tu as le don de l'empathie ?

— Oui. Je me suis rendu compte, même si tu n'en laissais rien paraître, que la présence d'Ach dans la cuisine te faisait souffrir, et ta rage à la seconde où tu as dévoilé le visage de Kyrian sur la photo ne m'a pas échappé. Ma mère dit souvent que l'eau qui dort en surface est un vrai tourbillon dans les profondeurs. Les seules fois où tu as montré tes émotions, c'est cette nuit, quand nous avons fait l'amour et, tout à l'heure, lorsque tu es monté dans la chambre et que tu as claqué la porte.

Valerius se détourna, visiblement déterminé à ne plus rien entendre de cette analyse de sa personnalité à laquelle Tabitha se livrait.

— Val, regarde-moi ! Discutons.

— Je ne te comprends pas, Tabitha. Je n'ai pas l'habitude que l'on me témoigne de l'affection. Surtout quand la personne qui tient à moi a toutes les raisons de me haïr.

— Pourquoi diable te haïrais-je ?

— Ma famille a martyrisé ton beau-frère.

— Et mon oncle Sally était un rapace de prêteur sur gages qui est mort d'une balle que lui a expédiée en pleine rue l'un de ses débiteurs. Chaque famille a sa brebis galeuse. Tu n'es pour rien dans ce qui est arrivé à Kyrian. Ce n'est pas toi qui l'as tué, n'est-ce pas ?

— Non. À sa mort, je n'étais qu'un enfant.

— Alors, où est le problème ?

Tabitha était un être déraisonnable, mais parfois, elle avait d'étonnants éclairs de logique, se dit Valerius.

— Eh bien, tous les gens que j'ai rencontrés dans cette ville et qui connaissent Kyrian m'ont haï à la seconde où ils m'ont vu. J'ai supposé que tu réagirais comme eux.

— Même si je le trouve casse-pieds, j'aime Kyrian, Valerius, mais je pense qu'il devrait faire une croix sur le passé... Flûte, l'expression est mal choisie, mais bon, tu comprends ce que je veux dire.

L'incrédulité rendait Valerius muet : comment pouvait-elle se montrer si indulgente ?

Elle passa les bras autour de son cou et lui donna une franche accolade qui le revigora aussitôt.

— Je sais bien que je ne pourrai pas te garder, Valerius Magnus. Mais nous formons un chouette tandem, hein ? Nous sommes des amis et des alliés.

À son tour, il l'enveloppa de ses bras, mais l'étreignit tendrement tout en laissant le miel des mots qu'elle venait de prononcer couler dans son esprit.

— Nous avons des choses à faire, ce soir, dit-elle après un silence

en reculant.

— Exact.

— Très bien. Dans ce cas, allons-y.

La crainte de devoir affronter une litanie de questions de la part de Tia, si elle allait chercher sa voiture garée chez elle, poussa Tabitha à appeler un taxi, qui les conduisit, Valerius et elle, chez ce dernier.

À leur arrivée, Otto était déjà parti, mais Gilbert, fidèle au poste, les attendait sur le seuil. Il les accueillit avec style, c'est-à-dire raideur et componction.

— Ravie de vous revoir, Gil, lui lança Tabitha alors que Valerius tendait sa valise au majordome. Vous vous tenez parfaitement droit. C'est bien.

Perplexe, Gilbert lui décocha un regard empreint d'incompréhension, mais Valerius sourit sous cape.

— Gilbert, Mlle Devereaux va rester quelque temps ici. Pourriez-vous demander à Margaret de lui préparer une chambre ?

— Oui, monsieur.

— Bien. Dès qu'elle aura terminé, faites-lui savoir que j'aimerais la mettre en congé pendant une durée indéterminée. Cela vaut aussi pour vous. Tout le personnel aura droit à des vacances payées. Considérez cela comme une prime de Noël anticipée. Laissez un numéro de téléphone sur mon bureau, que je sache où vous joindre lorsque je souhaiterai que vous repreniez le travail.

— Comme il plaira à monsieur.

Tabitha sentait la tristesse de Valerius. Il aimait bien son majordome, c'était évident, et regrettait de devoir se séparer de lui.

— Où vas-tu ? lui demanda-t-elle alors qu'il commençait à gravir le grand escalier d'acajou.

— Chercher des armes. Veux-tu m'accompagner ?

— Oh, oui ! J'ai toujours adoré les types qui avaient un gros arsenal, fit-elle en appuyant sa réflexion d'un clin d'œil égrillard. Montre-moi le tien, bébé.

Elle avait fait un effort pour le détendre, mais doutait d'avoir atteint son but. Elle le suivit jusque dans une pièce au fond du couloir.

Il ouvrit la porte, et Tabitha découvrit une salle de sport, équipée de tout le matériel requis pour l'entraînement et la gymnastique. Un mannequin à l'épais rembourrage se dressait à côté d'un punching-ball. Il remplissait manifestement le même office, car il semblait avoir pris une avalanche de coups. Il était habillé d'une chemise hawaïenne.

— Il représente quelqu'un de ta connaissance, j'imagine ?

— J'invoque le cinquième amendement.

— Le droit au silence pour ne pas te nuire, hein ? Petit malin. Je parie qu’Otto ne participe pas à tes séances d’entraînement.

Valerius montra le mannequin.

— Si, d’une certaine façon.

Il alla ouvrir un cabinet, et Tabitha découvrit un stock d’armes auquel le Bureau de contrôle des armes à feu eût sans nul doute trouvé à redire.

— Tu as un lanceur de grenades !

— Ebay. On trouve de tout, sur ce site.

— Il semblerait bien que oui. Quand on a tout ça, on n’a pas besoin de Kell.

Valerius choisit parmi son arsenal un long, effilé et redoutable poignard dans son fourreau.

— Y a-t-il quelque chose ici qui ferait plaisir à madame ?

— Cette arbalète, peut-être... J’ai dû regarder trop d’épisodes de *Buffy contre les vampires*. Je suis une adepte de l’arbalète.

Valerius s’était reculé d’un pas et observait Tabitha qui, méticuleusement et sans se presser, faisait son choix en vraie professionnelle. Cela lui plaisait qu’une femme sache assurer sa propre protection. En fait, cela lui plaisait tellement qu’il en était excité. S’il n’avait pas fait appel à tout son sang-froid, il l’aurait prise là, tout de suite, debout au milieu des armes.

La jeune femme se retourna et capta le regard brillant de concupiscence de Valerius. Devinant ses pensées, elle sourit.

— Prends ça, dit-elle en lui tendant un stylet d’acier luisant.

Il le glissait dans sa poche quand Gilbert apparut.

— Mademoiselle Devereaux ? lança-t-il depuis le seuil.

— Oui ?

— Votre chambre est prête.

— Très bien, dit Valerius. Tabitha, va t’assurer que tout est conforme à tes souhaits avant que Gilbert donne congé au personnel.

Tabitha accueillit la proposition avec soulagement. Elle avait besoin de respirer. Si elle restait une minute de plus dans cette pièce avec Valerius, ils allaient finir nus sur le parquet.

Elle suivit Gilbert, qui la conduisit dans l’aile opposée. Il s’arrêta devant une porte à double battant, l’ouvrit puis s’effaça.

Tabitha pénétra dans une pièce dont la splendeur la laissa sans voix. Une chambre digne d’un palace, voilà ce que Valerius lui offrait. Mais venant d’un seigneur comme lui, comment eût-il pu en aller autrement ?

Les teintes dominantes étaient le bleu marine et le doré. Sur le lit, une couette rebondie dans sa housse bleue était déjà ouverte. Il ne lui

restait plus qu'à se glisser dessous.

Gilbert s'approcha d'un Interphone posé sur la table de nuit, puis secoua la tête.

— Je suppose qu'il est inutile que je vous montre sur quel bouton appuyer puisqu'il n'y aura personne pour répondre à vos appels, mademoiselle.

— Vous n'avez pas envie de partir, n'est-ce pas ?

— Il y a si longtemps que je suis au service de monsieur...

— Êtes-vous écuyer, Gilbert ?

— Non. Pour les écuyers, je n'existe même pas. C'est d'ailleurs pour me protéger que monsieur change si souvent d'écuyer. Il m'a pris sous son aile quand j'avais quinze ans, à Londres. Personne à part lui n'accepterait de me garder.

Quelle réponse étrange, songea Tabitha.

— Pourquoi le Conseil n'a-t-il pas fait de vous un écuyer ?

— Ses membres ont opposé un refus à Lord Valerius lorsque celui-ci a fait cette requête.

— Pourquoi ?

Le Conseil avait accepté Nick Gautier à la demande de Kyrian et, pourtant, le passé du jeune homme n'était guère reluisant.

— Je crains que le Conseil ne se soucie comme d'une guigne des souhaits de Lord Valerius.

Les membres du Conseil. Pff... Tabitha détestait les gens qui s'arrogeaient le droit de juger autrui.

— Ne vous inquiétez pas, Gilbert. Je veillerai sur Valerius en votre absence, je vous le promets. Ça vous va ?

— Cela me va, répondit Gilbert en souriant.

Puis il s'inclina et se retira.

Tabitha alla chercher sa valise, mais la trouva vide. Elle s'aperçut alors que ses vêtements avaient été suspendus dans l'armoire et ses petits effets soigneusement rangés dans les tiroirs de la commode. Génial. Quelle femme n'aurait pas été ravie d'être traitée de la sorte ?

Elle sortit du tiroir ses propres armes, dont ses préférées, des couteaux rétractables qu'elle collait à ses poignets avec du Velcro. Il lui suffisait de tirer un peu fort pour les détacher et les faire glisser dans sa main, tout en veillant à ne pas s'entailler la paume.

Un stylet dans sa botte, un autre couteau dans la poche arrière de son jean, et elle fut parée. Évidemment, le port de la plupart de ces armes blanches était illégal, mais elle avait assez d'amis parmi les policiers pour passer au travers d'une lourde amende si d'aventure elle se faisait prendre.

Elle enfila une chemise à manches longues pour dissimuler ses

poignets lorsqu'on frappa à la porte.

Valerius était là, prêt à partir en patrouille. Il sortait visiblement de la douche. Sa chevelure mouillée était plaquée en arrière, ce qui mettait en valeur la délicate ciselure de ses traits.

Elle résista à l'envie de se nicher dans ses bras. Il l'attirait tellement ! Surtout quand, comme maintenant, un léger sourire se dessinait sur ses lèvres.

— Y allons-nous, Madame Trompe-la-mort ? Tes Démons t'attendent.

Ils descendirent l'escalier ensemble. Otto les attendait en bas des marches. Quand était-il arrivé ? Sans doute lorsqu'ils étaient dans la salle de sport.

— La Nouvelle-Orléans est en état d'alerte, annonça-t-il. Tous les écuyers, excepté les Blood Rites, sont en train d'être évacués. Acheron a appelé en renfort des Chasseurs du Mississippi. Étais-tu au courant de ça, Valerius ?

— Non.

— Les Addams s'en vont aussi ? s'enquit Tabitha.

— Oui. Même Tad. Il a été temporairement placé au service du Chasseur chargé de Milwaukee. Il sera rappelé à la fin des hostilités.

L'angoisse latente qui la tenaillait soudain décuplée, Tabitha sortit son portable et appela Amanda. À son grand soulagement, sa sœur décrocha tout de suite.

— Oui, je suis au courant, pour l'alerte, Tabitha. Acheron nous a amené Kassim, un Chasseur.

— Comment se fait-il qu'il n'ait pas préféré vous évacuer ?

— Parce que, d'après Ach, les Démons nous suivraient à la trace où que nous allions. Il pense qu'il est préférable que nous nous battions en terrain connu, c'est-à-dire chez nous. Ne t'en fais pas, Tabby. Avec Ach et Kassim à la maison, je me sens en sécurité.

— Je sais bien qu'Ach ne laissera personne vous attaquer, Kyrian, Marissa et toi. À plus tard, frangine. Je t'aime.

— Je t'aime aussi. *Ciao*.

Tabitha raccrocha et se rendit compte qu'elle était toujours aussi nerveuse.

— Je veillerai à ce que tout soit sécurisé chez Kyrian et Amanda, dit Otto.

Valerius approuva d'un vigoureux hochement de tête.

Dès que l'écuyer fut parti, Tabitha demanda à Valerius s'il connaissait un Chasseur du nom de Kassim.

— J'ai entendu parler de lui.

— Mais encore ?

— Au Moyen Âge, c'était un prince africain. Il était basé à Jackson, dans le Mississippi, jusqu'à ce qu'Acheron le mute à Alexandria, il y a quelques années. Pourquoi cette question ?

— Ach l'a placé chez Amanda. Bon, on y va ?

— Oui. Mais avant, Tabitha, je tiens à ce que tu saches une chose : qui que soient ceux qui vous traquent, toi et les tiens, nous les vaincrons, ne t'en fais pas.

— Tu protégerais donc ton ennemi mortel ?

— Je protégerai ceux que tu aimes, oui.

Valerius n'avait aucune raison de s'impliquer de la sorte, songea Tabitha avec émotion. Kyrian n'aurait jamais fait preuve de tant d'esprit chevaleresque. À la place de Valerius, il serait monté dans sa chambre et s'y serait enfermé à double tour jusqu'à ce que les belligérants en aient décousu et aient péri jusqu'au dernier.

La générosité et l'abnégation de Valerius la bouleversaient. Elle aurait aimé qu'il agisse comme Kyrian et se retire dans sa chambre... où elle serait allée le rejoindre pour faire l'amour.

Elle s'obligea à chasser ce délicieux fantasme et ouvrit la porte.

Otto, qui marchait vers sa voiture, fit demi-tour et revint vers eux. Tabitha remarqua qu'il portait les mêmes vêtements que cet après-midi-là, quand il était venu à sa boutique. N'ayant pas rendossé sa ridicule tenue d'adolescent attardé, il avait tout d'un adulte normal.

— J'ai oublié quelque chose, dit-il en tendant à Valerius ce qui semblait être un transmetteur miniaturisé. C'est juste au cas où. Le Conseil veut connaître en permanence l'endroit où se trouvent tous les intervenants, afin d'être en mesure d'aller les secourir s'il y a un pépin. Tenez, Tabitha, j'en ai un pour vous aussi. Ceci étant, soyez prudents. Talon se trouvera dans le secteur de Jackson Square avec Kyrian et Julien. Leur périmètre d'action s'étendra jusqu'au *Sanctuaire*, Chartres Street et le French Market. Si je peux vous donner un conseil, allez patrouiller dans un autre coin.

— Nous resterons autour de Bourbon, Toulouse, St. Louis, Bienville et Dauphine, répondit Tabitha.

Valerius tressaillit en entendant mentionner Bourbon Street mais ne dit rien.

— Ach s'occupe des cimetières, poursuivit Otto, Janice de Canal Street, de Harrods et du quartier des entrepôts. Jean-Luc sera dans Garden District, Ulric dans Business District et Zoé à Tulane. Quant à Kassim, il a été affecté à la garde exclusive d'Amanda et Larissa. Si l'une des deux s'avise de quitter la maison à son insu, Acheron lui a promis une punition radicale : il sera grillé.

— Qui est Ulric ? s'enquit Tabitha.

— Le Chasseur de Biloxi qui est arrivé il y a une heure et demie. Il est blond, alors méfiez-vous. Ne le liquidez pas par mégarde.

— Ce n'est pas ma faute s'ils ressemblent à des Démons, ces Chasseurs blonds avec leurs crocs !

— Tabitha, je ne ressemble pas à un Démon, et pourtant, tu m'as poignardé, remarqua Valerius.

Cette repartie amusa visiblement Otto.

— Tu avais la dégaine d'un avocat, alors je me suis dit que j'avais l'obligation morale de te tuer, rétorqua Tabitha en riant. Otto, combien d'écuyers reste-t-il en ville ?

— Seulement Nick, Kyl et moi.

— Et les Garous ?

— Ils se sont enfermés dans *Le Sanctuaire* pour protéger leurs petits et leurs compagnes.

— Même Vane et Bride ?

— Oui.

— Alors, aucun Garou ne nous aidera ?

— Non. Ils considèrent que tout ça, c'est un règlement de comptes qui ne concerne que les humains, pas eux.

— Merde, je n'arrive pas à le croire !

— C'est parce que vous ignorez à peu près tout des animaux, rétorqua Otto. Quoi qu'il en soit, Talon garde un œil sur le club. Les Apollites et les Démons savent parfaitement qu'une fois à l'intérieur, personne, pas même Acheron, ne peut les toucher.

— Ach n'a pas besoin de les toucher pour les tuer.

Valerius et Otto parurent sidérés.

— Quoi ? lancèrent-ils d'une seule voix.

— Vous n'étiez pas au courant ? Ach est très impressionnant, au combat. Il vous vire d'un coup de pied aux fesses avant que vous vous soyez rendu compte qu'il était là. Il se déplace si vite qu'on ne le voit même pas.

— Ça me fait penser à Corbin, remarqua Otto. Elle est capable de se téléporter. D'un coup, pouf ! Elle est là, elle frappe un Démon, et re-pouf ! Elle disparaît.

— Corbin ?

— Une ancienne reine grecque qui est devenue Chasseuse, expliqua Valerius.

— Et j'imagine que vous n'êtes pas franchement amis, tous les deux ? fit Tabitha.

— Faut-il vraiment que je réponde ?

Non, décida Tabitha. C'était inutile.

— Comparé à Zoé et Samia, Corbin, c'est de la gnognotte,

intervint Otto. Si vous prononcez le mot « romain » devant les deux autres, vous avez intérêt à filer aux abris dans la seconde suivante. Enfin, pas vous, Tabitha. Seulement ceux qui ont quelque chose de très précieux et de typiquement masculin à protéger.

— Bon, ça va comme ça, on a compris, dit Tabitha. Valerius, il est temps d'y aller. On peut emprunter votre voiture, Otto ?

Tabitha capta deux regards très différents : celui de Valerius, horrifié à cette perspective, et celui d'Otto, où brillait une lueur mauvaise.

Néanmoins, il lui tendit ses clés.

— Je vous en prie.

— Mais enfin, Tabitha, j'ai une voiture ! protesta Valerius.

— C'est celle d'Otto qu'il nous faut. Monte.

Valerius renonça à discuter. Le sourire aux lèvres, Tabitha mit le contact. Elle s'apprêtait à passer en lumière quand Otto l'arrêta d'un geste.

— Oui ?

— Soyez prudents, tous les deux. Je ne vous apprécie ni l'un ni l'autre, mais je ne serais pas content que les méchants l'emportent.

— Ne vous en faites pas, Otto. Cette fois, je sais ce qui m'attend.

— Ne fanfaronne pas, Tabitha. Un homme qui me dépasse de cent coudées a dit : « L'orgueil amène tout droit à la chute. »

— Merci du conseil, Val. Et bonne nuit, Otto !

— Bonne nuit. Prenez soin de ma voiture.

Valerius affectait une impassibilité absolue, ce qui fit rire la jeune femme. Elle démarra, baissa les vitres, et lança alors qu'ils franchissaient la grille :

— Respire le bon air de La Nouvelle-Orléans, hume la beauté de la ville.

— Tout ce que ça sent, c'est la pourriture et la décadence. Tu es la seule personne, à ma connaissance, capable de déceler de délicieuses odeurs dans cette atmosphère putride.

Elle roulait maintenant lentement sur la petite goûte qui les avait amenés chez Valerius.

— Ferme les yeux, Val.

— Je ne...

— Ferme les yeux et inspire profondément. Maintenant, tu sens le parfum du fleuve ? Et cette légère odeur de *gumbo* qui flotte dans l'air ? Et la mousse espagnole, la sens-tu ?

— Pff... Urine, nourriture avariée et pourriture du fleuve.

— Oh ! Comment oses-tu dire ça ?

— Je le dis parce que c'est ce que perçoit mon nez.

— Mais tu es une petite chose délicate, ma parole !

— On m’a traité de pire que cela.

— Je le sais, dit Tabitha d’un ton soudain triste et sérieux. Mais tout va changer pour toi, désormais, je vais t’enlever ce balai que tu as coincé où je pense, et ensuite, on pourra s’éclater, virer les Démons à grands coups de pied dans les fesses et...

— Pardon ? J’aurais un... un balai... où ça ?

— Tu as très bien entendu. Tu sais quel est ton problème, Val ? Tu ne ris pas assez et tu prends tout trop au sérieux.

— Mais la vie est une affaire sérieuse !

— Non. La vie est une aventure excitante et effrayante, parfois ennuyeuse aussi, mais jamais sérieuse.

Arrêtée à un feu rouge, Tabitha en profita pour le regarder brièvement. Il semblait perplexe et hésitant. Il n’était pas habitué à se fier aux autres et, pour une raison qu’elle ne s’expliquait pas, elle voulait qu’il lui accorde sa confiance.

— Reste avec moi, général Valerius, et je te montrerai ce que peut être la vie et pourquoi il est si important de sauver le monde.

Valerius n’attendait rien de bon de la nuit à venir, mais il devait admettre qu’il aimait l’énergie de Tabitha et les ondes positives qui émanaient d’elle. Elle vivait à deux cents à l’heure. Pas étonnant qu’elle soit devenue l’amie d’Acheron.

Les siècles passant, lui, l’immortel, avait fini par oublier pourquoi l’humanité devait être sauvée. Et c’était vrai, il ne savait pas rire. Mais comment eût-il pu en être autrement ? Avant de connaître Tabitha, il n’avait ri avec personne. Elle était la première qui parvînt à le déridier. La jeune femme avait l’enthousiasme d’un enfant. Elle avait fait en sorte de préserver une désarmante spontanéité, au détriment de son intégration dans la société. Elle traçait son chemin selon ce qu’elle estimait être son devoir et ne suivait que les lois qu’elle avait édictées.

Il l’enviait.

Soudain, il se mit à rire.

— Qu’est-ce qu’il y a ? lui demanda-t-elle en négociant un virage si brutalement qu’il se retrouva collé contre la portière.

— Je me disais que je devrais te surnommer Ouragan Tabitha.

— Tu as un train de retard : ma mère m’appelle comme ça depuis le jour où elle a débarqué sans prévenir dans ma chambre d’étudiante. Elle a vu le chaos qui y régnait quand Amanda n’était pas derrière moi pour ranger. Tu devrais être soulagé qu’après douze ans de vie indépendante, j’aie acquis la notion de l’ordre.

— J’apprécie, effectivement.

Sans freiner, elle s’engouffra dans le parking du centre

commercial Jackson Brewery et se gara sur un emplacement interdit.

— La police va appeler la fourrière pour embarquer la voiture, l'avertit Valerius.

— Mais non, assura Tabitha en posant sur le tableau de bord, bien en évidence, un insigne sur lequel était gravé « Tabitha Devereaux ».

— Ici, c'est le secteur d'Ed. Il laissera son carnet de contraventions dans sa poche, sinon ma sœur lui jettera un sort.

— Ed ? Qui est-ce ?

— L'un des flics en charge de ce quartier. Il garde toujours un œil sur moi. Nous étions au lycée ensemble et il est sorti avec Karma, ma sœur aînée, pendant des années.

— Tu as une sœur qui s'appelle Karma ?

— Oui, et c'est vraiment chouette. Elle se débrouille toujours pour se venger de ceux qui lui ont joué un sale tour au moment où ils s'y attendent le moins. Elle est comme une grosse araignée velue et irascible qui attend son heure dans son coin. Juste quand tu penses être à l'abri de sa colère, elle fond sur toi.

Mains levées, doigts recourbés, Tabitha joignit le geste à la parole, déclenchant l'hilarité de Valerius.

— Elle te fiche en l'air en deux temps, trois mouvements, puis elle s'en va tranquillement alors que tu es par terre, en train de pisser le sang.

— Grands dieux, c'est à mourir de rire mais j'espère que ce n'est qu'une plaisanterie.

— Pas du tout. Karma est terrifiante, mais je l'adore.

Valerius sortit de la voiture, songeur : chaque fois que Tabitha mentionnait un membre de sa fratrie, il entendait un nouveau nom.

— Combien de sœurs as-tu ?

— Huit.

— Huit ? Par Jupiter ! Huit...

— Oui. Il y a Tiyana, qu'on appelle Tia, Selena et Amanda, que tu connais, puis Esmeralda, dite Essie, Yasmina, qu'on surnomme Mina, Petra, puis Ekaterina, c'est-à-dire Trina, et Karma, qui ne supporte pas que l'on ampute son prénom.

Valerius émit un long sifflement.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Je plains les pauvres mâles qui étaient condamnés à vivre dans la maison Devereaux. Au moins une semaine par mois, ils devaient être carrément terrorisés.

— Mais tu viens de faire une plaisanterie ! s'exclama Tabitha. Pas très fine, mais c'en était une quand même.

— À mon sens, c'était un terrible constat, répliqua Valerius.

— Oui, tu as raison. Mon père passait beaucoup de temps au travail, pendant cette fameuse période du mois, et chaque fois que nous avons eu un chien ou un chat, il a bien veillé à ce que ce soit un mâle. Comme ça, les représentants du sexe fort n'étaient pas trop inférieurs en nombre. Et toi, tu as eu des sœurs ?

— Non. Seulement des frères, dit-il alors qu'ils marchaient en direction de Decatur Street.

— Waouh ! Imagine que ton père ait épousé ma mère ! On aurait fait mieux que la famille recomposée du *Brady Bunch*, le feuilleton télé !

— On aurait fait pire, oui. Parce que comparés à ma famille, les Borgia arrivent à peine à la cheville d'Ozzie et Harriet Nelson.

— Eh bien, général, pour un homme qui se targue d'être noble, tu connais pas mal d'icônes populaires !

Comme Valerius ne relevait pas, Tabitha reprit :

— Alors ? Combien de frères avais-tu ?

— Eh bien... commença-t-il lentement, il y a encore quelques années, je pensais n'en avoir quatre.

— Comment ça ?

— J'ai découvert que Zarek était mon demi-frère.

— Et tu l'ignoraes lorsque vous étiez mortels ?

La culpabilité qui rongait Valerius en sourdine depuis des siècles se fit soudain plus vivace. La question de Tabitha était innocente, mais à ses oreilles, elle avait sonné comme un reproche.

— Mais oui ! Zarek était esclave chez nous. Comment aurais-je pu me douter que... Grands dieux, c'était affreux ! Pauvre Zarek. Il n'était que l'ombre d'un humain. Une malheureuse chose martyrisée née des œuvres de mon père avec une esclave grecque.

Tabitha perçut la douleur de Valerius. Elle posa la main sur la sienne et la serra.

— Qu'est-ce que tu fais, Tabitha ?

— Je reste à côté de toi. Comme ça, Zarek n'osera peut-être pas t'expédier un éclair. Tu as dit qu'il ne touchait pas aux innocents, n'est-ce pas ?

— C'est vrai.

— Dans ce cas, je serai ton bouclier.

— Tu es vraiment une femme étrange, dit Valerius, ému.

— Et je prends de l'importance à tes yeux.

— Indéniablement.

— Je suis comme le lierre, je te l'ai dit. Tu vas voir, tu vas finir par tenir à moi.

Il n'osa lui avouer qu'il tenait déjà à elle.

— Qu'allons-nous faire ? demanda-t-il en scrutant les deux extrémités de Decatur Street.

— Il est tôt, alors je me suis dit que nous pourrions commencer par une ronde qui nous conduirait à l'*Abyss Club*, un endroit où tu n'as jamais dû mettre les pieds. Il y a toujours quelques Apollites qui y traînent, et j'ai réduit en poussière pas mal de Démons dans le coin.

— N'est-ce pas l'un des clubs que fréquente Acheron ?

— Oui, mais dans la mesure où, ce soir, il se concentre sur les cimetières, à mon avis, des Démons ont dû se rabattre sur le club, persuadés d'y être en sécurité.

Ils firent quelques pas qui les amenèrent devant le *Magnolia Café*. Tabitha y entra sans hésitation.

— Tu as faim ? s'enquit Valerius.

— Non.

— Alors, que faisons-nous ici ?

— Ça ne te regarde pas.

Elle alla au comptoir et commanda cinq plats à emporter. Incrédule, Valerius examina l'endroit. C'était donc ce genre d'établissement que les gens qualifiaient d'« accueillant » ? À cause des tables recouvertes de toile cirée à carreaux rouges et blancs et des chaises que l'on trouvait d'ordinaire dans d'humbles maisons ? Décidément, conclut-il, si c'était la tasse de thé de Tabitha, ce n'était pas la sienne.

— On y va, dit la jeune femme en lui donnant un petit coup de coude.

Elle avait les bras chargés de plats préparés emballés. Valerius la suivit, intrigué. Qu'allait-elle faire de cette nourriture ?

Sa curiosité fut satisfaite au fond d'une ruelle : elle posa les plats par terre, puis fit demi-tour. Immédiatement, il entendit des pas et distingua des ombres mouvantes dans l'obscurité.

— Tu nourris les sans-logis, comprit-il.

— Oui.

— Tu fais cela souvent ?

— Chaque nuit à peu près à cette heure-ci.

— Pourquoi ?

— Il faut bien que quelqu'un le fasse.

— Mais...

— Silence, Val. Je sais quels arguments tu vas m'opposer. Pourquoi iraient-ils travailler puisque des idiots dans mon genre se chargent de les faire manger, en premier lieu. Personne ne peut sauver le monde, en deuxième. Que quelqu'un d'autre s'occupe d'eux, etc.

Mais du moment que je peux le faire, je le fais. Tous les soirs, je viens ici parce que je sais qu'ils sont là et qu'ils souffrent. Je connais l'histoire de certains. Martin, par exemple, était un homme d'affaires très influent qu'un de ses clients a poursuivi en justice. À l'issue du procès, il a tout perdu. Sa femme l'a quitté en emmenant leurs enfants. Il avait cinquante-six ans quand il a fait faillite. Qui allait l'embaucher à cet âge ? Je lui ai donné un peu de travail à ma boutique, mais je ne pouvais pas lui assurer un salaire suffisant pour qu'il s'en sorte. Comme il refusait qu'on lui fasse la charité, il s'est mis à dormir dans la rue. J'ai pensé à augmenter son salaire, mais ce n'était pas possible : si je l'avais fait, j'aurais été obligée d'étendre cette générosité à tous ceux qui travaillent pour moi à temps partiel et je n'en ai pas les moyens. Un salaire décent, c'est trente mille dollars par an. D'où aurais-je pu les sortir, surtout multipliés par x employés ?

— Je n'allais pas te rétorquer tout cela, Tabitha. Je m'apprêtais à te dire que ta gentillesse me touchait très profondément.

— Oh... Je suis... Bon sang, je suis habituée à ce que les gens me critiquent !

Il lui prit la main et lui embrassa le bout des doigts.

— Non content de ne pas te critiquer, je t'admire.

Elle leva vers lui un visage rayonnant de joie, puis eut un geste qui acheva de le bouleverser : elle lui passa le bras autour de la taille et se remit à marcher, l'entraînant avec elle, flanc contre flanc. Automatiquement, il calqua son pas sur le sien, le cœur léger et la gorge nouée par l'émotion.

Il aurait aimé parler mais ne savait que dire. Sans doute parce qu'il n'existait pas de mots pour traduire ce qu'il éprouvait. Pourtant, que faisaient-ils d'extraordinaire ? Rien que ne fissent d'autres amoureux. Mais se montrer aussi intimes en public était incorrect !

Eh bien, tant pis pour les principes de Valerius Magnus : le général n'avait jamais connu pareille félicité. Marcher au même rythme que cette jeune femme tellement différente des autres le comblait de bonheur.

Ils ne se montrèrent guère bavards au cours de leur longue marche dans les rues de la ville, où les habitants vaquaient à leurs occupations, inconscients de la menace qui planait sur eux. Un calme inquiétant régnait.

Peu après minuit, ils arrivèrent dans Toulouse Street. L'*Abyss Club* n'avait rien du club typique de La Nouvelle-Orléans. Il y faisait très sombre et l'endroit était dépourvu de tout charme, à la différence des lieux conçus pour attirer les touristes. Sans compter qu'il se trouvait au fond d'une ruelle qui évoquait un coupe-gorge.

Un Noir athlétique qui contrôlait les papiers d'identité d'un couple salua Tabitha avec un grand sourire. Il exhibait des tatouages sur la moindre partie visible de son corps, y compris ses mains.

— Salut, Ty. Comment est-ce, ce soir ?

— Pas mal. Qui est ton copain ?

Il regardait Valerius en fronçant les sourcils.

— Il s'appelle Val. C'est mon ami et aussi celui d'Ach et Simi.

— Ah, OK, fit le Noir en tendant la main à Valerius. Bonsoir. Moi, c'est Ty Gagne. Content de vous connaître. Allez-y, Tabby, entrez, ton copain et toi. Et pas d'armes, hein ?

— Non, non, promis.

Le spectacle, à l'intérieur, surprit Valerius : on se serait cru à une réunion de Chasseurs de la Nuit. Tous les clients étaient en noir. Repérer les rares touristes égarés dans cette boîte était facile. Avec leurs vêtements colorés, ils détonnaient.

En deux mille ans, songea Valerius, il n'avait jamais vu en un même lieu autant de gens arborant piercings et tatouages.

Manifestement, la plupart des personnes présentes connaissaient Tabitha, ne fût-ce que de vue.

— Bonsoir, Vlad, lança-t-elle à un homme grand et décharné, au teint livide, presque translucide.

Il portait une chemise blanche à jabot, un blazer en velours et un pantalon noir. Ses longs et raides cheveux de jais encadraient un visage émacié. Des lunettes noires rondes cachaient ses yeux.

— Bonsoir, Tabitha.

Il sourit à Valerius, révélant d'impressionnants crocs, et leva son verre, qu'il serrait entre des doigts squelettiques aux ongles argentés, en l'honneur des deux nouveaux arrivants. Valerius huma le liquide écarlate qu'il contenait et soupira de soulagement lorsqu'il identifia un bloody mary. Il fut tenté de sourire en retour à l'homme pour lui permettre d'admirer ses propres crocs, mais s'en abstint.

— Vlad est un vampire du XV^e siècle, expliqua Tabitha.

— Je suis le fils de Vlad Tepes et porte son prénom, un grand honneur, fit l'homme fièrement.

Il s'exprimait avec un accent transylvanien que Valerius jugea totalement fabriqué.

— Vraiment ? dit-il. C'est fascinant de rencontrer le fils de Vlad l'Empaleur, dans la mesure où son fils unique a été tué par les Turcs à l'âge de dix-huit ans. Son seul enfant survivant est une fille, Esperetta, et elle habite actuellement Miami.

— Mais enfin, Tabitha, où trouves-tu des gens comme ce type ? demanda le faux Vlad, l'air offusqué, avant de s'éloigner aussi vite que

la foule le lui permettait.

Valerius éclata de rire, de concert avec Tabitha.

— Sérieusement, Val, dit-elle une fois son hilarité calmée, y a-t-il la moindre parcelle de vérité dans ce que tu as raconté ?

— Oui. Demande à Acheron si tu as des doutes. Il te dira que le mari d'Esperetta est devenu Chasseur vers 1480, et elle a fait comme lui. Cet homme est d'ailleurs l'un des rares Chasseurs qui me parlent poliment.

Une femme au look de princesse gothique passa entre eux, et Valerius se tut. Ce fut Tabitha qui reprit :

— Au premier étage, il y a trois autres bars et un espace appelé bibliothèque. Les Démons aiment se réunir au *Sound Bar* et dans cette bibliothèque. Les deux autres sont le *Main Bar* et l'*Aphrodite Bar*. À ce propos, je me dois de t'avertir qu'Eros et Psyché fréquentent l'*Aphrodite Bar*. Tu souhaiteras sans doute me laisser me débrouiller avec eux s'ils sont là ce soir.

Une blonde rondelette vint saluer chaleureusement Tabitha.

— Salut, Tabby ! Tu as vu des vampires ?

— Non, Carly. Pourquoi ?

— Parce que j'aimerais en trouver un pour me mordre. Comme ça, je deviendrais immortelle. Alors, si tu en croises un, envoie-le-moi !

— Carly, je t'ai déjà dit que ça ne marchait pas. C'est une légende colportée par les scénaristes de Hollywood.

— Les légendes ont toujours un fond de vérité, alors s'il te plaît, dis au premier vampire que tu verras que je l'attends dans la bibliothèque, OK ?

— Promis.

— Merci, ma chérie.

— Tu connais beaucoup de gens... particuliers, fit Valerius d'un ton malicieux après que la blonde se fut éloignée.

— C'est un homme qui reçoit des ordres d'un chef vieux de plus de onze mille ans et qui connaît la fille du comte Dracula qui me dit ça ? Arrête, Val, tu charries !

Valerius ne put que concéder à part lui que Tabitha avait raison.

— Ne pourrais-tu avoir l'air un peu plus relax ? reprit Tabitha en lui ébouriffant les cheveux après avoir déboutonné son col de chemise.

— Mais que fais-tu ?

— J'essaie de te donner une allure moins coincée. Ça arrangerait les choses si tu ne semblais pas constipé.

— Excuse-moi ?

— Tu as entendu. Arrête d'afficher cette mimique dégoûtée et ce

regard de bête traquée. On dirait que tu as peur d'attraper une maladie. Rien ne peut te tuer, voyons !

— Moi, non, mais toi, si.

Valerius se tenait tout contre Tabitha. À aucun prix il ne voulait la perdre dans la foule... car, pour dire la vérité, il craignait de se retrouver seul au milieu de cette faune inquiétante. Non que ces excentriques eussent pu lui faire du mal. Mais ils le déstabilisaient. Il ne comprenait pas qu'Acheron aimât fréquenter un endroit pareil. Le volume sonore était tellement élevé qu'il s'entendait à peine parler, et les lumières stroboscopiques lui blessaient les yeux. Quant au décor à base de squelettes et de chauves-souris, il achevait de le perturber.

Jamais, de lui-même, il ne serait venu ici. Mais Tabitha s'y sentait manifestement aussi à l'aise qu'un poisson dans l'eau. Pour elle, tout était normal. La preuve, le travesti à qui elle parlait à cet instant en souriant. Toute de vinyle bleu électrique vêtue, sa combinaison plaquée sur son corps par de larges ceintures de métal, la créature avait les lèvres peintes en noir et, vu sa coupe de cheveux, ne connaissait manifestement pas l'existence de la brosse et du peigne. Et visiblement, Tabitha ne trouvait rien de bizarre à ce travesti. Elle le suivit d'ailleurs à travers la piste de danse, se rapprochant des baffles qui hurlaient du *heavy metal*.

Avec son stupéfiant cavalier, elle se mit à danser, ondulant au gré du rythme syncopé, réalisant des figures d'une grâce et d'une sensualité qui attirèrent immédiatement tous les regards des vrais hommes présents dans le club.

Valerius ne la quittait pas des yeux, émerveillé et excité. Elle se tourna brièvement vers lui et se déhancha de manière suggestive. Il savait ces mouvements aguicheurs destinés à lui seul et n'en fut que plus émoustillé.

Lorsqu'elle s'approcha de lui, il comprit qu'elle allait l'attirer sur la piste. Il recula. Danser n'était pas quelque chose qu'il faisait en public. Un Romain digne et respectable ne se commettait pas de la sorte, lui avait répété son père. Il n'avait donc jamais appris à danser de son vivant, et pas davantage une fois devenu Chasseur.

Voyant qu'il se dérobaît, Tabitha souffla quelques mots, sans doute d'excuse, à l'oreille de l'homme en vinyle, puis rejoignit Valerius.

— Laisse-moi deviner : les Romains n'ont aucun sens du rythme ?

— Pas le moindre, avoua-t-il.

— Il va falloir que je m'en assure et...

Elle s'interrompt, le regard fixé par-dessus l'épaule de Valerius, qui se retourna.

Des Démons. Ils étaient cinq. Et ils se dirigeaient vers la sortie en compagnie d'un petit groupe de femmes.

Sans réfléchir, Tabitha fonça à leur suite. Valerius la retint par le bras.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? s'écria-t-elle, indignée.

— C'est un piège.

— Quoi ?

— Ne le sens-tu pas ? Je n'ai pas de pouvoirs, et pourtant, je le sens.

— Moi, non. Si nous ne volons pas au secours de ces filles, ils vont les tuer.

Elle se débattait, mais Valerius tenait bon.

— Tabitha, écoute-moi. D'ordinaire, les Démons ne sont pas aussi hardis, d'autant qu'ils ne peuvent ignorer que je suis là.

Tabitha cessa de lutter pour dégager son bras. Valerius avait raison : les Démons étaient parfaitement au courant de sa présence ici. Au milieu de cette foule composée de personnages extravagants, il se remarquait comme un phare dans la nuit.

— Que suggères-tu, alors ? Qu'on laisse mourir ces innocentes ?

— Non. Tu restes ici, et moi, je vais voir.

— Merde !

— Tabitha, je suis immortel, pas toi. Sauf si l'un d'eux s'est muni d'une hache pour me décapiter, ils ne pourront pas me faire beaucoup de mal. Quelle que soit la blessure qu'ils m'infligeront, je m'en remettrai. Toi, c'est moins sûr.

À quoi bon discuter ? se dit Tabitha. Encore une fois, il avait raison. Il ne jouait pas au macho cherchant à prouver sa supériorité sur la femme, mais se souciait réellement de sa sécurité.

— D'accord, Val. Tu y vas, et j'essaie de ne pas te suivre.

— Pour l'amour des dieux, Tabitha, fais mieux qu'essayer, veux-tu ? Ne bouge pas d'ici !

Il la lâcha, et avant qu'elle ait eu le temps de dire ouf, il avait disparu.

Valerius partit à la poursuite des Démons, mais prit néanmoins le temps de s'arrêter à l'entrée du club pour demander à Ty de garder un œil sur Tabitha. Il n'était pas sûr que cet homme puisse l'aider efficacement, mais au moins pourrait-il retarder la jeune femme, peut-

être assez longtemps pour lui permettre de liquider les Démons avant qu'elle n'arrive.

Une fois dans la rue, il marqua une pause. La musique assourdissante du club avait déclenché des bourdonnements dans ses oreilles, mais, heureusement, n'avait pas handicapé ses fonctions olfactives. Il sentait littéralement les Démons. Il longea le bâtiment qui abritait le club et poursuivit jusqu'à l'angle de Royal Street, où il s'engagea. Les Démons étaient passés par là, il les flairait, mais ne les voyait pas : ils possédaient une capacité de déplacement incroyablement rapide. Et, le sachant sur leurs talons, ils faisaient en sorte de l'attirer en un lieu désert et ténébreux.

Soudain, il perçut leur présence à proximité de St. Louis Street. Son instinct de Chasseur le poussa à s'arrêter devant une grille entrouverte. Ils étaient tapis dans le noir, à peu de distance, et le guettaient.

Avaient-ils déjà tué les mortelles qui les accompagnaient ?

Il fit glisser une dague de sa manche dans sa main et en tint la lame dans sa paume, prêt à l'en faire jaillir à la seconde en cas de besoin. Puis, à pas de loup, il s'avança dans la cour protégée par la grille.

C'était une nuit sans lune, et aucun lampadaire n'éclairait le secteur, mais cela ne gênait pas Valerius : il savait ce qui l'attendait.

Et il ne fut pas déçu : les Démons étaient là.

— Ça fait un bout de temps que je n'ai pas affronté un Chasseur intelligent, entendit-il. Celui-ci a tout de suite compris que nous étions ici.

Ils se tenaient en demi-cercle, tous dotés de crocs impressionnants. Les femmes que Valerius et Tabitha avaient prises pour des humaines étaient elles aussi des Démons.

— Quand on lance un hameçon, on espère que quelqu'un mordra à l'appât, dit Valerius en se dressant de toute sa hauteur.

Le Démon qui avait parlé précédemment sourit et s'avança. À peine plus petit que Valerius, il était merveilleusement bien bâti. De quoi rendre fou de jalousie n'importe quel mortel.

— L'appât ne t'était pas destiné, Chasseur.

Il se retourna et lança au groupe :

— Je vous avais dit de vous débrouiller pour faire sortir la fille, pas le Chasseur !

— On a essayé, Desiderius, plaida l'une des femmes, mais elle est restée dans le club.

Valerius vit rouge en entendant le nom du Démon. C'était lui qui avait lacéré la joue de Tabitha ! Nom de Jupiter, il allait le

déchiqueter et... Non. Il ne fallait surtout pas que ce monstre se doute de l'importance que Tabitha avait pour lui. Le mieux était de feindre l'indifférence. S'il avait opté pour cette tactique la nuit où ses frères avaient violé Agrippine, elle aurait eu la vie sauve.

— Tabitha Devereaux n'est pas sortie avec lui ? demanda Desiderius à ses acolytes.

— Le Chasseur lui a ordonné de ne pas bouger.

— Intéressant, fit Desiderius en regardant Valerius d'un air songeur. J'imagine mal Mlle Devereaux écoutant qui que ce soit. Si elle t'a obéi, c'est que tu es très spécial, Chasseur.

— Elle ne te considère pas comme particulièrement dangereux, dit Valerius en affichant une nonchalance qu'il était à mille lieues d'éprouver. Et elle n'a pas l'intention de perdre son temps avec toi. Moi non plus, d'ailleurs.

Desiderius tendit le bras. Comprenant qu'il s'apprêtait à lui envoyer une décharge de foudre, Valerius lui attrapa le bras, le tordit et le frappa à la gorge. Le Démon chancela, puis recula en jurant. Valerius fondit sur lui, le saisit par le cou et le projeta sur le sol.

— Je sais tout des Grecs et de leurs sales tactiques ! Et je sais aussi les tuer !

Mais les autres Démons ne lui laissèrent pas le temps de sortir sa dague. En une nanoseconde, ils se jetèrent sur lui. L'une des femmes était armée d'une longue lame. Valerius comprit qu'il valait mieux reculer, ce qu'il fit, sans pour autant réussir à éviter le coup de poing qui lui fracassa le nez. La douleur fut atroce. Le goût du sang envahit sa bouche.

Souffrir n'allait pas le freiner. En tant que mortel, il avait subi de telles tortures que désormais, plus rien ne lui faisait peur.

Il décocha en retour au Démon qui l'avait frappé. Un coup qui mit la créature à genoux. Mais un éclair, sorti il ne savait d'où, l'atteignit en pleine poitrine. La violence du choc le propulsa contre le mur du bâtiment. Il ne pouvait plus respirer, et pourtant, il trouva la force de revenir à la charge. L'espace d'un instant seulement. Ses jambes le trahirent, et il tomba.

— Ça fait mal, hein ? lança Desiderius en ricanant. J'ai hérité ce pouvoir de mon père.

Le Démon se pencha sur Valerius, lui prit la main et examina la bague ornée d'un sceau qu'il portait à l'annulaire.

— Par exemple ! Un Romain à La Nouvelle-Orléans ! Kyrian de Thrace doit t'adorer, Chasseur.

Valerius le défia du regard, puis roula sur lui-même. Il commençait à se relever lorsque Desiderius lui envoya une nouvelle

décharge qui le cloua au sol.

— Qu'allons-nous faire de lui ? s'enquit l'une des femmes.

Desiderius se mit à rire, puis frappa Valerius encore une fois de cette foudre qu'il commandait à volonté. Croyant avoir vaincu le Chasseur, il détourna son attention de lui quelques instants, ce qui lui fut fatal. Dominant sa douleur, Valerius s'abattit sur lui et l'immobilisa.

— La question n'est pas de savoir ce que tu vas faire de moi, mais ce que moi, je vais faire de toi !

Tabitha n'en pouvait plus de patienter. Toutefois, elle était assez lucide pour ne pas aller se jeter aveuglément dans la gueule du loup. Elle sortit donc son portable et appela Acheron.

— Salut, Tabby, lança-t-il avant qu'elle ait prononcé un mot.

— Mais comment...

— Ton numéro. Il s'est affiché et je le connais par cœur. Je connais d'ailleurs tous les numéros de mes correspondants.

— Je déteste ça, Ach !

— Petite, tu vas encore plus détester ce que tu vas voir maintenant.

— Qu'est-ce que...

— Regarde derrière toi.

Tabitha s'exécuta et découvrit à l'autre extrémité du bar un colosse chaussé de cuissardes de style gothique. Il était tellement grand et large d'épaules qu'il était impossible de ne pas le remarquer.

Un soupir de soulagement lui échappa. Acheron avait plaisanté en lui disant qu'elle allait détester ce qu'elle allait voir.

Car il s'agissait de lui-même.

Tabitha traversa la salle pour le rejoindre.

— Que fais-tu ici, Ach ?

— Je savais que tu ne tarderais pas à courir retrouver Valerius, alors je suis venu te donner un coup de main.

— Donc, tu penses qu'il a des problèmes.

— Oui. Viens.

Tabitha n'interrogea pas davantage Acheron. Elle connaissait suffisamment le chef des Chasseurs pour savoir qu'il ne répondrait pas à ses questions. Il amenait sa vie comme il l'entendait et ne justifiait jamais sa conduite ni ses décisions.

Elle le suivit dans la rue, puis le long du trottoir. Manifestement, il savait exactement où aller.

Il s'arrêta à l'entrée d'une cour, et là, Tabitha crut son cœur sur le point de s'arrêter tant le spectacle qui s'offrait à ses yeux était

épouvantable : un poignard dans chaque main, Valerius luttait avec l'énergie du désespoir contre un groupe de Démons déchaînés. Ils étaient quatre et se battaient avec une science consommée. Leurs attaques étaient habiles et incroyablement rapides, menées avec une violence sidérante, en un ballet léthal qui recelait une beauté morbide.

D'un uppercut, Valerius frappa l'un de ses adversaires à la poitrine, puis le poignarda juste au-dessus du cœur, transperçant la poche dans laquelle les Démons recelaient les âmes humaines qu'ils avaient dérobées. Le Démon explosa et se désintégra en un nuage de poussière dorée.

Acheron vint à la rescousse. D'un seul crochet, il envoya à terre deux des Démons contre lesquels luttait Valerius.

Il ne restait plus qu'un Démon, sur lequel Valerius se concentra. Tabitha recula afin de lui laisser le champ libre.

Quelque chose de glacial la frôla à cet instant.

— Exactement comme je l'avais prévu ! souffla la terrifiante voix qu'elle avait entendue peu auparavant dans Dumaine Street.

Un éclair de lumière passa soudain au-dessus de la tête de Tabitha et alla frapper Acheron, lequel poignardait un des Démons qui s'était relevé. Il se retrouva sur les genoux pendant que Valerius venait à bout du Démon contre lequel il se battait. Mais le deuxième des Démons qu'avait frappés Acheron se releva à son tour et se rua sur le chef des Chasseurs pour lui porter un coup fatal. Valerius l'intercepta et le pulvérisa.

Voyant Acheron en si mauvaise posture, Tabitha se précipita vers lui. Il semblait avoir le bras cassé.

— Simi ! Prends forme humaine ! cria-t-il.

Le tatouage en forme de dragon sur le bras d'Acheron s'ouvrit comme une porte et une forme en jaillit, une ombre rougeâtre qui, en un clin d'œil, se transforma en femme. La démonsse que connaissait si bien Tabitha se dressa à côté de son maître.

— Akri ? Akri ! Où as-tu mal ?

Tabitha observait avec horreur le bras d'Acheron, qui prenait l'aspect de la pierre. Gris, inerte, appendice désormais inutile, il ne semblait plus faire partie du corps du géant athlétique.

Le pire, c'était qu'Acheron souffrait visiblement comme un damné dans les flammes de l'enfer.

— Simi... Akra... *Thea Kalosis. Biazomai, biazomai.*

L'effroi se peignit sur les traits de la démonsse, qui se volatilisa dans l'instant.

— Ach, que se passe-t-il ? demanda Tabitha, terrifiée.

— Rien. Valerius ! Emmène Tabitha chez toi, vite !

— Nous ne pouvons pas te laisser.

— Allez-y ! cria Ach, tandis que son cou et son visage prenaient le même aspect gris et terreux que son bras.

Allait-il se changer en statue ? se demanda Tabitha avec horreur.

— Partez ! répéta Acheron, les traits déformés par la douleur.

Ni Tabitha ni Valerius ne bougèrent.

Acheron se métamorphosait en pierre de plus en plus vite, et rien ni personne ne paraissait apte à enrayer le processus. Soudain, ses yeux se figèrent, cailloux couleur de cendre, et Acheron tout entier se pétrifia.

— Mon Dieu, que faire ? gémit Tabitha.

— Mourir, lança la voix maintenant familière.

Le fantôme était de retour, entouré d'un nouveau groupe de Démons.

— Ma parole, mais quelqu'un a répandu de l'engrais ! Ces poisons de Démons poussent comme du chiendent ! s'exclama Tabitha, simulant la témérité et le mépris.

Valerius attaqua immédiatement. Elle se jeta également dans la mêlée.

— Ne tuez pas la femme ! cria le fantôme. Il me la faut vivante.

— Entendu, mais ça n'interdit pas de la malmenier un peu, hein ?

Un Démon assaillit la jeune femme par-derrière et la frappa dans les reins. La douleur la fit chanceler puis tomber. Valerius voulut venir à son secours, mais deux autres Démons l'arrêtèrent.

Tabitha fit appel à toute sa volonté pour se remettre debout et y parvint.

Le Démon qui l'avait frappée la regarda, manifestement impressionné.

Elle essaya de l'atteindre avec son stylet, mais il esqua le coup, puis chargea pour frapper encore.

Quelque chose l'atteignit dans le dos et, en un éclair, il se réduisit en poussière.

— Laissez-la ! ordonna Valerius aux Démons en se plaçant entre eux et Tabitha.

Tabitha en profita pour sortir sa lame rétractable. Elle l'expédia droit dans le cœur de l'un des Démons, qui disparut.

Puis l'enfer se déchaîna : Julien, Talon et Kyrian surgirent, armés jusqu'aux dents, et firent le vide autour d'eux.

Tabitha remercia le Ciel *in petto*. Jamais elle n'avait été aussi heureuse de voir ces trois hommes. Leurs forces réunies, ils étaient invincibles.

Valerius et elle se battant à leurs côtés, ce fut vite la curée. Tous

les Démons furent désintégrés, à l'exception de celui qui l'avait frappée dans les reins. Le fantôme semblait avoir à cœur de le sauver. Il l'enveloppa de son linceul blanc, puis disparut brusquement avec son protégé.

Tabitha avait assisté au phénomène avec incrédulité. Cela confinait à la magie.

Un hurlement de Valerius la ramena à la réalité. Elle se retourna et le vit collé au mur par Kyrian, qui le tenait à la gorge d'une main et, de l'autre, le martelait de coups de poing d'une violence inouïe en criant :

— Salaud ! Foutu salaud !

Valerius réussit à se dégager, et la situation s'inversa : Kyrian se retrouva à son tour contre le mur, tandis que le Romain le cognait de toutes ses forces. Sans doute l'aurait-il tué sans l'intervention de Julien, qui le ceintura et l'obligea à reculer... pour se mettre aussitôt à le frapper.

Sans réfléchir, Tabitha vola au secours de Valerius et frappa Julien à la tête de ses deux poings serrés. Celui-ci leva les mains et les plaqua sur son crâne, et Tabitha en profita pour se glisser entre les deux hommes. Kyrian revint à la charge, mais n'osa toucher à Valerius : il aurait atteint Tabitha.

Julien tint apparemment le même raisonnement, et il y eut une pause dans le combat.

— Pousse-toi de là, Tabitha, espèce d'idiote ! gronda Kyrian. Je ne veux pas qu'Amanda s'en prenne à moi parce que je t'aurai frappée par erreur.

— Ce n'est pas un jeu, Tabitha, ajouta Julien d'un ton aussi tranchant qu'une lame.

Dans sa première vie, Julien était un général grec, et il avait Kyrian sous ses ordres. Malheureusement pour lui, il avait indisposé des dieux qui lui avaient jeté un sort, le réduisant à l'état d'esclave sexuel pour toute femme manifestant le souhait de satisfaire ses fantasmes les plus incongrus. La meilleure amie de Selena, Grace Alexander, avait levé l'enchantement et libéré le demi-dieu. Depuis ce jour, Julien rejoignait souvent les rangs des Chasseurs de la Nuit pour combattre les Démons.

Ce soir, il entendait bien aider Kyrian à exécuter Valerius. Et cela, Tabitha ne le permettrait pas.

Les bras croisés, elle affronta Kyrian.

— Non, ce n'est pas un jeu, confirma-t-elle.

— Content que tu l'aies compris. Il était temps que cette confrontation ait lieu.

Tabitha s'adressa à Talon, le grand Celte blond qui se tenait derrière les deux Grecs. Comme à l'accoutumée, il était en tenue de motard, c'est-à-dire en cuir de la tête aux pieds. Ses cheveux étaient coupés court, hormis deux fines tresses qui pendaient le long de ses tempes.

— Talon, est-ce que tu vas m'aider ?

— Il me semble que j'y suis obligé, dit-il sans enthousiasme en se plaçant à côté de Tabitha.

— Prends garde à ce que tu fais, le Celte ! lança Kyrian.

Cette menace eut pour seul résultat d'amener Talon à adopter la posture de Tabitha : bras croisés en une attitude de défi.

— Écoutez, vous deux, dit Tabitha à Julien et Kyrian, il y a plus urgent que de régler vos comptes avec Valerius !

— Quoi, par exemple ? répliqua Kyrian.

Du doigt, elle montra Acheron étendu sur le sol. Kyrian parut se décomposer.

— Grands dieux ! Que s'est-il passé ?

— Je ne sais pas. L'un des Démons lui a fait un truc bizarre, et voilà le résultat. Il lui a expédié un éclair, je crois. Il faut mettre Ach à l'abri.

Valerius se pencha sur son chef, mais Kyrian interrompit son mouvement en lui lançant d'un ton âpre :

— Ôte tes sales mains de lui, le Romain. Nous n'avons nul besoin de ton aide.

— Il se trouve que Valerius est un Chasseur de la nuit, ce qui n'est pas ton cas, ni celui de Julien, objecta Tabitha. Il a donc davantage le droit de secourir Ach que vous !

— Les Grecs refusent l'aide des Romains, dit Julien en passant devant Valerius.

Tabitha sentit à quel point Valerius était mortifié. De surcroît, il souffrait.

— Val ? fit-elle doucement.

Une erreur. Que Kyrian ne manqua pas de relever. Il jura, puis lâcha d'un ton écœuré :

— Ne me dis pas que tu as une histoire avec lui, Tabby ! Merde, je croyais que tu avais quand même deux sous de bon sens !

Elle était démasquée, songea Tabitha. Alors, autant foncer.

— Barre-toi, Kyrian. Fiche la paix à Valerius, tu m'entends ? Il ne t'a rien fait !

— Oh ? Comment le sais-tu ? Tu étais présente quand on m'a crucifié, peut-être ?

— Non, je n'étais pas là ! Mais je suis capable de calculer. Quel

âge avait Valerius lorsque tu as été supplicié, hein ? Un gamin t'aurait torturé ?

— Laisse tomber, Tabitha, dit Valerius en l'obligeant à reculer.

— Pourquoi ? J'en ai marre qu'ils te traitent comme ça ! Pas toi ?

— Tabitha, je me moque de ce qu'ils pensent de moi, alors ne te mets pas ta famille à dos pour moi. Laisse courir, veux-tu ?

— Pourquoi, bon sang ?

— Il faut penser en priorité à Acheron, et à toi. Mieux vaut que tu restes aux côtés de Kyrian pour l'instant.

En dépit de sa colère, Tabitha n'était pas têtue au point de refuser de regarder l'évidence en face : plus ils perdraient de temps à se disputer, plus le danger mortel qui menaçait Acheron se préciserait, d'autant que Simi n'était plus là pour le protéger.

— OK, Val, je me rends. Tu seras prudent, hein ?

Il hocha la tête, leva la main, saluant à la romaine, puis tourna les talons et s'éloigna.

— Tu es incroyable, commenta Kyrian en soulevant Acheron avec Julien. Quand je pense à ce que tu as dit quand Amanda s'est mise avec moi... Et voilà que maintenant, tu es avec ce salaud !

— Ferme-la, Kyrian, si tu ne veux pas que je te liquide d'un coup de pieu droit dans le cœur !

— Où allons-nous emmener Ach ? s'enquit Talon, qui soutenait Acheron par les pieds.

— Chez moi, répondit Kyrian. Ach a sécurisé ma maison. Rien ne pourra lui arriver là-bas.

— D'accord. Qu'est-ce qu'il a, à ton avis ?

Ce fut Tabitha qui répondit.

— Aucune idée. Comme je l'ai dit tout à l'heure, quelque chose l'a touché, et il s'est effondré d'un coup. Ça s'est passé tellement vite ! Je n'ai pas pu voir ce qui l'avait frappé, mais il me semble que c'était un éclair.

— Je n'aurais jamais cru qu'il était possible d'avoir raison d'Ach, remarqua Talon.

— Moi non plus. Mais il est vivant, et c'est ce qui importe.

Tabitha ne dit pas à quel point le fait que les Démons aient réduit l'Atlante à l'impuissance l'effrayait. S'ils étaient capables de neutraliser le chef des Chasseurs, comment les troupes d'Ach résisteraient-elles ?

À ce propos, il était un mystère qu'elle ne s'expliquait pas : pourquoi, alors qu'Acheron était hors combat, les deux monstres, le fantôme et le dernier Démon, s'étaient-ils enfuis sans tuer tout le groupe au préalable ? Vu ce qu'ils avaient fait à Ach, ils en avaient

probablement le pouvoir. Cela n'avait pas de sens.

Surveillant les alentours, de peur qu'un Démon ne survienne ou qu'un passant ne les remarque et appelle la police pour signaler que des gens transportaient un cadavre, ils charrièrent Acheron jusqu'au Land Rover de Julien.

Tandis que Talon restait à proximité de l'*Abyss Club*, au cas où des Démons se montreraient de nouveau, Tabitha s'assit sur la banquette arrière avec le chef des Chasseurs. Kyrian, installé sur le siège du passager, resta silencieux pendant tout le trajet entre le club et sa maison. Julien conduisait.

Kyrian n'habitait qu'à quelques pâtés de maisons de chez Valerius, dans Garden District. Le Romain et le Grec étaient pratiquement voisins, mais ils se haïssaient, et cette haine les séparait plus efficacement que des milliers de kilomètres.

Elle caressa les cheveux d'Acheron. Que se passerait-il s'ils ne parvenaient pas à interrompre le processus qui le transformait en pierre ? Sans leur chef pour les guider, les Chasseurs seraient désorientés. Ach avait toujours réponse à tout, savait trouver une solution à n'importe quel problème. Sans lui, la merveilleuse organisation irait à vau-l'eau.

Surtout, ne pas céder à la panique, se dit Tabitha. Simi était allée chercher du secours.

Ils étaient arrivés devant la somptueuse demeure de Kyrian. Amanda apparut immédiatement sur le perron et, en quelques minutes, Acheron fut installé à l'intérieur, dans une chambre. Alors qu'Amanda essayait d'arracher des informations à sa sœur, un grand Noir sortit de l'une des chambres d'amis. Il se présenta à Tabitha.

— Je suis Kassim.

Tabitha serrait la main du Chasseur quand Kyrian lança :

— Tabby, pourquoi ne parles-tu pas de ton copain à Amanda ?

— Laisse tomber, Kyrian, sinon je t'estropie !

— Quel copain ? s'enquit Amanda.

— Valerius Magnus, répondit Kyrian. Ta frangine et lui ont l'air très intimes.

— Nous le sommes, répliqua Tabitha, et ça ne regarde que lui et moi.

Amanda posa sur elle un regard sévère.

— Tabby ?

— Zut ! Ça suffit ! Occupons-nous d'abord d'Ach. Je vais passer des coups de fil jusqu'à ce que je trouve quelqu'un qui soit susceptible de l'aider. Restez donc là à vous tourner les pouces et critiquez-moi

tant que ça vous chante, moi, je vais agir.

Tabitha gagna le salon, sortit son portable et appela Tia, qui, malheureusement, s'avoua incompetente.

— Tia, fais un effort ! Il doit bien exister un sort qui contrecarre celui qui a touché Ach !

— Non. Il faudrait savoir ce qui est à l'origine du problème. Pour ne rien arranger, Ach n'est pas tout à fait humain. Si on fait quelque chose de travers, le remède risque d'être pire que le mal.

Tabitha remercia Tia, puis raccrocha en maugréant. Il devait bien exister une solution, mais qui la détenait ?

Elle rouvrait son portable quand Amanda entra dans la pièce. Elle ouvrit la bouche, mais un bruit l'empêcha d'émettre le moindre commentaire : des grattements à la porte, qui alertèrent aussi Tabitha, laquelle sortit son stylet de sa botte.

Un long cri monta à l'extérieur, qui enfla jusqu'à devenir aussi assourdissant que le tonnerre.

— Akri ! Mon akri ! Laisse entrer Simi, akri !

— Mon Dieu, qu'est-ce donc ? demanda Amanda, affolée.

— La démons d'Ach.

— C'est Simi qui fait ce boucan ? dit Kyrian en dévalant l'escalier, suivi de Julien.

— Il semble bien, fit Tabitha. Ouvrons.

— Attendez ! C'est peut-être un piège ! s'écria Julien.

— Mais non ! Simi ? C'est toi ? demanda Tabitha, l'oreille collée à la porte.

Une voix plaintive lui répondit :

— Laisse-moi entrer, Tabby. Simi peut aider son akri si elle le voit. Il faut que Simi l'aide ! Si tu n'ouvres pas, Simi va faire brûler la porte ! Elle compte. Un, deux...

— Tu ne pourras pas, Simi, dit une autre voix de l'autre côté de la porte. Ton maître a sécurisé la maison. Il faut que ses habitants t'autorisent à y pénétrer.

Tabitha tendit l'oreille : qui parlait avec Simi ? Une femme, manifestement, à la voix douce marquée d'un accent impossible à identifier.

— Qui est avec toi, Simi ?

— Une des femmes de main de cette garce de déesse. Elle s'appelle Katra et elle fera du bien à mon akri. Ouvre !

— Oui, ouvrons, dit Tabitha, la main sur la poignée.

— Amanda, méfie-toi ! lança Kyrian à sa femme. Le jugement de ta sœur sur Simi et cette Katra est sujet à caution ! N'oublie pas qu'elle trouve Valerius tout à fait fréquentable !

Tabitha se tourna vers Amanda.

— Écoute, si tu tiens à ce que ton mari garde ses attributs masculins, conseille-lui de s'écarter de mon chemin, sinon il ne sera pas long à chanter avec une voix de soprano, OK ?

— Laisse-la ouvrir la porte, Kyrian, dit Amanda.

— Noms des dieux, ma fille dort au premier !

— Accessoirement, ta fille est la nièce de Tabitha, et jamais elle ne lui ferait de mal ! Laisse-la ouvrir cette fichue porte !

Kyrian serra les poings comme s'il brûlait d'envie de cogner la tête de sa belle-sœur contre celle de sa femme, puis il capitula : il sortit du salon.

Tabitha ouvrit donc, et Simi s'engouffra dans la maison, suivie d'une femme très grande en robe longue. D'emblée, toutes deux gagnèrent l'étage, sachant manifestement où se trouvait Acheron.

— Ne t'en fais pas, Tabby, lança Simi au passage, Katra aime autant mon akri que nous.

Katra se dirigea sans hésiter vers la chambre où reposait Acheron. Pour elle, aucune maison n'était territoire inconnu. Elle avait hérité de ses deux parents des pouvoirs exceptionnels et possédait entre autres le don de s'orienter dans n'importe quel bâtiment, d'en sentir l'âme, de percevoir la nature profonde de ses habitants. Cette maison-ci vibrait d'ondes positives. Chaleur, respect, amour. Rien d'étonnant à ce qu'Acheron aimât y résider lors de ses séjours à La Nouvelle-Orléans. Ces murs abritaient un vrai foyer, et la petite Marissa avait bien de la chance. Si seulement, enfant, elle avait pu en savoir autant !

— Attends un instant dehors, Simi. Et pas de discussion ! ordonna Kat en poussant la dernière porte au fond du couloir.

Acheron était là, couché dans un grand lit.

En le voyant ainsi, Kat s'immobilisa. Jamais, en tant de siècles d'existence, elle ne s'était trouvée aussi près de cet être extraordinaire. Lors des visites d'Acheron à Artemis sur l'Olympe, Kat était bannie du temple, à l'instar de toutes les servantes de la déesse. La jalousie d'Artemis était devenue légendaire. Et elle était plus particulièrement dirigée vers la jeune Katra, qui attendait depuis longtemps l'occasion d'être seule avec l'homme adoré de la déesse.

Enfin, elle l'avait. Dans des circonstances très pénibles, certes, mais cela ne l'empêchait pas d'en être heureuse. Elle pouvait approcher Acheron, le toucher ! Son plus grand rêve était qu'il l'enlace, qu'il referme ses bras autour d'elle. Une fois. Une seule fois.

Le cœur battant la chamade, elle contourna le lit qui, bien que très grand, semblait être trop petit pour l'homme qui l'occupait. Même

gris et figé, son visage était sublime, songea-t-elle. Acheron était beau, mais sa plus grande beauté était intérieure. Sa force mentale était également sans équivalent. Elle la sentait venir vers elle. Il était le pouvoir incarné et il l'appelait.

Même inconscient, il donnait des ordres et demeurait impressionnant. Privé d'Acheron, l'univers sombrerait dans le chaos. À aucun prix il ne devait mourir.

Usant de ses dons, Kat verrouilla la porte par télékinésie, puis s'assit au chevet d'Acheron. Elle le voulait pour elle seule quelques instants, sans témoin.

— Tu es si beau... murmura-t-elle en suivant du bout du doigt l'arc de ses sourcils.

Depuis toujours, elle brûlait d'envie de lui tenir la main, de l'entendre l'appeler par son prénom.

Elle aurait tant aimé qu'il sache qu'elle existait ! Mais cela n'arriverait jamais. Entre Acheron et elle, il y aurait toujours Artemis. Cela faisait des siècles que la déesse avait édicté cet interdit : aucune femme, Kat encore moins qu'une autre, n'avait le droit d'approcher son cher Acheron.

Et pourtant, ce soir, elle était assise là, auprès de l'homme de ses rêves, et le regard vigilant de la déesse ne pesait pas sur elle.

Elle n'en croyait pas son bonheur.

Elle se rapprocha, puis s'allongea carrément contre lui. Si seulement il s'était rendu compte de sa présence !

Hélas, il était inconscient. Jamais il ne saurait que, l'espace de quelques soupirs, ils avaient été proches l'un de l'autre, ni qu'elle l'avait aidé. Elle avait interdit à Simi de le lui raconter. Quant aux occupants de la maison, dès qu'elle serait partie, ils l'oublieraient : elle ferait en sorte qu'aucun souvenir d'elle ne perdure dans leur mémoire.

— Je t'aime, souffla-t-elle à l'oreille d'Acheron. Je t'aimerai toujours.

Elle l'embrassa sur la joue, puis prit ses mains entre les siennes.

— Un jour, nous nous découvrirons !

Elle sortit un sachet de sa poche. Il contenait trois feuilles de l'Arbre de Vie qui ne poussait que dans le jardin de La Destructrice, à Kalosis. Elles seules pouvaient briser l'*ypnsi*, le sommeil sacré qu'Orasia avait pris à Katoteros longtemps auparavant, à l'époque où les dieux atlantes régnaient sur le monde.

Kat tordit les feuilles jusqu'à ce qu'elles soient humides, puis les porta aux lèvres d'Acheron et fit couler neuf gouttes dans sa bouche.

Lentement, les couleurs revinrent sur le visage d'Acheron. Il prit une profonde inspiration et ouvrit les yeux. Kat disparut

instantanément. Acheron s'assit dans le lit. Il avait le corps perclus de douleurs et un mauvais goût dans la bouche.

— Akri ?

Il n'eut pas le temps de répondre à l'appel vibrant de chagrin de Simi : la démonsse se matérialisa et sauta sur le lit.

Instantanément, il se rappela tout. Les Démons, l'impact qui l'avait terrassé. Quelle était cette force qui l'avait frappé ? C'était incompréhensible.

— Simi, que fais-tu là ?

Elle lui donna une tape dans le dos qui lui coupa le souffle. Puis elle noua ses bras autour de son buste, achevant de lui bloquer la respiration.

— Tu as fait peur à Simi, akri. Je ne comprenais pas ce qui n'allait pas. Tu es devenu tout gris et vilain comme une de ces vieilles statues. Tu ne dois plus faire ça !

— Je vais bien, maintenant, Simi. Mais... pourquoi suis-je chez Kyrian ? Avec toi sous ton apparence humaine ?

— Nous t'avons amené ici. Ah, voilà Kyrian.

Effectivement, celui-ci entra, suivi d'Amanda.

Julien et Tabitha.

— Ça va, Ach ?

— Je crois que oui. Je me sens encore un peu dans les vapes, mais rien d'inquiétant.

Néanmoins, il se sentit mieux dès que Simi le lâcha. L'étreinte de la démonsse lui avait donné l'impression d'être pris dans un étau.

— As-tu compris ce qui est arrivé et comment tu t'es remis ? demanda Tabitha.

Plus ou moins, mais il se garda de le dire. Il avait envoyé Simi se procurer l'antidote dont il avait besoin, et elle lui avait obéi sans poser de questions ni rien révéler à personne. Grands dieux, si les autres s'étaient doutés de ce qu'il était... Mieux valait ne pas y penser.

Cette crainte amena une question à son esprit : qui, parmi les Démons, connaissait la vérité à son sujet ? Car l'un d'eux était au courant et avait donc trouvé l'arme susceptible de le neutraliser. Une arme qui, désormais, ne marcherait plus. Dans la mesure où il savait maintenant que quelqu'un pouvait s'en servir, il prendrait ses précautions.

— Tu peux te pousser un peu, Simi ? demanda-t-il à la démonsse, qui le serrait de nouveau tendrement – autant dire qu'elle l'étranglait.

— Non, Simi ne peut pas ! Tu as une mine épouvantable, comme un de ces vieux trucs antiques, à la maison, et Simi n'aime pas ça. Elle veut que tu sois tout beau et tout rose. Ou bleu, parce que bleu, c'est

très joli. Mais il ne faut pas que tu aies le blues. Ça rend Simi trop triste.

— Ne t'en fais pas, dit Acheron en riant.

— Ta peau peut devenir bleue ? s'enquit Kyrian avec curiosité.

— Tout le monde a la peau qui devient bleue sous l'effet du froid, dit Acheron.

En dépit de l'étreinte de Simi, il réussit à s'extraire du lit. Il voulait sortir de cette pièce où il avait failli mourir. Il ne fallait à aucun prix que les autres se doutent qu'il avait été aussi près de mourir que ceux de son espèce pouvaient l'être.

Simi ne se laissa pas détacher de lui. Elle resserra l'emprise de ses bras, et il se retrouva donc debout, la démonsse accrochée autour de sa taille.

— On dirait que tu t'es fait harponner, Ach, plaisanta Talon, qui les avait rejoints.

— Ouais, un peu.

Acheron commença à marcher vers la porte, plus ou moins en crabe à cause de Simi, qui demanda, pleine d'espoir :

— On va manger des glaces ?

L'idée la séduisait tant qu'elle en oublia d'enlacer son maître.

— Chuuut... fit-elle en passant devant la chambre le Marissa. Le bébé dort.

— Et Tabitha essaie de se tailler en douce, dit Kyrian. Tabby, tu brûles d'aller retrouver ton Romain, hein ?

La question déplut fortement à la jeune femme, qui lança à Acheron :

— À ton avis, Ach, Artemis me sanctionnerait-elle si je tuais un ex-Chasseur de la Nuit ?

— Artemis, non, mais ta sœur, oui.

— Alors, qu'elle veille bien sur son fichu mari sinon...

— Tabby, arrête ! s'écria Amanda.

— Ne me menace pas, petite belle-sœur, gronda Kyrian. Tu as été infecte avec moi quand tu as découvert que je fréquentais Amanda. Tu as même essayé de me liquider ! Et maintenant, tu sors avec le plus répugnant débris que la terre ait jamais porté. Tu devrais avoir une petite conversation avec elle, Acheron. Explique-lui qu'à Rome, ceux de l'espèce de Valerius tuaient sans le moindre état d'âme.

Tabitha, qui était arrivée en bas de l'escalier, fit volte-face.

— Son espèce ? Être général, c'est appartenir à une espèce ? Mais alors, je connais deux autres spécimens de cette espèce ! Ils s'appellent Kyrian et Julien !

— Tabitha, je t'en prie, arrête ! ordonna Amanda. Tu savais ce

que Kyrian pensait de Valerius. Comment as-tu osé nous faire cela ?

Acheron se passa la main sur la tête comme s'il avait la migraine.

— Hé, vous tous, fichez la paix à Tabitha : c'est moi qui ai tout arrangé. J'ai organisé sa rencontre avec le Romain.

— Pourquoi ? s'écrièrent Kyrian, Julien et Amanda à l'unisson.

Acheron regarda Tabitha.

— Quelle est ton image de l'homme idéal ?

— Grand, beau, très tendance et gothique.

— Bien. Et comment vois-tu Valerius ?

— Grand et beau, mais pas dans le coup, alors là, pas du tout. Même si je l'apprécie vraiment beaucoup.

Julien et Kyrian grommelèrent entre leurs dents, Amanda fronça les sourcils.

— Ça suffit ! lança Tabitha à la cantonade. J'en ai marre que vous me tombiez tous dessus. Salut !

Elle se rua vers la porte, l'ouvrit, la rabattit avec fracas contre le mur... et s'immobilisa : Nick Gautier se tenait sur le perron. Croyant sans doute qu'elle lui ouvrirait, il entra avant qu'elle ait le temps de lui dire que Simi et Acheron se trouvaient dans la maison.

Elle pivota sur ses talons et repartit en sens inverse, le cœur battant à tout rompre.

Trop tard.

Simi avait déjà vu Nick.

— Salut, Nicky ! lança-t-elle de sa voix de fillette, avant d'abandonner Acheron au pied de l'escalier pour se précipiter vers le jeune homme. Réduite à l'état d'observatrice, Tabitha, horrifiée, assista à deux métamorphoses en même temps : le visage de Simi, qui s'illuminait, et celui d'Acheron, qui s'empourprait de fureur.

L'expression de Nick changea également dès qu'il posa les yeux sur le chef des Chasseurs : elle traduisait désormais la terreur la plus totale. Quant à Simi, inconsciente du cataclysme qu'elle avait déclenché, se posa les mains sur ses hanches, prit appui sur un pied, mettant en évidence une jambe souple au joli genou rond, et fit un clin d'œil à Nick.

— Pourquoi n'es-tu pas venu au rendez-vous que tu avais donné à Simi ce soir, Nicky ?

La bouche de Nick s'ouvrit, se referma comme celle d'une carpe subitement sortie de l'eau, puis produisit un gargouillis à la seconde où Acheron l'attrapa par la gorge et le souleva de terre en rugissant. Dans un grand cri de bête, il le projeta vers le plafond, que la tête de Nick heurta. Lorsqu'il retomba par terre, ses cheveux étaient blancs de plâtre.

— Je ne savais pas qu'elle était votre petite amie, Ach ! hurla-t-il en essayant de se débarrasser des débris blancs qui lui maculaient la figure. Je vous jure que je ne le savais pas !

Les yeux d'Acheron, d'ordinaire gris argent, virèrent au rouge.

— Elle n'est pas ma petite amie, pauvre andouille, elle est ma fille !

Tabitha aurait juré que Nick ne pouvait devenir plus pâle qu'il ne l'était déjà, et pourtant, si : son teint se fit franchement crayeux.

— Votre... Mais elle est tellement jeune... Et vous êtes tellement jeune, Ach... Et je me suis bien foutu dedans !

Les pupilles du chef des Chasseurs semblaient maintenant en ébullition. Il frappa le jeune homme si fort qu'il l'expédia à plusieurs mètres, où le malheureux rencontra un obstacle qui bloqua son vol plané : Kyrian.

Au premier étage, Marissa se mit à pleurer.

— Amanda, allez vous occuper de votre gamine ! ordonna Acheron d'une voix à faire trembler les plus endurcis, qui n'avait plus rien d'humain et semblait venir des tréfonds de sa poitrine.

Puis il reporta son attention sur Nick.

Tabitha essaya de s'interposer lorsqu'il marcha vers l'écuyer, mais Acheron leva la main et elle sentit une force irrésistible l'entraîner en arrière.

— Akri, non !

Simi avait crié tout en se déplaçant. Une fraction de seconde avant qu'Acheron n'arrive devant Nick, elle se dressa entre eux.

— Tu ne devais en aucun cas avoir des relations charnelles ! tonna Acheron.

Tous tremblaient, excepté Simi, que la fureur d'Ach laissait de glace.

— Pourquoi pas, akri ? Tous les autres en ont.

Acheron se passa les doigts dans les cheveux, visiblement hors de lui.

— Parce que, nom d'un chien, Simi, tu vas, précisément, devenir comme tous les autres ! Et tu ne me laisseras plus une minute de tranquillité !

Le ravissant visage de Simi se plissa comme si elle venait d'entendre une réflexion particulièrement répugnante.

— Je t'en priiiiiii, akri ! Tu as une très haute estime de toi, et ça me rend maaaalade que tu prennes les gens de haut ! Ça fait trop longtemps que tu traînes avec la garce aux cheveux rouges... Elle a une sale influence sur toi.

— Simi, je vais te...

Imperturbable, la démonsse continua :

— Tu sais, akri, honnêtement, Simi n'apprécie pas fort tous ces efforts qui font transpirer. Ces histoires de sexe semblent exiger un travail excessif pour un bien mince plaisir au bout du compte. Personnellement, Simi préfère aller faire du shopping. C'est beaucoup plus amusant, et elle n'a pas besoin de prendre une douche après. Quoique, des fois, les boutiques ne soient pas nickel, mais c'est de plus en plus rare, de nos jours.

Nick ouvrit la bouche, prêt à dire quelque chose, mais Talon l'arrêta.

— Petit, ne tente pas le diable et saisis la chance que Simi t'offre de t'en sortir, sinon tu vas y passer.

— Il a raison, ajouta Kyrian. Ferme-la, Nick.

Acheron n'avait d'yeux que pour sa démonsse. Il l'attira à lui et la serra dans ses bras comme s'il avait peur qu'elle ne s'envole. La force qui clouait Tabitha sur place cessa d'agir. Elle respira profondément, tout en se disant que l'atmosphère paraissait s'alléger.

Toutefois, le regard qu'Acheron darda sur Nick flamboyait toujours de colère.

— Gautier, pour moi, tu es un homme mort. Si tu veux un bon conseil, suicide-toi. Ça t'évitera d'attendre le jour de ta fin en te rongant les sangs à chaque seconde.

Là-dessus, il se dirigea à grands pas vers la porte.

— Hé, Ach, c'était méchant, ça ! lança Tabitha.

— Fiche-moi la paix, Tabby : Et toi, Simi, rentre !

La démonsse se transforma en nuage vaporeux qui pénétra dans le bras d'Acheron.

Le chef des Chasseurs sortit en trombe de la maison, mais Tabitha courut derrière lui.

— Ach ! Qu'est-ce que tu fais ?

— Je m'en vais, sinon je vais tuer Gautier.

— Tu ne peux pas rejeter toute la faute sur lui !

— Comment ? Je ne devrais pas lui en vouloir ? Alors qu'il a couché avec ma Simi ?

— Si tu veux vraiment t'en prendre à quelqu'un, alors que ce soit à moi : je les ai laissés seuls tous les deux !

Acheron jeta un regard meurtrier à Tabitha.

— Ach, c'est moi, la vraie responsable de cette histoire. Tu adores Nick et il te le rend bien. Comment pourrais-tu te fâcher avec lui au point de songer à le tuer ?

— Il a couché...

— J'avais entendu, merci. Sais-tu dans quel état était Nick quand

il a appris que Simi t'appartenait ? Il en était malade ! Mais c'est ta faute, Ach ! Nick aurait dû être au courant, pour Simi !

— Je ne voulais pas qu'un homme la touche ! Je me doutais bien qu'un jour ou l'autre, elle... Bref, tu comprends. Ou plutôt, non, tu ne comprends pas.

— Tu as raison, et c'est bien là le problème. Je suis complètement perdue. Je ne comprends pas ce qui t'est arrivé ce soir, ni qui sont ces monstres qui me poursuivent, ni pourquoi tu t'es mis dans une rage telle que tes yeux lançaient des flammes ! Qui es-tu, Ach ? Maintenant, je me demande si tu as jamais été humain.

Les prunelles du chef des Chasseurs retrouvèrent leur couleur argent habituelle. Il fixa Tabitha et lâcha :

— J'ai été humain, autrefois.

Tabitha n'eut pas le temps de répondre : la voix désincarnée qui lui était désormais familière l'éleva, et le vent apporta ces mots qui frappèrent la jeune femme plus violemment qu'un coup à l'estomac :

— Votre dernière heure à tous les deux a sonné !

La douleur était telle que Tabitha se plia en deux. Jamais elle n'avait eu aussi mal, ni souffert de si étrange manière. C'était comme si quelque chose de redoutable venait d'envahir son corps.

Ach poussa un juron, leva la main et la foudroya. L'impact de la foudre la fit hurler. Elle chancela, mais à l'instant où elle allait tomber, quelqu'un la soutint. Malgré le choc et la douleur, elle se rendit compte que des bras solides la serraient et qu'elle était appuyée contre une poitrine à la force rassurante.

Valerius. Comment était-il arrivé ici ? Merci, Seigneur, il était venu la sauver !

Mais le danger n'était pas écarté. Le fantôme qu'Acheron venait d'expulser sans douceur de son corps se tenait maintenant à côté d'elle. L'épouvante la gagna. L'esprit maléfique persistait à chercher un asile de chair et de sang.

— Barre-toi, sinon je te vire de nouveau, et ce coup-ci, tu y laisseras des plumes ! lança Acheron au spectre, qui se volatilisa dans un rire sardonique.

Une seconde à peine s'écoula avant que le chef des Chasseurs se tourne vers elle.

— Respire à fond, Tabby. Navré. C'était radical, comme remède, mais ça a marché.

— Il faut la mettre en sécurité, dit Valerius.

Acheron approuva d'un hochement de tête.

Quelques minutes suffirent à amener la jeune femme chez Valerius.

— Te sens-tu mieux ? demanda celui-ci après l'avoir mise au lit.

— Il me semble. La douleur s'atténue. Mais qu'affrontons-nous, Val ?

— Le fantôme, c'est Desiderius, expliqua Acheron. Il n'a pas encore pris forme humaine, dieux merci. Il est encore en quête d'un corps susceptible de l'héberger. Cela nous laisse un peu de temps.

— Mais je me suis battu contre lui dans la soirée, et il avait tout d'un homme ! objecta Valerius. Te rappelles-tu le Démon qu'a protégé le fantôme, à la fin de la rixe ? ajouta-t-il à l'adresse de Tabitha. Eh bien, c'était Desiderius.

— Non, Val. Je le connais. Je n'oublierai jamais la tête de ce

salaud, dit Tabitha en passant les doigts sur sa cicatrice.

— Elle a raison, confirma Acheron. Tu t'es battu contre son fils aîné, Romain. Si j'en crois Urian, ils portent le même nom.

— Il y a vraiment de quoi s'y perdre, remarqua Tabitha.

— C'était la tradition autrefois, dit Valerius. Un nom se transmettait de père en fils.

Tabitha s'apprêtait à lui répondre lorsqu'elle remarqua l'étrange attitude d'Acheron. Il semblait pétrifié.

— Ach ? Qu'est-ce que tu as ? Ach ?

— Que s'est-il passé ? interrogea-t-il à voix basse, comme s'il s'adressait à quelqu'un qui ne se trouvait pas dans la pièce.

— Ach !

Il se tourna vers elle.

— Vous deux, vous ne bougez pas d'ici. Défense de quitter la maison cette nuit.

Cet ordre lancé, il disparut.

— Bon sang, Val, qu'est-ce que c'est que tout ce bazar ?

— Je ne sais pas, mais je suis prêt à parier que ce n'est pas de bon augure.

Acheron entra chez lui à Katoteros, une tornade dans son sillage. Les gigantesques portes de chêne geignirent quand il les ouvrit à la volée, comme si elles se plaignaient d'avoir été brutalement arrachées à un confortable assoupissement. À l'instant où il franchit le seuil, ses vêtements de style gothique se changèrent en tenue d'Atlante, une longue robe de soie noire appelée *foremasta*, qui flottait autour de son corps d'athlète. Sur le dos de la *foremasta* était brodé un emblème : un soleil transpercé de trois éclairs de foudre argentés, l'insigne personnel d'Acheron, apposé sur tout ce qu'il possédait.

Il traversa sans s'arrêter le vaste vestibule circulaire de marbre, qui portait son emblème au centre du pavage. Seize statues l'entouraient, celles des dieux atlantes les plus importants. Des dieux qui, autrefois, se sentaient ici chez eux, s'y réunissaient tout en gardant un œil protecteur sur le monde des humains.

Ce temps-là était bien révolu. Les dieux eux-mêmes avaient disparu.

Acheron se dirigea vers la salle du trône. La porte était flanquée de reproductions du visage de la Destructrice Apollymi et de son époux Archon Kosmetas, surnom qui signifiait « l'ordre ». Des lustres auparavant, le couple avait régné sur Katoteros. Sur un coup de colère, Apollymi avait renvoyé tous ceux qui l'entouraient, sans exception. Aucun dieu atlante n'était resté après sa crise de fureur.

Jamais Acheron n'avait compris ce qui l'avait poussée à commettre une telle folie.

Mais aujourd'hui, alors qu'il s'avavançait dans la salle du trône, il commençait à comprendre.

Il appela son serviteur.

— Urian !

Ce dernier accourut alors qu'Acheron approchait des deux trônes d'or sculptés en forme de dragon et assista à la métamorphose de son maître, qui reprenait son aspect originel.

Ce phénomène troublait toujours Urian. Ces yeux rouge sang qui jetaient des flammes inquiétaient le demi-dieu qu'il était, ainsi que le changement de carnation d'Acheron, dont le teint virait au bleu irisé. Toutefois, le plus dérangentant était cette cicatrice qui barrait le torse d'Acheron de la gorge au nombril. À hauteur du cou, l'empreinte d'une main était incrustée dans la peau. À croire qu'Acheron avait été soulevé d'une main de fer par la gorge pendant qu'on lui ouvrait la poitrine d'un coup de lame.

Le jour de son arrivée à Katoteros, Urian avait appris d'Alexion que la cicatrice apparaissait et disparaissait et que lorsqu'elle était visible, il fallait faire comme si de rien n'était, sauf à vouloir perdre la vie. Aujourd'hui, Acheron était de très mauvaise humeur, ce qui se traduisait par des craquements de tonnerre et des geysers d'étincelles qui s'échappaient par les fenêtres du temple.

Peu de gens effrayaient Urian. Acheron était l'un d'eux. Sans parler de son petit dragon chéri qui, si l'Atlante décidait de le faire sortir de son bras, serait inévitablement d'une humeur aussi massacrant que la sienne.

— Fais-moi ton rapport, Urian, ordonna Acheron.

Quand il était chez lui, un lourd accent atlante marquait son élocution.

— L'enfer se déchaîne.

La nouvelle déplut manifestement à Acheron : le nombre d'éclairs qu'il faisait naître décupla, illuminant le ciel nocturne d'un terrifiant feu d'artifice, mais frappant également le sol tout autour des pieds d'Urian.

— Que se passe-t-il ?

Urian faillit répondre que le climat était aussi mauvais à Kalosis qu'il l'était à Katoteros en ce moment même. Par prudence, il s'en abstint. Il n'était pas suicidaire.

— Je ne sais pas. Desiderius est revenu avec son fils il y a peu. On m'a dit qu'il avait informé Stryker de quelque chose de très important et que cela lui avait valu une récompense : le droit de se réincarner.

— Et Apollymi ?

— Elle reste cloîtrée dans son temple et ne veut voir personne. Apparemment, quelqu'un a commis une erreur, et elle a dû envoyer ses Démons vigiles à travers tout Kalosis pour qu'ils traquent le fautif. L'endroit grouille de Spathis, et tout le monde tremble de peur à l'idée de subir les foudres d'Apollymi.

— Et ton père ?

Urian se crispa. Il supportait mal l'idée d'avoir été engendré par Stryker, le chef des Démons spathis, lesquels étaient sous les ordres de la Destructrice.

— Aucune idée. Mais immédiatement après le départ de Desiderius, il a commencé à tout saccager autour de lui, en hurlant mon nom. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être a-t-il appris que j'étais vivant. Que signifie tout cela, Acheron ? Je suis sûr que tu le sais.

— Non. La Destructrice ne me dit rien, et cela me convient tout à fait. Lorsque nous nous disputons, elle est loin d'être aussi agréablement silencieuse.

— Tu as tout de même une petite idée.

— Je pense que Stryker a remis Desiderius en selle pour me tester. Puis, quand Desiderius s'est rendu compte que sa manœuvre fonctionnait, il l'a rapporté à Stryker, qui a alors eu la confirmation dont il avait besoin.

— Quelle confirmation ?

— Il a appris ce qu'il représentait vraiment pour Apollymi, c'est-à-dire pas grand-chose.

— Oh, je vois... Ça a dû le mettre dans une colère noire. Avec un peu de chance, la Destructrice et mon père s'entre-tueront.

Le regard que lui lança Acheron fit reculer Urian.

— Pardon.

Sa longue robe voletant autour de ses jambes, Acheron se mit à faire les cent pas. Les semelles d'argent de ses bottes claquaient sur le dallage.

Stryker était effrayant, songea Urian, mais Ach l'était tout autant.

— Urian, pourquoi Desiderius voudrait-il s'emparer du corps de Tabitha Devereaux ?

— Que veux-tu dire ?

— Il a essayé de l'enlever sous mes yeux. Je l'ai repoussé, mais il est revenu à la charge.

Cela n'avait pas de sens, se dit Urian. Et de surcroît, c'était complètement stupide. Mais de la part de Desiderius, qu'espérer d'autre ?

— Je ne comprends pas qu'il ait tenté quelque chose en ta

présence.

— Stryker n'a pas dû se donner la peine de lui apprendre que je serais là. Il garde ses informations pour lui, afin de ne pas entamer son autorité sur Kalosis.

— Effectivement. La bonne question est donc : quel corps va recevoir l'esprit de Desiderius ? S'il n'a pas pu s'emparer de Tabitha Devereaux, il va chercher quelqu'un d'autre.

— Du moment qu'il n'a pu avoir Tabitha, il a changé son fusil d'épaule. Il a des visées sur Amanda et Kyrian, alors, à mon avis, il va jeter son dévolu sur une personne qu'ils connaissent et en laquelle ils ont confiance. À toi de découvrir qui, Urian. Stryker a fait en sorte que je ne puisse rien percevoir émanant de Desiderius.

— Moi, j'entends déjà le son du canon. Nombreux sont ceux sur Kalosis qui se sont réjouis le jour où Stryker m'a coupé la gorge. Si, parmi ceux-ci, il en est un qui me découvre et comprend que j'espionne pour ton compte, je te serai renvoyé en pièces détachées, Acheron.

— Ce n'est pas grave. Je t'ai remis en un seul morceau une fois, je recommencerai.

— Merci, patron. Voilà qui est très réconfortant, railla Urian.

L'expression d'Acheron se durcit.

— Va, Urian.

Le jeune homme inclina la tête avec respect, puis partit sur Kalosis.

Acheron resta seul dans sa salle du trône, tendant l'oreille. Rien ne lui parvenait. Il n'entendait que les craquements de la foudre et le grondement du vent.

— Apollymi, parle-moi ! Qu'est-ce que tu fais ?

Pour la première fois en près de douze mille ans, la Destructrice resta muette. Le seul message télépathique que reçut Acheron émanait de sa sœur : « Sois très prudent quand tu fais un vœu, parce qu'il sera exaucé. »

Tabitha raccrocha le téléphone. Elle venait de parler avec Amanda, qui lui avait appris que Kyrian et Julien avaient bandé les côtes fêlées de Nick. Quant à elle, elle avait rapporté à sa sœur l'attaque de Desiderius juste devant la maison.

— J'ai peur, dit-elle à Valerius. Vraiment très peur. Je n'arrive pas à chasser de mon esprit les paroles d'Amanda et ce rêve qu'elle a fait, où elle s'est vue mourir avec Kyrian. Je sais que tu détestes mon beau-frère, mais...

— Je ne le déteste pas. Lui, en revanche, me hait.

Tabitha ne pouvait que confirmer, et cela la désolait. Elle fut heureuse que Valerius la prenne contre lui et lui caresse doucement les cheveux. Sentir ses bras serrés autour d'elle, respirer son parfum musqué délicieusement viril la rassérénèrent.

— Acheron ne laissera pas mourir Amanda.

— Je l'espère. Mais il y a eu ce rêve et...

— Il ne s'agissait que d'une possibilité. Acheron t'expliquera que le destin peut être modifié par la volonté et le libre arbitre.

— Je ne supporterais pas que ma sœur meure, Valerius. Nous ne nous sommes jamais séparées.

Il déposa un baiser sur le sommet de son crâne.

— Chut. Tu te tortures inutilement. Je te jure que tant que je serai là, jamais l'une de vous n'aura à souffrir de la perte de l'autre.

Qu'il fit preuve de tant de tendresse, lui qui n'en avait jamais reçu, émouvait profondément Tabitha.

Elle s'écarta de lui et demanda :

— Comment tes frères ont-ils pu te tuer ?

Immédiatement, il s'éloigna de plusieurs pas. L'expression de son visage disait clairement que la question l'avait bouleversé.

— Pardonne-moi, Val. Je ne voulais pas te faire de peine.

— Oh, ça va aller Tout était tellement différent autrefois, tu sais...

Une réponse toute faite qu'il formulait dès qu'elle évoquait le sujet brûlant de sa mort, songea Tabitha. Elle ne pouvait que très difficilement s'en satisfaire.

— Je vais appeler Otto. Qu'il nous apporte à dîner, je ne sais pas toi, mais moi, je suis affamé.

— D'accord.

Il sortit de la bibliothèque. Il avait trouvé un prétexte pour échapper à l'interrogatoire qui menaçait.

— Merde, mais qu'est-ce que tu lui trouves, à ce fumier ?

Tabitha sursauta : un homme aussi grand et solide que Valerius se tenait au milieu de la pièce, sorti elle ne savait d'où. En jean et tee-shirt noirs, ses cheveux bruns attachés en catogan, il la fixait.

— Qui diable êtes-vous ?

— Zarek.

Par exemple ! L'enfant martyrisé qui avait vécu sous le toit de la famille Magnus, le demi-frère de Valerius – auquel il ne ressemblait que par la haute taille et la couleur de jais de la chevelure –, c'était lui !

— C'est vous le salaud qui s'amuse avec la météo !

L'insulte fit mouche. Il se raidit et plissa les yeux.

— À ta place, petite, je ferais gaffe à mon vocabulaire. Aucune loi ne m'interdit de te balancer un éclair dans les fesses.

— Oh que si ! Ach vous tuerait si vous me faisiez du mal.

— Rectification : il essaierait de me tuer, mais n'y arriverait pas.

Il avait plongé les mains dans ses poches et se balançait nonchalamment d'un pied sur l'autre.

— Quelle prétention ! Mais ça ne me dit pas pourquoi vous êtes là.

— Je vous observe, tous les deux.

— Quoi ? Mais vous êtes un sale pervers ! Un maniaque dégoûtant !

Il fronça les sourcils, piqué au vif.

— Petite, chaque fois que vous avez joué à la bête à deux dos, j'ai détourné les yeux ! J'ai été aveugle, quand j'étais gosse. Je n'ai pas envie que ça recommence, et on dit que c'est ce qui arrive quand on regarde ce qu'il ne faut pas.

— Alors, pourquoi nous observez-vous ?

— Bof. Par curiosité, principalement.

— Et pourquoi me dévoilez-vous votre présence maintenant ?

— Toujours par curiosité. Ça m'intrigue, que la belle-sœur de Kyrian se tape un type comme le Romain.

— Et si vous vous occupiez de vos affaires, hein ? Je ne...

Tabitha s'interrompit et resta bouche bée. La bibliothèque avait soudain disparu, et elle se trouvait à présent dans une pièce aux murs recouverts de miroirs. Elle s'y reflétait à l'infini, flanquée de Zarek.

— Que faisons-nous ici ?

— On est sur l'Olympe. Je voudrais te montrer un truc.

Le miroir se voila, puis s'éclaircit de nouveau. Il ne renvoyait plus son image à Tabitha, mais une scène venue du passé.

Dans une tente, un homme était attaché à un chevalet de bois. On le torturait. Il hurlait de douleur, en appelait à la pitié en latin pendant qu'un autre homme le flagellait avec un fouet plombé. Tout à coup, le bourreau cessa de frapper : un troisième homme, en armure romaine, venait d'entrer dans la tente.

Tabitha le reconnut. Il s'agissait du jeune Valerius. Son visage trahissait l'épuisement. Son armure était constellée de traînées de sang. Mais en dépit de son état d'extrême fatigue, il conservait sur les traits une mine hautaine.

Il remplit à une outre un gobelet d'eau qu'il jeta à la figure du supplicié.

— Dis-moi vers où ils marchent !

— Non.

Le jeune général ordonna que le supplice reprenne.

— C'est ton amant qui m'a rendu aveugle, dit Zarek à Tabitha.

Le miroir devint flou puis s'éclaircit, montrant deux jeunes garçons. L'un d'eux gisait sur le sol, recroquevillé sur lui-même, pendant que l'autre le fouettait. L'une des lanières du fouet fendit l'œil du malheureux, qui hurla et plaqua la main sur son œil blessé.

— Par terre, c'est moi. Celui qui me bat, c'est le mec avec lequel tu couches.

Incapable d'en supporter davantage, Tabitha pivota sur ses talons. Et heurta quelqu'un.

Acheron ! Qui paraissait particulièrement mécontent.

— Qu'est-ce que tu fous, le Grec ?

— Je lui montre la vérité.

Acheron secoua la tête.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies épousé une nymphe chargée de la justice et que tu n'aies rien appris d'elle. Chaque souvenir est composé de trois facettes : celle que tu vois, celle que voient les autres, et la vérité, qui se situe quelque part entre les deux. Ce que tu montres à Tabitha, c'est ta facette. Pourquoi ne lui fais-tu pas voir toute la scène, qu'elle l'analyse elle-même ? Tabitha, écoute-moi. Je ne vais pas te mentir, ni essayer de t'influencer. Ce que tu vas avoir sous les yeux ne sera pas le souvenir qu'a conservé Zarek de Valerius, mais un fait brut sur lequel tu te forgeras ta propre opinion. Regarde.

Le jeune Valerius apparut de nouveau dans le miroir. Un homme en toge dont les traits rappelaient fortement ceux de Zarek s'avança vers lui. Leur père, comprit-elle. Il tapota l'épaule de Valerius en riant.

— C'est bien, mon fils. Frappe toujours aux endroits les plus vulnérables, et un jour, tu feras un magnifique général.

Le petit Zarek les regardait, une haine meurtrière exsudant par tous ses pores. Gaius Magnus prit le fouet des mains de Valerius et recommença à frapper Zarek. Une expression horrifiée sur les traits, son fils quitta la pièce. Tabitha s'aperçut qu'il pleurait. D'une démarche chancelante, il se dirigea vers la fontaine au centre de la cour et s'agenouilla pour se mouiller le visage.

— Je suis désolé... tellement désolé, répétait-il, ses larmes se mêlant aux gouttes d'eau.

Gaius Magnus sortit à son tour dans la cour et vint le rejoindre.

— Mon fils, mais que fais-tu ?

Comme il ne répondait pas, son père le souleva par les cheveux.

La terreur qui marquait l'expression du jeune Valerius bouleversa Tabitha.

— Tu n'es qu'une pitoyable larve ! J'aurais dû t'appeler Valeria !

Tu as la sensiblerie d'une fille, cracha Gaius Magnus en giflant son fils à toute volée.

Le nez et la joue en sang, Valerius tenta d'échapper à la main cruelle, mais avant qu'il ait pu se relever, les coups se remirent à pleuvoir. Il se couvrit la tête de ses mains.

— Remets-toi debout, sinon tu auras droit à une ration supplémentaire, petit misérable !

Tremblant, le visage souillé de larmes, de sang et de terre, Valerius réussit à se remettre sur ses pieds. Il n'eut guère longtemps à attendre. Fou de rage, son père l'attrapa par la gorge et alla le plaquer contre un mur dont les pierres lui écorchèrent la peau du dos.

Tabitha souffrait avec lui. Comment un être si jeune, après un tel traitement, parvenait-il encore à se tenir droit ?

— Tu vas rester là jusqu'au crépuscule, et si je te vois ne serait-ce que plier les genoux, chaque jour à compter de demain, je te frapperai au ventre ! Tu ne seras plus que douleur, tu m'entends ?

Valerius hocha la tête.

— Marcus ? appela son père.

Un autre garçon dont les traits rappelaient ceux de Valerius, et un peu plus âgé que lui, apparut.

— Surveille ton frère ! S'il s'assied ou bouge, préviens-moi immédiatement.

— Bien, père, dit Marcus en souriant.

Gaius Magnus s'en fut. Marcus s'adressa alors à son frère :

— Pauvre Val... Je me demande ce qui t'arrivera si tu tombes.

Et il lui donna un coup de poing dans l'estomac. Valerius se courba en deux, gémit, mais ses jambes continuèrent à le soutenir, ce qui eut le don d'irriter Marcus. Les coups redoublèrent, et Valerius, après avoir vainement essayé de riposter, s'abattit sur le sol de terre battue.

— Père ! hurla Marcus, triomphant. Il est tombé !

Tabitha se détourna, en proie à la nausée. Elle avait vu les cicatrices sur le dos de Valerius, en avait suivi le tracé boursoufflé du bout des doigts. Alors, non, elle ne pouvait pas assister à ce qui allait suivre.

Pourtant, quelques secondes plus tard, elle regarda de nouveau, mais le miroir était devenu opaque.

— Ça ne change rien ! s'exclama Zarek. Lui aussi s'est fait battre comme plâtre, et alors ? Il a quand même fouetté cet homme qui...

— Attends, Zarek, coupa Acheron. J'ai vu la scène que tu as montrée à Tabitha. Valerius s'en est pris à un soldat grec dont l'armée avait envahi un village romain. Les femmes et les enfants avaient été

enfermés dans le temple de Minerve et brûlés vifs ! Valerius voulait arrêter cette armée d'assassins qui massacrait des civils innocents, afin d'empêcher que d'autres exactions ne soient commises. C'était là guerre, Zarek ! Valerius a fait ce qu'il devait faire.

— Pff... Il a passé son existence humaine à complaire à son père, pour qu'il soit fier de lui.

— Zarek, quand vous étiez enfants, il avait si peur de Gaius Magnus qu'il tremblait en sa présence.

— Il n'a jamais reculé devant un acte de cruauté, du moment que ça lui permettait de se faire bien voir de sa famille !

— Jamais, vraiment, Zarek ?

Le miroir redevint limpide. Âgé de huit ans environ, Valerius était dans son lit. La porte de la chambre s'ouvrit soudain avec fracas. L'enfant s'assit, épouvanté. Son père l'arracha à sa couche avec une effroyable brutalité. À côté de lui, une lampe à la main, se tenait Marcus.

Gaius Magnus brandit une couverture sous le nez de Valerius.

— Qu'est ceci, mon fils ?

L'enfant blêmit.

— Zarek, cette couverture, tu la reconnais, n'est-ce pas ? demanda Acheron.

Les yeux du Grec se firent de glace.

— Ouais. Un vieux bout d'étoffe de merde qu'on mettait sur les chevaux. Ce petit saligaud me l'avait filée, une nuit, et on m'a battu pour l'avoir étendue sur moi.

— Valerius, réponds !

— C'est une... une couverture, père.

— Je le vois bien, triple imbécile ! Mais encore ?

— Je l'ai vu la donner à l'esclave, père, expliqua Marcus. Marius l'a vu aussi. Il ne voulait pas que l'esclave ait froid.

La dernière phrase avait été prononcée dans un ricanement.

— Est-ce vrai, Valerius ?

— Oui, père. Il a... avait... froid.

— Et alors ? Mieux vaut qu'un esclave souffre plutôt que toi, non ? Je crois qu'il est temps que tu comprennes cela.

Valerius Magnus arracha les vêtements de son fils et le jeta, nu, dans la cour, où il fut ligoté à un piquet. La température était glaciale, ce soir-là.

— Père, je t'en prie...

Cette supplication valut à Valerius une gifle donnée du tranchant de la main.

— Nous sommes des Romains. Nous ne demandons jamais grâce.

Que tu aies fait appel à ma pitié te vaudra, si tu survis à la nuit, quarante coups supplémentaires demain matin.

De terreur et de froid, Valerius claquait des dents.

— Je me demande si tu ne deviens pas trop indulgent, père, dit Marcus en riant.

— Tais-toi, Marcus, sinon tu subiras le même sort que ton frère.

Le rire de Marcus s'éteignit instantanément. Lorsque Gaius Magnus regagna la maison, il le suivit sans mot dire.

Resté seul, Valerius se laissa tomber sur les genoux, puis s'efforça de libérer ses poignets entravés, en vain.

— Je serai un bon Romain, dit-il, les yeux levés au ciel, je jure que je serai un bon Romain.

Le miroir s'obscurcit de nouveau.

— Tu ne me convaincras pas, Ach, dit Zarek d'un ton dur. Je persiste à penser que Valerius est un foutu salaud.

— Bien. Mais alors, comment expliques-tu ce que tu viens de voir ? Non, ne dis rien, et regarde ce qui suit.

Une nouvelle scène prit place dans le miroir. Zarek apparut, défiguré, poursuivant un Gaius Magnus un peu plus âgé que précédemment à travers la maison. Le visage de Magnus était en sang, conséquence manifeste de coups portés avec une extrême violence.

Le Romain déboula dans une pièce qui se révéla être la salle à manger. Assis à la table, Valerius, qui portait cuirasse et cape rouge, écrivait une lettre. Il se leva d'un bond. Son père se précipita contre lui et s'agrippa à l'encolure de sa cuirasse.

— Pour l'amour de Jupiter, mon fils, sauve-moi ! Sauve-moi !

Zarek franchit le seuil en courant à cet instant-là, mais s'arrêta immédiatement. Valerius poussa son père sur le côté et sortit son glaive de son fourreau, manifestement prêt à en découdre avec son demi-frère.

— C'est cela, mon fils ! Montre à ce misérable esclave ce que je t'ai enseigné !

— Débarrasse le plancher, Valerius ! s'écria Zarek. Je suis ici pour me venger. Tu ne pourras pas me tuer parce que je suis déjà mort.

— Je ne projetais pas de te tuer.

— Mon fils, que dis-tu là ? Il faut que tu m'aides !

Impavide, Valerius se tourna vers son père. On eût dit qu'il regardait un parfait étranger.

— Nous sommes romains, père, et je ne suis plus un enfant depuis longtemps. Je suis ce que tu as fait de moi. Un général, qui a bien appris les leçons que tu lui as données : un Romain n'en appelle jamais à la pitié.

Il tendit son glaive à Zarek, le salua d'un hochement de tête et quitta la pièce.

Les cris de son père le poursuivirent tout le long du couloir.

Tabitha retenait son souffle, bouleversée par la tragédie à laquelle elle assistait. Elle ne parvenait pas à croire que Valerius ait pu abandonner son père aux mains de Zarek, même si elle comprenait qu'il l'ait fait.

Pauvre Valerius ! Pauvre Zarek ! Tous deux avaient été victimes du même homme. Gaius Magnus avait craché toute sa vie sur celui qu'il considérait comme un esclave sans aucune valeur et sur son frère, enfant certes légitime mais qu'il jugeait faible.

Valerius avait peut-être été faible à ses yeux, mais en ce jour funeste, Magnus pouvait être satisfait. Son fils était devenu tel qu'il l'avait désiré : un être froid, cynique et sans pitié.

— Pourquoi, puisque vous haïssiez Valerius, demanda la jeune femme à Zarek, ne pas l'avoir tué lui aussi ?

— J'étais à moitié aveugle, physiquement mais surtout mentalement, répondit le Grec en ricanant.

— Faux. Vous saviez qui méritait votre vengeance et qui devait être épargné.

— Et alors ? tonna Zarek. Ça ne change rien ! Ce foutu Valerius ne mérite pas de connaître la paix ! Il ne mérite rien de bon, seulement du mépris ! Il est le digne fils de son père.

— Et vous, qu'êtes-vous ? Vous êtes devenu votre propre bourreau ! La haine que vous entretenez envers votre frère ne vous permet pas de connaître la paix non plus. Valerius ne fait de mal à personne, jamais. C'est un homme infiniment meilleur que vous !

— Tu te prends pour qui, ma jolie ? L'élue de son cœur ? Parce que tu t'imagines qu'il tient à toi ? Si tu veux savoir combien il t'aime, va donc faire un tour dans le solarium, et tu verras qui habite son cœur ! Il vénère la statue d'Agrippine depuis deux mille ans, alors imagine comme il a pu adorer la femme de son vivant !

— Zarek... gronda Acheron d'un ton d'avertissement.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Je ne fais que dire la vérité, et tu le sais pertinemment. Je ne...

Zarek s'interrompt et baissa les yeux sur ses jambes. Elles se changeaient en brume.

— Nom de... Mais qu'est-ce que c'est ? Que me fais-tu, Ach ?

— Une petite leçon pour mémoire, le Grec. Sache que si tu touches à un seul cheveu de la tête de Tabitha, je te tuerai. Et que les dieux et les déesses aillent tous au diable !

Zarek ouvrait la bouche, prêt à répliquer avec fureur, quand il

disparut.

Un instant plus tard, Tabitha était de nouveau auprès de Valerius, dans le présent.

— Tabitha, as-tu entendu la question que je t’ai posée ?

Avant de répondre, elle tendit la main pour toucher une étagère. Du bois, bien dur, bien réel. Elle n’était plus dans le monde parallèle où l’avait emmenée Zarek.

— Non, excuse-moi, je n’ai pas entendu, Val.

— Otto voulait savoir si tu aimais les champignons.

— Plus ou moins.

Valerius lui lança un regard amusé avant de donner par téléphone à son écuyer la réponse qu’il attendait, puis il raccrocha.

— Est-ce que tu te sens bien, Tabitha ?

Non. Les images que lui avait montrées Ach tournaient en boucle dans son esprit, comme les images folles d’un film.

— Val, où est le solarium ?

Les joues de Valerius perdirent toute couleur.

— Le quoi ?

— Le solarium. Il y en a un dans la maison, n’est-ce pas ?

— Euh... oui.

— Puis-je le voir ?

— Pourquoi ?

— J’aime les solariums. Ce sont des pièces très agréables.

— Je ne comprends pas ce qui te pousse à...

— Où, Valerius ?

Il réfléchissait à toute vitesse. Quelque chose perturbait visiblement Tabitha. Quelque chose qui avait trait à ce passé qui le hantait, dont il avait honte et dont, pourtant, il n’avait pas envie de cacher quoi que ce soit à la jeune femme.

— Suis-moi.

Tabitha derrière lui, il gravit l’escalier, entra dans sa chambre, la traversa et s’arrêta devant une porte fermée par un verrou électronique. Il tapa des chiffres sur le clavier, et la fermeture se débloqua. Il ouvrit la porte et s’effaça. Tabitha s’avança. Au centre du solarium se dressait la statue d’une très belle femme. À son pied brûlait une lampe à huile.

Elle se tourna vers Valerius, mais il gardait les yeux baissés vers le sol.

— Voilà pourquoi il te fallait à tout prix de l’huile pour lampe ! Tu as dû vraiment l’aimer, cette femme...

Valerius releva la tête et regarda la statue. Comme à l'accoutumée, le visage de marbre d'Agrippine n'exprimait rien. Ses yeux sans vie étaient vides.

Ce n'était que de la pierre froide, dépourvue de sentiments. Comme il était stupide de s'accrocher au seul joli souvenir de son existence de mortel !

— Honnêtement, je dois avouer que je ne la connaissais quasiment pas. Nous n'avons jamais échangé que de brèves phrases, mais si une femme avait dû s'attacher à moi, j'aurais remercié les dieux que ce fût elle.

— Je ne comprends pas. Pourquoi vénères-tu la statue d'une femme que tu ne connaissais pas, ou si peu ?

— Parce que je suis un pauvre type. Un nul. Je veille sur la statue d'Agrippine parce que j'ai été incapable de veiller sur la femme.

L'amertume de son ton, la douleur sous-jacente qu'il recelait alarmèrent Tabitha.

— Que racontes-tu là ?

Les poings serrés, il marcha jusqu'à l'une des fenêtres qui donnaient sur le jardin éclairé par la lune.

— Veux-tu savoir toute la vérité sur moi, Tabitha ? Vraiment ?

— Oui.

— Eh bien, apprends que j'étais un crétin de grande envergure. J'ai passé ma vie de mortel à m'emmerder pour les autres alors que personne ne m'accordait ne serait-ce qu'un regard.

Jamais Tabitha n'avait entendu Valerius dire des grossièretés. Parler ainsi ne lui ressemblait pas. Fallait-il qu'il soit blessé pour employer un tel langage !

— Valerius, se préoccuper d'autrui n'est pas une erreur.

— Si. Pourquoi diable me suis-je soucié des autres ? Pourquoi m'en soucierais-je maintenant ? Si je disparaissais demain, personne ne verserait une larme. En fait, ceux qui me connaissent sauteraient de joie au plafond.

La lucidité de cette cruelle analyse serra douloureusement le cœur de Tabitha.

— Moi, je serais malheureuse, Valerius.

— Comment le pourrais-tu ? Tu me connais à peine, je ne suis pas

stupide, Tabitha. J'ai rencontré nombre de tes amis, et je sais qu'aucun d'eux ne m'apprécie. Ils sont tous différents de moi, que ce soit dans leur allure, leurs goûts ou leur façon de s'exprimer. Ils se gaussent de moi, ils me détestent. Et pourquoi ? Parce je viens d'une grande famille romaine et que je suis riche et cultivé ! C'est du moins ce que je dois me dire pour supporter tant de mépris. Je m'accroche à cette idée. Je me répète que je suis au-dessus de tout ça, que ma supériorité justifie la froideur et la méchanceté des gens quand je suis avec eux. Je me dis aussi que rien ne peut me blesser, puisque l'opinion de ces personnes m'est indifférente. Un patricien romain ne se soucie pas de ce que pensent de lui le *vulgum pecus* ou les esclaves, n'est-ce pas ?

Il marqua une pause, le temps d'un petit rire triste.

— Et pourtant, depuis deux mille ans, je veille sur cette statue. Je suis devenu le gardien des mânes d'une humble esclave à laquelle j'avais promis, parce qu'elle avait peur du noir, que jamais elle ne dormirait dans les ténèbres.

L'émotion avait envahi Tabitha au point de lui faire monter les larmes aux yeux. Valerius avait fait une promesse à une esclave et continuait à la tenir...

— Pourquoi avait-elle peur du noir ?

Un muscle tressauta dans la mâchoire de Valerius.

— Elle était la fille d'un riche marchand avant d'être réduite en esclavage. Un jour, les troupes de mon père ont envahi et détruit sa ville. Mon père a ensuite ramené Agrippine à Rome dans le but de la vendre au marché aux esclaves, mais ma grand-mère l'a vue et a pensé qu'elle lui serait d'agréable compagnie. Mon père la lui a donc offerte. À partir de ce jour, Agrippine a vécu dans la terreur que quelqu'un d'autre vienne l'enlever pendant la nuit et anéantir de nouveau son univers. Elle croyait en la lumière, mais elle a hélas découvert qu'elle ne repoussait pas les monstres. Ils se moquent qu'on les voie.

— Je ne saisis pas très bien ce que...

— Tabitha, sais-tu ce qu'est l'*asterosum* ?

— Non.

— Il s'agit d'une ancienne drogue qui paralyse totalement le corps mais préserve l'intégrité mentale. Les chirurgiens romains s'en servaient lorsqu'ils procédaient à des amputations.

Une nouvelle pause. Valerius serra les bras autour de sa poitrine comme s'il avait très froid.

— Mes frères m'ont fait boire de l'*asterosum*, la nuit où ils sont venus chez moi. Je revenais victorieux d'une campagne. J'avais pris la ville d'Angaracia, en pays celte. Mais au lieu de la raser et d'en tuer

les habitants, comme l'auraient fait mon père ou mes frères, j'avais négocié leur reddition avec les chefs celtes. Je pensais que ce serait positif que leurs enfants ne grandissent pas avec la haine de Rome au cœur. Ainsi, me disais-je, ils ne chercheraient pas à se venger du conquérant, comme d'autres l'avaient fait avant eux. Mais cette clémence dont j'avais fait preuve s'est révélée fatale.

— En quoi la clémence peut-elle entraîner des conséquences fatales ?

— La plupart de mes missions concernaient des terres étrangères, dans les pays celtes en particulier suis le seul général romain à avoir eu raison des populations de ces contrées, qui étaient très féroces, simplement parce que je les comprenais. Cela rendait mes frères fous de rage et de haine. Pour eux, le seul moyen de vaincre consistait à tout détruire.

— Tes frères ont donc comploté pour te tuer.

— Oui. Ils se sont introduits dans ma villa et m'ont drogué. Alors que je gisais par terre, totalement paralysé, ils ont tout saccagé, puis ils m'ont traîné dans la cour arrière pour m'exécuter. C'est là qu'ils ont découvert la statue d'Agrippine. Ils ont alors compris que je tenais à elle.

— Pourquoi avais-tu cette statue chez toi ?

— À l'instar de ma grand-mère, je pensais qu'Agrippine méritait d'être épargnée, et protégée. Elle était extrêmement jolie. J'avais donc fait exécuter cette statue en hommage à sa beauté peu de temps après qu'Agrippine était venue vivre auprès de moi.

Tabitha sentit la jalousie lui pincer le cœur. Il n'avait pas vraiment aimé cette femme, songea-t-elle en jetant un coup d'œil féroce à la statue, mais il avait tout de même éprouvé un sentiment profond et fort pour elle, sinon il n'aurait pas respecté sa promesse de lui épargner l'obscurité tant de siècles durant !

— Comment se fait-il qu'Agrippine ait atterri chez toi ?

— Ma grand-mère m'a fait rappeler alors que j'étais en campagne : elle se savait mourante et avait peur pour Agrippine. Elle connaissait le caractère violent de son fils et de ses autres petits-fils, et Agrippine lui était devenue très chère. Elle était belle, délicate... De tous les hommes de la famille, j'étais le seul à n'avoir pas tenté de forcer Agrippine à partager mon lit. Ma grand-mère m'a donc demandé de prendre la jeune fille, de l'accueillir chez moi et de la protéger des autres.

— Tu es alors tombé amoureux d'elle.

— Pas exactement. J'aimais son physique : elle était la beauté incarnée. De surcroît, elle était douce et gentille. Tant de douceur et

de gentillesse, c'était si nouveau pour moi ! J'en avais été sevré dès le plus jeune âge. Je regardais Agrippine de loin pendant qu'elle vaquait à ses occupations ancillaires. Je me demandais si un être aussi beau qu'elle pouvait aimer quelqu'un d'aussi exécrationnel que moi. Puis je me faisais maints reproches : je ne pouvais me compromettre en aimant une esclave ! J'étais un général romain de noble souche. Que ne méprisais-je cette servante qui m'appartenait ?

Il ne l'avait pas méprisée, constata Tabitha. Au contraire. Sinon, en cet instant, il n'aurait pas eu les yeux brillants de larmes.

— Ils l'ont violée devant moi, murmura-t-il, et je n'ai rien pu faire.

— Ô mon Dieu !

Elle tendit la main pour le toucher, mais il s'écarta.

— Je ne pouvais ni baisser les paupières ni secouer la tête. Ils la violaient comme des soudards, et moi, j'étais impuissant. Plus elle criait, plus ils riaient. Puis elle s'est tue, définitivement, quand Marcus lui a transpercé le corps avec mon épée.

Un temps, celui d'un sanglot refoulé, puis il reprit :

— À quoi ai-je été bon ? À rien. Si je n'avais pas installé Agrippine chez moi, si je n'avais pas commandé cette statue pour rendre hommage à sa beauté, elle n'aurait pas subi ce martyre, elle n'aurait pas fini aussi tristement.

Tabitha s'approcha de nouveau de Valerius et, cette fois, il la prit dans ses bras. Que lui était-il arrivé après la mort d'Agrippine ? Elle redoutait ce qu'elle allait apprendre. Les cicatrices sur les poignets de Valerius étaient là pour témoigner : il avait été crucifié.

Maintenant, elle comprenait pourquoi il répugnait à évoquer ses souvenirs. Après cette nuit de confidences, plus jamais elle ne lui demanderait de lui parler du passé.

— Quelle sorte d'homme suis-je donc, Tabitha ? Tout ce que j'entreprends dans le but de faire le bien autour de moi dégénère en drame. Ceux que j'ai voulu aider connaissent tous un sort épouvantable.

— Tu n'as fait aucun mal à Marla, à Gilbert ou à moi, objecta-t-elle.

— Laisse faire le temps, et tu verras. Nul n'est à l'abri de la malédiction qui m'affecte. Agrippine a habité chez moi dix années durant avant que les Parques ne s'intéressent à elle, Tabitha.

— Personne ne pourra m'atteindre.

Pour la première fois depuis qu'il avait commencé à livrer ses secrets, il sourit. Puis il toucha la cicatrice sur la joue de Tabitha.

— Il y a tant d'énergie en toi ! Un vrai feu, qui me réchauffe.

— Je te réchauffe ? Seigneur ! La plupart des gens diraient que je les consume à petit feu ! Mon ex répétait toujours que j'étais épuisante. Il prétendait avoir besoin de trois heures de repos pour se remettre d'une heure passée avec moi.

— Je ne te trouve pas épuisante.

— Et moi, je ne trouve pas que tu sois un triste sire.

Il éclata de rire.

— Par Jupiter, comment peux-tu être aussi spéciale, Tabitha ? Je ne te connais que depuis quelques jours, et pourtant, j'ai l'impression de pouvoir tout te dire.

— Je ne sais pas. Mais ce que je sais, c'est que je ressens la même chose vis-à-vis de toi.

Il l'embrassa à pleine bouche, porté par un élan incontrôlable qui s'appelait peut-être le bonheur. Grâce à Tabitha, il apprenait ce qu'étaient la joie, la gentillesse et la gaieté. Elle était sa maîtresse, mais aussi son amie, celle à qui il avait envie d'ouvrir son cœur et son esprit.

— Combien de temps faut-il à Otto pour revenir avec le dîner ? s'enquit-elle après avoir interrompu leur baiser.

— Hein ? Oh, disons vingt à trente minutes.

Elle le prit alors par la main.

— Dans ce cas, général, dépêchons-nous d'aller dans ta chambre : je vais mettre ton univers sens dessus dessous.

C'était ce qu'elle avait entrepris de faire depuis le début, pour son plus grand bonheur, songea Valerius. Depuis la minute où il l'avait vue se battre contre les Démons, elle chamboulait son existence, déclenchant une véritable apocalypse d'où naissait lentement un monde nouveau. Et merveilleux.

Stryker était enfin arrivé à se calmer. En apparence, du moins. Car à l'intérieur, il était toujours en ébullition. Que la Destructrice soit maudite pour ses mensonges ! Et Acheron Parthenopaeus pour sa foutue honnêteté ! S'il n'avait qu'une chose à faire avant de disparaître, ce serait de les liquider tous les deux. Oui, il fallait se débarrasser d'eux. Mais habilement. Le processus était en bonne voie. Restait à espérer que la Destructrice n'apprendrait jamais que c'était lui qui avait donné l'*Aima* à Desiderius, de façon que celui-ci puisse atteindre Acheron. Si elle avait vent de cela, il ne donnait pas cher de sa peau.

Il devait à tout prix agir discrètement. S'il se débrouillait bien, il parviendrait à éliminer la déesse et l'Atlante.

Il réussirait !

Enfin, il l'espérait...

Il réfléchissait aux moyens d'atteindre son but quand l'air autour de lui s'agita. Desiderius demandait une porte spatio-temporelle pour ramener à Kalosis, infernal royaume des Atlantes, les Spathis qui se trouvaient à La Nouvelle-Orléans.

À Kalosis, il faisait perpétuellement sombre, l'atmosphère y était lugubre, ce qui n'avait jamais gêné Stryker jusqu'à la nuit où il avait tué son propre fils.

Désormais, cela le perturbait.

Il tendit la main et ouvrit le portail. Desiderius surgit, toujours désincarné : une vague forme brumeuse.

Quel Démon incompetent, songea Stryker avec mépris. Autrefois, il le tenait en haute estime, mais l'échec de Desiderius contre un simple Chasseur de la Nuit et son amante humaine, trois ans plus tôt, avait écoeuré Stryker. S'il n'avait pas craint d'attirer sur lui les foudres de la Destructrice, il n'aurait même pas accordé à Desiderius la moindre possibilité de réintégrer un corps. Hélas, le marché était celui-ci : en échange de l'assassinat d'Acheron, Desiderius gagnerait le droit de retrouver une enveloppe charnelle.

— Quelle est la substance que tu m'as donnée pour neutraliser le chef des Chasseurs, Stryker ? demanda Desiderius d'un ton agressif.

— Cela ne te regarde pas. Tu ne dois t'intéresser qu'à une chose : m'amener l'enfant.

— Je ne comprends pas pourquoi.

— Et tu ne comprendras jamais, d'accord ? Amène-moi l'enfant, sinon je te foudroie et je t'envoie dans les limbes de l'oubli éternel.

— J'ai déjà été foudroyé ! Par Acheron, qui m'a sorti de force du corps de la fille. Il me faut un autre corps.

Stryker s'apprêtait à répliquer lorsqu'il entendit de l'agitation dans le vestibule. Les Spathis étaient de retour ; et les Démons vigiles d'Apollymi, les Charontes, devaient chercher celui qui avait dérobé l'*Aïma* de leur maîtresse. Heureusement, aucun d'eux ne soupçonnerait que le coupable pût être lui, songea Stryker.

Il soupira. Il en avait assez de jouer le jeu de sa mère. Apollymi lui avait dit d'attendre, mais il attendait depuis trop longtemps. Le jour où il avait fait couler le sang de son propre fils pour apaiser la Destructrice, certaines choses avaient commencé à l'alerter. Et lorsqu'elle lui avait demandé de lui amener l'enfant de l'ex-Chasseur et de la sorcière, il avait compris que l'équilibre du monde tenait entre les mains de cette fillette prénommée Marissa. Celui qui détiendrait l'enfant posséderait la clé de contrôle de l'univers.

Apollymi voulait s'approprier ce contrôle. Son rêve se réaliserait

si elle parvenait à mettre la main sur la petite Marissa.

Ce qu'elle ne savait pas, c'était que pour s'emparer de la fillette, il lui faudrait d'abord passer sur le cadavre de son fils. Oui, Stryker allait enlever Marissa, mais pour son propre compte. Ce serait lui qui deviendrait le maître du destin. Pas Apollymi.

— Arod ! Tiber ! Sirius ! Allegra ! cria-t-il.

Les quatre chefs spathis apparurent. Trois hommes et une femme. Stryker prit le temps de les détailler : ils étaient d'une incroyable beauté et, comme lui, rayonnaient de toute la splendeur de leurs vingt-sept ans. Ils servaient Stryker depuis des temps immémoriaux et étaient entraînés à tuer pour s'emparer des âmes humaines qui garantissaient leur survie. L'armée de Stryker était parfaite. Sans équivalent.

— Tu nous as appelés, akri ? s'enquit Tiber.

— Oui. Desiderius a besoin d'investir un corps pour pouvoir exécuter mes ordres.

Les quatre Démons échangèrent des regards nerveux.

— Relax ! Je ne demande à aucun de vous de se porter volontaire. Loin de moi cette idée. Ce que je veux, c'est que vous soyez ses gardes du corps, tous les quatre.

— Mais, akri, tu viens de dire que Desiderius était dépourvu de matière. Il n'y a donc pas de corps à garder.

Stryker leva la main et fit apparaître une image.

Un Chasseur de la Nuit marchait seul dans les rues de La Nouvelle-Orléans.

— Le voilà, le corps qui va échoir à Desiderius. En plus, il sera un parfait billet d'entrée chez les Chasseurs. Allez-y, maintenant, et apportez-moi ce que je demande, sinon je vous garantis que vous serez bientôt tous morts, et sans espoir de retour.

Les quatre Démons s'apprêtaient à partir quand Stryker les retint.

— Attendez. Acheron m'a pris le seul être que j'aie jamais aimé. En mémoire du fils qu'il m'a volé, je vous ordonne de faire payer très cher les humains auxquels est attaché Acheron. Je veux voir le sang couler dans les caniveaux de La Nouvelle-Orléans, est-ce clair ?

— Oui, maître, répondit Tiber.

Valerius poussa un soupir de bien-être. Tabitha était lovée contre lui, nue, et il savourait sa présence enchanteresse. Il ne s'était pas encore déshabillé, et la jeune femme caressait son buste par l'échancrure de sa chemise.

— Otto ne va pas tarder, remarqua-t-il.

— Alors, passons aux choses sérieuses, sinon nous allons manquer

de temps.

Et elle s'empressa de sortir la chemise de la ceinture du pantalon de Valerius, puis la lui ôta hâtivement et la jeta à travers la chambre. Le pantalon suivit le même chemin. Quant au caleçon, il ne fut plus qu'un souvenir en un clin d'œil.

Valerius en oublia Otto, le dîner, et tout ce qui n'était pas Tabitha et le désir qu'il avait d'elle. Il se mit à embrasser fébrilement les seins de la jeune femme, qu'elle lui offrait en se cambrant contre lui.

Jamais il ne se lasserait de la douceur de pêche de cette peau sans défaut, de sa saveur sucrée de fruit mûr. Le parfum de ses cheveux, qui cascadaient sur ses épaules d'albâtre, le grisait. Il y plongeait les doigts pour se délecter de ce contact soyeux, geste qui produisait sur sa libido l'effet d'un puissant aphrodisiaque.

Pendant ce temps, Tabitha ne restait pas passive : elle lui prodiguait des caresses mais ondulait aussi langoureusement des hanches, allongée sur le lit, les jambes ouvertes en une pose dont l'érotisme mettait Valerius en feu.

Elle avait l'art de l'exciter, songea-t-il, et le faisait avec une espièglerie un peu enfantine qui rendait ses audaces encore plus stimulantes. Il ne parvenait pas à croire que les dieux aient mis sur son chemin une femme aussi dépourvue d'inhibitions, aussi naturelle et spontanée.

Et pourtant, elle était là, gémissant doucement pendant qu'il lui donnait du plaisir du bout des doigts, plaisir qu'elle lui rendait au centuple en frôlant de la paume de la main sa verge devenue douloureuse sous l'effet d'une extrême tension.

Il pressa son visage sur les petits seins rebondis et délicieusement fermes, puis en lécha doucement les pointes. Il entendit Tabitha gémir plus fort. Il accéléra le rythme de ses doigts dans son sexe moite et chaud, et Tabitha, la tête renversée en arrière, poussa bientôt une succession de longs râles. Il l'amena à l'acmé du plaisir, attendit que reflue la jouissance puis recommença, encore et encore, jusqu'à ce que la jeune femme soit pantelante et couverte de transpiration. Alors, il but les gouttelettes salées à même sa peau, puis acheva de se désaltérer à sa bouche, la fouillant profondément.

Tout connaître de cet ensorcelant corps de femme... Qu'il ne conservât aucun secret pour lui...

Sans plus attendre, pressé par Tabitha, il vint en elle et, à grands coups de reins, une cadence violente sur laquelle se calqua immédiatement la jeune femme, il monta avec elle jusqu'au paradis.

— Par tous les dieux, c'est Otto ! s'écria Valerius en sautant à bas du lit. Que m'as-tu fait, Tabitha ? Je perds la tête, avec toi ! Je n'ai plus la notion du temps, ni...

— Chut... Va vite te débarrasser d'Otto et reviens ici.

Il la regarda tout en se rhabillant.

— C'est tentant...

— Alors, fonce !

— D'accord. Reste toute nue. Tu seras mon dessert.

Valerius s'éclipsa.

Tabitha roula sur le ventre, empoigna un oreiller et soupira. Valerius pensait perdre la tête ? Et elle, alors ? Elle était devenue la maîtresse du pire ennemi de sa famille et n'avait pas du tout l'intention de mettre un terme à cet état de choses. Ni maintenant ni plus tard.

Cette évidence ne lui était encore jamais apparue de façon aussi limpide. Inutile de se leurrer, désormais : elle était amoureuse de Valerius. Le Romain était le plus beau cadeau que lui ait fait le destin, même s'il s'était légèrement trompé dans le choix du partenaire idéal selon elle.

Si elle avait été raisonnable, elle aurait immédiatement quitté cette maison et serait allée retrouver Amanda et Kyrian, mais elle s'en sentait incapable.

Et puis, que serait devenu Valerius sans elle ? Plus important, que serait-elle devenue sans lui ?

Voir Kyrian dans son bureau à 4 heures du matin surprit Achéron. L'ex-Chasseur veillait parfois tard, mais jamais seul. D'ordinaire, Amanda restait debout avec lui. Qu'est-ce qui l'avait poussé à se plonger dans des papiers cette nuit ? Voilà qu'il se passait nerveusement la main dans les cheveux en lisant un document. Achéron percevait sa frustration. Intrigué, il s'annonça en frappant à la porte ouverte. Kyrian leva la tête.

— Oh, c'est toi, Ach. Je pensais que c'était Amanda qui venait me demander de la rejoindre au lit.

Le chef des Chasseurs s'avança jusqu'au bureau de style Chippendale et regarda les dossiers étalés sur le plateau de bois poli.

— Que fais-tu là à une heure pareille ?

— Je ne pouvais pas dormir. Je...

— Oui ? Quoi ? Continue.

Kyrian se laissa aller contre le dossier de son fauteuil, remonta ses lunettes sur son front et poussa un soupir.

— Tu n'as pas idée de la difficulté d'être mortel, Ach. Il y a longtemps que tu ne l'es plus, et sans doute as-tu tout oublié.

Achéron se concentra pour lire dans l'esprit de son ancien soldat. Le tumulte régnait dans l'esprit de Kyrian, découvrit-il, consterné. Il était désorienté et effrayé.

— Si, je me rappelle. Mais je fais mon possible pour ne pas m'attarder là-dessus.

— Tu es mort trop jeune pour savoir en quoi consiste une vie d'humain adulte. Tu n'imagines pas les responsabilités que je dois assumer, désormais. Comparé à ça, pourchasser les Démons, c'est du gâteau. Le truc le plus terrifiant sur cette terre, ce sont les courriers des agents de change, d'assurance, des avocats... Et les accidents de la circulation ! Alors là, je suis effaré. Voir ma femme et ma fille monter dans une voiture me plonge dans la panique. Connais-tu les statistiques des accidents de la route ? C'est abominable. Et les accidents domestiques ! Dans mon armoire à pharmacie, qui ne contenait que quelques bandages et du dentifrice, il y a maintenant des tonnes de médicaments contre tous les maux, des appareils pour contrôler la température, la tension, le taux de cholestérol...

— Il faut dire que tu as brûlé la chandelle par les deux bouts au

cours des quarante dernières années. Tu mangeais n'importe quoi. Des trucs gras, malsains et...

— J'étais immortel ! Et me voilà de nouveau face à l'inéluctabilité de ma mort ! Sauf que cette fois, Artemis ne me proposera pas de marché. Ma femme mourra aussi. Et ma fille...

— N'y pense pas.

— Facile à dire ! Tu ne vas pas mourir, toi. Bon sang, ça me hante. Surtout depuis qu'Amanda fait des rêves qu'elle croit prémonitoires. Je ne suis plus qu'un homme. Je ne peux plus protéger ma famille comme je l'aurais fait autrefois.

— C'est pour cela que Kassim et moi sommes ici.

Kyrian secoua la tête d'un air désabusé. Puis il toucha ses lunettes.

— Je hais ces maudits trucs, mais je suis obligé de les mettre pour arriver à lire tous ces documents diaboliques qui me volent mon âme plus efficacement qu'Artemis ne l'a fait ! Bons dieux, que m'est-il arrivé, Acheron ? Il n'y a pas si longtemps, les Démons tremblaient devant moi et, aujourd'hui, j'en suis réduit à soudoyer Nick pour qu'il accepte d'aller m'acheter des beignets bien gras et bien sucrés que je mange en cachette, enfermé dans la penderie pour échapper aux foudres d'Amanda ! J'ai des problèmes de sinus, mal au dos au réveil si j'ai dormi dans une mauvaise position, et mes genoux sont en si piteux état que l'autre jour, en me penchant pour attraper Marissa j'ai failli tomber. Vieillir, c'est vraiment une saloperie !

— Qu'es-tu en train de me dire, Kyrian ? Que tu aimerais revenir parmi les Chasseurs ?

— Eh bien... par moments, oui. Puis je regarde ma femme et je me traite d'ignoble égoïste. Je l'aime tant que ça me fait mal. Chaque fois que je pense qu'elle ou Marissa pourraient être blessées... ou pire, je deviens fou. Acheron, être aussi impuissant me fait horreur. Je hais l'idée de vieillir et de mourir.

— Tu ne vas pas mourir, Kyrian.

— Pff ! Et pourquoi pas ?

— Je ne le permettrai pas.

Kyrian haussa les épaules.

— Comme si tu avais le pouvoir d'empêcher ça ! Nous savons tous les deux que je n'ai d'autre choix que de devenir un vieillard puis de mourir. À condition que je ne succombe pas avant à un infarctus, un accident de voiture, une intoxication alimentaire ou autre chose.

Acheron compatissait. Être mortel était difficile. De toute façon, vivre était difficile. L'existence n'était pas un chemin semé de roses. Dès que tout allait bien et qu'on soufflait, soulagé, survenaient deux

ou trois grains de sable qui s'empressaient de bloquer la machine. Mais sans doute était-ce la loi de la nature.

— Amanda est de nouveau enceinte, Ach.

Sous l'abattement qui marquait l'intonation de Kyrian, Acheron perçut de la joie. Et de la peur.

— Félicitations, Kyrian.

— Ouais, merci.

Il posa la main sur une pile de papiers.

— Je mets de l'ordre dans mes affaires, juste au cas où.

— Kyrian, je te dis que tu ne mourras pas.

Il se rendit compte que son ex-Chasseur ne l'écoutait pas, perdu qu'il était dans ses réflexions moroses et son angoisse. Il s'inquiétait pour le bébé à venir, sa petite fille, sa femme et lui-même.

— Accepteras-tu d'être une deuxième fois parrain, Ach ?

— Bien entendu.

— Tant mieux. Cela me rassure. Bon, j'apporterai tout ce fatras au notaire demain, dit Kyrian en rassemblant les papiers. Dans l'immédiat, je vais me coucher.

— Moi aussi. Bonne nuit, Kyrian.

— Bonne nuit.

Acheron sortit dans le couloir et ferma la porte derrière lui. À peine avait-il fait quelques pas dans le vestibule qu'il s'arrêta : Amanda se tenait devant lui, en peignoir, les yeux pleins de larmes.

— Eh bien ? Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il après s'être approché d'elle pour lui prendre les mains.

— Est-ce que cela se passe ainsi pour tous les Chasseurs qui récupèrent leur âme, Ach ?

Il hocha la tête.

— Oui. Il est difficile de se réadapter à une vie de mortel après avoir passé des siècles à ne jamais se tourmenter à cause du lendemain, à se dire qu'on est invincible, que le temps n'a pas de prise sur vous, qu'aucune blessure ou affection ne peut entamer votre intégrité physique au-delà de quelques heures. Tout à coup, vous redevenez mortel, et vous découvrez que, au mieux, il vous reste trente à quarante années à vivre, mais qu'entre-temps, vous pouvez mourir comme tout un chacun de maladie ou par accident. Ce n'est pas simple de se faire à cette idée quand on a été immortel.

— Je regrette d'avoir souhaité qu'il redevienne mortel, dit Amanda alors qu'une larme roulait sur sa joue. Et je regrette que vous ne m'ayez pas dit que tout ceci allait arriver.

— Qu'ai-je omis de vous dire, Amanda ? Que Kyrian et vous vous aimeriez jusqu'à votre dernier souffle ? Que vous consacriez votre

vie à élever vos enfants ? Mais aucun de vous deux ne se rend donc compte que cette vie est merveilleuse ? Tant de gens vendraient leur âme pour avoir la même ! Oubliez Artemis et l'immortalité, car ce que vous avez est infiniment plus précieux et rare.

Que Kyrian et Amanda puissent douter de la force de leur amour, douter d'avoir pris la bonne décision, blessait Acheron.

— Même moi, Amanda, je troquerais mon immortalité contre un seul jour de votre existence.

Il souleva la main de la jeune femme, la portant à hauteur de ses yeux pour lui montrer la cicatrice laissée par l'âme de Kyrian : elle avait brûlé la paume d'Amanda avant de regagner le corps du Chasseur.

— Un jour, je vous ai demandé si, d'après vous, Kyrian méritait ce que vous vouliez faire, et vous m'avez répondu que vous traverseriez les flammes de l'enfer pour lui, que vous sacrifieriez votre vie pour lui. Vous en souvenez-vous ?

— Oui.

— Souhaitez-vous vraiment que Kyrian redevienne Chasseur de la Nuit ?

— Non. Sans lui, je mourrais.

— Et sans vous, il mourrait.

Amanda s'essuya les yeux.

— Pardon, Ach. Je dois être perturbée par ma grossesse. Et puis, je suis fatiguée. Je déteste ce bouleversement hormonal ! Je suis désolée de vous avoir ennuyé avec mes sautes d'humeur. Vous n'avez pas besoin d'un fardeau supplémentaire.

Acheron la serra brièvement dans ses bras. Elle l'embrassa sur la joue, et il frémit de plaisir. Si peu de gens le touchaient, si rares étaient ceux qui le considéraient comme un ami...

— Je vous aime beaucoup, Ach. Vous êtes le meilleur ami dont on puisse rêver, dit Amanda, comme en écho à ses réflexions.

Domage que Nick ne partage plus cet avis, songea Acheron. Il n'aurait pas dû se mettre en colère comme il l'avait fait. D'ordinaire, il se contenait, mais là, il avait laissé libre cours à sa rage. Simi lui était tellement précieuse. Elle était si pure... jusqu'à ce que l'écuyer la souille.

Une partie de lui le haïssait d'avoir osé salir sa petite Simi chérie, mais une autre partie le comprenait. Hélas, ce qui s'était passé entre Simi et Nick pouvait se révéler lourd de conséquences. Simi risquait de changer. Et la perspective d'une telle métamorphose était extrêmement inquiétante.

— Amanda, est-ce que Nick va bien ?

— Vous l'avez salement amoché. J'ai insisté pour qu'il aille à l'hôpital, mais il n'a rien voulu entendre, il a dit que des côtes cassées, il en avait eu tellement dans sa vie qu'il savait comment se bander le torse. Alors, Talon et Kyrian l'ont ramené chez lui.

— Bien. Gardez un œil sur lui.

— Pourquoi ? Vous n'allez pas vous en charger ?

— J'en suis incapable, du moins pour le moment. J'ai besoin de temps pour digérer ce qui est arrivé. Dans l'immédiat, je ne suis pas certain, si je revois Nick, de ne pas lui taper de nouveau dessus. Maudit Nick ! Il est le champion toutes catégories de la bourde.

Acheron poussa un lourd soupir, puis obligea avec douceur Amanda à pivoter sur ses talons.

— Retournez dans votre chambre et couchez-vous, maintenant.

Docilement, Amanda obéit, mais après avoir fait quelques pas, elle s'immobilisa et demanda :

— Acheron ? Puis-je vous poser une question ?

— Je vous en prie.

— Pourquoi avez-vous mis Valerius et Tabitha ensemble ?

— Pour la même raison qui m'a amené à vous confier l'âme de Kyrian.

— C'était risqué. Il n'y aura jamais de paix entre mon mari et le Romain. Pas même de trêve. Ma sœur ne pourra pas intégrer Valerius à notre famille. Elle jugerait cela trop déloyal envers Kyrian.

— Peut-être, mais ce qu'il faudrait que vous vous demandiez, c'est ceci : qu'auriez-vous pensé de Valerius si vous l'aviez rencontré avant de connaître la haine que lui voue Kyrian ? Et si Tabitha l'avait épousé à l'époque où vous ignoriez tout de votre mari ? Tabitha vous aurait peut-être demandé de quitter votre général grec. Auriez-vous obéi ?

Amanda, manifestement troublée, détourna le regard.

— Pour jouir du futur, Kyrian doit accepter le passé, Amanda.

Tabitha retenait sa respiration tandis que Valerius lui tartinait la poitrine de beurre. Il se pencha et entreprit de lui lécher les seins, puis releva la tête en se passant la langue sur les lèvres avec gourmandise.

— Tiens, mange, dit-il en lui tendant une crevette, qu'elle croqua.

Ensuite, elle lui suçait les doigts un à un, et il gémit de plaisir.

— Je crois que nous détenons le record du plus long repas de l'histoire, remarqua-t-il après avoir posé une autre crevette sur un des mamelons de Tabitha.

Il la cueillit entre ses dents, mordilla la pointe du sein, puis mâcha le petit crustacé.

— Je me doutais bien que les Romains étaient des experts dans ce genre de réjouissances, dit Tabitha, la peau hérissée de frissons délicieux.

— Et tu ne te trompais pas, répondit Valerius en pressant un citron sur l'estomac de la jeune femme, qui éprouva une sensation exquise lorsque les gouttes lui coulèrent dans le nombril.

Du bout de la langue, il recueillit le jus de citron, tout en chatouillant le ventre de Tabitha d'un brin de persil. Elle frissonna en gloussant.

— Tu es génial, Val !

Il se crispa : personne ne lui avait jamais dit une telle chose. Et celle qui le faisait enfin, cette femme exceptionnelle, il allait devoir la laisser partir, songea-t-il soudain.

Son esprit se rebella aussitôt à cette perspective. Vivre sans Tabitha lui paraissait impossible. C'était tellement injuste ! Grâce à elle, son existence sinistre dans la solitude pouvait cesser. Le bonheur était à sa portée, et il ne voulait pas laisser passer sa chance. Et tant pis s'il se montrait déraisonnable et égoïste !

Égoïste... Oui. Car Tabitha avait une famille qui l'aimait. Oserait-il l'arracher aux siens ? La priver de cette chaleur que lui prodiguaient ses parents, ses sœurs ? S'arrogerait-il le droit de la séparer de ceux qui lui vouaient tant d'affection ? Allait-il l'isoler pour son seul profit ?

Il ne pouvait se résoudre à cela. Ce ne serait pas bien. Ce ne serait pas honnête.

— Valerius ? Quelque chose ne va pas ?

— Hein ? Non, non, ça va.

Elle ne se laissa manifestement pas duper par le demi-sourire qu'il lui offrait, puisqu'elle insista :

— Je ne te crois pas.

Il leva les yeux au plafond. Tabitha... Il était prêt à donner n'importe quoi pour qu'elle soit sienne à jamais. Pourquoi avait-il fallu qu'il tombe amoureux de la seule femme qui lui était interdite ?

Tabitha percevait le désespoir, la colère et la rancœur de Valerius, mais elle ne comprenait pas ce qui était à l'origine de ces émotions.

— Parle-moi, bébé.

— Pourquoi m'appelles-tu « bébé » ?

— Oh, ça t'ennuie ?

— Non, mais jamais personne ne m'a donné de petit nom tendre. Cela me fait tout drôle.

— Valerius, as-tu déjà été amoureux ?

— Je n'ai éprouvé quelque chose qu'envers Agrippine.

— Agrippine que tu n’as jamais touchée.

— Jamais. J’ai toujours pratiqué l’amour tarifé. Et toi ? As-tu aimé quelqu’un ?

— Oui, Éric. J’étais folle de lui. Je voulais qu’on se marie. Je l’ai tellement harcelé à ce propos qu’il m’a quittée.

— Je ne comprends pas qu’il t’ait quittée pour cela.

— Il a dit qu’avec moi, il se consumait.

Les larmes lui montèrent aux yeux lorsqu’elle se remémora ce jour d’été où Éric avait mis fin à la seule relation normale qu’elle ait jamais eue avec un homme.

— Il a dit que s’il ne parvenait pas à tenir le coup auprès de moi à vingt-cinq ans, ce serait l’enfer quand il aurait la quarantaine. Il a ajouté que, toutefois, si je renonçais à chasser les vampires et à tenir mon magasin, on aurait une chance. Mais comment aurais-je pu laisser tomber deux choses auxquelles je tiens tant ? J’aime ma boutique parce qu’elle me permet de gagner ma croûte et que j’y rencontre des gens intéressants et drôles. Et je vis pour la chasse aux Démons ! Je dois chasser pour aider ceux qui en sont incapables.

— Éric était un sot, commenta Valerius en caressant la joue de la jeune femme.

La douceur de son geste émut Tabitha, puis elle commença à se poser des questions. Valerius était fort, volontaire. Il avait endossé l’uniforme des Chasseurs pour assouvir sa vengeance – c’était le marché que passait chaque Chasseur avec Artemis : en échange de son âme, la déesse lui offrait l’immortalité et la possibilité de se venger.

— De qui t’es-tu vengé après t’être engagé auprès d’Artemis ?

— Pourquoi veux-tu le savoir ?

— Par curiosité. Moi, après qu’Éric m’a quittée, j’ai lacéré les pneus de sa voiture. Et j’ai dû me retenir pour ne pas aller plus loin ! Mais je me suis estimée vengée : ses pneus Pirelli étaient magnifiques.

— Je suis content de ne pas conduire, dit Valerius en riant.

— Tu éludes ma question. Alors ? Ta vengeance ? Réponds-moi. Je ne te jugerai pas, tu sais.

Valerius s’allongea et laissa les souvenirs enfouis refaire surface. Un travail mental contraire à celui qu’il accomplissait d’ordinaire, puisqu’il s’astreignait à garder dans le coin le plus retiré de son esprit toutes les images et les réflexions du jour de sa mort et du lendemain.

Du bout de l’index, il se mit à tracer sans s’en rendre compte des cercles sur les seins de Tabitha.

— Valerius ? dit-elle, consciente qu’il se retirait si loin en lui-même qu’il allait s’y perdre et lui échapper. Valerius ! Réponds-moi.

— Mmm ? Oui.

Valerius laissa passer encore un instant avant d'avouer, dévasté par la souffrance :

— J'ai tué mes frères. Ils buvaient et forniquaient avec leurs esclaves quand je suis arrivé. Je n'oublierai jamais leur terreur lorsqu'ils m'ont vu et ont compris pourquoi j'étais là. J'aurais dû m'en retourner, oublier ma vengeance, mais je n'ai pas pu. Tabitha, je suis un monstre. Seul un monstre tue ses frères.

— Ils t'ont bien tué, eux.

— Oui, mais cela ne me donne pas raison pour autant. Nous faisions partie de la même famille, et pourtant, je les ai mis en pièces. J'ai... j'ai aussi abattu mon père.

— Non. C'est Zarek qui l'a tué. Pas toi.

— Hein ? D'où tiens-tu cela ?

— Ach me l'a dit.

Le visage de Valerius était à présent d'une dureté de pierre.

— Ach t'a-t-il dit aussi comment il l'a tué ? Avec mon glaive ! Un glaive que je lui ai tendu après que mon père m'a supplié de l'épargner !

— Valerius, ton père était un salaud qui méritait la mort.

— Non. Personne ne mérite ce qui lui est arrivé. Il était mon père, et je l'ai trahi. J'ai eu tort. Oh, comme j'ai eu tort ! C'était exactement comme la nuit où...

— Quelle nuit, bébé ? Dis-moi.

Les poings serrés, Valerius s'efforçait de bloquer l'afflux de souvenirs qui lui revenaient de son enfance, en vain. Il se rappelait la violence, entendait les cris... Cela s'était passé des siècles plus tôt, mais il avait l'impression que c'était la veille.

Il commença alors à raconter à Tabitha ce qu'il n'avait jamais révélé à personne.

— J'avais cinq ans à la mort de Kyrian. J'étais présent lorsqu'il est venu se venger de mon grand-père, peu après. Plus tard encore, quand Zarek s'est retourné contre mon père, j'ai compris ce que mon demi-frère était devenu : un immortel, comme Kyrian. Alors, à l'instant de mon trépas, j'ai appelé Artemis.

— Attends, tu vas trop vite. Ton grand-père...

— Ah, oui. Il m'avait gardé éveillé ce soir-là, pour me raconter combien il était bon et gratifiant de remporter des victoires, même si c'était par la ruse et la trahison. Nous étions dans le vestibule. Tout à coup, les chevaux, dehors, se sont agités. Nous-mêmes avons pu sentir planer un esprit maléfique... Les gardes se sont mis à hurler. Nous les avons entendus tomber. Comprenant qu'ils se faisaient massacrer, mon grand-père m'a caché dans un placard, puis a sorti son glaive, prêt à

affronter la menace qui arrivait. Le bois de la porte du placard était fendu. En collant un œil contre la fente, je voyais tout.

« Kyrian est entré. Il ne s'est pas contenté de tuer mon grand-père, il l'a dépecé comme un boucher un animal. Il a tailladé son corps jusqu'à ce qu'il n'ait plus rien d'humain. J'ai plaqué mes mains sur mes oreilles, retenant mes sanglots : j'avais trop peur que Kyrian ne m'entende. Il m'aurait massacré aussi. Alors, je suis resté là, comme un lâche, dans le noir. Je n'ai bougé qu'une fois sûr que le silence régnait dans le vestibule. J'ai alors ouvert la porte du placard, je suis sorti de ma cachette, j'ai fait quelques pas... Le sang de mon grand-père collait aux semelles de mes sandales. C'était abominable. Je me suis mis à hurler et n'ai cessé que parce que j'étais devenu aphone. Depuis cette funeste nuit, je me reproche ma couardise. J'aurais dû tenter de sauver mon grand-père. J'aurais dû faire quelque chose.

— Tu n'étais qu'un enfant.

— Je n'en étais plus un quand j'ai abandonné mon père à Zarek.

Le soutien de Tabitha réconfortait Valerius. Il prit le visage de la jeune femme entre ses mains et la regarda, le cœur rempli de tendresse. Elle était la droiture et la bonté incarnées. Elle était dotée d'un sens moral dont il était dépourvu.

— Je ne suis pas quelqu'un de bien, Tabitha. J'ai causé la perte de tous ceux qui m'ont approché. Toi, tu es si bonne... Il faut que tu partes tant qu'il en est encore temps. Tu ne peux pas rester avec moi, je te ferais du mal.

Tabitha ôta les mains de Valerius de son visage, se coula contre sa poitrine et l'entoura de ses bras.

— Tu es un homme bien, Valerius Magnus. Tu as un très puissant sens de l'honneur qui t'a poussé à agir en fonction des normes de l'époque, de la société dans laquelle tu vivais. Ne considère pas ce que tu as fait à l'aune des principes d'aujourd'hui. De nos jours, tu agirais différemment, j'en suis sûre. Tu ne te ferais pas justice toi-même. Tu en appellerais aux autorités.

Valerius ferma les yeux et serra la jeune femme contre lui. Quelques minutes s'écoulèrent, et il commençait à se reprendre quand une évidence s'imposa à lui, terrifiante : il était amoureux de Tabitha Devereaux ! Il était fou de cette chasseuse de vampires séduisante en diable. Cette femme excentrique, il l'aimait !

Et il allait devoir se séparer d'elle.

Grands dieux, que faire pour éviter cela ? Il se refusait à perdre le seul être qui lui eût jamais donné du bonheur.

Cesser de penser à lui... Oui, il fallait qu'il cesse de penser égoïstement à lui. Il l'aimait, et pour cette raison, il devait la renvoyer.

Pour la sauver.

Elle appartenait à sa famille, et lui à Artemis.

Il s'était mis au service de la déesse des siècles auparavant, s'était livré à elle pieds et poings liés. Le seul moyen dont disposât un Chasseur pour recouvrer sa liberté, c'était d'être aimé assez fort. Il fallait que la maîtresse – ou l'amant, si le Chasseur était de sexe féminin – accepte de se prêter au test d'Artemis. Le sujet de la déesse pouvait redevenir humain si un amour passionné habitait le cœur de son ou sa partenaire. Amanda adorait Kyrian, et c'était grâce à elle que le Chasseur avait pu récupérer son âme.

Mais Tabitha... l'aimait-elle assez pour le libérer ?

À peine s'était-il posé cette question qu'il se traita *in petto* d'imbécile. Artemis ne renoncerait pas à un autre de ses Chasseurs. Et même si la déesse acceptait, Tabitha ne serait jamais sienne. Pour cela, il aurait fallu qu'elle rompe avec sa famille. Il ne pouvait exiger d'elle un tel sacrifice.

Il avait besoin d'elle. Mais tôt ou tard, Tabitha, même si elle tenait à lui, aurait davantage besoin des siens que de lui. Il avait appris depuis longtemps à vivre seul. Tabitha, non. Dans ces conditions, comment lui demander de choisir entre lui et ce qu'elle avait de plus cher, à savoir ses étroites et chaleureuses relations avec le clan des Devereaux ?

Les deux semaines suivantes, dès le crépuscule, virent le déchaînement de l'enfer sur la terre. Les Démons semblaient indestructibles et animés d'un seul dessein : tuer.

Personne n'était en sécurité. Sur la suggestion d'Acheron, les autorités avaient tenté d'instaurer un couvre-feu, mais la Nouvelle-Orléans étant une cité qui ne dormait jamais, il n'avait pas été possible de le faire respecter.

Le nombre de morts était ahurissant, et Acheron et les écuyers avaient un mal fou à dissimuler les corps à la police et à la presse. Pour ne rien arranger, les Démons se révélaient très coriaces. Les tuer était presque impossible, et cela effrayait Tabitha.

Chaque matin, fourbue, elle regagnait la maison de Valerius, avec celui-ci. Elle savait qu'il n'aimait pas qu'elle patrouille avec lui, et pourtant, il ne l'empêchait pas de l'accompagner. À leur retour, il consacrait un long moment à masser les muscles endoloris de Tabitha et à soigner ses blessures.

Quelle chance il avait de ressortir indemne de presque tous les affrontements ! songeait la jeune femme. Même s'il lui arrivait de prendre un mauvais coup, toute trace de lésion disparaissait en un rien de temps.

Elle releva la tête et le regarda. Elle était si bien, nichée au creux de ses bras. Il la serrait étroitement, comme s'il avait peur de la perdre – précaution superflue, car elle n'avait nulle envie de s'en aller. Certes, il était déjà 16 heures, et elle aurait dû être debout depuis longtemps. Mais elle calquait son rythme biologique sur celui de Valerius, qui avait fait d'elle un oiseau de nuit.

Le problème, c'était ce téléphone qui sonnait. Il fallait absolument répondre.

Elle se glissa hors du lit avec mille précautions, afin de ne pas réveiller Valerius, et alla décrocher.

— Oh, c'est toi, Amanda ? Salut, fit-elle d'un ton mal assuré : depuis deux semaines, ses relations avec sa sœur n'étaient pas au beau fixe.

— Salut, Tabby. Je me demandais si je ne pourrais pas passer pour que nous discussions un peu.

Seigneur, non, par pitié !

— Écoute, Mandy, je n'ai pas besoin que tu me fasses de nouveau la leçon...

— Je ne vais pas te faire la leçon. Nous allons simplement parler entre sœurs.

Tabitha réfléchit, puis céda et donna l'adresse de Valerius.

— Je serai là dans quelques minutes, dit Amanda.

Tabitha raccrocha, puis regagna la chambre. Valerius dormait tourné sur le flanc. Ses cheveux lui voilaient à moitié le visage. Dans l'abandon du sommeil, ses traits retrouvaient une douceur juvénile attendrissante.

La beauté de cet homme la faisait fondre, songea-t-elle. Elle désirait Valerius, mais ce qui l'attirait le plus chez lui, c'était ce qu'il avait dans le cœur : une infinie douceur, une immense capacité de compréhension, et toute l'indulgence de la terre. Il se pliait à toutes ses volontés, et même à ses caprices, par exemple en acceptant qu'elle l'accompagne lorsqu'il partait en patrouille alors qu'il n'aimait pas cela. Il la laissait se débrouiller lors de ses combats contre les Démons tant qu'il ne la jugeait pas en danger. S'il estimait qu'elle était en mauvaise posture, il volait à son secours, mais s'arrangeait pour qu'elle ne se sente ni faible ni incompétente.

Quel homme merveilleux ! songea-t-elle, attendrie, en le regardant dormir. Il avait pris tant de place dans sa vie, et en si peu de temps...

Elle se détourna de lui à regret et entreprit de s'habiller. Le miroir de l'armoire lui renvoyait son image. En voyant le petit triangle celtique tatoué sur sa chute de reins, elle se rappela la réaction de Valerius le jour où il l'avait découvert. Il n'avait pas compris qu'elle ait voulu se faire marquer de manière indélébile. Elle lui avait alors expliqué qu'elle trouvait le tatouage sexy. Il avait souri et s'était mis à embrasser le symbole dessiné à l'encre noire sur sa peau. Depuis ce jour, il avait instauré un rituel : le matin, lorsqu'ils rentraient de patrouille et se déshabillaient pour se coucher, c'était le tatouage qui avait droit à son premier baiser.

Alors qu'elle s'apprêtait à mettre sa propre chemise, sur une impulsion, elle ramassa celle de Valerius sur le tapis et l'enfila. La soie noire portait son parfum musqué, et sa fraîcheur était délicieuse sur la peau nue.

Ce petit emprunt ne gênerait pas Valerius, puisqu'il dormait, décida Tabitha en boutonnant la chemise. Elle allait la laisser flotter librement par-dessus son jean.

Une fois habillée, elle sortit de la chambre et descendit au rez-de-chaussée pour attendre Amanda.

— Bonjour, Tabitha.

Elle sursauta. Otto était assis devant l'ordinateur de Valerius, dans le bureau de celui-ci.

L'ordinateur était le seul élément technologique moderne qu'elle ait vu dans la maison, en dehors du lecteur de DVD et de la gigantesque collection de films dissimulée dans un placard du bureau.

— Oh, salut, Otto. Sur quoi travaillez-vous ?

— J'essaie d'anticiper les actions des Démons. Je me sers du programme Brax pour voir s'il est possible de prévoir où ils vont frapper cette nuit.

Peu à peu, Otto s'était adouci. Il se montrait de plus en plus chaleureux avec Tabitha. Les Démons se déchaînant, il arborait désormais une tenue de circonstance : des vêtements noirs. Et il était nettement plus séduisant avec son col roulé et son pantalon que lorsqu'il jouait les rustres sans goût, se dit Tabitha. Il avait même renoncé à sa Chevrolet Camaro, trop voyante, et conduisait désormais sa Jaguar parce que, avait-il expliqué, depuis que Valerius n'avait d'yeux que pour Tabitha, toutes les manœuvres destinées à l'irriter tombaient à l'eau.

— Avez-vous trouvé quelque chose ? s'enquit Tabitha en regardant le moniteur par-dessus l'épaule de l'écuyer.

— Non, rien de précis. Je ne comprends pas pourquoi ils agissent comme ça tout à coup. Si c'est Kyrian qu'ils veulent, pourquoi ne sont-ils pas allés le chercher, tout simplement ?

— Ils s'amuse avec nous. Vous n'étiez pas là lors du premier round avec Desiderius. C'est un sacré pervers qui prend au moins autant de plaisir à jouer au chat et à la souris avec ses proies qu'à les tuer.

— Ça me rend malade, de comptabiliser tous ces morts. Il y en a eu dix cette nuit, et le Conseil commence à avoir des difficultés à cacher tous ces assassinats aux autorités. Seuls quelques-uns ont filtré, mais ça a déjà filé la trouille aux gens. Si le vrai chiffre était connu...

— Mmm. Combien de Démons ont été tués, la nuit dernière ?

— Seulement une douzaine. Quatre à mettre à votre crédit et à celui de Valerius, cinq à celui d'Acheron. Jean-Luc, Janice et Zoé en ont eu un chacun. Tous les autres se sont échappés.

— Merde.

— Ouais, comme vous dites. Je n'aime pas être du côté des perdants. Cette affaire est une vraie saleté.

— Vous avez dit un seul pour Janice, Zoé et Jean-Luc ? Je trouve triste que l'humaine que je suis ait réalisé un meilleur score que des Chasseurs de la Nuit.

- Hé, vous travaillez en tandem avec Valerius.
 - C'est moi qui aide Valerius, pas le contraire, plaisanta Tabitha.
 - Mais oui, c'est ça, ma petite.
- Tabitha éclata de rire, puis reprit son sérieux pour demander :
- Et Ulric ?
 - Quoi, Ulric ?
 - Combien de démons a-t-il détruits ?
 - Aucun. Pourquoi ?
 - Ce n'est pas normal. La nuit d'avant, il n'en a pas tué non plus.
 - Effectivement.

Une inquiétante hypothèse se forma dans l'esprit de Tabitha.

- Où la plupart des attaques de Démons ont-elles eu lieu ?

Otto cliqua sur une icône, et le plan du Quartier français s'afficha sur l'écran. En rouge apparurent les endroits où les Démons avaient sévi. Il y avait une forte concentration de points rouges dans la partie nord-est du secteur.

- Qui était affecté à ce coin-là ?
- Ulric.
- Et il n'aurait tué aucun Démon ? Ça n'a pas de sens !

Otto fronça les sourcils.

- Qu'insinuez-vous ?
- Eh bien, Desiderius a besoin d'un corps... Quand tout ce cauchemar a commencé, Valerius m'a fait part de son inquiétude : il craignait que Desiderius ne s'empare du corps d'un Chasseur.

— Et vous pensez à Ulric ? C'est impossible. Je l'ai vu hier soir, et il était tout ce qu'il y a de normal.

— Peut-être, mais imaginons que j'aie raison, que Desiderius ait investi le corps d'Ulric ?

Otto secoua la tête.

— Desiderius ne pourrait même pas poser la main sur Ulric, un seigneur de guerre de l'époque médiévale. S'il y a une chose qu'Ulric sait faire, c'est se protéger.

Tabitha s'apprêtait à argumenter quand la sonnette de la grille retentit. Après avoir vérifié sur l'écran de surveillance que le visiteur était bien Amanda, Tabitha actionna le système d'ouverture, puis sortit sur le perron.

Elle ne parvenait pas à se défaire de l'idée qu'elle avait raison à propos d'Ulric. Son instinct lui disait que Desiderius était arrivé à ses fins et avait pris possession du corps du Chasseur. Ce soir, elle irait voir Ulric, et s'il se révélait que le monstre habitait son enveloppe corporelle, elle le réduirait en poussière.

La Toyota d'Amanda apparut dans l'allée. Un instant plus tard, sa

voiture garée devant la maison, Amanda montait les marches du perron. La voir réchauffa le cœur de Tabitha.

Les deux sœurs ouvrirent spontanément les bras et s'étreignirent.

— Tu m'as manqué, Tabby.

— Je te signale que je n'étais qu'à quelques pâtés de maisons de chez toi.

— Je sais, mais nous ne nous sommes guère parlé, ces derniers temps.

— Il faut reconnaître que ce n'est pas facile, en ce moment.

Amanda, les sourcils froncés, une expression d'inquiétude toute maternelle sur le visage, examina sa sœur, puis tendit la main pour lui repousser les cheveux en arrière.

— Tu sembles heureuse. L'es-tu ?

Tabitha prit l'air affolé. Elle regarda autour d'elle, puis souffla :

— Est-ce que quelqu'un aurait remplacé ma jumelle par un sosie ?

— Non, bécasse, c'est bien moi ! Je me faisais du souci pour toi, c'est tout.

— Ah, bon. Comme tu peux t'en rendre compte, je vais bien. Toi aussi, apparemment. Tout est OK, donc. Alors, qu'est-ce qui t'amène ici ?

— Je veux voir Valerius.

Si Amanda l'avait frappée, Tabitha n'aurait pas été plus étonnée.

— Tu veux... quoi ?

— Tabby, il y a une quinzaine de jours, Ach m'a raconté certaines choses qui m'ont obligée à réfléchir. Le temps a passé, nous ne nous sommes plus parlé, toi et moi, et j'ai appris que tu avais emménagé chez le Romain au lieu de venir t'installer chez moi. Du coup, je me suis mise à gamberger. Tu habites cette maison nuit et jour, n'est-ce pas ?

— Oui, et alors ?

— Alors, c'est bien la première fois que, après avoir rencontré un mec, tu ne m'appelles pas pour m'annoncer qu'il est infernal, que tu as envie de lui couper la tête, que tu as fait une bourde monumentale en sortant avec lui... Tabby, tu es en train de battre tous tes records, là !

Tabitha baissa la tête, un peu honteuse. Amanda disait vrai : lors de ses précédentes aventures sentimentales, il ne s'écoulait pas une heure sans qu'elle clame avoir envie de tuer son petit ami, coupable d'être affligé de tel ou tel défaut.

Mais avec Valerius, rien de semblable. Parfois, il la contrariait ou la contredisait, mais c'était rare. Elle supportait son caractère si différent du sien sans que cela lui coûte. Lorsqu'ils avaient des avis divergents sur un sujet ou un autre, ils discutaient, âprement, mais à

terme, Valerius respectait son opinion.

— Tu es amoureuse de lui, n'est-ce pas, Tabby ? Oh, arrête de regarder ailleurs ! Et admetts que tu ne choisis jamais la facilité.

— Ne me cherche pas, hein !

Amanda prit la tête de sa sœur entre ses mains et la fit pivoter vers elle. Lorsque ses yeux purent plonger dans ceux de Tabitha, elle lui dit :

— Je t'aime, Tabby. Je t'aime de tout mon cœur. De tous les hommes que...

— Stop, tais-toi ! Mais qu'est-ce que tu imagines ? Que je me suis levée un matin en me disant : « Bon, voyons, pour quel mec pourrais-je craquer de façon à me mettre toute ma famille à dos ? Il faut absolument que je le trouve tout de suite et que je tombe amoureuse de lui à en mourir. » Bon sang, Amanda, Dieu sait que je ne voulais pas m'attacher à quelqu'un comme Valerius ! D'autant que la femme parfaite pour lui, c'est toi : élégante, sophistiquée, pleine de classe... Tu ne te trompes pas de fourchette quand tu manges au restaurant, toi. Tu n'aurais pas bu l'eau du rince-doigts, ce jour où on dînait dehors avec papa, en prenant cette saloperie de flotte pour du bouillon ! Et tu ne dis pas de gros mots ! Non, mais écoute mon langage ! Un vrai charretier. Valerius doit me trouver épouvantable. Le problème, c'est que dès qu'il pose les yeux sur moi, je frissonne des pieds à la tête.

À mesure qu'elle parlait, Tabitha se rendait compte à quel point Valerius et elle étaient incompatibles. Et pourtant, ils s'entendaient si bien... C'était à n'y rien comprendre.

— L'autre soir, il m'a emmenée au *Commander's Palace*, reprit-elle, et on s'est assis à une table au centre de laquelle il y avait une corbeille merveilleusement garnie. Une composition artistique de toute beauté. Ça m'a mis l'eau à la bouche. Tous ces jolis légumes et ces fruits ! Mmm... J'ai étalé en quatrième vitesse du beurre sur mon pain et j'ai commencé à manger du raisin. Je n'ai compris ma bourde qu'en voyant la tête du serveur. Je lui ai demandé ce qui n'allait pas, et il m'a répondu qu'il n'avait encore jamais vu personne dévorer le contenu d'un centre de table ornemental. J'avais tellement honte que j'aurais aimé mourir sur place ! Eh bien, tu sais ce qu'a fait Valerius ? Il n'a pas bougé un cil, a beurré du pain et s'est attaqué aux fruits lui aussi. Après avoir lancé un coup d'œil tellement glacial et méprisant au serveur que le type a filé la tête basse sans demander son reste.

— Ô mon Dieu, Tabby !

— Quand il a disparu dans les cuisines, Valerius m'a dit de ne pas m'en faire, qu'il laissait assez de fric dans ce restaurant et que si

j'avais envie de dévorer la nappe, il ne fallait pas me gêner. Et que si cela ne me suffisait pas, je n'avais qu'à le dire : il achèterait le restaurant et ficherait le serveur à la porte pour laver mon honneur.

Amanda éclata de rire. Un rire dont Tabitha avait presque oublié la chaleur et dont elle s'aperçut que, ces quinze derniers jours, il lui avait infiniment manqué.

— Amanda, tu ne crois pas que je sais que cet homme n'est pas fait pour moi ? Pour moi, un bon dîner, ça veut dire gober des huîtres et boire de la bière à même la bouteille. Pour lui, c'est quinze plats, la serviette blanche sur les genoux et les couverts en argent changés entre chaque plat.

— Et pourtant, tu restes ici, avec lui.

— Oui. Je ne comprends pas pourquoi.

Amanda sourit gentiment.

— Moi, Tabby, tout ce à quoi j'aspirais, c'était à une vie normale avec un homme normal, et regarde où j'en suis : j'ai épousé un homme qui a été immortel, dont les amis sont des dieux ou des animaux capables de prendre forme humaine, voire des créatures mythiques... Il faut voir la réalité en face : je me suis mariée avec un homme qui m'a donné une fille capable de parler aux bêtes comme le docteur Dolittle et de déplacer n'importe quel objet dans la maison par la seule force de sa pensée. Et pourtant, pour rien au monde je n'échangerais cette existence contre une vie normale. L'amour n'est pas un sentiment facile à vivre, Tabby. Ceux qui prétendent le contraire sont des menteurs. Mais il mérite que l'on se batte pour lui. J'en sais quelque chose, crois-moi, et c'est pour cela que je suis ici. Je veux rencontrer Valerius, et ensuite, j'essaierai de trouver le moyen ou les mots qu'il faut pour calmer Kyrian. Pour qu'au minimum, il supporte d'entendre prononcer le nom de Valerius, sans devenir fou de rage.

Émue aux larmes, Tabitha embrassa sa sœur.

— Je t'aime, Amanda, je t'aime vraiment.

— Tu as raison, je suis la jumelle parfaite.

— Et moi la jumelle cinglée. Allez, viens, entre.

Une fois le seuil franchi, Amanda poussa un sifflement admiratif.

— Ça alors ! Que c'est beau !

Otto s'avança vers la visiteuse.

— Qu'est-ce que tu fais là, Amanda ? S'il apprend que tu es venue ici, Kyrian va piquer une crise.

— Et vous, vous allez boiter bas si vous vous avisez de le lui apprendre, rétorqua Tabitha.

— Ne vous en faites pas, je ne lui dirai rien. Je ne suis pas si bête. Bon, mesdames, je file, j'ai rendez-vous avec Kyl et Nick. Nous allons

patrouiller un peu et voir si nous ne pouvons pas liquider quelques Démons.

— Soyez prudents, hein !

— Sûr. Vous aussi.

Une fois Otto parti, Tabitha suggéra à sa sœur d'attendre dans la bibliothèque pendant qu'elle allait voir si Valerius était réveillé.

Il dormait toujours, découvrit-elle. Le réveiller en douceur, voilà ce qu'il convenait de faire. En lui mordillant le haut de la hanche, par exemple.

Valerius poussa un soupir de plaisir et roula sur le dos. Ses yeux s'entrouvrirent.

— Tu sais comment rendre un homme heureux au réveil... Tu ne veux pas me rejoindre sous les draps ?

Tabitha, qui s'était assise au bord du lit, se releva.

— Non, Val. Il faut que tu te lèves.

— Hein ? Pourquoi donc ?

— Ma sœur est en bas. Elle veut te rencontrer.

Valerius fronça les sourcils.

— Quelle sœur ?

En guise de réponse, il eut droit à un regard lourd de sens.

— Non, pas cette sœur-là ! s'exclama-t-il.

— Si.

— Hors de question que je la voie !

Tabitha lui arracha le drap.

— Tu vas t'habiller et descendre parler à Amanda ! Tu n'en auras que pour quelques minutes. Ensuite, elle s'en ira.

— Mais...

— Pas de « mais », général. Je vais la rejoindre, et si tu ne te pointes pas dans cinq minutes, je la fais monter !

Amanda était assise dans un fauteuil recouvert de velours bordeaux, près d'une fenêtre occultée par de lourds rideaux, et examinait la pièce. Cette maison, du moins le peu qu'elle en avait vu, était glaciale, comparée à la sienne. La décoration était raffinée et élégante, d'accord, mais surtout prétentieuse et solennelle. Il y avait même dans l'atmosphère quelque chose d'un peu effrayant.

Finalement, l'endroit collait parfaitement avec le portrait qu'on lui avait fait de Valerius Magnus. Comment Tabitha avait-elle pu se lancer dans une liaison avec cet homme ? Il était tellement différent d'elle !

Ah, elle redescendait – Amanda entendait ses pas dans l'escalier. Il lui en avait fallu, du temps. Ou alors, c'était que dans ce palace

austère, les minutes semblaient s'écouler très lentement.

Amanda s'apprêtait à se lever, mais sa sœur ne se montrait pas. Elle alla donc aux nouvelles et la trouva immobile dans l'escalier en compagnie d'un homme. Valerius, évidemment.

Très séduisant, c'était indiscutable. Il ne ressemblait pas à l'image qu'elle s'était faite de lui. Sa coupe n'avait rien de militaire, puisque ses épais cheveux noirs lui balayaient le cou, et son visage fin était dépourvu de la dureté qu'elle s'était attendue à y trouver. Son maintien, en revanche, trahissait une sévérité et une confiance en soi sans faille.

Sa beauté mise à part, qu'est-ce qui avait bien pu plaire à Tabitha chez lui ? Il n'était vraiment pas le genre d'homme qui l'attirait habituellement.

— Elle ne peut pas rester ici, disait-il à Tabitha. Il faut qu'elle s'en aille ! Immédiatement.

— Mais pourquoi ?

Ni Tabitha ni Valerius ne s'étaient aperçus de la présence d'Amanda sur le seuil de la bibliothèque.

— Parce que Kyrian en mourrait s'il apprenait que sa femme est venue chez moi, voilà pourquoi.

— Val, je...

— Tabitha, ce n'est pas une plaisanterie. Tout ceci serait trop cruel pour Kyrian. Il faut que ta sœur parte avant qu'il n'ait vent de quelque chose.

Amanda n'en croyait pas ses oreilles : Kyrian ne rêvait que de voir Valerius mort, et celui-ci s'inquiétait pour lui ? C'était surréaliste.

— Valerius, s'il te plaît, Amanda veut faire ta connaissance. Je t'en prie, viens la saluer, et ensuite, elle rentrera chez elle. Kyrian ne saura rien de sa visite.

Tabitha plaidait sa cause avec douceur et persuasion ? Elle qui, d'ordinaire, ne pouvait argumenter qu'en criant et tempêtant ?

— Je perds tous mes moyens quand tu me regardes comme ça, Tabitha, fit Valerius en prenant la main de la jeune femme.

Il la porta à ses lèvres, la retourna et déposa un baiser sur sa paume.

— Entendu, mademoiselle l'entêtée.

Tabitha sourit, se hissa sur la pointe des pieds, l'embrassa sur la joue, puis dévala les marches tandis qu'Amanda s'éclipsait dans la bibliothèque, le cœur battant tant la scène à laquelle elle venait d'assister l'avait bouleversée.

Valerius ne parvenait pas à croire qu'il allait rencontrer l'épouse

de son ennemi – laquelle épouse, ironie du sort, était la jumelle de Tabitha. Jamais il ne s'était senti aussi peu sûr de lui, mais il s'efforçait de n'en rien montrer. Calmement, il traversa le vestibule. Il entendait les voix de Tabitha et de sa sœur. Il s'arrêta pour écouter.

Tabitha s'exprimait avec vivacité, un vocabulaire peu châtié et une syntaxe guère académique. Amanda, elle, parlait posément, avec précision et respect de la grammaire.

Il entra dans la pièce. Amanda porta immédiatement son regard sur lui, le détailla mais ne laissa rien paraître des conclusions de son examen.

— Vous ne pouvez qu'être Valerius, dit-elle en s'avancant, la main tendue.

— C'est un grand honneur de faire votre connaissance, madame.

Valerius lui serra la main, puis recula d'un pas et se tint bien droit. Tabitha se mit à rire.

— Il est mignon, hein, Mandy ?

Valerius se raidit encore plus.

— Oh, bébé, détends-toi un peu ! Elle ne mord pas. Je suis la seule à me permettre ça !

Qu'il se détende ? Impossible. Ce n'était pas dans sa nature, et le fait qu'Amanda le fixe comme s'il était quelque créature de cauchemar n'était pas pour l'aider à se décontracter.

Comme c'était bizarre ! songeait Amanda en observant le Romain. Elle avait été persuadée de le haïr au premier coup d'œil, et voilà que ce n'était pas le cas. Non qu'il eût l'air aimable. Tout dans la posture qu'il avait adoptée semblait clamer : « Défiez-moi, insultez-moi, peu me chaut ! »

Mais il simulait, perçut-elle. Ses pouvoirs psychiques lui permettaient de capter les signaux qu'émettait l'esprit de Valerius. Aucun n'était chargé de méchanceté, et chaque fois qu'il posait les yeux sur Tabitha, un éclair de pure douceur brillait dans son regard. Le plus surprenant, c'était que Tabitha, en retour, lui envoyait des messages de tendresse. Ces deux-là s'aimaient vraiment ! Seigneur, quelle situation épouvantable !

Mieux valait arrêter les frais.

— Bien. Je crois que je mets tout le monde mal à l'aise. Il me semble plus sage de rentrer chez moi. De plus, il va faire nuit, alors...

— Je suis navré, madame Hunter, dit Valerius. Je n'avais pas l'intention de vous mettre dans l'embarras. Si vous désirez bavarder avec Tabitha, je vais me retirer et...

— Non, pas de problème, assura Amanda, émue par tant de gentillesse. Je tenais à vous rencontrer, parce que je n'ai jamais adopté

l'opinion de quiconque les yeux fermés. Je me suis donc dit qu'il fallait que je vérifie si vous étiez vraiment un monstre à douze doigts, avec des cornes. Mais ce n'est pas ce que je vois, monsieur Magnus. Étrangement, vous me faites penser à un comptable.

— De la part de ma sœur, c'est un compliment, Val, s'empressa de préciser Tabitha, avec pour seul résultat d'accroître le trouble de Valerius.

— Ne vous inquiétez pas, lui dit alors Amanda. J'ai seulement éprouvé le besoin stupide de voir qui avait pris ma sœur en otage. Vous comprenez, cela ne lui ressemble pas, de ne pas m'appeler cinquante fois par jour.

— Je n'ai pas pris Tabitha en otage, protesta Valerius. Elle peut partir quand bon lui semble.

— Je sais, dit Amanda en souriant. Mon Dieu ! Cela va être affreux, pour Thanksgiving. Et Noël ? Mieux vaut ne pas y penser... Je préférerais mourir plutôt que de faire du mal à Kyrian, mais je ne veux pas non plus vous blesser, tous les deux. Pas plus que je ne puis accepter de vous tourner le dos à cause de quelque chose qui s'est passé il y a deux mille ans.

Amanda marqua une pause, puis lâcha :

— J'en suis réduite à espérer qu'un Démon m'apportera la solution du problème en s'occupant de vous, Valerius.

— Amanda !

— Je plaisante, Tabby.

Amanda prit la main de sa sœur et celle de Valerius, puis les joignit.

— Soyez heureux ensemble.

Après un silence, elle demanda :

— Tabby, comptes-tu demander la restitution de l'âme de Valerius ?

— Hein ? Je ne... Nous n'en sommes pas encore là, Mandy.

— Oh, je vois.

Le ton d'Amanda, du style « je-suis-une-mère-alors-je-sais-tout », déplut à sa sœur.

— Qu'est-ce que tu vois ? demanda vivement Tabitha.

— Moi ? Rien. Vraiment rien.

— Ouais, c'est ça. Tu crois que je ne prends pas mon histoire avec Valerius au sérieux, c'est ça ?

— Je n'ai rien dit de tel.

— Tu n'as pas besoin de le dire ! Oh, bon sang, ce que j'en ai marre d'être la risée de la famille ! Je n'ai jamais compris pourquoi j'étais celle dont tout le monde se moquait. Tia danse nue les nuits de

pleine lune dans le bayou, Selena s'enchaîne à des grilles de square, Karma s'occupe d'inséminer artificiellement des vaches, tante Jasmine essaie de greffer une plante Carnivore capable de dévorer son ex et...

— Elle essaie de... quoi ? demanda Valerius, effaré.

Tabitha ne lui accorda pas la moindre attention.

— Et toi, délicate Amanda, la petite chérie de tout le monde, tu es sortie avec un demi-Apollite dont le père adoptif voulait te tuer à cause de tes pouvoirs, puis tu as épousé une sorte de vampire que je trouve suffisant, autoritaire et totalement dénué d'humour ! Et après ça, la cinglée de la famille, c'est moi ? Mais dis-moi donc pourquoi !

— Tabby...

— Arrête tes « Tabby » ! Ça me fout en pétard !

Amanda cilla.

— Très bien. Tu veux savoir pourquoi tu es considérée comme la plus folle des Devereaux ? Parce que tu passes d'un extrême à l'autre, voilà pourquoi ! Tu es sortie diplômée de la fac avec une mention très bien, n'est-ce pas ?

— Ouais.

— Et à quoi cela t'a-t-il servi ? À rien ! Tu n'es qu'une écervelée ! Sans nous tous pour prendre soin de toi, tu vivrais comme ces sans-logis que tu nourris ! Tu le sais, d'ailleurs, et c'est pour cela que tu t'occupes d'eux !

— Pff... Je suis parfaitement capable de me débrouiller toute seule.

— Ah, bon ? Dis-nous donc combien d'emplois tu as occupés avant qu'Irena te laisse sa boutique. Sais-tu au moins qu'elle ne voulait pas prendre sa retraite ? Elle l'a fait parce que papa l'a payée pour qu'elle te laisse la place. Il savait que gérer ce magasin, c'était dans tes cordes, que tu t'y tiendrais, au moins quelques jours.

— Espèce de garce ! s'exclama Tabitha en fonçant sur sa sœur.

Valerius l'intercepta au passage.

— Calme-toi, Tabitha.

— Non, je ne me calmerai pas ! J'en ai marre d'être traitée comme l'idiote du village par ceux qui prétendent m'aimer !

— Nous ne te traiterions pas ainsi si tu ne te comportais pas comme une idiote, Tabby. Mon Dieu, mais regarde-toi ! Tu comprendras alors pourquoi Éric t'a quittée ! Je t'aime de tout mon cœur, mais tu passes ta vie à tout fiche en l'air !

— S'il vous plaît, n'employez pas ce ton avec Tabitha, intervint Valerius sèchement. Sinon, peu importe qui vous êtes, je vous jetterai dehors. Personne n'a le droit de parler ainsi à Tabitha, personne ! Elle n'est que bonté, et si vous êtes incapable de voir ses qualités, c'est que

quelque chose ne tourne pas rond chez vous !

L'expression sévère d'Amanda s'évanouit brusquement. Un sourire radieux illumina son visage tandis qu'elle se frottait les mains.

— Voilà précisément ce que je voulais entendre. Ma petite comédie a marché.

— Que... Quoi ? Tu t'es moquée de moi ? demanda Tabitha, éberluée.

— Ce n'était qu'une ruse, Tabby. Avant de bouleverser mon mari, je voulais jauger du sérieux de ta relation avec Valerius. Je tenais à m'assurer qu'il n'était pas simplement une nouvelle lubie pour toi, que tu ne t'étais pas lancée dans cette histoire dans le seul but de mettre un peu d'animation au sein de la famille. Je n'avais qu'un moyen pour y parvenir : te faire sortir de tes gonds. Et j'ai fait d'une pierre deux coups, puisque Valerius s'est énervé aussi. Je l'avais espéré sans trop y croire. Mais je suis amplement satisfaite : j'ai toutes les réponses dont j'avais besoin.

Le visage de Tabitha se ferma.

— Amanda, il y a des jours où je te déteste.

— Je sais, ma chérie. Bon, amène donc Valerius à la maison ce soir et faisons un essai.

— Par tous les dieux, s'écria Valerius, je n'arrive pas à croire que vous soyez prête à aller au-devant de tant de problèmes pour nous !

— Ne vous leurrez pas, ce n'est pas uniquement pour Tabby et vous que je le fais, mais aussi pour Kyrian. Acheron m'a annoncé quelque chose, et je veux être certaine que sa prédiction se réalisera.

Sur ces mots, Amanda tourna les talons et se dirigea vers la porte.

Tabitha laissa partir sa sœur sans réagir. Au fond de son cœur, un mauvais pressentiment s'installait. Un pressentiment très puissant et très inquiétant.

Son instinct lui disait que l'un d'eux mourrait ce soir.

Assise sur un canapé, parée de dentelle noire, Apollymi évoquait un ange blond et éthéré. Elle regardait le jardin par la porte-fenêtre grande ouverte. Seules des fleurs noires y poussaient, en mémoire de son fils bien-aimé brutalement disparu. Tant de siècles après qu'on le lui avait enlevé, le cœur de mère d'Apollymi saignait encore. Jamais elle ne se remettrait de cette perte cruelle. Que n'aurait-elle donné pour le retrouver, le serrer contre son sein ! À quoi bon être une déesse si cela ne permettait pas d'exaucer son souhait le plus ardent ? Si elle ne pouvait pas ramener son fils auprès d'elle ?

Aujourd'hui, anniversaire de la naissance de son enfant mais aussi de sa disparition, elle souffrait comme une damnée. Des larmes roulaient sur ses joues. Elle souleva le petit coussin noir qui portait encore le parfum de ce fils perdu et le huma. Puis elle ferma les yeux et évoqua en esprit l'image de cet être tant chéri, ainsi que sa voix grave aux intonations pleines d'autorité.

— Je veux que tu reviennes, Apostolos, murmura-t-elle.

— Il est ici, Bienveillante Dame.

Sabina, une Charente, était, de tous les serviteurs d'Apollymi, la plus fidèle et la plus loyale depuis la disparition de Xedrix, survenue lors cette terrible nuit où le dieu grec Dionysos et le dieu celte Camulus avaient tenté d'arracher la Destructrice à sa prison de Kalosis.

Apollymi replaça le coussin contre son giron et se tourna vers le Démon ailé à l'étrange carnation ambrée, qui venait d'introduire Stryker dans la pièce.

— Tu m'as appelé, mère ?

La Destructrice plaqua une expression neutre sur son visage. Il ne fallait pas que Stryker se doute qu'elle savait tout de sa trahison. Ce monstre découvrirait bientôt que La Destructrice était invincible. On pouvait l'assigner à résidence à Kalosis, mais pas la supprimer. C'était une leçon que Stryker ne tarderait pas à apprendre.

Mais la leçon ne lui serait pas donnée aujourd'hui, car elle avait besoin de lui.

— Il est temps, *m'gios*.

Dire « mon fils » en atlante lui brûlait la bouche.

— La soirée qui s'annonce est parfaite pour mener à bien notre

dessein. La pleine lune brille sur La Nouvelle-Orléans. Les Chasseurs de la Nuit seront distraits.

S'emparer de l'enfant humaine qu'elle désirait tant serait facile. Enfin, La Destructrice allait pouvoir échapper à sa captivité ! Marissa Hunter était le petit sacrifice qu'exigeait le retour de ce fils adoré. Il méritait que l'on donne une vie en échange de la sienne. N'importe laquelle. Aucune n'avait autant de prix que celle de son fils.

— J'ai déjà mis en place mes Démons, mère. Ils vont déclencher un carnage. Desiderius reviendra ici à minuit avec l'enfant et, après son départ, plus aucun Chasseur ne respirera.

— Bien. Peu m'importe combien de Spathis ou d'autres créatures mourront : il me faut la petite. Stryker, sers-moi bien et tu seras largement récompensé. Trahis-moi et ma colère t'anéantira.

— L'idée de te trahir ne m'a jamais traversé l'esprit, mère, assura Stryker avec vigueur : la haine qu'il ressentait ne devait en aucun cas transparaître dans son intonation.

Finalement, il était sincère, se dit-il. Il ne trahirait pas sa mère ce soir.

Il la tuerait.

Il quitta le temple d'Apollymi, puis s'occupa de réunir ses Illuminati avant d'ouvrir le tunnel spatiotemporel qui les conduirait à La Nouvelle-Orléans. Une fois dans la cité, ils exécuteraient ses ordres pendant que lui resterait en sécurité, hors d'atteinte de La Destructrice.

Le temps était venu de mettre un terme au vieux conflit entre les Apollites et les humains. Une nouvelle ère commençait, dans laquelle l'espèce humaine serait reléguée à sa vraie place, c'est-à-dire tout en bas de l'échelle.

Acheron aussi trouverait sa vraie place. Maintenant que Stryker savait ce qu'était vraiment le chef des Chasseurs, il n'aurait aucune peine à annihiler son pouvoir.

Il allait tous les prendre par surprise, songea Stryker avec satisfaction. Si grand et puissant fût-il, Acheron n'était pas doué d'ubiquité. De toute façon, il n'était pas assez fort pour résister à l'ampleur de l'assaut qui allait être livré.

Desiderius s'arrêta devant une boutique consacrée aux accessoires nécessaires au culte du vaudou. Il s'était fait une dégaine de touriste, se fondant ainsi sans peine dans la foule.

Cette boutique-là était très différente des dizaines d'autres qu'on trouvait dans le Quartier français. Desiderius sentait qu'elle recelait un véritable pouvoir. L'âme de la femme qui la tenait l'aurait comblé de

bonheur, mais il n'avait plus besoin de s'en emparer puisqu'il avait investi l'enveloppe corporelle d'un Chasseur de la Nuit. Désormais, il ne tuerait plus les humains que par plaisir, et non pour leur voler leur âme. À l'avenir, il vivrait sans souci du lendemain. Il était devenu immortel.

Souriant, il entra dans le magasin : il fallait qu'il voie sa proie.

Elle se tenait derrière le comptoir, très occupée à vanter l'efficacité d'un philtre d'amour à un touriste.

— Salut, Ulric ! lui lança-t-elle après que le touriste eut acheté le philtre et fut sorti.

Oh, elle connaissait Ulric ? Parfait. La tuer serait du gâteau.

— Salut ! Comment ça va ?

— Bien. J'allais fermer. Je suis contente que tu sois venu. Après tout ce qui s'est passé dans le coin, ça fait plaisir de voir un visage ami.

Le regard de Desiderius dériva vers une photo collée sur un calendrier publicitaire pour des bougies parfumées. Neuf femmes avaient posé devant l'objectif. Il en reconnut immédiatement deux.

— Et Tabitha et Amanda, elles vont bien aussi ? s'enquit-il, cachant son ressentiment.

— Disons que ça va à peu près. Amanda a trop peur pour sortir de chez elle. Quant à Tabby... Eh bien, tu as dû la voir dans la rue.

Garce d'Amanda qui se cloîtrait dans sa maison, rendant son dessein presque irréalisable, se dit Desiderius en serrant les mâchoires.

— Tu veux que je te raccompagne chez toi ? demanda-t-il aimablement à la jeune femme, qui préparait le magasin pour la fermeture.

— Oh, tu es gentil. Oui, je veux bien. Laisse-moi simplement le temps de vider mon tiroir-caisse. Je ferai les comptes de la journée chez moi.

Desiderius se lécha les lèvres en la regardant : il goûtait déjà la saveur de son sang.

Acheron déambulait seul dans le cimetière St. Louis numéro un, en quête des Démons qui venaient souvent là chercher des âmes rebelles qui avaient résisté à leurs assauts lors de la mort de défunts plus coriaces que la moyenne.

Les natifs de La Nouvelle-Orléans appelaient ces impressionnantes nécropoles « les cités des morts ». La ville se trouvant en dessous du niveau de la mer, il était fréquent que les corps fassent des réapparitions très peu appréciées.

Les ombres des statues et des mausolées s'étiraient sur le sol,

déformées par la pleine lune. Les tombeaux avaient été édifiés sans schéma directeur, et pourtant, tels des pâtés de maisons bien ordonnancés, ils formaient des groupes qui rappelaient de manière troublante le plan de la ville. Toutes les chapelles avaient été élégamment sculptées, en hommage à ceux qui reposaient à l'intérieur.

Les tombes étaient classées en trois catégories : les stèles, les caveaux familiaux et les mausolées sociaux, lesquels étaient réservés à des cénacles, par exemple la tombe circulaire de l'Italian Society. Étant la plus grande de ce secteur, elle dominait de sa masse tout le cimetière.

Nombre de sépultures avaient subi les outrages du temps : ornements brisés, pierres manquantes, toits effondrés, et surtout, moisissure qui rongait tout. La plupart des grilles et des ferronneries étaient dévorées par la rouille.

Acheron s'approcha de la tombe de Marie Laveaux, la fameuse prêtresse vaudou. Puis il tendit la main et toucha le marbre dans lequel ceux qui venaient lui payer leur tribut avaient gravé des x.

Une femme remarquable, la seule humaine qui ait jamais su ce qu'il était réellement, se rappela Acheron avec mélancolie.

Une sirène de police qui hululait dans le lointain vint l'arracher à ses souvenirs. Il se redressait quand il eut l'impression qu'une immense plaie lui déchirait le corps, déclenchant une douleur térébrante. Il ne put retenir un gémissement à l'instant où il sentit que s'ouvrait une porte spatio-temporelle, dans laquelle s'engouffraient les esprits du mal : les Illuminati quittaient Kalosis.

Sa vision se brouilla. Il ne distinguait plus rien autour de lui. Son univers était soudain fait de hurlements d'agonie des âmes qui succombaient. Les humains ne pouvaient percevoir cette insoutenable plainte, mais lui, il l'entendait avec la netteté et la cruauté tranchante du verre se brisant en millions d'éclats.

L'ordre de l'univers était bouleversé.

— Atropos ! appela-t-il.

La déesse grecque du destin avait la responsabilité de trancher le fil de l'existence des humains. Grande, blonde, elle apparut, les yeux brillants de fureur.

— Quoi ? lança-t-elle sèchement.

Acheron et Atropos ne s'étaient jamais bien entendus. À vrai dire, aucune des trois Parques ne l'aimait, ce dont il ne se souciait guère : il avait davantage de raisons de les haïr qu'elles n'en avaient de le détester.

Il s'appuya péniblement au mur d'un mausolée, torturé par la

douleur.

— Qu'est-ce que tu fiches, Atropos ?

— Je n'y suis pour rien ! Cherche l'origine de ce qui se passe du côté des tiens, pas des nôtres ! Nous ne contrôlons pas cela. Si tu veux que ça s'arrête, à toi de jouer.

Sur ces mots, elle disparut. Les bras noués autour de son buste, Acheron se laissa glisser sur le sol. La souffrance le terrassait. Il ne parvenait plus à respirer ni à réfléchir. Dans sa tête, les cris résonnaient, insoutenables. Il finit par avoir les larmes aux yeux.

Il ne l'appela ni ne lui donna la permission de sortir de son bras, et pourtant, soudain, Simi fut là.

— Akri ? Qu'est-ce qui te fait mal, akri ? demanda-t-elle en s'agenouillant auprès de lui.

— Si... Simi... bredouilla-t-il entre deux spasmes de douleur. Je ne... peux... pas...

La taille de Simi doubla en un éclair. Elle abandonna son aspect de jeune fille et se transforma en démon, cornes et peau rouges, cheveux et lèvres noirs, yeux jaunes scintillant dans la nuit.

Elle souleva Acheron et l'éloigna du mausolée, puis se plaça entre le monument et son maître avant de le recouvrir de son corps. Ses ailes se déployèrent, formant une cape protectrice autour d'Acheron, dont les lèvres tremblaient en laissant échapper des sons de détresse. Un flot de larmes se déversait sur son visage.

Simi appuya la joue contre la sienne. Il avait l'impression que quelque chose de fondamental cédait en lui. S'il ne parvenait pas à bloquer les cris, comprit-il, il ne serait bientôt plus qu'une pauvre créature pantelante et bonne à rien. Simi le berçait en chantonant une apaisante mélodie de sa voix de fillette.

— Simi va chasser les hurlements, akri. Sois tranquille.

Si seulement elle pouvait dire vrai... songea Acheron. Il fallait qu'elle le soigne, et vite.

Tabitha eut soudain si mal qu'elle crut défaillir.

Elle se précipita contre Valerius, qui marchait à côté d'elle.

— Par tous les dieux, qu'as-tu ?

— Ha ! Il lui est arrivé quelque chose ! Je le sens !

— Mais, Tab...

— Crois-moi ! Ô Seigneur...

Elle ouvrit son portable et appuya sur la touche correspondant au numéro de sa sœur. Puis, l'appareil collé à l'oreille, elle se mit à courir : la boutique de lia ne se trouvait qu'à six pâtés de maisons de là.

Tia ne décrocha pas.

Éperdue, sans cesser de courir, Tabitha appela alors Amanda. Cela ne pouvait pas être vrai ! Non ! Tia...

— Je ne me trompe pas, n'est-ce pas ? demanda-t-elle sans préambule à sa jumelle quand celle-ci décrocha. Tu le sens aussi, hein ?

— Oui, mais Kyrian refuse que je quitte la maison. Il dit que c'est trop dangereux !

— Ne t'en fais pas, je vais arriver à la boutique. Je te rappellerai dès que je saurai quelque chose.

Tabitha referma le portable. Le magasin était en vue. Fermé. Sur sa vitrine sombre se reflétaient les lumières de la rue.

A priori, tout semblait normal. C'était ce que se disait Valerius en approchant. Mais il savait cette impression trompeuse : au fond de lui, il percevait la proximité de la mort. Inutile d'être médium, son vieil instinct de Chasseur lui suffisait.

Tabitha se jeta contre la porte fermée de la boutique et se mit à frapper des deux poings.

— Tia ! Tia ! Tu es là ?

N'obtenant pas de réponse, elle entraîna Valerius à l'arrière du bâtiment, dans une cour.

La porte de service du magasin était entrebâillée. Tabitha passa la tête dans l'ouverture et appela de nouveau sa sœur. Toujours en vain.

— Mets-toi derrière moi, lui ordonna Valerius en la poussant.

— Mais c'est ma sœur et...

— ... et moi, je suis immortel, d'accord ? Reste derrière moi.

Elle obéit. Valerius acheva d'ouvrir la porte, puis guetta des mouvements dans le magasin obscur. Il n'en décela aucun. Tout semblait normal. Pas de désordre, ni d'odeurs suspectes. La main sur la poignée de la dague glissée dans sa ceinture, il entra, traversa l'arrière-boutique. Et se pétrifia lorsqu'il remarqua la paire de chaussures qui dépassait de dessous le comptoir.

— Reste là, Tabitha.

— Je ne...

— Reste là, nom de Jupiter !

— Hé, ça va ! Je ne suis pas ton chien, général. Ne me parle pas comme ça, OK ?

Comprenant que la peur était à l'origine de l'agressivité de Tabitha, il ne s'offusqua pas. La jeune femme gérait toujours mal ses émotions.

— S'il te plaît, fais ce que je te demande, dit-il doucement.

Elle acquiesça d'un hochement de tête. Il put alors contourner le

comptoir. Il y avait bien un corps étendu là. Celui de Tia, le cou déchiré, ses yeux au regard vide grands ouverts sur le néant, mais encore en possession de son âme, il le sentait. Pourquoi un Démon lui aurait-il laissé l'objet de toutes ses convoitises ?

Il se penchait pour fermer les paupières de la malheureuse quand il s'aperçut que Tabitha n'était plus là. Instantanément, la panique le submergea. Il regagna l'arrière-boutique en courant et trouva Tabitha assise devant le moniteur vidéo de la caméra de surveillance. Le film de l'assassinat en noir et blanc de lia défilait. Des larmes roulaient sur les joues de Tabitha, qui pressait ses mains croisées, agitées de tremblements convulsifs, sur sa bouche. Elle sanglotait en silence.

— Je suis tellement désolé, Tabitha, murmura Valerius en la serrant dans ses bras.

Elle leva vers lui des yeux noyés de larmes.

— Elle ne peut pas être morte, ce n'est pas possible ! Pas ma sœur, pas elle, non !

Que dire ? Les mots ne servaient à rien en de telles circonstances, songea Valerius. Seules la présence, la tendresse pouvaient aider. Un peu.

Tabitha pleura longtemps, jusqu'à ce que ses larmes se tarissent, puis elle se mit debout et, avant que Valerius ait eu le temps de réagir, se précipita dans la boutique.

— Non ! cria-t-il. Il ne faut pas que tu voies...

Trop tard. Elle avait vu le corps de sa sœur. Et sur son visage livide se peignaient la colère et l'horreur.

— Ils ne vont pas s'en tenir là. Ils vont s'en prendre à toute ma famille.

Elle sortit son portable et appela Amanda. Pendant ce temps, Valerius ouvrit son téléphone satellitaire Nextel et lança un appel collectif aux Chasseurs.

— À tous. Alerte rouge. Tia Devereaux a été tuée dans son magasin.

Valerius regarda l'écran de son appareil. Un à un, les voyants correspondant aux différents Chasseurs s'allumèrent. Tous avaient pris connaissance du message.

Excepté Acheron.

Après quelques vaines tentatives pour le joindre directement, Valerius renonça. La peur s'insinuait en lui. Les Démons avaient-ils eu le chef des Chasseurs ?

Tabitha parlait toujours à sa sœur.

— Je t'aime, Mandy. Sois prudente, OK ? Je vais trouver ce fumier et le tuer cette nuit.

Dès que Tabitha eut raccroché, Valerius lui demanda :

— Sur l'écran du moniteur, as-tu vu qui avait attaqué Tia ?

— Oui. Ulric. Et je vais l'abattre.

Nick longeait Ursulines Avenue. Il se dirigeait vers son domicile sur Bourbon Street, qu'il partageait avec sa mère. Après l'appel de Valerius, il était immédiatement parti la retrouver, car elle quittait très tard son travail au *Sanctuaire*. Dès son arrivée au bar tenu par les Peltier, la famille d'ours-garous, il avait appris que sa mère s'en était allée tôt dans la soirée parce qu'elle ne se sentait pas bien. Dev Peltier avait précisé qu'Ulric, qui était présent, avait offert de la raccompagner. Ce qui avait rassuré Nick : elle était plus en sécurité avec un Chasseur qu'avec lui. Néanmoins, il tenait à s'assurer qu'elle était bien rentrée à la maison.

Depuis sa naissance, il n'avait quasiment jamais quitté sa mère, une femme courageuse que son compagnon avait laissée tomber quand, à quinze ans, elle lui avait appris sa grossesse. Depuis, elle s'était battue pour offrir une existence décente à son enfant, alors que l'existence était bien difficile pour elle.

Tu es la seule chose bien que j'aie réussie dans ma vie, Nicky, et je remercie Dieu chaque jour de t'avoir donné à moi.

Pour ces paroles, il l'adorait.

Nick ne connaissait aucun de ses grands-parents. Quant à son père, il l'avait à peine vu trois mois quand il était âgé de dix ans, un trimestre de liberté pour cet homme qui passait son temps à entrer en prison et à en sortir – la plus longue période hors d'une cellule dont il ait joui au cours de sa vie. En effet, le père de Nick, buveur de bière invétéré, avait tué quatre personnes lors du hold-up d'une banque qui avait mal tourné. Il avait fini égorgé par l'un de ses compagnons de cellule lors de sa dernière incarcération.

Cherise Gautier n'était pas une femme au goût très sûr en matière d'hommes, mais elle était une mère parfaite pour laquelle Nick aurait tout donné.

Il songeait à elle lorsque son téléphone grésilla. Il décrocha et, alors qu'il pensait avoir Otto en ligne, entendit de nouveau Valerius Magnus.

— Nick ?

— Quoi ? jappa-t-il.

— Je voulais t'informer que Desiderius a investi l'enveloppe charnelle d'Ulric. À ta place, je vérifierais que ma mère va bien.

Il y eut une pause, puis la voix de Valerius changea. Nick se glaça en reconnaissant celle de Desiderius.

— Pas la peine de te dépêcher, petit, elle est déjà morte. Un plaisir. Type O négatif. Mmm ! Du nanan. Mais tu dois avoir envie de savoir quelles ont été ses dernières paroles, non ?

Nick ne répondit pas. Il resta un instant figé au milieu de la rue, puis se mit à courir.

Tandis qu'il remontait la rue, hors d'haleine, des visions de sa mère penchée sur lui, si prévenante, si gentille, lui traversèrent l'esprit, comme son visage illuminé de fierté le jour où il était entré en faculté. Seigneur, il fallait qu'il la sauve !

Les poumons en feu, il s'arrêta enfin devant chez lui, frappa le code sur le clavier, se trompa, recommença en jurant. Enfin, la grille s'ouvrit. Il fonça, traversa la cour et entra chez lui par l'issue de service, que sa mère omettait toujours de verrouiller. À la main, il tenait son Glock, sécurité débloquée, une balle dans le canon, prêt à faire feu.

— Maman ? Maman ! C'est Nick ! Tu es là ?

Le silence. Rien qu'un silence absolu.

Sa mère n'était pas au rez-de-chaussée. Il monta au premier et pénétra dans ce qu'elle appelait son boudoir.

Elle était là, assise dans son fauteuil préféré, à côté de la fenêtre par laquelle elle scrutait la rue, guettant son fils.

Nick avait acheté cette maison principalement pour cette pièce en angle si lumineuse. Cherise aimait s'y installer pour l'attendre ou lire des romans sentimentaux. Des étagères chargées de livres recouvraient tous les murs.

— Maman ? fit Nick à voix basse, sans s'approcher.

Il tenait toujours le Glock, mais ne le brandissait plus. Il pressentait que l'arme était désormais inutile.

— Maman, parle-moi.

Cherise resta muette. Nick se résolut alors à faire un pas vers elle, puis un autre... jusqu'à ce qu'il voie la plaie béante sur son cou.

Il tomba à genoux devant celle qui l'avait tant et si bien aimé et éclata en sanglots.

— Ne meurs pas, maman, ne meurs pas...

Elle n'était plus là pour lui dire qu'un homme ne pleurerait pas, ne montrait pas son chagrin, devait être fort.

Comment un monstre avait-il pu lui faire cela ? Lui ouvrir la gorge puis la vider de son sang, la condamner à une lente et atroce agonie ? Maudits Chasseurs ! Cela ne serait jamais arrivé s'il ne leur avait pas accordé sa confiance et son amitié.

— Ne m'abandonne pas, maman, je t'en supplie ! Réveille-toi, dis-moi quelque chose... Oh, maman, pardon, pardon ! Tout est ma

faute...

Cherise ne bougeait pas. La mort l'avait figée dans l'une de ses attitudes les plus coutumières, assise, la tête penchée sur le côté, un livre ouvert sur les genoux.

La rage submergea soudain Nick. Il se releva et, les yeux fous, se mit à hurler :

— Artemis ! Je vous somme d'apparaître ! Ici ! Tout de suite !

La déesse se matérialisa immédiatement, les mains sur les hanches, visiblement choquée par cet appel cavalier. Puis elle vit Cherise. Une moue de dégoût se forma sur ses lèvres.

— Qu'est-ce que ceci ? Et toi ? Es-tu Nick Gautier, l'ami d'Acheron ?

Nick se dressa de toute sa hauteur.

— Artemis, j'exige de me venger du Démon qui a commis cette ignominie !

Artemis secoua la tête d'un air méprisant.

— Tu peux exiger ce qu'il te chante, petit humain, tu n'obtiendras rien.

— Et pourquoi donc ? Tu accordes aux autres sales cons tout ce qu'ils veulent. Fais de moi un Chasseur de la Nuit ! Tu me dois bien cela.

— Je ne te dois rien. Et puis, au cas où tu l'ignorerais, pauvre imbécile, il faut mourir pour renaître Chasseur. Acheron ne te l'a pas appris ?

Artemis levait les bras, prête à repartir sur l'Olympe, quand Nick récupéra son arme, qu'il avait laissée tomber, et la tourna contre lui, le canon dirigé vers le cœur.

— Fais de moi un Chasseur ! ordonna-t-il.

Une fraction de seconde plus tard, il appuyait sur la détente. Le coup partit. Incrédule, Artemis vit le jeune homme s'effondrer à ses pieds.

Mort.

Oh, non ! Par tous les dieux, pas cela ! songea-t-elle, épouvantée. L'ami humain d'Acheron n'avait pas pu se tuer sous ses yeux !

Et pourtant, si. La balle avait bien rempli son office. Que décider, maintenant ? Acheron allait lui faire porter la responsabilité de ce suicide. Il ne lui pardonnerait jamais la mort de Nick, prétendrait qu'elle aurait dû prévoir cette éventualité et y parer.

Avec horreur, elle baissa les yeux sur sa robe blanche éclaboussée de sang. Elle entendait la voix d'Acheron lui expliquant pourquoi il tenait tant à Nick Gautier et à sa mère.

Tu ne comprendras jamais, Artie. Ils n'ont jamais eu rien d'autre que

leur amour réciproque et se soutiennent sans faillir. Une merveilleuse fusion mère-fils. La vie de Cherise n'a pas été rose, et pourtant, elle n'a cessé d'être douce et gentille. Un jour, Nick se mariera et lui donnera toute une ribambelle de petits-enfants qui la combleront de bonheur. Les dieux savent qu'elle le mérite. Et Nick aussi.

Nick, catholique pratiquant, qui s'était donné la mort par désespoir.

— Acheron !

Qu'il vienne vite, avant qu'il ne soit trop tard.

— Acheron ! appela Artemis de nouveau.

En pure perte. Elle était seule face au problème. Faire d'un suicidé un Chasseur lui était interdit, mais si elle n'agissait pas, Lucifer réclamerait son âme et Nick passerait l'éternité dans les flammes de l'enfer.

Et elle donc ! Acheron serait tellement furieux qu'il la torturerait mentalement jusqu'à la fin des temps, persuadé qu'elle avait laissé arriver cette abomination dans le seul but de le tourmenter.

Coincée. Elle était coincée. Quoi qu'elle fasse, cela se retournerait contre elle. De deux maux, il fallait choisir le moindre. En l'occurrence, éviter de la souffrance à Acheron, et donc à elle-même.

Toute hésitation envolée, elle se pencha sur le cadavre de Nick, passa la main dans ses cheveux et prononça les mots interdits, des mots datant d'une civilisation depuis longtemps disparue. La pierre bleue apparut dans sa main. Elle la sentit devenir chaude lorsque l'âme de Nick la pénétra.

Un instant plus tard, les yeux du jeune homme s'ouvrirent.

Ils n'étaient plus bleus mais d'un noir d'encre. Il cilla. La lumière lui blessait désormais les pupilles, et il en serait ainsi pour l'éternité.

— Pourquoi n'as-tu pas appelé Acheron plutôt que moi ? lui demanda la déesse.

— Il m'en veut, répondit Nick en passant la langue sur ses crocs tout neufs. Il m'a dit que je ferais mieux de me tuer, que ça arrangerait tout.

Pauvre Acheron, songea Artemis. Savoir qu'il avait sa part de responsabilité dans ce navrant épisode le rendrait malade de chagrin. Il ne se le pardonnerait jamais.

Pas plus qu'il ne lui pardonnerait d'avoir ramené Nick à la vie pour les siècles à venir.

— Je veux me venger, dit-il d'un ton déterminé, en se relevant.

— Impossible. Je ne puis t'accorder ce droit : tu n'as pas suivi la procédure requise pour que le marché soit valable.

— Quoi ?

D'un geste de la main, Artemis l'envoya dans l'une des pièces spéciales de son temple. Puis elle appela Acheron.

Qu'il refuse d'être contacté était étrange et ne lui ressemblait pas, songea la déesse avec inquiétude.

Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé !

Elle ferma les yeux et entreprit de le chercher.

Desiderius marchait dans la rue comme si elle lui appartenait. D'ailleurs, pourquoi ne lui aurait-elle pas appartenu ? Il se sentait tout-puissant, donnait la mort à sa guise. Les cris des innocents résonnaient dans sa tête, délicieuse musique qui le mettait en joie.

— Stryker, tu devrais assister à cela ! Quelle belle nuit !

Assez de distractions, se morigéna-t-il. L'heure tournait. Il devait s'emparer de l'enfant du Chasseur avant minuit, sinon la Destructrice lui reprendrait le corps qu'elle lui avait donné.

— Père ?

— Ah, tu es là, mon fils.

— Acheron a disparu, exactement comme l'avait promis Stryker, et nous avons réussi à entrer.

— Parfait.

Le grand Desiderius allait enfin prendre sa revanche sur Kyrian et Amanda. Et dès qu'il aurait livré la fillette, il repartirait s'occuper de Tabitha.

Valerius était écartelé entre sa loyauté envers Tabitha et son sens du devoir. Le Chasseur en lui voulait retrouver Acheron, mais l'homme se refusait à quitter Tabitha, qui attendait dans la boutique de sa sœur l'arrivée du docteur Tate, le médecin légiste. Elle avait appelé un à un tous les membres de sa famille, pour leur annoncer l'affreuse nouvelle mais aussi s'assurer qu'ils étaient sains et saufs. Il ne lui restait plus qu'une personne à joindre, et elle hésitait.

— Je ne peux pas dire ça à maman... Je ne peux pas !

Le téléphone qu'elle tenait à la main se mit à sonner. À la vue de son expression lorsqu'elle découvrit le numéro qui s'affichait, Valerius comprit qui était le correspondant.

Il enleva le portable de la main de Tabitha et répondit à sa place.

— Allô ?

— Qui est l'appareil ? demanda une voix de femme manifestement effrayée.

— Je suis...

Il s'interrompt. Révéler son identité accroîtrait la peur de la correspondante.

— ... Val, un ami de Tabby.

— Oh. Je suis sa maman. Il faut que je sache si elle va bien !

Le cœur serré, Valerius tendit le téléphone à Tabitha.

— Ta maman. Elle veut de tes nouvelles.

Tabitha s'éclaircit la gorge.

— Très bien. Donne... Maman ? C'est moi. Je suis OK et...

Incapable de prononcer un mot de plus, la jeune femme rendit l'appareil à Valerius.

— Madame Devereaux, il est arr...

— Ne dites rien, je sais. Je veux que ma petite fille vienne auprès de moi. Il ne faut pas qu'elle reste seule. S'il vous plaît, monsieur, pourriez-vous amener Tabitha chez moi ?

— Oui.

Mme Devereaux raccrocha. Valerius regarda Tabitha. Elle souffrait, et il n'avait aucun moyen de la soulager de son chagrin. Rien de ce qu'il pourrait dire ne l'aiderait. Dans ces circonstances-là, les mots étaient impuissants. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était serrer la jeune femme contre lui et essayer de la soutenir moralement.

Du téléphone satellitaire que Valerius avait laissé connecté, la voix d'Otto s'éleva soudain.

— À tous ! Je suis chez Nick Gautier. La porte était ouverte. Quelque chose de très moche s'est passé ici ! J'ai besoin de procéder à un comptage des troupes ! *Illico* !

Immédiatement, Kyl, Talon et Janice rejoignirent Otto sur la ligne commune. Julien se manifesta peu après, ainsi que Zoé et Valerius.

D'autres manquaient cependant à l'appel.

— Nick ! cria Otto à tue-tête. Tu es là, Cajun ? Allez, mec, réponds-moi !

Valerius, face au silence, frissonna.

— Jean-Luc ! Acheron ! Manifestez-vous ! Kyrian et Kassim aussi !

Valerius et Tabitha échangèrent un regard. Ils savaient quel nom allait suivre.

Ulric.

Valerius actionna le bouton « secret » de façon à n'être entendu que d'Otto et demanda :

— Qu'est-il arrivé chez Nick ?

— Cherise est morte et Nick a disparu. J'ai trouvé son revolver dans une mare de sang, par terre, près du corps de sa mère. Une balle manque dans le barillet, mais Cherise n'a pas été tuée par arme à feu.

Valerius comprit tout de suite.

— C'est un Démon qui s'en est pris à elle, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Mon Dieu ! s'écria Tabitha. Il faut que j'aille chez Amanda.

— D'accord, dit Valerius. Otto ! Retrouve-nous chez Kyrian.

L'ordre donné, il rétablit la ligne commune et lança :

— Janice ? Talon ? Zoé ? Pouvez-vous partir à la recherche de Jean-Luc ?

— Hé ! On n'a pas d'ordres à recevoir de toi, le Romain ! s'exclama Zoé.

— La ferme, l'Amazone, rétorqua Valerius, qui n'était pas d'humeur à faire des politesses. Oublie mon héritage familial, il n'a rien à voir avec cette affaire ! Il s'agit de tes frères d'armes et de leur survie. Que Julien s'abstienne de venir. Il faut qu'il veille sur sa famille.

Tabitha était déjà au volant de sa Mini. Valerius s'assit à côté de la jeune femme, qui démarra sur les chapeaux de roues et se lança dans une traversée de la ville digne des meilleurs films d'action. Lorsqu'elle arriva chez Amanda, elle ne se soucia pas de la barrière de bois qui entourait le jardin. Elle l'enfonça purement et simplement, puis freina mais ne se préoccupa pas de couper le contact. Elle ouvrit

sa portière à la volée, sauta sur la pelouse et, en quelques enjambées, fut en haut du perron.

Tout paraissait normal. Les lumières étaient allumées, on entendait le son d'un téléviseur.

— Mandy ? cria Tabitha en frappant à la porte.

Elle sentit son poulx s'emballer : Amanda ne répondait pas. Elle frappa de nouveau et, cette fois, quelqu'un parla. Un homme, qui lança :

— Père ? Ton dessert est arrivé !

Artemis s'arrêta à la grille du cimetière. Elle percevait la présence d'Acheron à l'intérieur, mais ne parvenait pas à se décider à entrer. Elle détestait les cimetières. Ils lui donnaient la chair de poule.

— Acheron ! M'entends-tu ? Acheron ?

Rien. Pas le moindre signe de vie. Il lui fallait se résigner à pénétrer dans la nécropole.

Elle poussa un lourd soupir et passa à travers le mur d'enceinte. Puis elle flotta au-dessus de l'allée : le sol était par trop inégal pour marcher dans le noir.

— Acheron ?

Un éclair de feu crépita brièvement à hauteur de sa tête. Ah, c'était cette saleté de démons. Elle s'amusait. Il ne restait plus qu'à lui rendre la pareille.

Artemis s'apprêtait à riposter d'un coup de foudre bien senti lorsque, accommodant sa vision nocturne, elle découvrit que Simi serrait quelqu'un contre elle : Acheron.

L'Atlante semblait avoir été torturé, constata Artemis avec horreur.

— Que lui as-tu fait, espèce de monstre ? demanda-t-elle à la démons.

— Simi n'a rien fait, sale vache de déesse ! C'est toi qui as fait du mal à mon akri, pas Simi !

En d'autres circonstances, Artemis aurait discuté. Mais le moment ne s'y prêtait pas. Acheron semblait par trop avoir besoin d'aide. Il souffrait manifestement le martyre.

— Que lui est-il arrivé ?

— Les cris des âmes que dévorent les Démons. Ça torture mon akri parce qu'il y en a trop ce soir, et Simi ne peut rien faire.

Artemis s'agenouilla auprès de l'Atlante.

— Ach, m'entends-tu ?

Il essaya de reculer. La déesse tendit alors la main, mais Simi s'interposa.

— Ne touche pas à mon akri ! rugit-elle.

Qui pouvait aider Acheron ? se demanda Artemis. Deux personnes seulement.

Il fallait appeler la première, quel que fût le prix à payer.

— Apollymi !

Un rire sauvage fit trembler les cyprès du cimetière. La déesse atlante ne pouvait quitter sa prison de Kalosis, mais ses pouvoirs étaient si grands qu'elle voyait et entendait tout ce qui se passait sur la terre.

— Tu me parles, foutue garce ? Dis-moi un peu pourquoi je devrais prendre la peine de t'écouter.

Artemis devait ravalier sa dignité. Si elle répondait à l'insulte par l'insulte, Apollymi se retirerait.

— Je ne puis secourir Acheron. Sa démonsse m'en empêche.

— Oh ? Et alors ?

Artemis se résigna à prononcer les mots qui lui coûtaient tant.

— Aide-moi, Apollymi. Je t'en prie.

— Tu m'en pries ? Dans ce cas... Dis-moi, que me donneras-tu en échange de ce service ? Me rendras-tu mon enfant ?

Artemis se renfroigna. Jamais elle ne se résoudrait à libérer le fils de la Destructrice.

— C'est impossible, tu le sais.

Elle sentit Apollymi s'éloigner aussitôt.

— Attends ! Accède à ma demande et je congédierai Katra ! Elle sera désormais à ton service exclusif ! Puisque nous ne nous la partagerons plus, tu n'auras plus à t'inquiéter de sa loyauté !

De nouveau, l'ancienne déesse atlante émit un rire sardonique.

— Va pour le marché, et merci car il me convient. Mais tu es idiote, ma pauvre Artie. J'aurais aidé Acheron même si tu avais refusé !

Un voile rouge tomba soudain sur le cimetière. Il prit la forme d'une gigantesque main qui se ferma sur Acheron. Celui-ci se mit à hurler de douleur, se raidit puis se figea comme si la mort l'avait brutalement saisi.

— Akri ? Mon akri ! s'écria Simi, l'air épouvanté.

Elle se mit à secouer le corps flasque de son maître. Le voile rouge avait disparu. Artemis retenait son souffle : et si Apollymi avait achevé Acheron au lieu de le sauver ?

Non ! Il vivait ! Oh, quel bonheur ! Sa poitrine se soulevait maintenant doucement. Il ouvrit les yeux et regarda Simi avec une tendresse qui rendit Artemis folle de jalousie.

— Simi ?

— Oui, akri. Il faut que tu te reposes. Tu dois le faire pour Simi.

Acheron se rendit soudain compte de la présence d'Artemis. L'expression de tendresse déserta ses traits.

— Qu'est-ce que tu...

Il s'interrompit, fronça les sourcils comme s'il se rappelait quelque chose de très important et disparut brusquement, laissant la démonsse et la déesse seules dans le cimetière.

— Dire merci ne t'aurait pas écorché la bouche, Acheron ! lança Artemis, bien qu'elle sût qu'il ne l'entendait pas.

Non qu'il en fût incapable. Mais dans son esprit se trouvait l'équivalent d'un interrupteur sur un appareil, et l'Atlante l'actionnait à volonté. Seule maigre consolation pour Artemis, la démonsse semblait aussi anéantie qu'elle.

Simi baissait la tête, visiblement au bord des larmes. Elle resta prostrée quelques instants, avant de se redresser d'un coup.

— Marissa ! Le bébé Marissa ! Ils l'ont volé !

Là-dessus, elle disparut à son tour.

Le Démon éclata de rire avant de frapper Tabitha dans le dos. La douleur la fit vaciller. Valerius réagit instantanément. Il poussa un cri de rage et décocha un coup au monstre, mais manqua sa cible. Le rire du Démon décupla.

— On va voir si le général romain meurt en pleurant la perte de son humaine bien-aimée comme l'a fait le Grec !

Tabitha refoula ses larmes. Non, ce n'était pas vrai, le Démon mentait. Amanda n'était pas morte.

Toujours poussée dans le dos, elle monta l'escalier. Valerius suivait, essayant, toujours sans succès, de frapper son adversaire.

Ils entrèrent dans une chambre où attendaient d'autres Démons. Deux d'entre eux s'emparèrent de Tabitha, qui lutta sans obtenir le moindre résultat. Valerius se démenait aussi. Voyant que ses attaques restaient sans effet, il s'écarta et sortit l'un de ses poignards. Tabitha le lui arracha des mains et le plongea dans la poitrine du Démon le plus proche d'elle. Sous l'impact, il se plia en deux mais se redressa aussitôt.

Il ne s'était pas désintégré. Pourquoi ? Et voilà qu'il souriait, maintenant !

— Tu ne peux tuer les serviteurs de la déesse, petite humaine. Les Illuminati ne sont pas des Démons ordinaires.

La panique gagnait Tabitha.

— Valerius, que dit-il là ? De quelle déesse parle-t-il ?

Ce fut le Démon qui répondit.

— Il n'existe qu'une seule déesse, petite sotte. Et ce n'est pas Artemis.

Il se pencha sur Tabitha et plongea ses crocs acérés dans son cou. La jeune femme hurla. Son cri se changeait en plainte quand Valerius l'arracha au monstre en rugissant :

— Ne la touche pas !

Le Démon se mit à rire.

— Tu peux faire ce que tu veux, Chasseur, avant qu'elle trépasse, nous prendrons un peu de son sang. Comme nous l'avons fait pour sa sœur.

— Soyez maudits !

— Bien sûr que nous sommes maudits ! répliqua le Démon en ricanant.

Animée d'une fureur destructrice, Tabitha se mit à chercher une nouvelle arme du regard. Elle dirigeait son regard vers la porte quand elle vit Kyrian par l'ouverture.

Son beau-frère était allongé sur le palier, la poitrine ouverte de part en part. Un glaive grec ensanglanté gisait sur les marches en dessous de lui. Des bulles de sang se formaient à l'angle de sa bouche puis éclataient, aussitôt remplacées par d'autres.

Ils l'avaient tué ! Et... et Amanda ? Le cœur battant à tout rompre, Tabitha fouilla le couloir des yeux.

Du seuil de la nursery dépassaient deux mollets nus. Des mollets de femme. On apercevait le bas d'une chemise de nuit rose sur les genoux.

Ulric apparut. Il enjamba le corps féminin à moitié visible et sortit de la nursery.

Il portait Marissa dans ses bras. La fillette était en larmes.

— Papa ! cria-t-elle, le doigt tendu vers Kyrian.

Des tableaux se décrochèrent du mur et allèrent heurter Ulric à la tête. Marissa se servait de ses pouvoirs télékinésiques en une pathétique tentative de défense.

Ulric ne cilla même pas. Marissa lui attrapa les cheveux à pleines mains et tira.

— Maman ! Papa, plus dodo !

Aux cris de l'enfant se joignaient ceux de Tabitha qui appelait sa sœur, répétant son prénom comme un mantra.

Elle se rua dans l'escalier, s'empara du glaive et remonta affronter Ulric, qui la repoussa d'une pichenette. Elle tomba et roula sur le corps de Kyrian. Valerius la releva et lui ordonna de fuir. Mais elle ne l'entendait pas de cette oreille.

— Je ne peux pas ! C'est ma nièce ! Je ne vais pas le laisser

l'enlever sans réagir !

Elle échappa à l'emprise de Valerius à l'instant où un vent démoniaque se mettait à souffler dans la maison, faisant tomber les lampes, déchirant les rideaux, déchiquetant les plantes vertes. Une rafale balaya les Démons, qui s'effondrèrent un à un.

Ulric s'empressa de dévaler l'escalier, Marissa dans ses bras. Tabitha le suivit en criant.

Une voix d'une puissance sidérante s'éleva soudain.

— Desiderius... Desi... Desi...

Le Démon dans le corps d'Ulric vacilla, les traits déformés par la souffrance. Le vent fouettait son visage décomposé.

— Ça fait mal, hein ?

Acheron ! Cette voix, c'était celle d'Acheron. Le vent, c'était lui.

Une mini tornade s'enroula autour d'Ulric, qui hurla comme un possédé et laissa tomber Marissa. La fillette trouva vite son équilibre, ses deux petits pieds bien calés sur le sol. Elle leva les yeux vers Acheron, qui semblait parfaitement décontracté, comme si rien ne s'était passé, et s'écria :

— Akri ! Akri !

Elle se précipita vers l'Atlante, les bras tendus.

— Mais qui diable es-tu ? demanda Desiderius à Acheron d'un ton empreint d'incrédulité.

Marissa se mit en lévitation, se souleva jusqu'aux bras de celui qu'elle aimait manifestement de tout son cœur et se nicha contre sa poitrine.

— Je suis son parrain et j'ai quelques gênes de dieu ! répondit Acheron en embrassant Marissa sur le sommet de la tête.

— Rissa veut papa et maman, akri. Dis-leur que le dodo est fini.

— Ne t'inquiète pas, *ma komatia*, tout va aller bien maintenant.

Conscient qu'il avait perdu la partie, Desiderius essaya de s'esquiver, mais un mur invisible lui barra le chemin. Acheron tendit le bras, ouvrit la main, et le glaive de Kyrian vola jusqu'à sa paume, où il se posa.

— Vas-y, Tabby, Desiderius est à toi.

— Stryker ! Ouvre le portail ! cria Desiderius, le dos tourné, tambourinant à coups de poing contre le mur.

— Navré, mais il n'y aura pas de portail, en tout cas pas pour toi, dit Acheron.

Pour la première fois depuis des heures, Tabitha sourit.

— Tu vas bouffer de l'acier, fumier ! lança-t-elle avant de se jeter sur le Démon.

Valerius se précipita pour la seconder : chez elle, la colère était

vraiment très mauvaise conseillère. Il craignait les impulsions de la jeune femme. Tout à sa vengeance, elle pouvait se montrer imprudente et être blessée.

Laissant Valerius et Tabitha en découdre avec Desiderius, Acheron se dirigea vers Kyrian, que toute étincelle de vie semblait avoir quitté.

— Ferme les yeux, Marissa et fais un vœu. Demande que ton papa se relève.

La fillette obéit et, quelques instants plus tard, les yeux de Kyrian papillotaient. Il bougea la tête avant de poser son regard sur sa belle-sœur, le Romain et leur adversaire. Il resta bouche bée quand Tabitha transperça le cœur du Démon de son glaive.

Sachant que la lame ne suffirait pas à tuer Desiderius, puisqu'il habitait le corps d'un Chasseur de la Nuit, Valerius sortit un long poignard et le décapita. Le Démon s'effondra, mais ne se réduisit pas en poussière. Néanmoins, il était neutralisé, aussi Tabitha se détournait-elle de son corps mutilé.

Sa vengeance était assouvie, mais elle avait un goût amer : Amanda était toujours inerte et... Non ! Elle se relevait ! Hagarde, la chemise de nuit trempée de sang, mais vivante !

Tabitha se précipita vers sa jumelle bien-aimée. Seigneur, que c'était bon de la serrer dans ses bras, de l'embrasser, de presser la joue contre la sienne !

L'irruption d'Otto vint interrompre ces effusions. Il déboula dans le vestibule, gravit l'escalier quatre à quatre puis s'immobilisa, les yeux écarquillés.

— Je me demande si je tiens vraiment à savoir ce qui s'est passé...

— Ce n'est pas nécessaire, concéda Valerius.

— C'est ce que je me disais. Où est Kassim ?

Ce fut Acheron qui répondit.

— Dans la nursery. Mort.

— Amanda et Kyrian aussi étaient morts ! s'écria Tabitha. Et...

Acheron l'interrompit en passant devant elle. Il leva son poing fermé, et le corps de Desiderius se volatilisa.

— Tu es un dieu, n'est-ce pas ? demanda Valerius à son chef qui, bien entendu, ne répondit pas.

— Pourquoi ne nous l'a-t-il jamais dit ? s'exclama Kyrian.

— Pourquoi aurait-il fallu que je vous le dise ? grommela Acheron. De toute façon, demain, vous ne vous souviendrez plus d'avoir appris la vérité.

Tabitha fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas, Ach.

— C'est pourtant simple : l'univers est extrêmement compliqué, dit Acheron avec un sourire matois. Tout ce que vous avez besoin de savoir, c'est que Kyrian et Amanda sont désormais immortels, d'accord ? Personne ne pourra jamais les tuer. J'avais promis que je ne permettrais pas que Kyrian meure, j'ai tenu ma promesse.

— Mais alors, Ach, si vous êtes un dieu, vous pouvez faire revenir Tia !

— Quoi ? Tia est morte ? Elle n'était pas censée mourir ce soir. Ce n'était pas écrit.

— Sauvez-la, Ach !

Le teint soudain gris, Acheron paraissait très fatigué.

— Je ne peux pas aider Tia. Son âme est déjà trop loin. Il m'est impossible de la renvoyer dans son corps.

— Et Kyrian ? Et Amanda ? Tu l'as fait pour eux !

— Ils refusaient que leurs âmes les quittent avec une énergie plus forte que la mort. À cause de leur fille. Ils ne voulaient pas qu'elle soit orpheline. De plus, je suis arrivé à temps. Quelques minutes à peine après leur décès.

— Le bébé que j'attends... murmura Amanda.

— Il va on ne peut mieux et serait heureux que vous buviez davantage de jus de pamplemousse.

Sur ces mots, Ach leva les mains et, en un éclair, la maison redevint telle qu'elle était avant le vent et le carnage. Tout était en place, le moindre objet intact.

— S'il te plaît, rends-nous Tia, insista Tabitha, qui ne pouvait se résoudre à s'avouer vaincue.

— Je voudrais pouvoir le faire, Tabby, mais c'est impossible. Sache qu'elle t'aime et que là où elle est, elle veille sur toi.

Tabitha vit rouge.

— Ça ne me suffit pas, Ach ! Je veux qu'elle revienne !

— Je comprends, mon petit, mais je dois m'occuper d'autres personnes. Jean-Luc est sérieusement blessé. Otto, va chercher Nick et aidez Jean-Luc à remonter sur son bateau.

— Je ne sais pas où est Nick. J'ai découvert le cadavre de sa mère et... Acheron ? Où êtes-vous, Acheron ?

Parti. Ce qui mit Kyrian en colère.

— Je déteste qu'il fasse ça !

Tabitha ne lui prêta pas la moindre attention. Elle s'assit à côté d'Amanda qui pleurait doucement et se mit à pleurer avec elle.

— Quelle journée atroce... murmura Amanda. J'ai vu mourir mon mari... Il est revenu, mais ni Tia, ni Cherise, ni Kassim !

— Je ne suis pas sûre que nous soyons les grands gagnants de cette épreuve, remarqua Tabitha entre deux sanglots.

Kyrian vint auprès de sa femme et la prit contre lui. Tabitha chercha aussitôt Valerius du regard. Il sortait de la maison avec Otto. D'un bond, elle fut debout et le rattrapa sur le perron.

— Où vas-tu ?

— Nous vous laissons en famille. Ta sœur a besoin de toi, Tabitha.

— Et moi, j'ai besoin de toi !

Elle se jeta dans les bras du Romain. Otto monta dans sa Jaguar et démarra.

— Bon, je vous laisse, hein ! Je me sens de trop, alors à plus tard.

Otto parti, Tabitha se blottit contre Valerius.

— Merci. Sans toi, je n'aurais pas tenu le coup.

— Je suis désolé de ne pas m'être montré plus utile. Mais par-dessus tout, que Tia soit morte.

Tabitha ne répondit pas : elle pleurait de nouveau.

— Ta mère veut que tu ailles chez elle, Tabby.

— Oui. Il faut que je la voie, dit la jeune femme après avoir essuyé ses larmes.

Amanda venait de s'avancer sur le perron. Tabitha lui annonça qu'elle partait voir leur mère.

— Dis-lui que je viendrai demain matin. Dans l'immédiat, je ne suis pas en état de me montrer. Il faut que je m'arrange un peu, fit Amanda tristement, en soulevant le bas de sa chemise de nuit poissée de sang.

— Sûr que maman n'a pas besoin de voir ça, remarqua Tabitha.

Quelques secondes plus tard, elle se taisait, ébahie. Amanda accomplissait le geste le plus incroyable qui soit : elle avait noué les bras autour du cou de Valerius et plaquait deux baisers sur ses joues.

— Merci pour tout, Valerius. Continuez à veiller sur Tabby. Je suis contente que vous le fassiez.

Jamais, en plus de deux mille ans, Valerius n'avait été aussi étonné. Il analysa ce qu'il éprouvait et constata qu'il était heureux. En dépit des embûches sur son chemin, lentement, il s'intégrait à un groupe social, à une famille. Et cela le troublait. La nouveauté de la situation le plongeait dans la perplexité. Il ignorait comment gérer ce bouleversement.

— Allons-y, Tabby.

Il lui ouvrit la portière de la Mini, mais, cette fois, se mit au volant.

— Comment se rend-on chez tes parents ?

Elle lui donna les indications nécessaires, et il prit la route de Métairie. Ils firent le trajet en silence, en se tenant par la main quand Valerius n'avait pas besoin de toucher le levier de vitesses.

Peu après, la Mini arrêtée devant la maison des Devereaux, Valerius ouvrit la portière de Tabitha, qui descendit de voiture en soupirant, tout courage envolé.

Dès qu'il la vit s'avancer vers la porte, Valerius se rassit à la place du conducteur. Tabitha se retourna immédiatement.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je te laisse avec ta famille. Je reviendrai te chercher.

— Non, ne me laisse pas, je t'en prie !

Il hésita, puis ressortit de la Mini. Le bras passé autour des épaules de la jeune femme, il attendit avec une angoisse soigneusement dissimulée que quelqu'un ouvrît la porte.

Ce fut M. Devereaux qui répondit au coup de sonnette.

Le visage gris cendre, les yeux rouges, il serra longuement sa fille contre lui.

— Dieu merci, tu n'as rien, dit-il enfin. Ta mère était folle d'inquiétude, tu sais, bébé.

— Je vais bien, papa. Amanda et Kyrian aussi.

— Le Seigneur soit loué.

Il marqua une pause, puis demanda :

— Qui est ce monsieur ?

— Mon petit ami, papa.

Une manifestation de gentillesse était bien la dernière chose qu'attendît Valerius, aussi resta-t-il sans voix lorsque M. Devereaux lui serra chaleureusement la main.

— Entrez, dit-il en poussant Valerius et Tabitha dans la maison.

Tout le clan Devereaux était réuni sous ce toit, découvrit Valerius en pénétrant dans le salon.

Les regards qui se rivèrent sur lui n'avaient rien de haineux, bien au contraire. Sa tension diminua d'un cran.

Le miracle continuait, songea-t-il, incrédule et émerveillé. Il se sentait... par tous les dieux, mais oui, c'était cela... il se sentait chez lui.

Acheron entra dans le temple d'Artemis sur l'Olympe sans se faire annoncer. Il trouva la déesse installée sur un grand trône blanc dont la forme évoquait celle d'une chaise longue.

Elle écoutait ses servantes, les *koris*, qui jouaient du luth et chantaient pour elle. Toutes s'égaillèrent comme une volée de moineaux lorsque Acheron apparut.

— Que fais-tu ici ? demanda Artemis d'un ton peu amène.

— Je suis venu te remercier pour ce que tu as fait ce soir. Mais maintenant que j'y réfléchis, je me dis qu'en près de douze mille ans, tu ne m'as jamais fait la moindre fleur. Tu as toujours exigé quelque chose en retour. Que veux-tu, cette fois ?

Artemis afficha une mine indignée.

— Ach, je m'inquiétais pour toi !

— Tu ne t'es jamais inquiétée pour moi.

— Cette fois, c'est arrivé. Je t'ai appelé, et tu ne m'as pas répondu.

— Pff... Depuis quand est-ce que je réponds à tes appels ?

La déesse détourna la tête. On eût dit un enfant qui a commis une bêtise et a été pris la main dans le sac.

— Vas-y, crache le morceau, Artie.

— Bien. Alors, voilà : un nouveau Chasseur de la Nuit est né ce soir.

— Bon sang, Artie, comment as-tu osé faire ça sans me consulter ?

— Je n'avais pas le choix ! s'exclama Artemis en se levant, visiblement prête à se battre.

Son esprit se connecta à celui de l'Atlante, qui lut dans ses pensées le nom du nouvel élu.

— Nick Gautier ?

— Oui. Tu l'avais maudit, et il a très mal réagi. Je suis désolée, Ach, je n'avais pas le choix.

Acheron était effondré. Tout était sa faute. Sous le coup de la colère, il avait causé la perte de son ami.

— Où est-il ?

— Dans mon boudoir. Ach, je ne savais pas quoi faire. Je ne savais vraiment pas.

Elle leva la main. Une pierre bleue apparut dans sa paume. Elle la tendit à Acheron.

— Voici l'âme de Nick. Je n'ai aucun droit dessus. Prends-la.

Ach s'empara de la pierre.

— Maintenant, tu vas savoir... dit Artemis.

— Qu'est-ce que je vais savoir ?

— Combien il est lourd d'avoir charge d'âme.

— Cela fait belle lurette que je le sais, rétorqua Acheron sèchement en se dirigeant vers le boudoir.

Il y trouva Nick ramassé en position fœtale sur le dallage. Il lui toucha l'épaule. Le jeune homme leva vers lui des yeux rougis luisants de colère et de chagrin.

— Ils ont tué ma mère, Ach !

La culpabilité rendait Acheron malade. De quoi s'était-il mêlé ? Il avait modifié le destin de Tabitha et de Nick. À cause de lui, ses amis avaient perdu deux êtres chers qui n'étaient pas destinés à mourir.

— Je sais, Nicky. Je suis désolé. Cherise était une personne vraiment bien, et je l'aimais aussi.

En fait, il s'était attaché au groupe de La Nouvelle-Orléans bien plus qu'il ne l'aurait dû. C'était un tort. L'amour ne lui apportait jamais que du chagrin. Même Simi lui avait fait du mal.

— Allez, viens, Nick.

— Où ça ?

— Je te ramène à la maison. Tu as beaucoup à apprendre.

— Quoi donc ?

— Comment être un Chasseur de la Nuit. Comment te battre, survivre en toutes circonstances, savoir te servir de tes nouveaux pouvoirs.

— Et si je refuse d'apprendre ?

— Tu quitteras la scène une deuxième fois, et là, il n'y aura pas de rappel.

Nick soupira, puis se mit debout. Acheron ferma les yeux et, un instant plus tard, il était chez Nick, en compagnie de celui-ci.

Il était triste pour chaque nouveau Chasseur. Jamais il ne leur avait prodigué avec plaisir son enseignement. Mais avec Nick, cette tâche relèverait carrément du cauchemar.

Valerius quitta la maison Devereaux une heure avant l'aube. Tabitha s'était endormie dans la chambre qu'elle avait partagée, enfant, avec Amanda. Il l'avait regardée dormir, puis s'était penché sur les photos punaisées sur les murs. Tabitha et sa jumelle. Tabitha et ses autres sœurs. Se remettrait-elle jamais de la perte de Tia ? Il fallait

l'espérer, mais il doutait qu'elle y parvînt.

Il avait appelé un taxi, qui le déposa chez lui.

La maison était ténébreuse et vide. Ces dernières semaines, Tabitha l'avait emplie de vie. Elle allait tant lui manquer ! Il était devenu dépendant d'elle. Il avait besoin de sa présence. Elle avait su rendre son existence plus que supportable : belle. Merveilleusement belle. Tabitha était un vrai miracle. Grâce à elle, tout avait changé pour lui.

Elle lui avait fait connaître le bonheur. Sur lequel se baissait maintenant le rideau, car le dernier acte s'était joué.

Il ouvrit la porte, puis s'immobilisa. Quel silence oppressant ! Il traversa l'enfilade de pièces et gagna le solarium, là où se dressait la statue d'Agrippine. Mû par la force de l'habitude, il remplit la lampe d'huile tout en se disant qu'il était un pauvre imbécile, qu'il en avait toujours été un, humain ou Chasseur de la Nuit. Un incapable aussi, qui n'avait su protéger ni Agrippine ni Tabitha. Mais quoi de surprenant à cela ? Il était bien incapable de se protéger lui-même. Il s'était évertué à se caparaçonner contre son passé, au détriment de tout autre chose. Quelle bêtise ! Cela lui avait valu de passer à côté du plus important : l'amour. Désormais, il savait que tout ce qui comptait pour un être vivant, c'était d'ouvrir son cœur et de dire : « Je t'aime. »

Il posa la main sur la joue de pierre d'Agrippine. Le temps était venu de faire table rase du passé.

— Bonne nuit, murmura-t-il à la statue.

Puis il s'accroupit et souffla la flamme de la lampe. Cela fait, il sortit de la pièce réservée à Agrippine et regagna celle où il avait appris à vivre à deux et à tout partager.

Tabitha se réveilla et se rendit compte aussitôt qu'elle était seule dans son ancienne chambre. Les souvenirs de son enfance et de sa jeunesse affluèrent. Elle se rappela l'époque où toutes les filles Devereaux habitaient la maison, où leur seul souci était de ne pas avoir de cavalier pour le bal de fin d'année du lycée.

Une époque révolue à jamais.

Et Valerius ? Faisait-il aussi partie de ce qui était définitivement perdu ? Non, c'était impossible. Elle ne l'accepterait pas, se dit-elle en se levant.

Elle enfila le peignoir que sa mère avait laissé au pied du lit à son intention, puis se dirigea vers la porte. Au passage, elle remarqua quelque chose d'inhabituel sur la commode.

Une bague. Celle que Valerius ne quittait jamais. Posée sur un message.

Quoi ? Un cadeau d'adieu ? Pas question ! Elle ne le tolérerait pas et... Un instant : il avait signé « Val » et non « Valerius ». Il avait usé de ce diminutif qu'il détestait tant.

L'angoisse mêlée de colère qui lui serrait la gorge se dissipa comme par enchantement. Elle prit la bague, l'embrassa, puis la glissa à son pouce, le seul doigt auquel elle ne la perdrait pas.

Puis elle alla prendre un bain.

Valerius rêvait de Tabitha. Il l'entendait rire contre son oreille exactement comme si elle s'était trouvée tout contre lui. Le réalisme du songe le stupéfiait. Il sentait même la chaleur de sa main qui lui caressait le dos puis remontait jusqu'à ses cheveux, dans lesquels elle s'enfouissait...

Par tous les dieux, c'était incroyable. Voilà que la main descendait le long de son torse, de son ventre et... et se refermait sur son sexe !

L'excitation le réveilla. Il grommela, mécontent d'être arraché à un rêve aussi délicieux, et entrouvrit les yeux.

Tabitha était là, couchée contre lui.

— Salut, bébé.

— Ce n'est pas vrai ! Tu... tu... Que fais-tu ici ?

Elle leva la main, et il vit la bague à son pouce.

— Compte tenu de la sécheresse de ton message, je ne pouvais pas faire autrement que de venir.

— Mon message n'était pas sec.

— Oh, vraiment ? Il m'a semblé que c'était ta façon de me dire *ciao*.

— Pourquoi aurais-je voulu faire cela ? Je t'ai laissé ma bague !

— Un cadeau de consolation ?

— Oh, Tabby, toi et tes raisonnements spécieux ! Que je t'aie laissé ma bague signifie qu'à mes yeux, celle qui la détient vaut davantage que son propre poids en or.

Un grand sourire se dessina sur les lèvres de Tabitha.

— C'est vrai ? Je vaudrais plus que mon poids en or ?

— Pour moi, bien plus que cela, assura Valerius en embrassant la jeune femme. Je t'aime, Tabitha.

Elle l'enlaça avec tant de fougue qu'elle lui coupa le souffle.

— Qu'allons-nous faire, maintenant ? demanda-t-il après un autre baiser passionné.

— Je ne comprends pas.

— Eh bien, comment allons-nous nous débrouiller pour que, nous deux, ça marche ? Kyrian ne m'aime pas plus qu'avant, et je suis toujours un Chasseur de la Nuit.

— Rome ne s'est pas faite en un jour, n'est-ce pas ? Nous irons doucement. Un pas après l'autre.

Des pas sur un chemin semé d'embûches et d'épreuves pénibles, sinon très douloureuses.

Le premier pas, ils le firent le soir de la veillée funèbre de Tia.

Valerius avait conduit Tabitha chez ses parents, où se trouvaient déjà Kyrian, Amanda, ainsi que Julien et sa femme Grâce. La tension qui régnait dans la maison était presque palpable. À son grand dam, Tabitha, qui avait projeté de ne pas quitter Valerius d'une semelle, fut happée par sa tante Zelda.

— Val, je reviens tout de suite.

Il soupira et alla se chercher quelque chose à boire. Julien et Kyrian le coincèrent dans la cuisine.

Lorsqu'il se rendit compte que Kyrian lui attrapait le bras, Valerius banda ses muscles pour se libérer, puis se détendit : l'emprise du Grec n'était pas agressive. Kyrian remonta la manche de sa chemise, lui dénudant le poignet, et il se laissa faire.

— Tabitha m'a dit comment tu étais mort. Je n'arrivais pas à y croire. Il fallait que je le voie de mes propres yeux.

Valerius libéra son bras et tourna le dos aux deux Grecs.

— Écoute, Valerius, il faut que tu saches que ça me fait vraiment un sale effet de t'avoir en face de moi. Chaque fois, je revois la figure de mon bourreau, celui qui m'a cloué sur la croix.

— Oh, je sais très bien ce que tu ressens, général, parce que chaque fois que je me regarde dans un miroir, je vois la figure de mes propres bourreaux.

Ses frères et lui se ressemblaient tant qu'il détestait son reflet dans les glaces. Devenir Chasseur de la Nuit l'avait soulagé, car un Chasseur pouvait faire disparaître à volonté son image de n'importe quelle surface réfléchissante.

— Ouais, je m'en doutais. Bon, le Romain, j' imagine qu'il est inutile de te demander de renoncer à Tabby ?

— Inutile, en effet.

— Alors, nous allons être obligés de nous conduire en adultes raisonnables, parce que je ne voudrais à aucun prix faire du mal à ma femme. Je l'aime trop pour ça. Si elle perdait une autre de ses sœurs,

sa jumelle surtout, elle ne s'en remettrait pas. Donc, on fait une trêve ?

— On fait une trêve.

Valerius se retourna et vit que Kyrian lui tendait la main.

— N'oublie pas que nous ne serons que des ennemis amicaux, le Romain.

Les deux Grecs sortirent de la cuisine. Tabitha s'empressa de les remplacer.

— Alors, Val ?

— Kyrian a décidé de se conduire comme une grande personne.

— Oh ! Je pense qu'être redevenu immortel a adouci son caractère.

— Je le pense aussi.

Peu après minuit, Tabitha et Valerius remontèrent dans la Mini et rentrèrent chez le Romain. En ouvrant la porte, ils découvrirent Achéron dans le vestibule.

— Que fais-tu ici ? s'enquit Valerius.

Le chef des Chasseurs s'approcha de Tabitha et lui tendit un petit coffret.

— Tu sais comment procéder, n'est-ce pas, Tabby ? Mais fais bien attention. Ne laisse pas tomber la pierre.

Tabitha resta muette : ce coffret contenait l'âme de Valerius.

— Ach, dit-elle après un temps, je ne peux pas faire cela. Je ne veux pas que Valerius perde son immortalité.

— Tant qu'il n'aura pas récupéré son âme, il appartiendra à Artemis. Est-ce ce que tu désires ?

— Non.

— Alors, à toi d'agir, ma belle.

Il se dirigea vers la porte, l'ouvrit, puis s'arrêta sur le seuil.

— Au fait, un petit détail : désormais, toi aussi, tu es immortelle.

— Quoi ?

— Ce n'aurait pas été gentil pour Amanda que tu vieillisses.

— Mais c'est fou ! Comment puis-je être immortelle ?

— Par la volonté des dieux. Alors, ne pose pas de questions, dit Achéron avant de disparaître.

— Eh bien, ça alors... fit Tabitha en ouvrant le coffret.

Il contenait une pierre d'un bleu irisé dont les nuances changeaient en permanence. Tabitha la prit dans sa main et la sentit vibrer. L'essence de la vie était enfermée dans cette pierre.

Elle la replaça sur son coussinet de velours et referma le coffret.

— Alors ? Qu'en penses-tu, Valerius ?

— Qu'il faut passer à l'étape numéro deux.

Quelques heures après, en pleine nuit, arriva le moment où Tabitha dut faire face à une terrible réalité : elle était incapable de poignarder Valerius en plein cœur. Or, il fallait qu'elle s'y résolve, sinon il ne récupérerait pas son âme.

— Allez, Tabby, dit Valerius, assis torse nu sur le lit. Tu m'as déjà poignardé, non ? Le soir où on s'est rencontrés, tu l'as fait sans sourciller !

— Ouais, mais dans mon esprit, à ce moment-là, tu étais une véritable ordure !

— Je suis vexé.

Les semaines passèrent. Régulièrement, Tabitha tentait de frapper Valerius, mais à la dernière seconde, retenait sa main armée. Elle essaya toutes sortes de subterfuges pour aller jusqu'au bout de son geste. Par exemple, elle se répéta que Valerius était un sale Démon. Sans succès.

Cela lui était d'autant plus difficile qu'elle savait qu'une fois l'acte accompli, Valerius perdrait tous ses pouvoirs et serait condamné à mourir dans quelques petites décennies, puisqu'il aurait perdu son immortalité.

Ils se mirent alors à mener une vie tranquille sans se poser de questions. Tabitha laissa son appartement à Marla et partit s'installer chez Valerius. Ils restaient ensemble dans la journée et chassaient en tandem la nuit. Le temps passait, et Tabitha ne parvenait toujours pas à poignarder Valerius.

Jusqu'à ce qu'un élément décisif intervienne : elle découvrit une faiblesse chez Valerius.

Il ne supportait pas de lui faire du mal, et si cela arrivait par inadvertance, son regard se métamorphosait de façon inquiétante.

Un après-midi, un incident survint. Valerius sortait son glaive quand il la heurta rudement du coude. L'horreur s'empara de lui : il l'avait blessée ! Ses yeux devinrent bleus et le restèrent deux heures. Ce n'était plus l'homme qu'elle aimait qu'elle avait en face d'elle, aussi Tabitha se crut-elle capable de porter le coup fatal.

Mais non. Elle n'y parvint pas. C'était sans espoir, finit-elle par se dire.

Puis l'inconcevable arriva par un après-midi d'été, alors qu'ils s'entraînaient dans la salle de gymnastique.

Alors qu'ils se livraient à un duel à l'épée, Kyrian déboula dans la vaste pièce. Sous l'effet de la surprise, Valerius fit un faux mouvement et toucha Tabitha, qui se mit à saigner.

Les yeux de Valerius virèrent au bleu.

Kyrian se jeta sur lui, le plaqua au sol et lui transperça le cœur d'un coup de dague.

— Arrête ! Qu'est-ce que tu fais ? hurla Tabitha en se précipitant vers lui.

Amanda la retint par le bras.

— Laisse, tout va bien, dit-elle en plaçant le coffret dans les mains de sa sœur. Tu n'as pas arrêté de me dire que tu n'en étais pas capable, alors Kyrian s'est dévoué.

Le cœur palpitant sous l'effet de l'anxiété, Tabitha s'agenouilla auprès de Valerius. Il était livide. De sa blessure s'échappaient des flots de sang. Il trouva néanmoins la force de lui sourire.

— Je te fais confiance, chérie, souffla-t-il.

Sur ces mots, il mourut. Tabitha crut qu'elle allait défaillir. Elle se ressaisit à temps, ouvrit le coffret et prit la pierre, qui lui brûla la paume. Elle la plaça ensuite sur le tatouage en forme d'arc et de flèche que portait Valerius sur la poitrine.

— Reste calme, conseilla Amanda. Ça ne va pas te brûler longtemps, sœurlette. Pense à Valerius, c'est tout ce que tu as à faire.

Tabitha obéit. La pierre refroidit, se changea en minéral ordinaire. Et Valerius resta inerte.

— Mandy ! Ô mon Dieu...

— C'est bon, patiente juste quelques minutes.

Et Amanda avait raison. Valerius finit par rouvrir les yeux, dévoilant des prunelles d'un bleu céleste. Ses crocs avaient disparu.

— Val... Oh, Val... Je t'aime. Mais tu as changé, mon amour !

— C'est vrai ? Sans doute, puisque je te trouve encore plus belle qu'avant.

— Je devrais peut-être lui transpercer le cœur encore une ou deux fois pour faire bonne mesure, suggéra Kyrian.

Amanda prit son mari par la taille et l'obligea à la suivre. Tous deux quittèrent la salle de gymnastique et sortirent sur le palier, mais Tabitha entendit encore Kyrian plaider pour le droit à un autre coup de dague.

Elle serrait Valerius contre elle quand une évidence s'imposa à son esprit : elle était immortelle, et il ne l'était plus.

— Mais qu'avons-nous fait ? gémit-elle. Qu'avons-nous fait ?

La réponse était simple, constata-t-elle, ravagée de douleur : elle allait vivre dans le chagrin, car l'éternité s'étirait devant elle, une éternité de solitude puisque Valerius ne serait plus à ses côtés.

Quatre mois plus tard, sur le mont Olympe

— Ton frère se marie aujourd'hui, Zarek.

Le Grec se retourna dans le lit et fit face à Astrid. Elle le fixait de ce regard perçant qu'elle lui réservait lorsqu'il l'agaçait.

— Ouais, et alors ? Qu'est-ce que ça peut me foutre ?

— Il est la seule famille qu'il te reste, et j'aimerais que notre bébé connaisse son oncle.

Zarek tourna le dos à sa femme en soufflant comme un fauve furieux, bien décidé à l'ignorer. Mais c'était au-dessus de ses forces. Il l'aimait trop pour mépriser ses désirs.

Il sentit sa main jouer dans ses cheveux.

— Zarek ?

Il ne répondit pas. Après le retour d'Acheron sur la terre avec Tabitha, il avait passé beaucoup de temps dans le *peradomatio*, le temple du passé, se livrant à un intense travail mental. Astrid l'aidait en cela et réussissait à l'apaiser. De surcroît, elle lui apprenait ce qu'était la justice. Plus exactement, elle lui apprenait à supporter les événements qui avaient marqué sa vie autrefois.

Et elle attendait leur enfant, le symbole vivant de l'avenir. Il ne voulait pas que leur bébé naisse dans un monde où le pardon n'aurait été qu'un concept vide de sens.

— Ce n'est pas facile d'oublier, Astrid.

— Je le sais bien, prince charmant, dit la jeune femme en basculant sur lui.

Il posa les mains sur son ventre rebondi et sentit le bébé bouger. Encore deux semaines d'attente, et il serait là.

— Alors, mon prince ? Est-ce que je dois chercher une robe pour les noces ?

Zarek lissa les longs cheveux blonds d'Astrid, puis dit en gloussant :

— Je te préfère nue.

— Oh. Est-ce là ta réponse définitive ?

— Qu'est-ce qui ne va pas, Tabitha ?

Elle se retourna. Son cœur manqua quelques battements lorsqu'elle vit Valerius dans son costume sombre. Il était l'élégance incarnée. Aux antipodes de son allure à elle. Enfin, d'ordinaire. Parce que, aujourd'hui, elle était impeccable, dans sa robe de mariée à bustier, songea-t-elle. Quoique... Elle était pieds nus. Elle avait envoyé promener ses escarpins à hauts talons à la seconde où ils étaient sortis de la cathédrale.

— Tout va bien, mentit-elle.

En dépit de son tempérament optimiste, elle ne parvenait pas à se départir du chagrin qui l'habitait depuis cet après-midi fatal où elle avait fait de Valerius un mortel.

— Toute une foule d'invités attend les mariés, Tabby.

— Mmm. Bon, on y va.

Il lui prit le bras et la conduisit dans le jardin, où les Devereaux et leurs amis piétinaient d'impatience.

Du côté de Valerius, il n'y avait personne. Ceux qui représentaient les siens se nommaient Acheron, Gilbert et Otto. Aucun Chasseur de la Nuit ne s'était manifesté ni n'avait envoyé ses vœux, ce qui serrait le cœur de Tabitha et la mettait en colère. En revanche, elle appréciait l'élégance de Kyrian et Julien qui avaient accepté, de plus ou moins bon gré, d'escorter leurs épouses. Pour ce sacrifice, Tabitha leur vouerait une reconnaissance éternelle.

Tante Sophie l'entraîna vers un groupe de femmes de la famille. Resté seul, Valerius but une coupe de champagne en écoutant l'orchestre. Tabitha aurait préféré un groupe gothique, mais sa mère l'avait convaincue d'engager des artistes plus conventionnels afin de ne pas rendre définitivement sourds les invités de la noce.

Valerius envisagea un instant de rejoindre la joyeuse assemblée que formaient Acheron, Otto, Gilbert, Kyrian et Julien, puis y renonça. Les deux Grecs toléraient sa présence, cela n'allait pas plus loin. S'il s'approchait, nul doute qu'ils cesseraient de rire et s'éloigneraient.

Décidément, rien ne changeait. Même à son propre mariage, il était exclu. Et détesté. Heureusement qu'il pouvait regarder Tabitha de loin. Au milieu de ses sœurs, elle riait, belle comme le jour avec sa longue chevelure auburn parsemée de fleurs blanches qui cascadaient librement sur ses épaules. Une princesse de conte de fées.

Le dîner allait être servi, annonça le maître d'hôtel engagé pour l'occasion. Valerius fit signe à Tabitha de revenir vers lui. Tous deux s'installèrent aux places d'honneur après qu'il lui eut présenté sa chaise. Elle ne commit pas d'impair. Une chance : la première fois qu'il s'était livré à ce geste de courtoisie, elle avait cru qu'il voulait enlever le siège pour qu'elle tombe par terre.

L'orchestre lança un dernier accord de valse, puis se tut. Gilbert se leva, le premier mot du discours qu'il avait préparé sur les lèvres.

Il ne put le prononcer. Un brouhaha l'en empêcha, dominé par une voix puissante, marquée d'un accent grec à couper au couteau.

— Je sais que c'est au témoin de faire le bla-bla, mais merde ! Gilbert me pardonnera bien de lui piquer son rôle !

Tabitha n'en croyait ni ses yeux ni ses oreilles : Zarek s'avavançait au milieu de l'assemblée ! Elle prit la main de Valerius, qui la serra fébrilement lorsque son demi-frère vint s'immobiliser devant lui, dardant sur lui un regard peu amène.

— Les mariages m'ont toujours fasciné, à cause de cet instant où un homme et une femme se promettent de ne jamais se quitter et de ne laisser personne s'immiscer entre eux. Issus de deux familles différentes, ils s'unissent et forment une branche neuve tout en conservant leurs racines. Deux cœurs amoureux scellent l'alliance de ces deux groupes étrangers.

Un temps, un soupir, puis :

— Le temps vient alors de faire table rase du passé et des rancœurs.

Le regard de Zarek s'arrêta sur chacun des ex-Chasseurs.

— Les mariages permettent de repartir à zéro. Personne ne choisit sa famille, et les dieux savent que je n'avais pas choisi la mienne ! Mais pour paraphraser le dramaturge romain Terence, je dirai que de grandes amitiés se sont souvent nouées sous de très mauvais auspices.

Zarek leva sa coupe.

— À mon frère Valerius et son épouse Tabitha. Que tous deux connaissent autant de bonheur que moi et ma femme et qu'ils s'aiment de tout leur cœur.

Une fois le choc de la surprise passé, la famille Devereaux applaudit à tout rompre. Mais ni Tabitha ni Valerius ne levèrent leur verre en retour. Ils étaient pétrifiés par l'incrédulité.

— Et alors ? leur lança Zarek. Vous êtes censés boire !

Les mariés s'exécutèrent avec une lenteur d'automate, puis Zarek cogna son verre contre celui de Valerius, qui en renifla le contenu.

— Tu cherches à m'empoisonner, le Grec ?

— Mais non ! Je ne suis pas cruel à ce point !

— Grands dieux, non, il ne l'est pas. C'est un ange, affirma une femme enceinte qui venait d'apparaître derrière Zarek.

Tabitha regarda la ravissante blonde et resta bouche bée lorsqu'elle s'avança et l'embrassa sur la joue.

— Je suis Astrid, la femme de Zarek.

Elle sourit, puis se tourna vers Valerius et l'embrassa aussi.

— Nous ne savions quel cadeau vous offrir, alors Zarek a décidé de vous faire présent de l'éternité à tous les deux.

— Ouais ! C'est ce que j'ai dit, mais pas aussi poliment, grommela le Grec.

Astrid lui lança un regard courroucé, puis reprit :

— Félicitations. Tenez. C'est pour tous les deux.

Elle tendit aux mariés un petit pot que Tabitha crut rempli de gelée.

— C'est de l'ambroisie, Valerius, précisa Astrid. Mangez-la, et ensuite, vous serez capable d'expédier à mon mari des coups de foudre lorsqu'il vous embêtera avec ses blagues de mauvais goût.

— Hé ! Ce n'était pas ce que j'avais prévu ! protesta Zarek.

— Mais moi, si. Comme cela, je suis sûre que tu te comporteras mieux avec ton frère dans le futur.

Tabitha éclata de rire.

— Je crois que je vais beaucoup aimer ma belle-sœur.

Astrid s'éloigna avec Zarek, qui boudait manifestement.

— Ne t'en fais pas, mon chéri. Tu trouveras à te distraire autrement qu'en embêtant Valerius.

Elle avait posé la main sur le bras de son mari, dont l'expression s'adoucit instantanément.

— Merci, dit sobrement Valerius après s'être approché du couple.

Et il tendit la main à son demi-frère, qui resta de glace. Tabitha se crispa, persuadée que Zarek allait lui tourner le dos. Il n'en fit rien, au contraire, puisqu'il serra finalement la main offerte et donna une tape dans le dos de Valerius.

— Ta femme t'aime plus que tu ne l'imagineras jamais, le Romain. C'est un sacré pistolet, celle-là ! J'aurais dû t'offrir un gilet en Kevlar !

Valerius éclata de rire.

— J'espère bien qu'Astrid et toi allez rester pour la réception, dit-il après avoir repris son sérieux.

— Ce sera un plaisir, assura Astrid.

Ils s'installèrent à table à côté de Selena et Bill pendant que Valerius et Tabitha se rasseyaient aux places d'honneur et ouvraient le pot d'ambroisie. Ils dégustèrent le nectar qu'il contenait, puis s'embrassèrent voluptueusement.

— Mmm... Que c'est bon, souffla Tabitha en se passant la langue sur les lèvres.

Elle ménagea une courte pause, puis chuchota en latin à son mari :

— Je veux que tu sois mien, et pour toujours.

— Je ne demande que cela. Je t'aime, Tabitha. Je t'aime de tout mon cœur... et de toute mon âme.

Épilogue

Un jour plus tard

— Regarde-le un peu, grommela Kyrian. Le pauvre !

Il était assis à la terrasse du *Café Pontalba* avec Amanda, Grâce, Julien, Selena et Bill. Ils dînaient. Valerius et Tabitha passaient sur le trottoir. Ils se dirigeaient vers la cathédrale St. Louis. C'était Valerius que plaignait Kyrian.

— Je me demande ce qu'il a encore fait comme connerie, dit Bill après avoir bu une gorgée de bière.

— Mais de quoi parlez-vous, à la fin ? demanda Amanda.

— De la démarche de ta frangine. Vise un peu cet air hautain qu'elle se donne ! Typique des Devereaux. Le genre : « Tu peux toujours rêver, tu n'auras rien, mon pote, alors ne demande même pas », expliqua Kyrian.

— Ouais, c'est exactement ça, approuva Bill. Tu as bien choisi ta femme, Kyrian. Tu as épousé la seule des filles Devereaux qui ne te torturera jamais sur le coup de la colère.

— Pourrais-tu préciser ta pensée ? s'enquit Selena, les sourcils froncés.

Kyrian gloussa.

— À ta place, je ne rigolerais pas, lui lança Amanda.

Raide et sévère, Tabitha marchait devant Valerius, qui parlait en faisant des gestes manifestement destinés à l'apaiser.

— Je déteste vraiment cette façon de marcher. Ça vous fiche un homme en l'air, remarqua Bill.

— Mes amis, je pressens que tous les deux, ce soir, vous aurez droit à cette démarche de la part de vos épouses, bien personnalisée ! dit Julien en riant.

Il sortit son téléphone Nextel et appuya sur un bouton.

— Otto ? Salut. Où es-tu ?

— Au *Café du Monde*, pourquoi ?

— Est-ce que tu vois Valerius et Tabitha ? Je pense qu'ils se dirigent vers le Pedestrian Mail.

— Sûr que je les vois ! Ils ont besoin d'une chambre en urgence, ces deux-là.

— Pardon ?

— Ils sont collés l'un à l'autre comme deux ados en chaleur !

Julien ayant branché le haut-parleur, tous purent entendre la réflexion d'Otto, ce qui suscita chez Amanda et Selena des regards outragés. Sans se soucier d'elles, Julien quitta la table et se dirigea vers le Pedestrian Mail, suivi de Bill.

Ils trouvèrent Tabitha et Valerius enlacés devant la boutique de Selena. Indéniablement, leur querelle n'avait duré que quelques minutes.

— Hé ! Vous savez qu'il existe des lois qui interdisent l'exhibition publique ? lança Bill au jeune couple.

Tabitha se dégagea des bras de Valerius.

— Bill, tu te rappelles ce qui t'est arrivé, la dernière fois que tu as essayé d'apprendre à une Devereaux la teneur des lois de la cité ?

Bill pâlit, et Tabitha reprit ce que son beau-frère avait interrompu : un baiser brûlant en pleine rue, au vu et au su de tous.

FIN